EPB/B
54332/B vol. II

~~Rey 182~~

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE VOLTAIRE.

TOME XI.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ
IMPRIMEUR DU ROI,
Rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE VOLTAIRE

AVEC

DES REMARQUES ET DES NOTES

HISTORIQUES, SCIENTIFIQUES, ET LITTÉRAIRES,

PAR MM. AUGUIS, CLOGENSON, DAUNOU,
LOUIS DU BOIS, ÉTIENNE, CHARLES NODIER, ETC.

THÉATRE.

TOME IX.

PARIS
DELANGLE FRÈRES,
ÉDITEURS-LIBRAIRES,
RUE DU BATTOIR-SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, N° 19.

M. DCCC. XXIX.

WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

NANINE,

OU

LE PRÉJUGÉ VAINCU,

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

16 juin 1749.

Cette pièce eut d'abord un tout autre dénouement; Nanine se trouvait être fille de gentilhomme, et le mariage du comte n'était pas une mésalliance. Madame d'Argental, qui plus d'une fois donna à Voltaire de très utiles conseils, lui dit que ce dénouement était insoutenable, qu'il fesait finir la pièce comme finissent tant de mauvais romans. Voltaire défendit son ouvrage, et ne parut nullement persuadé. C'était après le dîner : au milieu de la nuit, vers l'heure où presque tout le monde est couché, une voiture arrête à la porte de M. d'Argental. On demande madame. C'est Voltaire qui lui vient dire : « Il faut bien vous obéir; « voici un autre dénouement, aura-t-il votre approba- « tion? » Et il lui présente un nouveau troisième acte qu'il avait conçu et versifié dans ce court intervalle. C'est celui qui a été publié; l'autre n'a pas été conservé. (*Note de M. Renouard.*)

PRÉFACE.

Cette bagatelle fut représentée à Paris, dans l'été de 1749, parmi la foule des spectacles qu'on donne à Paris tous les ans.

Dans cette autre foule beaucoup plus nombreuse de brochures dont on est inondé, il en parut une dans ce temps-là qui mérite d'être distinguée; c'est une dissertation ingénieuse et approfondie d'un académicien de La Rochelle sur cette question, qui semble partager depuis quelques années la littérature, savoir, s'il est permis de faire des comédies attendrissantes. Il paraît se déclarer fortement contre ce genre, dont la petite comédie de *Nanine* tient beaucoup en quelques endroits. Il condamne avec raison tout ce qui aurait l'air d'une tragédie bourgeoise. En effet, que serait-ce qu'une intrigue tragique entre des hommes du commun? ce serait seulement avilir le cothurne; ce serait manquer à-la-fois l'objet de la tragédie et de la comédie; ce serait une espèce bâtarde, un monstre né de l'impuissance de faire une comédie et une tragédie véritable.

Cet académicien judicieux blâme sur-tout les intrigues romanesques et forcées dans ce genre de

comédie, où l'on veut attendrir les spectateurs, et qu'on appelle, par dérision, comédie larmoyante. Mais dans quel genre les intrigues romanesques et forcées peuvent-elles être admises? ne sont-elles pas toujours un vice essentiel dans quelque ouvrage que ce puisse être? Il conclut enfin en disant que, si dans une comédie l'attendrissement peut aller quelquefois jusqu'aux larmes, il n'appartient qu'à la passion de l'amour de les faire répandre. Il n'entend pas sans doute l'amour tel qu'il est représenté dans les bonnes tragédies, l'amour furieux, barbare, funeste, suivi de crimes et de remords; il entend l'amour naïf et tendre, qui seul est du ressort de la comédie.

Cette réflexion en fait naître une autre qu'on soumet au jugement des gens de lettres, c'est que, dans notre nation, la tragédie a commencé par s'approprier le langage de la comédie. Si l'on y prend garde, l'amour, dans beaucoup d'ouvrages dont la terreur et la pitié devraient être l'ame, est traité comme il doit l'être en effet dans le genre comique. La galanterie, les déclarations d'amour, la coquetterie, la naïveté, la familiarité, tout cela ne se trouve que trop chez nos héros et nos héroïnes de Rome et de la Grèce, dont nos théâtres retentissent; de sorte qu'en effet l'amour naïf et attendrissant dans une comédie n'est point un larcin fait à Melpomène, mais c'est au contraire Melpo-

mène qui depuis long-temps a pris chez nous les brodequins de Thalie.

Qu'on jette les yeux sur les premières tragédies qui eurent de si prodigieux succès vers le temps du cardinal de Richelieu, la *Sophonisbe* de Mairet, la *Mariamne, l'Amour tyrannique, Alcionée*[1] : on verra que l'amour y parle toujours sur un ton aussi familier et quelquefois aussi bas que l'héroïsme s'y exprime avec une emphase ridicule ; c'est peut-être la raison pour laquelle notre nation n'eut en ce temps-là aucune comédie supportable ; c'est qu'en effet le théâtre tragique avait envahi tous les droits de l'autre : il est même vraisemblable que cette raison détermina Molière à donner rarement aux amants qu'il met sur la scène une passion vive et touchante : il sentait que la tragédie l'avait prévenu.

Depuis la *Sophonisbe* de Mairet, qui fut la première pièce dans laquelle on trouva quelque régularité, on avait commencé à regarder les déclarations d'amour des héros, les réponses artificieuses et coquettes des princesses, les peintures galantes de l'amour, comme des choses essentielles au théâtre tragique. Il est resté des écrits de ce temps-là,

[1]* La *Sophonisbe* de Mairet fut jouée en 1629 ; la *Mariamne* de Tristan l'Hermite, en 1636 ; *l'Amour tyrannique* de Scudéri, en 1638 ; et l'*Alcionée* de Du Ryer, en 1639. (L. D. B.)

dans lesquels on cite avec de grands éloges ces vers que dit Massinisse après la bataille de Cirthe :

J'aime plus de moitié quand je me sens aimé,
Et ma flamme s'accroît par un cœur enflammé...
Comme par une vague une vague s'irrite,
Un soupir amoureux par un autre s'excite.
Quand les chaînes d'hymen étreignent deux esprits,
Un baiser se doit rendre aussitôt qu'il est pris.

(*Sophonisbe*, acte IV, sc I.)

Cette habitude de parler ainsi d'amour influa sur les meilleurs esprits; et ceux même dont le génie mâle et sublime était fait pour rendre en tout à la tragédie son ancienne dignité se laissèrent entraîner à la contagion.

On vit, dans les meilleures pièces (*Polyeucte*, acte I, sc. III):

..... *Un* malheureux visage,
Qui d'un chevalier romain captiva le courage.

Le héros dit à sa maîtresse (*Polyeucte*, acte II, sc. II):

Adieu, trop vertueux objet et trop charmant.

L'héroïne lui répond :

Adieu, trop malheureux et trop parfait amant.

Cléopâtre dit qu'une princesse (*Mort de Pompée*, acte II, sc. I),

.....Aimant sa renommée,
Quand elle dit qu'elle aime, est sûre d'être aimée ;

que César (*Mort de Pompée*, acte II, sc. I)

. . . . Trace des soupirs, et, d'un style plaintif,
Dans son champ de victoire il se dit *son* captif.

Elle ajoute qu'il ne tient qu'à elle d'avoir des rigueurs, et de rendre César malheureux; sur quoi sa confidente lui répond (*Ibid.*) :

J'oserais bien jurer que vos charmants appas
Se vantent d'un pouvoir dont ils n'useront pas.

Dans toutes les pièces du même auteur, qui suivent *la Mort de Pompée*, on est obligé d'avouer que l'amour est toujours traité de ce ton familier. Mais, sans prendre la peine inutile de rapporter des exemples de ces défauts trop visibles, examinons seulement les meilleurs vers que l'auteur de *Cinna* ait fait débiter sur le théâtre comme maximes de galanterie.

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,
Dont par le doux rapport les ames assorties
S'attachent l'une à l'autre, et se laissent piquer
Par ces je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer.
(*Rodogune*, acte I, sc. VII.)

De bonne foi, croirait-on que ces vers du haut comique fussent dans la bouche d'une princesse des Parthes, qui va demander à son amant la tête de sa mère? Est-ce dans un jour si terrible qu'on parle « d'un je ne sais quoi, dont par le doux rap- « port les ames sont assorties? » Sophocle aurait-il

débité de tels madrigaux? Et toutes ces petites sentences amoureuses ne sont-elles pas uniquement du ressort de la comédie?

Le grand homme qui a porté à un si haut point la véritable éloquence dans les vers, qui a fait parler à l'amour un langage à-la-fois si touchant et si noble, a mis cependant dans ses tragédies plus d'une scène que Boileau trouvait plus digne de la haute comédie de Térence que du rival et du vainqueur d'Euripide.

On pourrait citer plus de trois cents vers dans ce goût. Ce n'est pas que la simplicité, qui a ses charmes, la naïveté, qui quelquefois même tient du sublime, ne soient nécessaires pour servir ou de préparation ou de liaison et de passage au pathétique; mais si ces traits naïfs et simples appartiennent même au tragique, à plus forte raison appartiennent-ils au grand comique. C'est dans ce point, où la tragédie s'abaisse et où la comédie s'élève, que ces deux arts se rencontrent et se touchent; c'est là seulement que leurs bornes se confondent : et s'il est permis à Oreste et à Hermione de se dire (*Andromaque*, acte II, sc. II) :

> Ah! ne souhaitez pas le destin de Pyrrhus;
> Je vous haïrais trop. — Vous m'en aimeriez plus.
> Ah! que vous me verriez d'un regard bien contraire!
> Vous me voulez aimer, et je ne puis vous plaire.
> ....
> Vous m'aimeriez, madame, en me voulant haïr...

Car enfin il vous hait; son ame, ailleurs éprise,
N'a plus...— Qui vous l'a dit, seigneur, qu'il me méprise?...
Jugez-vous que ma vue inspire des mépris?

Si ces héros, dis-je, se sont exprimés avec cette familiarité, à combien plus forte raison le Misanthrope est-il bien reçu à dire à sa maîtresse avec véhémence (acte IV, sc. III):

Rougissez bien plutôt, vous en avez raison,
Et j'ai de sûrs témoins de votre trahison.
.....
Ce n'était pas en vain que s'alarmait ma flamme.
.....
Mais ne présumez pas que, sans être vengé,
Je souffre le dépit de me voir outragé.
.....
C'est une trahison, c'est une perfidie
Qui ne saurait trouver de trop grands châtiments.
Et je puis tout permettre à mes ressentiments:
Oui, oui, redoutez tout après un tel outrage:
Je ne suis plus à moi; je suis tout à la rage.
Percé du coup mortel dont vous m'assassinez,
Mes sens par la raison ne sont plus gouvernés.

Certainement si toute la pièce du *Misanthrope* était dans ce goût, ce ne serait plus une comédie; si Oreste et Hermione s'exprimaient toujours comme on vient de le voir, ce ne serait plus une tragédie; mais après que ces deux genres si différents se sont ainsi rapprochés, ils rentrent chacun dans leur véritable carrière: l'un reprend le ton plaisant, et l'autre le ton sublime.

La comédie, encore une fois, peut donc se pas-

sionner, s'emporter, attendrir, pourvu qu'ensuite elle fasse rire les honnêtes gens. Si elle manquait de comique, si elle n'était que larmoyante, c'est alors qu'elle serait un genre très vicieux et très désagréable.

On avoue qu'il est rare de faire passer les spectateurs insensiblement de l'attendrissement au rire : mais ce passage, tout difficile qu'il est de le saisir dans une comédie, n'en est pas moins naturel aux hommes. On a déja remarqué ailleurs que rien n'est plus ordinaire que des aventures qui affligent l'ame, et dont certaines circonstances inspirent ensuite une gaieté passagère. C'est ainsi malheureusement que le genre humain est fait. Homère représente même les dieux riant de la mauvaise grace de Vulcain, dans le temps qu'ils décident du destin du monde. Hector sourit de la peur de son fils Astyanax, tandis qu'Andromaque répand des larmes.

On voit souvent, jusque dans l'horreur des batailles, des incendies, de tous les désastres qui nous affligent, qu'une naïveté, un bon mot, excitent le rire jusque dans le sein de la désolation et de la pitié. On défendit à un régiment, dans la bataille de Spire, de faire quartier ; un officier allemand demande la vie à l'un des nôtres, qui lui répond : « Monsieur, demandez-moi toute autre « chose ; mais pour la vie, il n'y a pas moyen. »

Cette naïveté passe aussitôt de bouche en bouche, et on rit au milieu du carnage. A combien plus forte raison le rire peut-il succéder dans la comédie à des sentiments touchants! Ne s'attendrit-on pas avec Alcmène? Ne rit-on pas avec Sosie? Quel misérable et vain travail de disputer contre l'expérience! Si ceux qui disputent ainsi ne se payaient pas de raison, et aimaient mieux des vers, on leur citerait ceux-ci :

L'Amour règne par le délire
Sur ce ridicule univers :
Tantôt aux esprits de travers
Il fait rimer de mauvais vers ;
Tantôt il renverse un empire.
L'œil en feu, le fer à la main,
Il frémit dans la tragédie ;
Non moins touchant, et plus humain,
Il anime la comédie :
Il affadit dans l'élégie,
Et, dans un madrigal badin,
Il se joue aux pieds de Sylvie.
Tous les genres de poésie,
De Virgile jusqu'à Chaulieu,
Sont aussi soumis à ce dieu
Que tous les états de la vie.

EXTRAIT

D'UNE LETTRE DU ROI DE PRUSSE

A VOLTAIRE.

Comme vous n'avez pu réussir à m'attirer dans la secte de La Chaussée, personne n'en viendra à bout. J'avoue cependant que vous avez fait de *Nanine* tout ce qu'on en pouvait espérer; ce genre ne m'a jamais plu. Je conçois bien qu'il y a beaucoup d'auditeurs qui aiment mieux entendre des douceurs à la comédie que d'y voir jouer leurs défauts, et qui sont intéressés à préférer un dialogue insipide à cette plaisanterie fine qui attaque les mœurs. Rien n'est plus désolant que de ne pouvoir pas être impunément ridicule. Ce principe posé, il faut renoncer à l'art charmant des Térence, des Plaute, et des Molière, et ne se servir du théâtre que comme d'un bureau général de fadeur, où le public peut apprendre à dire *je vous aime* de cent façons différentes. Mon zèle pour la bonne comédie va si loin que j'aimerais mieux y être joué que de donner mon suffrage à ce monstre bâtard et flasque, que le mauvais goût de ce siècle a mis au monde.

PERSONNAGES.

LE COMTE D'OLBAN, seigneur retiré à la campagne.
LA BARONNE DE L'ORME, parente du comte, femme impérieuse, aigre, difficile à vivre.
LA MARQUISE D'OLBAN, mère du comte.
NANINE, fille élevée dans la maison du comte.
PHILIPPE HOMBERT, paysan du voisinage.
BLAISE, jardinier.
GERMON, MARIN, } domestiques.

La scène est dans le château du comte d'Olban.

NANINE,

OU

LE PRÉJUGÉ VAINCU.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LE COMTE D'OLBAN, LA BARONNE DE L'ORME.

LA BARONNE.

Il faut parler, il faut, monsieur le comte,
Vous expliquer nettement sur mon compte.
Ni vous ni moi n'avons un cœur tout neuf;
Vous êtes libre, et depuis deux ans veuf:
Devers ce temps j'eus cet honneur moi-même;
Et nos procès, dont l'embarras extrême
Était si triste et si peu fait pour nous,
Sont enterrés, ainsi que mon époux.

LE COMTE.

Oui, tout procès m'est fort insupportable.

LA BARONNE.

Ne suis-je pas comme eux fort haïssable?

LE COMTE.

Qui? vous, madame?

LA BARONNE.

Oui, moi; depuis deux ans,
Libres tous deux, comme tous deux parents,
Pour terminer nous habitons ensemble;
Le sang, le goût, l'intérêt nous rassemble.

LE COMTE.

Ah! l'intérêt! parlez mieux.

LA BARONNE.

Non, monsieur,
Je parle bien, et c'est avec douleur;
Et je sais trop que votre ame inconstante
Ne me voit plus que comme une parente.

LE COMTE.

Je n'ai pas l'air d'un volage, je croi.

LA BARONNE.

Vous avez l'air de me manquer de foi.

LE COMTE, à part.

Ah!

LA BARONNE.

Vous savez que cette longue guerre,
Que mon mari vous fesait pour ma terre,
A dû finir en confondant nos droits
Dans un hymen dicté par notre choix:
Votre promesse à ma foi vous engage:
Vous différez, et qui diffère outrage.

LE COMTE.

J'attends ma mère.

LA BARONNE.

Elle radote : bon !

LE COMTE.

Je la respecte, et je l'aime.

LA BARONNE.

Et moi, non.
Mais pour me faire un affront qui m'étonne,
Assurément vous n'attendez personne,
Perfide ! ingrat !

LE COMTE.

D'où vient ce grand courroux?
Qui vous a donc dit tout cela?

LA BARONNE.

Qui? vous;
Vous, votre ton, votre air d'indifférence,
Votre conduite, en un mot, qui m'offense,
Qui me soulève, et qui choque mes yeux;
Ayez moins tort, ou défendez-vous mieux.
Ne vois-je pas l'indignité, la honte,
L'excès, l'affront du goût qui vous surmonte?
Quoi ! pour l'objet le plus vil, le plus bas,
Vous me trompez !

LE COMTE.

Non, je ne trompe pas;
Dissimuler n'est pas mon caractère :
J'étais à vous, vous aviez su me plaire,
Et j'espérais avec vous retrouver
Ce que le ciel a voulu m'enlever,
Goûter en paix, dans cet heureux asile,

Les nouveaux fruits d'un nœud doux et tranquille ;
Mais vous cherchez à détruire vos lois.
Je vous l'ai dit, l'amour a deux carquois :
L'un est rempli de ces traits tout de flamme,
Dont la douceur porte la paix dans l'ame,
Qui rend plus purs nos goûts, nos sentiments,
Nos soins plus vifs, nos plaisirs plus touchants;
L'autre n'est plein que de flèches cruelles
Qui, répandant les soupçons, les querelles,
Rebutent l'ame, y portent la tiédeur,
Font succéder les dégoûts à l'ardeur :
Voilà les traits que vous prenez vous-même
Contre nous deux; et vous voulez qu'on aime!

LA BARONNE.

Oui, j'aurai tort! Quand vous vous détachez,
C'est donc à moi que vous le reprochez.
Je dois souffrir vos belles incartades,
Vos procédés, vos comparaisons fades.
Qu'ai-je donc fait pour perdre votre cœur?
Que me peut-on reprocher?

LE COMTE.

Votre humeur,
N'en doutez pas : oui, la beauté, madame,
Ne plaît qu'aux yeux; la douceur charme l'ame.

LA BARONNE.

Mais êtes-vous sans humeur, vous?

LE COMTE.

Moi? non;
J'en ai sans doute, et pour cette raison,
Je veux, madame, une femme indulgente,

Dont la beauté douce et compatissante,
A mes défauts facile à se plier,
Daigne avec moi me réconcilier,
Me corriger sans prendre un ton caustique,
Me gouverner sans être tyrannique,
Et dans mon cœur pénétrer pas à pas,
Comme un jour doux dans des yeux délicats;
Qui sent le joug le porte avec murmure;
L'amour tyran est un dieu que j'abjure.
Je veux aimer, et ne veux point servir;
C'est votre orgueil qui peut seul m'avilir.
J'ai des défauts; mais le ciel fit les femmes
Pour corriger le levain de nos ames,
Pour adoucir nos chagrins, nos humeurs,
Pour nous calmer, pour nous rendre meilleurs.
C'est là leur lot; et pour moi, je préfère
Laideur affable à beauté rude et fière.

LA BARONNE.

C'est fort bien dit, traître! vous prétendez,
Quand vous m'outrez, m'insultez, m'excédez,
Que je pardonne, en lâche complaisante,
De vos amours la honte extravagante?
Et qu'à mes yeux un faux air de hauteur
Excuse en vous les bassesses du cœur?

LE COMTE.

Comment, madame?

LA BARONNE.

Oui, la jeune Nanine
Fait tout mon tort. Un enfant vous domine,
Une servante, une fille des champs,

Que j'élevai par mes soins imprudents,
Que par pitié votre facile mère
Daigna tirer du sein de la misère.
Vous rougissez!

LE COMTE.

Moi! je lui veux du bien.

LA BARONNE.

Non, vous l'aimez, j'en suis très sûre.

LE COMTE.

Eh bien!
Si je l'aimais, apprenez donc, madame,
Que hautement je publierais ma flamme.

LA BARONNE.

Vous en êtes capable.

LE COMTE.

Assurément.

LA BARONNE.

Vous oseriez trahir impudemment
De votre rang toute la bienséance;
Humilier ainsi votre naissance;
Et, dans la honte où vos sens sont plongés,
Braver l'honneur?

LE COMTE.

Dites les préjugés.
Je ne prends point, quoi qu'on en puisse croire,
La vanité pour l'honneur et la gloire.
L'éclat vous plaît; vous mettez la grandeur
Dans des blasons : je la veux dans le cœur.
L'homme de bien, modeste avec courage,
Et la beauté spirituelle, sage,

Sans bien, sans nom, sans tous ces titres vains,
Sont à mes yeux les premiers des humains.

LA BARONNE.

Il faut au moins être bon gentilhomme.
Un vil savant, un obscur honnête homme,
Serait chez vous, pour un peu de vertu,
Comme un seigneur avec honneur reçu?

LE COMTE.

Le vertueux aurait la préférence [1].

LA BARONNE.

Peut-on souffrir cette humble extravagance?
Ne doit-on rien, s'il vous plaît, à son rang?

LE COMTE.

Être honnête homme est ce qu'on doit.

LA BARONNE.

Mon sang
Exigerait un plus haut caractère.

LE COMTE.

Il est très haut, il brave le vulgaire.

LA BARONNE.

Vous dégradez ainsi la qualité!

LE COMTE.

Non; mais j'honore ainsi l'humanité.

LA BARONNE.

Vous êtes fou; quoi! le public, l'usage!...

LE COMTE.

L'usage est fait pour le mépris du sage;

[1]* Au théâtre on substitue à ce vers celui que voici :

Je n'y mettrais aucune différence.

(L. D. B.)

Je me conforme à ses ordres gênants
Pour mes habits, non pour mes sentiments.
Il faut être homme, et d'une ame sensée
Avoir à soi ses goûts et sa pensée.
Irai-je en sot aux autres m'informer
Qui je dois fuir, chercher, louer, blâmer?
Quoi! de mon être il faudra qu'on décide?
J'ai ma raison; c'est ma mode et mon guide.
Le singe est né pour être imitateur,
Et l'homme doit agir d'après son cœur.

LA BARONNE.

Voilà parler en homme libre, en sage.
Allez; aimez des filles de village,
Cœur noble et grand, soyez l'heureux rival
Du magister et du greffier fiscal;
Soutenez bien l'honneur de votre race.

LE COMTE.

Ah! juste ciel! que faut-il que je fasse?

SCÈNE II.

LE COMTE, LA BARONNE, BLAISE.

LE COMTE.

Que veux-tu, toi?

BLAISE.

C'est votre jardinier
Qui vient, monsieur, humblement supplier
Votre grandeur.

LE COMTE.

Ma grandeur! Eh bien! Blaise,
Que te faut-il?

BLAISE.

Mais c'est, ne vous déplaise,
Que je voudrais me marier...

LE COMTE.

D'accord,
Très volontiers; ce projet me plaît fort.
Je t'aiderai; j'aime qu'on se marie :
Et la future est-elle un peu jolie?

BLAISE.

Ah! oui, ma foi! c'est un morceau friand.

LA BARONNE.

Et Blaise en est aimé?

BLAISE.

Certainement.

LE COMTE.

Et nous nommons cette beauté divine?...

BLAISE.

Mais c'est...

LE COMTE.

Eh bien?

BLAISE.

C'est la belle Nanine.

LE COMTE.

Nanine?

LA BARONNE.

Ah! bon! je ne m'oppose point
A de pareils amours.

LE COMTE, à part.

Ciel! à quel point
On m'avilit! Non, je ne le puis être.

BLAISE.

Ce parti-là doit bien plaire à mon maître.

LE COMTE.

Tu dis qu'on t'aime, impudent!

BLAISE.

Ah! pardon.

LE COMTE.

T'a-t-elle dit qu'elle t'aimât?

BLAISE.

Mais... non,
Pas tout-à-fait; elle m'a fait entendre
Tant seulement qu'elle a pour nous du tendre;
D'un ton si bon, si doux, si familier,
Elle m'a dit cent fois : « Cher jardinier,
« Cher ami Blaise, aide-moi donc à faire
« Un beau bouquet de fleurs, qui puisse plaire
« A monseigneur, à ce maître charmant; »
Et puis d'un air si touché, si touchant,
Elle fesait ce bouquet : et sa vue
Était troublée; elle était tout émue,
Toute rêveuse, avec un certain air,
Un air, là, qui... peste! l'on y voit clair.

LE COMTE.

Blaise, va-t'en... Quoi! j'aurais su lui plaire!

BLAISE.

Çà, n'allez pas traînasser notre affaire.

LE COMTE.

Hem!...

BLAISE.

Vous verrez comme ce terrain-là
Entre mes mains bientôt profitera.
Répondez donc; pourquoi ne me rien dire?

LE COMTE.

Ah! mon cœur est trop plein. Je me retire...
Adieu, madame.

SCÈNE III.

LA BARONNE BLAISE.

LA BARONNE.

Il l'aime comme un fou,
J'en suis certaine. Et comment donc, par où,
Par quels attraits, par quelle heureuse adresse,
A-t-elle pu me ravir sa tendresse?
Nanine! ô ciel! quel choix! quelle fureur!
Nanine! non; j'en mourrai de douleur.

BLAISE, revenant.

Ah! vous parlez de Nanine.

LA BARONNE.

Insolente!

BLAISE.

Est-il pas vrai que Nanine est charmante?

LA BARONNE.

Non.

BLAISE.

Eh! si fait: parlez un peu pour nous,

Protégez Blaise.

LA BARONNE.

Ah! quels horribles coups!

BLAISE.

J'ai des écus; Pierre Blaise mon père
M'a bien laissé trois bons journaux de terre:
Tout est pour elle, écus comptants, journaux,
Tout mon avoir, et tout ce que je vaux;
Mon corps, mon cœur, tout moi-même, tout Blaise.

LA BARONNE.

Autant que toi crois que j'en serais aise;
Mon pauvre enfant, si je puis te servir,
Tous deux ce soir je voudrais vous unir:
Je lui paierai sa dot.

BLAISE.

Digne baronne,
Que j'aimerai votre chère personne!
Que de plaisir! est-il possible!

LA BARONNE.

Hélas!
Je crains, ami, de ne réussir pas.

BLAISE.

Ah! par pitié, réussissez, madame.

LA BARONNE.

Va, plût au ciel qu'elle devînt ta femme!
Attends mon ordre.

BLAISE.

Eh! puis-je attendre?

LA BARONNE.

Va.

BLAISE.

Adieu. J'aurai, ma foi, cette enfant-là.

SCÈNE IV.

LA BARONNE.

Vit-on jamais une telle aventure!
Peut-on sentir une plus vive injure;
Plus lâchement se voir sacrifier!
Le comte Olban rival d'un jardinier!
(à un laquais.)
Holà! quelqu'un! Qu'on appelle Nanine.
C'est mon malheur qu'il faut que j'examine.
Où pourrait-elle avoir pris l'art flatteur,
L'art de séduire et de garder un cœur,
L'art d'allumer un feu vif et qui dure?
Où? dans ses yeux, dans la simple nature.
Je crois pourtant que cet indigne amour
N'a point encore osé se mettre au jour.
J'ai vu qu'Olban se respecte avec elle;
Ah! c'est encore une douleur nouvelle;
J'espèrerais s'il se respectait moins.
D'un amour vrai le traître a tous les soins.
Ah! la voici : je me sens au supplice.
Que la nature est pleine d'injustice!
A qui va-t-elle accorder la beauté!
C'est un affront fait à la qualité.
Approchez-vous, venez, mademoiselle.

SCÈNE V.

LA BARONNE, NANINE.

NANINE.

Madame.

LA BARONNE.

Mais est-elle donc si belle?
Ces grands yeux noirs ne disent rien du tout;
Mais s'ils ont dit, J'aime... ah! je suis à bout.
Possédons-nous. Venez.

NANINE.

Je viens me rendre
A mon devoir.

LA BARONNE.

Vous vous faites attendre
Un peu de temps; avancez-vous. Comment!
Comme elle est mise! et quel ajustement!
Il n'est pas fait pour une créature
De votre espèce.

NANINE.

Il est vrai. Je vous jure,
Par mon respect, qu'en secret j'ai rougi
Plus d'une fois d'être vêtue ainsi;
Mais c'est l'effet de vos bontés premières,
De ces bontés qui me sont toujours chères.
De tant de soins vous daigniez m'honorer!
Vous vous plaisiez vous-même à me parer.
Songez combien vous m'aviez protégée:

Sous cet habit je ne suis point changée.
Voudriez-vous, madame, humilier
Un cœur soumis, qui ne peut s'oublier?

LA BARONNE.

Approchez-moi ce fauteuil... Ah! j'enrage...
D'où venez-vous?

NANINE.

Je lisais.

LA BARONNE.

Quel ouvrage?

NANINE.

Un livre anglais dont on m'a fait présent.

LA BARONNE.

Sur quel sujet?

NANINE.

Il est intéressant :
L'auteur prétend que les hommes sont frères,
Nés tous égaux; mais ce sont des chimères :
Je ne puis croire à cette égalité.

LA BARONNE.

Elle y croira. Quel fonds de vanité!
Que l'on m'apporte ici mon écritoire...

NANINE.

J'y vais.

LA BARONNE.

Restez. Que l'on me donne à boire.

NANINE.

Quoi?

LA BARONNE.

Rien. Prenez mon éventail... Sortez.

Allez chercher mes gants... Laissez... Restez.
Avancez-vous... Gardez-vous, je vous prie,
D'imaginer que vous soyez jolie.

NANINE.

Vous me l'avez si souvent répété,
Que si j'avais ce fonds de vanité,
Si l'amour-propre avait gâté mon ame,
Je vous devrais ma guérison, madame.

LA BARONNE.

Où trouve-t-elle ainsi ce qu'elle dit?
Que je la hais! quoi! belle et de l'esprit!
(avec dépit.)
Écoutez-moi. J'eus bien de la tendresse
Pour votre enfance.

NANINE.

Oui. Puisse ma jeunesse
Être honorée encor de vos bontés!

LA BARONNE.

Eh bien! voyez si vous les méritez.
Je prétends, moi, ce jour, cette heure même,
Vous établir; jugez si je vous aime.

NANINE.

Moi?

LA BARONNE.

Je vous donne une dot. Votre époux
Est fort bien fait, et très digne de vous;
C'est un parti de tout point fort sortable:
C'est le seul même aujourd'hui convenable;
Et vous devez bien me remercier:
C'est, en un mot, Blaise le jardinier.

NANINE.

Blaise, madame?

LA BARONNE.

Oui. D'où vient ce sourire?
Hésitez-vous un moment d'y souscrire?
Mes offres sont un ordre, entendez-vous?
Obéissez, ou craignez mon courroux.

NANINE.

Mais...

LA BARONNE.

Apprenez qu'un *mais* est une offense.
Il vous sied bien d'avoir l'impertinence
De refuser un mari de ma main!
Ce cœur si simple est devenu bien vain.
Mais votre audace est trop prématurée;
Votre triomphe est de peu de durée.
Vous abusez du caprice d'un jour,
Et vous verrez quel en est le retour.
Petite ingrate, objet de ma colère,
Vous avez donc l'insolence de plaire?
Vous m'entendez; je vous ferai rentrer
Dans le néant dont j'ai su vous tirer.
Tu pleureras ton orgueil, ta folie.
Je te ferai renfermer pour ta vie
Dans un couvent.

NANINE.

J'embrasse vos genoux;
Renfermez-moi; mon sort sera trop doux.
Oui, des faveurs que vous vouliez me faire,
Cette rigueur est pour moi la plus chère.

Enfermez-moi dans un cloître à jamais :
J'y bénirai mon maître et vos bienfaits;
J'y calmerai des alarmes mortelles
Des maux plus grands, des craintes plus cruelles,
Des sentiments plus dangereux pour moi
Que ce courroux qui me glace d'effroi.
Madame, au nom de ce courroux extrême,
Délivrez-moi, s'il se peut, de moi-même;
Dès cet instant je suis prête à partir.

LA BARONNE.

Est-il possible? et que viens-je d'ouïr?
Est-il bien vrai? me trompez-vous, Nanine?

NANINE.

Non. Faites-moi cette faveur divine :
Mon cœur en a trop besoin.

LA BARONNE, avec un emportement de tendresse.

Léve-toi :
Que je t'embrasse. O jour heureux pour moi!
Ma chère amie, eh bien! je vais sur l'heure
Préparer tout pour ta belle demeure[1].
Ah! quel plaisir que de vivre en couvent!

NANINE.

C'est pour le moins un abri consolant.

LA BARONNE.

Non; c'est, ma fille, un séjour délectable.

NANINE.

Le croyez-vous?

[1] * Vers substitué à la représentation :

Préparer tout pour choisir ta demeure.

(L. D. B.)

LA BARONNE.

Le monde est haïssable,
Jaloux...

NANINE.

Oh! oui.

LA BARONNE.

Fou, méchant, vain, trompeur,
Changeant, ingrat; tout cela fait horreur.

NANINE.

Oui; j'entrevois qu'il me serait funeste,
Qu'il faut le fuir...

LA BARONNE.

La chose est manifeste;
Un bon couvent est un port assuré.
Monsieur le comte, ah! je vous préviendrai.

NANINE.

Que dites-vous de monseigneur?

LA BARONNE.

Je t'aime
A la fureur; et dès ce moment même
Je voudrais bien te faire le plaisir
De t'enfermer pour ne jamais sortir.
Mais il est tard, hélas! il faut attendre
Le point du jour. Écoute: il faut te rendre
Vers le minuit dans mon appartement.
Nous partirons d'ici secrètement
Pour ton couvent à cinq heures sonnantes:
Sois prête au moins.

SCÈNE VI.

NANINE.

Quelles douleurs cuisantes!
Quel embarras! quel tourment! quel dessein!
Quels sentiments combattent dans mon sein!
Hélas! je fuis le plus aimable maître!
En le fuyant je l'offense peut-être;
Mais, en restant, l'excès de ses bontés
M'attirerait trop de calamités,
Dans sa maison mettrait un trouble horrible.
Madame croit qu'il est pour moi sensible,
Que jusqu'à moi ce cœur peut s'abaisser:
Je le redoute, et n'ose le penser.
De quel courroux madame est animée!
Quoi! l'on me hait, et je crains d'être aimée?
Mais, moi! mais, moi! je me crains encor plus;
Mon cœur troublé de lui-même est confus.
Que devenir? De mon état tirée,
Pour mon malheur je suis trop éclairée.
C'est un danger, c'est peut-être un grand tort
D'avoir une ame au-dessus de son sort[1].
Il faut partir; j'en mourrai, mais n'importe.

[1]* Au théâtre on remplace ces quatre vers par ceux-ci:

Que dans ce cœur je tremble de descendre,
De m'avouer tout ce qu'il a de tendre,
Et d'y nourrir au milieu de l'effroi
Un sentiment qui n'est pas fait pour moi!

(L. D. B.)

SCÈNE VII.

LE COMTE, NANINE, UN LAQUAIS.

LE COMTE.

Holà! quelqu'un; qu'on reste à cette porte.
Des siéges, vite.

(Il fait la révérence à Nanine, qui lui en fait une profonde.)

Asseyons-nous ici.

NANINE.

Qui? moi, monsieur?

LE COMTE.

Oui, je le veux ainsi;
Et je vous rends ce que votre conduite,
Votre beauté, votre vertu mérite.
Un diamant trouvé dans un désert
Est-il moins beau, moins précieux, moins cher?
Quoi! vos beaux yeux semblent mouillés de larmes!
Ah! je le vois, jalouse de vos charmes,
Notre baronne aura, par ses aigreurs,
Par son courroux, fait répandre vos pleurs.

NANINE.

Non, monsieur, non; sa bonté respectable
Jamais pour moi ne fut si favorable;
Et j'avouerai qu'ici tout m'attendrit.

LE COMTE.

Vous me charmez: je craignais son dépit.

NANINE.

Hélas! pourquoi?

LE COMTE.

Jeune et belle Nanine,
La jalousie en tous les cœurs domine :
L'homme est jaloux dès qu'il peut s'enflammer;
La femme l'est, même avant que d'aimer.
Un jeune objet, beau, doux, discret, sincère,
A tout son sexe est bien sûr de déplaire.
L'homme est plus juste; et d'un sexe jaloux
Nous vous vengeons autant qu'il est en nous.
Croyez sur-tout que je vous rends justice.
J'aime ce cœur qui n'a point d'artifice;
J'admire encore à quel point vous avez
Développé vos talents cultivés.
De votre esprit la naïve justesse
Me rend surpris autant qu'il m'intéresse.

NANINE.

J'en ai bien peu; mais quoi! je vous ai vu,
Et je vous ai tous les jours entendu ·
Vous avez trop relevé ma naissance;
Je vous dois trop; c'est par vous que je pense.

LE COMTE.

Ah! croyez-moi, l'esprit ne s'apprend pas.

NANINE.

Je pense trop pour un état si bas;
Au dernier rang les destins m'ont comprise.

LE COMTE.

Dans le premier vos vertus vous ont mise.
Naïvement dites-moi quel effet
Ce livre anglais sur votre esprit a fait.

NANINE.

Il ne m'a point du tout persuadée;
Plus que jamais, monsieur, j'ai dans l'idée
Qu'il est des cœurs si grands, si généreux,
Que tout le reste est bien vil auprès d'eux.

LE COMTE.

Vous en êtes la preuve... Ah çà, Nanine,
Permettez-moi qu'ici l'on vous destine
Un sort, un rang, moins indigne de vous.

NANINE.

Hélas! mon sort était trop haut, trop doux.

LE COMTE.

Non. Désormais soyez de la famille:
Ma mère arrive; elle vous voit en fille;
Et mon estime et sa tendre amitié
Doivent ici vous mettre sur un pied
Fort éloigné de cette indigne gêne
Où vous tenait une femme hautaine.

NANINE.

Elle n'a fait, hélas! que m'avertir
De mes devoirs... Qu'ils sont durs à remplir!

LE COMTE.

Quoi! quel devoir? Ah! le vôtre est de plaire;
Il est rempli: le nôtre ne l'est guère.
Il vous fallait plus d'aisance et d'éclat:
Vous n'êtes pas encor dans votre état.

NANINE.

J'en suis sortie, et c'est ce qui m'accable;
C'est un malheur peut-être irréparable.

(se levant.)

Ah! monseigneur! ah! mon maître! écartez
De mon esprit toutes ces vanités;
De vos bienfaits confuse, pénétrée,
Laissez-moi vivre à jamais ignorée.
Le ciel me fit pour un état obscur;
L'humilité n'a pour moi rien de dur.
Ah! laissez-moi ma retraite profonde.
Eh! que ferais-je, et que verrais-je au monde,
Après avoir admiré vos vertus?

LE COMTE.

Non, c'en est trop, je n'y résiste plus.
Qui? vous obscure! vous!

NANINE.

Quoi que je fasse,
Puis-je de vous obtenir une grace?

LE COMTE.

Qu'ordonnez-vous? parlez.

NANINE.

Depuis un temps
Votre bonté me comble de présents.

LE COMTE.

Eh bien! pardon. J'en agis comme un père,
Un père tendre à qui sa fille est chère.
Je n'ai point l'art d'embellir un présent;
Et je suis juste, et ne suis point galant.
De la fortune il faut venger l'injure:
Elle vous traita mal: mais la nature,
En récompense, a voulu vous doter
De tous ses biens; j'aurais dû l'imiter.

NANINE.

Vous en avez trop fait; mais je me flatte
Qu'il m'est permis, sans que je sois ingrate,
De disposer de ces dons précieux
Que votre main rend si chers à mes yeux.

LE COMTE.

Vous m'outragez.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, NANINE, GERMON.

GERMON.

Madame vous demande,
Madame attend.

LE COMTE.

Eh! que madame attende.
Quoi! l'on ne peut un moment vous parler
Sans qu'aussitôt on vienne nous troubler!

NANINE.

Avec douleur, sans doute, je vous laisse;
Mais vous savez qu'elle fut ma maîtresse.

LE COMTE.

Non, non, jamais je ne veux le savoir.

NANINE.

Elle conserve un reste de pouvoir.

LE COMTE.

Elle n'en garde aucun, je vous assure.
Vous gémissez... Quoi! votre cœur murmure?
Qu'avez-vous donc?

NANINE.

Je vous quitte à regret;
Mais il le faut... O ciel! c'en est donc fait!

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE.

Elle pleurait. D'une femme orgueilleuse
Depuis long-temps l'aigreur capricieuse
La fait gémir sous trop de dureté;
Et de quel droit? par quelle autorité?
Sur ces abus ma raison se récrie.
Ce monde-ci n'est qu'une loterie
De biens, de rangs, de dignités, de droits,
Brigués sans titre, et répandus sans choix.
Hé!

GERMON.

Monseigneur.

LE COMTE.

Demain sur sa toilette
Vous porterez cette somme complète
De trois cents louis d'or; n'y manquez pas;
Puis vous irez chercher ces gens là bas;
Ils attendront.

GERMON.

Madame la baronne
Aura l'argent que monseigneur me donne,

Sur sa toilette.

LE COMTE.

Eh! l'esprit lourd! eh non!
C'est pour Nanine, entendez-vous?

GERMON.

Pardon.

LE COMTE.

Allez, allez, laissez-moi.

(Germon sort.)

Ma tendresse
Assurément n'est point une faiblesse.
Je l'idolâtre, il est vrai; mais mon cœur
Dans ses yeux seuls n'a point pris son ardeur.
Son caractère est fait pour plaire au sage;
Et sa belle ame a mon premier hommage:
Mais son état?... Elle est trop au-dessus;
Fût-il plus bas, je l'en aimerais plus.
Mais puis-je enfin l'épouser? Oui, sans doute.
Pour être heureux qu'est-ce donc qu'il en coûte?
Du monde vain dois-je craindre l'écueil,
Et de mon goût me priver par orgueil?
Mais la coutume?... Eh bien! elle est cruelle;
Et la nature eut ses droits avant elle.
Eh quoi! rival de Blaise! Pourquoi non?
Blaise est un homme; il l'aime, il a raison.
Elle fera dans une paix profonde
Le bien d'un seul, et les desirs du monde.
Elle doit plaire aux jardiniers, aux rois;
Et mon bonheur justifiera mon choix.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LE COMTE, MARIN.

LE COMTE.

Ah ! cette nuit est une année entière !
Que le sommeil est loin de ma paupière !
Tout dort ici ; Nanine dort en paix ;
Un doux repos rafraîchit ses attraits :
Et moi, je vais, je cours, je veux écrire,
Je n'écris rien ; vainement je veux lire,
Mon œil troublé voit les mots sans les voir,
Et mon esprit ne les peut concevoir ;
Dans chaque mot le seul nom de Nanine
Est imprimé par une main divine.
Holà ! quelqu'un ! qu'on vienne. Quoi ! mes gens
Sont-ils pas las de dormir si long-temps ?
Germon ! Marin !

MARIN, derrière le théâtre.

J'accours

LE COMTE.

Quelle paresse !
Eh ! venez vite ; il fait jour ; le temps presse :
Arrivez donc.

MARIN.

Eh! monsieur, quel lutin
Vous a sans nous éveillé si matin?

LE COMTE.

L'amour.

MARIN.

Oh! oh! la baronne de l'Orme
Ne permet pas qu'en ce logis on dorme.
Qu'ordonnez-vous?

LE COMTE.

Je veux, mon cher Marin,
Je veux avoir, au plus tard pour demain,
Six chevaux neufs, un nouvel équipage,
Femme-de-chambre adroite, bonne, et sage;
Valet-de-chambre avec deux grands laquais,
Point libertins, qui soient jeunes, bien faits;
Des diamants, des boucles des plus belles,
Des bijoux d'or, des étoffes nouvelles.
Pars dans l'instant, cours en poste à Paris;
Crève tous les chevaux.

MARIN.

Vous voilà pris:
J'entends, j'entends; madame la baronne
Est la maîtresse aujourd'hui qu'on nous donne;
Vous l'épousez?

LE COMTE.

Quel que soit mon projet,
Vole et reviens.

MARIN.

Vous serez satisfait.

SCÈNE II.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE.

Quoi ! j'aurai donc cette douceur extrême
De rendre heureux, d'honorer ce que j'aime !
Notre baronne avec fureur criera ;
Très volontiers, et tant qu'elle voudra.
Les vains discours, le monde, la baronne,
Rien ne m'émeut, et je ne crains personne ;
Aux préjugés c'est trop être soumis :
Il faut les vaincre, ils sont nos ennemis ;
Et ceux qui font les esprits raisonnables,
Plus vertueux, sont les seuls respectables.
Eh ! mais... quel bruit entends-je dans ma cour ?
C'est un carrosse. Oui... mais... au point du jour
Qui peut venir ?... C'est ma mère, peut-être.
Germon...

GERMON, arrivant.

Monsieur.

LE COMTE.

Vois ce que ce peut être.

GERMON.

C'est un carrosse.

LE COMTE.

Eh qui ? par quel hasard ?
Qui vient ici ?

GERMON.

L'on ne vient point ; l'on part.

LE COMTE.

Comment! on part?

GERMON.

Madame la baronne
Sort tout-à-l'heure.

LE COMTE.

Oh! je le lui pardonne;
Que pour jamais puisse-t-elle sortir!

GERMON.

Avec Nanine elle est prête à partir.

LE COMTE.

Ciel! que dis-tu? Nanine?

GERMON.

La suivante
Le dit tout haut.

LE COMTE.

Quoi donc?

GERMON.

Votre parente
Part avec elle; elle va, ce matin,
Mettre Nanine à ce couvent voisin.

LE COMTE.

Courons, volons. Mais quoi! que vais-je faire?
Pour leur parler je suis trop en colère:
N'importe: allons. Quand je devrais... mais non:
On verrait trop toute ma passion[1].
Qu'on ferme tout, qu'on vole, qu'on l'arrête;
Répondez-moi d'elle sur votre tête:

[1]* On passe ces quatre vers à la représentation. (L. D. B.)

Amenez-moi Nanine.

(Germon sort.)

Ah! juste ciel!
On l'enlevait. Quel jour! quel coup mortel!
Qu'ai-je donc fait? pourquoi? par quel caprice?
Par quelle ingrate et cruelle injustice?
Qu'ai-je donc fait, hélas! que l'adorer,
Sans la contraindre, et sans me déclarer,
Sans alarmer sa timide innocence?
Pourquoi me fuir? je m'y perds, plus j'y pense.

SCÈNE III.

LE COMTE, NANINE.

LE COMTE.

Belle Nanine, est-ce vous que je voi?
Quoi! vous voulez vous dérober à moi!
Ah! répondez, expliquez-vous, de grace.
Vous avez craint, sans doute, la menace
De la baronne; et ces purs sentiments
Que vos vertus m'inspirent dès long-temps,
Plus que jamais l'auront, sans doute, aigrie.
Vous n'auriez point de vous-même eu l'envie
De nous quitter, d'arracher à ces lieux
Leur seul éclat, que leur prêtaient vos yeux.
Hier au soir, de pleurs toute trempée,
De ce dessein étiez-vous occupée?
Répondez donc. Pourquoi me quittiez-vous?

NANINE.

Vous me voyez tremblante à vos genoux.

LE COMTE, la relevant.

Ah! parlez-moi. Je tremble plus encore.

NANINE.

Madame...

LE COMTE.

Eh bien?

NANINE.

Madame, que j'honore,
Pour le couvent n'a point forcé mes vœux.

LE COMTE.

Ce serait vous? qu'entends-je! ah, malheureux!

NANINE.

Je vous l'avoue; oui, je l'ai conjurée
De mettre un frein à mon ame égarée...
Elle voulait, monsieur, me marier.

LE COMTE.

Elle? à qui donc?

NANINE.

A votre jardinier.

LE COMTE.

Le digne choix!

NANINE.

Et moi, toute honteuse,
Plus qu'on ne croit peut-être malheureuse,
Moi qui repousse avec un vain effort
Des sentiments au-dessus de mon sort,
Que vos bontés avaient trop élevée,
Pour m'en punir, j'en dois être privée.

LE COMTE.

Vous, vous punir! ah! Nanine! et de quoi?

NANINE.

D'avoir osé soulever contre moi [1]
Votre parente, autrefois ma maîtresse.
Je lui déplais ; mon seul aspect la blesse :
Elle a raison ; et j'ai près d'elle, hélas !
Un tort bien grand... qui ne finira pas.
J'ai craint ce tort; il est peut-être extrême.
J'ai prétendu m'arracher à moi-même,
Et déchirer dans les austérités
Ce cœur trop haut, trop fier de vos bontés,
Venger sur lui sa faute involontaire.
Mais ma douleur, hélas ! la plus amère,
En perdant tout, en courant m'éclipser,
En vous fuyant, fut de vous offenser.

LE COMTE, se détournant et se promenant.

Quels sentiments ! et quelle ame ingénue !
En ma faveur est-elle prévenue ?
A-t-elle craint de m'aimer? ô vertu !

NANINE.

Cent fois pardon, si je vous ai déplu :
Mais permettez qu'au fond d'une retraite
J'aille cacher ma douleur inquiète,
M'entretenir en secret à jamais
De mes devoirs, de vous, de vos bienfaits.

LE COMTE.

N'en parlons plus. Écoutez : la baronne

[1] * Au lieu de ces deux vers on dit au théâtre :

Je sens assez, je sens avec effroi
Que j'ai, monsieur, soulevé contre moi...

(L. D. B.)

Vous favorise, et noblement vous donne
Un domestique, un rustre pour époux[1];
Moi, j'en sais un moins indigne de vous :
Il est d'un rang fort au-dessus de Blaise,
Jeune, honnête homme; il est fort à son aise :
Je vous réponds qu'il a des sentiments :
Son caractère est loin des mœurs du temps;
Et je me trompe, ou pour vous j'envisage
Un destin doux, un excellent ménage.
Un tel parti flatte-t-il votre cœur ?
Vaut-il pas bien le couvent ?

NANINE.

Non, monsieur...
Ce nouveau bien que vous daignez me faire,
Je l'avouerai, ne peut me satisfaire.
Vous pénétrez mon cœur reconnaissant.
Daignez y lire, et voyez ce qu'il sent;
Voyez sur quoi ma retraite se fonde.
Un jardinier, un monarque du monde,
Qui pour époux s'offriraient à mes vœux,
Également me déplairaient tous deux.

LE COMTE.

Vous décidez mon sort. Eh bien! Nanine[2],
Connaissez donc celui qu'on vous destine :

[1]* Vers substitué :

Un jardinier, un rustre pour époux.

(L. D. B.)

[2]* Au théâtre on substitue à ce bon vers celui-ci, quoiqu'il n'ait pas de césure :

Je n'y résiste plus. Eh bien! Nanine.

(L. D. B.)

Vous l'estimez : il est sous votre loi ;
Il vous adore, et cet époux... c'est moi.

(à part.)

L'étonnement, le trouble l'a saisie.

(à Nanine.)

Ah ! parlez-moi; disposez de ma vie ;
Ah ! reprenez vos sens trop agités.

NANINE.

Qu'ai-je entendu ?

LE COMTE.

Ce que vous méritez.

NANINE.

Quoi ! vous m'aimez ? Ah ! gardez-vous de croire
Que j'ose user d'une telle victoire.
Non, monsieur, non, je ne souffrirai pas
Qu'ainsi pour moi vous descendiez si bas :
Un tel hymen est toujours trop funeste ;
Le goût se passe, et le repentir reste.
J'ose à vos pieds attester vos aïeux...
Hélas ! sur moi ne jetez point les yeux.
Vous avez pris pitié de mon jeune âge ;
Formé par vous, ce cœur est votre ouvrage ;
Il en serait indigne désormais
S'il acceptait le plus grand des bienfaits.
Oui, je vous dois des refus. Oui, mon ame
Doit s'immoler.

LE COMTE.

Non, vous serez ma femme [1].

[1] * On dit au théâtre, au lieu de ces deux vers :

S'il ne savait, par un effort extrême,

Quoi ! tout-à-l'heure ici vous m'assuriez,
Vous l'avez dit, que vous refuseriez
Tout autre époux, fût-ce un prince.

NANINE.

Oui, sans doute;
Et ce n'est pas ce refus qui me coûte.

LE COMTE.

Mais me haïssez vous ?

NANINE.

Aurais-je fui,
Craindrais-je tant, si vous étiez haï ?

LE COMTE.

Ah ! ce mot seul a fait ma destinée.

NANINE.

Eh ! que prétendez-vous ?

LE COMTE.

Notre hyménée.

NANINE.

Songez...

LE COMTE.

Je songe à tout.

NANINE.

Mais prévoyez...

LE COMTE.

Tout est prévu...

Vous refuser, et s'immoler soi-même.

LE COMTE.

Quoi ! tout-à-l'heure ici, etc.

(L. D. B.)

NANINE.

Si vous m'aimez, croyez...

LE COMTE.

Je crois former le bonheur de ma vie.

NANINE.

Vous oubliez...

LE COMTE.

Il n'est rien que j'oublie.
Tout sera prêt, et tout est ordonné...

NANINE.

Quoi ! malgré moi votre amour obstiné...

LE COMTE.

Oui, malgré vous, ma flamme impatiente
Va tout presser pour cette heure charmante.
Un seul instant je quitte vos attraits
Pour que mes yeux n'en soient privés jamais.
Adieu, Nanine, adieu, vous que j'adore.

SCÈNE IV.

NANINE.

Ciel ! est-ce un rêve ? et puis-je croire encore
Que je parvienne au comble du bonheur ?
Non, ce n'est pas l'excès d'un tel honneur,
Tout grand qu'il est, qui me plaît et me frappe ;
A mes regards tant de grandeur échappe :
Mais épouser ce mortel généreux,
Lui, cet objet de mes timides vœux,
Lui, que j'avais tant craint d'aimer, que j'aime,
Lui, qui m'élève au-dessus de moi-même ;

Je l'aime trop pour pouvoir l'avilir :
Je devrais... Non, je ne puis plus le fuir ;
Non... Mon état ne saurait se comprendre.
Moi, l'épouser ! quel parti dois-je prendre[1] ?
Le ciel pourra m'éclairer aujourd'hui ;
Dans ma faiblesse il m'envoie un appui.
Peut-être même... Allons ; il faut écrire,
Il faut... Par où commencer, et que dire ?
Quelle surprise ! Écrivons promptement
Avant d'oser prendre un engagement[2].

(Elle se met à écrire.)

SCÈNE V.

NANINE, BLAISE.

BLAISE.

Ah ! la voici. Madame la baronne
En ma faveur vous a parlé, mignonne.
Ouais, elle écrit sans me voir seulement.

NANINE, écrivant toujours.

Blaise, bonjour.

[1] * Vers substitué :

Que devenir ? quel parti dois-je prendre ?
(L. D. B.)

[2] * A ces trois vers on substitue, pour la représentation, les trois que voici :

Quelle surprise ! et que pourra-t-il dire ?
Il réglera mes vœux, mes sentiments.
Mais saisissons ces précieux instants.
(L. D. B.)

BLAISE.

Bonjour est sec, vraiment.

NANINE, écrivant.

A chaque mot mon embarras redouble;
Toute ma lettre est pleine de mon trouble.

BLAISE.

Le grand génie! elle écrit tout courant;
Qu'elle a d'esprit! et que n'en ai-je autant!
Çà, je disais...

NANINE.

Eh bien?

BLAISE.

Elle m'impose
Par son maintien; devant elle je n'ose
M'expliquer... là... tout comme je voudrais:
Je suis venu cependant tout exprès.

NANINE.

Cher Blaise, il faut me rendre un grand service.

BLAISE.

Oh! deux plutôt.

NANINE.

Je te fais la justice
De me fier à ta discrétion,
A ton bon cœur.

BLAISE.

Oh! parlez sans façon:
Car, voyez-vous, Blaise est prêt à tout faire
Pour vous servir; vite, point de mystère.

NANINE.

Tu vas souvent au village prochain,

A Rémival, à droite du chemin?

BLAISE.

Oui.

NANINE.

Pourrais-tu trouver dans ce village
Philippe Hombert?

BLAISE.

Non. Quel est ce visage?
Philippe Hombert? je ne connais pas ça.

NANINE.

Hier au soir je crois qu'il arriva;
Informe-t'en. Tâche de lui remettre,
Mais sans délai, cet argent, cette lettre.

BLAISE.

Oh! de l'argent!

NANINE.

Donne aussi ce paquet:
Monte à cheval pour avoir plus tôt fait;
Pars, et sois sûr de ma reconnaissance.

BLAISE.

J'irais pour vous au fin fond de la France.
Philippe Hombert est un heureux manant;
La bourse est pleine: ah! que d'argent comptant!
Est-ce une dette?

NANINE.

Elle est très avérée;
Il n'en est point, Blaise, de plus sacrée.
Écoute: Hombert est peut-être inconnu;
Peut-être même il n'est pas revenu.
Mon cher ami, tu me rendras ma lettre,

Si tu ne peux en ses mains la remettre.

BLAISE.

Mon cher ami !

NANINE.

Je me fie à ta foi.

BLAISE.

Son cher ami !

NANINE.

Va, j'attends tout de toi.

SCÈNE VI.

LA BARONNE, BLAISE.

BLAISE.

D'où diable vient cet argent? quel message !
Il nous aurait aidé dans le ménage.
Allons, elle a pour nous de l'amitié;
Et ça vaut mieux que de l'argent, morgué :
Courons, courons.

(Il met l'argent et le paquet dans sa poche; il rencontre la Baronne, et la heurte.)

LA BARONNE.

Eh ! le butor !... arrête.
L'étourdi m'a pensé casser la tête.

BLAISE.

Pardon, madame.

LA BARONNE.

Où vas-tu? que tiens-tu?
Que fait Nanine? As-tu rien entendu?

Monsieur le comte est-il bien en colère ?
Quel billet est-ce là ?

BLAISE.

C'est un mystère.

Peste !...

LA BARONNE.

Voyons.

BLAISE.

Nanine gronderait.

LA BARONNE.

Comment dis-tu ? Nanine ! elle pourrait
Avoir écrit, te charger d'un message !
Donne, ou je romps soudain ton mariage :
Donne, te dis-je.

BLAISE, riant.

Ho, ho.

LA BARONNE.

De quoi ris-tu ?

BLAISE, rient encore.

Ha, ha.

LA BARONNE.

J'en veux savoir le contenu.

(Elle décachette la lettre.)

Il m'intéresse, ou je suis bien trompée.

BLAISE, riant encore.

Ha, ha, ha, ha, qu'elle est bien attrapée !
Elle n'a là qu'un chiffon de papier ;
Moi, j'ai l'argent, et je m'en vais payer
Philippe Hombert : faut servir sa maîtresse.
Courons.

SCÈNE VII.

LA BARONNE.

Lisons. « Ma joie et ma tendresse
« Sont sans mesure, ainsi que mon bonheur :
« Vous arrivez, quel moment pour mon cœur !
« Quoi ! je ne puis vous voir et vous entendre !
« Entre vos bras je ne puis me jeter !
« Je vous conjure au moins de vouloir prendre
« Ces deux paquets : daignez les accepter.
« Sachez qu'on m'offre un sort digne d'envie,
« Et dont il est permis de s'éblouir :
« Mais il n'est rien que je ne sacrifie
« Au seul mortel que mon cœur doit chérir. »
Ouais. Voilà donc le style de Nanine [1] !
Comme elle écrit, l'innocente orpheline !
Comme elle fait parler la passion !
En vérité ce billet est bien bon.
Tout est parfait, je ne me sens pas d'aise.
Ah, ah, rusée, ainsi vous trompiez Blaise !
Vous m'enleviez en secret mon amant.
Vous avez feint d'aller dans un couvent ;
Et tout l'argent que le comte vous donne,
C'est pour Philippe Hombert ! fort bien, friponne :
J'en suis charmée, et le perfide amour
Du comte Olban méritait bien ce tour.

[1] * Mot substitué :

Ah ! voilà donc, etc.

(L. D. B.)

Je m'en doutais que le cœur de Nanine
Était plus bas que sa basse origine.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Venez, venez, homme à grands sentiments,
Homme au-dessus des préjugés du temps,
Sage amoureux, philosophe sensible;
Vous allez voir un trait assez risible.
Vous connaissez sans doute à Rémival
Monsieur Philippe Hombert votre rival?

LE COMTE.

Ah! quels discours vous me tenez?

LA BARONNE.

Peut-être
Ce billet-là vous le fera connaître.
Je crois qu'Hombert est un fort beau garçon.

LE COMTE.

Tous vos efforts ne sont plus de saison:
Mon parti pris, je suis inébranlable.
Contentez-vous du tour abominable
Que vous vouliez me jouer ce matin.

LA BARONNE.

Ce nouveau tour est un peu plus malin.
Tenez, lisez. Ceci pourra vous plaire;
Vous connaîtrez les mœurs, le caractère
Du digne objet qui vous a subjugué.

(tandis que le comte lit.)

Tout en lisant, il me semble intrigué.
Il a pâli ; l'affaire émeut sa bile...
Eh bien ! monsieur, que pensez-vous du style?
Il ne voit rien, ne dit rien, n'entend rien :
O le pauvre homme ! il le méritait bien.

LE COMTE.

Ai-je bien lu? Je demeure stupide.
O tour affreux ! sexe ingrat, cœur perfide !

LA BARONNE.

Je le connais, il est né violent ;
Il est prompt, ferme ; il va dans un moment
Prendre un parti.

SCÈNE IX.

LE COMTE, LA BARONNE, GERMON.

GERMON.

Voici dans l'avenue
Madame Olban.

LA BARONNE.

La vieille est revenue?

GERMON.

Madame votre mère, entendez-vous?
Est près d'ici, monsieur.

LA BARONNE.

Dans son courroux
Il est devenu sourd. La lettre opère.

GERMON, criant.

Monsieur.

LE COMTE.

Plaît-il ?

GERMON, haut.

Madame votre mère,
Monsieur...

LE COMTE.

Que fait Nanine en ce moment?

GERMON.

Mais... elle écrit dans son appartement.

LE COMTE, d'un air froid et sec.

Allez saisir ses papiers, allez prendre
Ce qu'elle écrit; vous viendrez me le rendre;
Qu'on la renvoie à l'instant.

GERMON.

Qui, monsieur?

LE COMTE.

Nanine.

GERMON.

Non, je n'aurais pas ce cœur;
Si vous saviez à quel point sa personne
Nous charme tous; comme elle est noble, bonne!

LE COMTE.

Obéissez, ou je vous chasse.

GERMON.

Allons.

(Il sort.)

SCÈNE X.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Ah ! je respire : enfin nous l'emportons ;
Vous devenez un homme raisonnable.
Ah çà, voyez s'il n'est pas véritable
Qu'on tient toujours de son premier état,
Et que les gens dans un certain éclat,
Ont un cœur noble ainsi que leur personne?
Le sang fait tout, et la naissance donne
Des sentiments à Nanine inconnus.

LE COMTE.

Je n'en crois rien ; mais soit, n'en parlons plus :
Réparons tout. Le plus sage, en sa vie,
A quelquefois ses accès de folie :
Chacun s'égare, et le moins imprudent
Est celui-là qui plus tôt se repent.

LA BARONNE.

Oui.

LE COMTE.

Pour jamais cessez de parler d'elle.

LA BARONNE.

Très volontiers.

LE COMTE.

Ce sujet de querelle
Doit s'oublier.

LA BARONNE.

Mais vous, de vos serments

Souvenez-vous.

LE COMTE.

Fort bien. Je vous entends ;
Je les tiendrai.

LA BARONNE.

Ce n'est qu'un prompt hommage
Qui peut ici réparer mon outrage.
Indignement notre hymen différé
Est un affront.

LE COMTE.

Il sera réparé.
Madame, il faut...

LA BARONNE.

Il ne faut qu'un notaire.

LE COMTE.

Vous savez bien... que j'attendais ma mère.

LA BARONNE.

Elle est ici.

SCÈNE XI.

LA MARQUISE, LE COMTE, LA BARONNE.

LE COMTE, à sa mère.

Madame, j'aurais dû...
(à part.) (à sa mère.)
Philippe Hombert !... Vous m'avez prévenu ;
Et mon respect, mon zèle, ma tendresse...
(à part.)
Avec cet air innocent, la traîtresse !

LA MARQUISE.

Mais vous extravaguez, mon très cher fils.
On m'avait dit, en passant par Paris,
Que vous aviez la tête un peu frappée :
Je m'aperçois qu'on ne m'a pas trompée :
Mais ce mal-là...

LE COMTE.

Ciel ! que je suis confus !

LA MARQUISE.

Prend-il souvent?

LE COMTE.

Il ne me prendra plus.

LA MARQUISE.

Çà, je voudrais ici vous parler seule.

(Fesant une petite révérence à la baronne.)

Bonjour, madame.

LA BARONNE, à part.

Hom ! la vieille bégueule !
Madame, il faut vous laisser le plaisir
D'entretenir monsieur à tout loisir.
Je me retire.

(Elle sort.)

SCÈNE XII.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE, parlant fort vite, et d'un ton de petite vieille babillarde.

Eh bien ! monsieur le comte,
Vous faites donc à la fin votre compte
De me donner la baronne pour bru ;

C'est sur cela que j'ai vite accouru.
Votre baronne est une acariâtre,
Impertinente, altière, opiniâtre,
Qui n'eut jamais pour moi le moindre égard;
Qui l'an passé, chez la marquise Agard,
En plein souper me traita de bavarde:
D'y plus souper désormais Dieu me garde!
Bavarde, moi! je sais d'ailleurs très bien
Qu'elle n'a pas, entre nous, tant de bien:
C'est un grand point; il faut qu'on s'en informe;
Car on m'a dit que son château de l'Orme
A son mari n'appartient qu'à moitié;
Qu'un vieux procès, qui n'est pas oublié,
Lui disputait la moitié de la terre:
J'ai su cela de feu votre grand-père:
Il disait vrai, c'était un homme, lui:
On n'en voit plus de sa trempe aujourd'hui.
Paris est plein de ces petits bouts d'homme,
Vains, fiers, fous, sots, dont le caquet m'assomme,
Parlant de tout avec l'air empressé,
Et se moquant toujours du temps passé.
J'entends parler de nouvelle cuisine,
De nouveaux goûts; on crève, on se ruine:
Les femmes sont sans frein, et les maris
Sont des benêts. Tout va de pis en pis.

LE COMTE, relisant le billet.

Qui l'aurait cru? ce trait me désespère.
Eh bien, Germon?

SCÈNE XIII.

LA MARQUISE, LE COMTE, GERMON.

GERMON.

Voici votre notaire.

LE COMTE.

Oh! qu'il attende.

GERMON.

Et voici le papier
Qu'elle devait, monsieur, vous envoyer.

LE COMTE, lisant.

Donne... Fort bien. Elle m'aime, dit-elle,
Et, par respect, me refuse... Infidèle!
Tu ne dis pas la raison du refus!

LA MARQUISE.

Ma foi, mon fils a le cerveau perclus:
C'est sa baronne; et l'amour le domine.

LE COMTE, à Germon.

M'a-t-on bientôt délivré de Nanine?

GERMON.

Hélas! monsieur, elle a déja repris
Modestement ses champêtres habits,
Sans dire un mot de plainte et de murmure.

LE COMTE.

Je le crois bien.

GERMON.

Elle a pris cette injure
Tranquillement, lorsque nous pleurons tous.

LE COMTE.

Tranquillement?

LA MARQUISE.

Hem! de qui parlez-vous?

GERMON.

Nanine, hélas! madame, que l'on chasse:
Tout le château pleure de sa disgrace.

LA MARQUISE.

Vous la chassez? je n'entends point cela.
Quoi! ma Nanine? Allons, rappelez-la.
Qu'a-t-elle fait ma charmante orpheline?
C'est moi, mon fils, qui vous donnai Nanine.
Je me souviens qu'à l'âge de dix ans
Elle enchantait tout le monde céans.
Notre baronne ici la prit pour elle;
Et je prédis dès-lors que cette belle
Serait fort mal; et j'ai très bien prédit:
Mais j'eus toujours chez vous peu de crédit,
Vous prétendez tout faire à votre tête.
Chasser Nanine est un trait malhonnête.

LE COMTE.

Quoi! seule, à pied, sans secours, sans argent?

GERMON.

Ah! j'oubliais de dire qu'à l'instant
Un vieux bon homme à vos gens se présente:
Il dit que c'est une affaire importante
Qu'il ne saurait communiquer qu'à vous;
Il veut, dit-il, se mettre à vos genoux.

LE COMTE.

Dans le chagrin où mon cœur s'abandonne

Suis-je en état de parler à personne?

LA MARQUISE.

Ah! vous avez du chagrin, je le croi;
Vous m'en donnez aussi beaucoup à moi.
Chasser Nanine, et faire un mariage
Qui me déplaît! non, vous n'êtes pas sage.
Allez; trois mois ne seront pas passés
Que vous serez l'un de l'autre lassés.
Je vous prédis la pareille aventure
Qu'à mon cousin le marquis de Marmure.
Sa femme était aigre comme verjus;
Mais, entre nous, la vôtre l'est bien plus.
En s'épousant ils crurent qu'ils s'aimèrent;
Deux mois après tous deux se séparèrent:
Madame alla vivre avec un galant,
Fat, petit-maître, escroc, extravagant;
Et monsieur prit une franche coquette,
Une intrigante et friponne parfaite;
Des soupers fins, la petite maison,
Chevaux, habits, maître d'hôtel fripon,
Bijoux nouveaux pris à crédit, notaires,
Contrats vendus, et dettes usuraires:
Enfin monsieur et madame, en deux ans,
A l'hôpital allèrent tout d'un temps.
Je me souviens encor d'une autre histoire
Bien plus tragique, et difficile à croire;
C'était...

LE COMTE.

Ma mère, il faut aller dîner.
Venez... O ciel! ai-je pu soupçonner

Pareille horreur !

LA MARQUISE.

Elle est épouvantable.
Allons, je vais la raconter à table;
Et vous pourrez tirer un grand profit
En temps et lieu de tout ce que j'ai dit.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

NANINE, vêtue en paysanne; GERMON.

GERMON.

Nous pleurons tous en vous voyant sortir.

NANINE.

J'ai tardé trop; il est temps de partir.

GERMON.

Quoi! pour jamais, et dans cet équipage?

NANINE.

L'obscurité fut mon premier partage.

GERMON.

Quel changement! Quoi! du matin au soir...
Souffrir n'est rien; c'est tout que de déchoir.

NANINE.

Il est des maux mille fois plus sensibles.

GERMON.

J'admire encor des regrets si paisibles.
Certes mon maître est bien malavisé;
Notre baronne a sans doute abusé
De son pouvoir, et vous fait cet outrage:
Jamais monsieur n'aurait eu ce courage.

NANINE.

Je lui dois tout: il me chasse aujourd'hui;

Obéissons. Ses bienfaits sont à lui;
Il peut user du droit de les reprendre.

GERMON.

A ce trait-là qui diable eût pu s'attendre?
En cet état qu'allez-vous devenir?

NANINE.

Me retirer, long-temps me repentir.

GERMON.

Que nous allons haïr notre baronne!

NANINE.

Mes maux sont grands, mais je les lui pardonne.

GERMON.

Mais que dirai-je au moins de votre part
A notre maître, après votre départ?

NANINE.

Vous lui direz que je le remercie
Qu'il m'ait rendue à ma première vie,
Et qu'à jamais sensible à ses bontés
Je n'oublierai... rien... que ses cruautés.

GERMON.

Vous me fendez le cœur, et tout-à-l'heure
Je quitterais pour vous cette demeure;
J'irais par-tout avec vous m'établir:
Mais monsieur Blaise a su nous prévenir;
Qu'il est heureux! avec vous il va vivre:
Chacun voudrait l'imiter, et vous suivre.

NANINE.

On est bien loin de me suivre... Ah! Germon!
Je suis chassée... et par qui!...

GERMON.

Le démon
A mis du sien dans cette brouillerie :
Nous vous perdons... et monsieur se marie.

NANINE.

Il se marie !... Ah ! partons de ce lieu;
Il fut pour moi trop dangereux... Adieu...

(Elle sort.)

GERMON.

Monsieur le comte a l'ame un peu bien dure :
Comment chasser pareille créature !
Elle paraît une fille de bien :
Mais il ne faut pourtant jurer de rien.

SCÈNE II.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE.

Eh bien ! Nanine est donc enfin partie !

GERMON.

Oui, c'en est fait.

LE COMTE.

J'en ai l'ame ravie.

GERMON.

Votre ame est donc de fer ?

LE COMTE.

Dans le chemin
Philippe Hombert lui donnait-il la main ?

GERMON.

Qui? quel Philippe Hombert? Hélas! Nanine,
Sans écuyer, fort tristement chemine,
Et de ma main ne veut pas seulement.

LE COMTE.

Où donc va-t-elle?

GERMON.

Où? mais apparemment
Chez ses amis.

LE COMTE.

A Rémival, sans doute?

GERMON.

Oui, je crois bien qu'elle prend cette route.

LE COMTE.

Va la conduire à ce couvent voisin
Où la baronne allait dès ce matin:
Mon dessein est qu'on la mette sur l'heure
Dans cette utile et décente demeure;
Ces cent louis la feront recevoir.
Va... garde-toi de laisser entrevoir
Que c'est un don que je veux bien lui faire;
Dis-lui que c'est un présent de ma mère;
Je te défends de prononcer mon nom.

GERMON.

Fort bien; je vais vous obéir.

(Il fait quelques pas.)

LE COMTE.

Germon,
A son départ tu dis que tu l'as vue?

GERMON.

Eh, oui, vous dis-je.

LE COMTE.

Elle était abattue?
Elle pleurait?

GERMON.

Elle fesait bien mieux,
Ses pleurs coulaient à peine de ses yeux;
Elle voulait ne pas pleurer.

LE COMTE.

A-t-elle
Dit quelque mot qui marque, qui décèle
Ses sentiments? as-tu remarqué...

GERMON.

Quoi?

LE COMTE.

A-t-elle enfin, Germon, parlé de moi?

GERMON.

Oh! oui, beaucoup.

LE COMTE.

Eh bien! dis-moi donc, traître,
Qu'a-t-elle dit?

GERMON.

Que vous êtes son maître;
Que vous avez des vertus, des bontés...
Qu'elle oubliera tout... hors vos cruautés.

LE COMTE.

Va... mais sur-tout garde qu'elle revienne.

(Germon sort.)

Germon!

GERMON.

Monsieur.

LE COMTE.

Un mot; qu'il te souvienne,
Si, par hasard, quand tu la conduiras,
Certain Hombert venait suivre ses pas,
De le chasser de la belle manière.

GERMON.

Oui, poliment, à grands coups d'étrivière:
Comptez sur moi; je sers fidèlement.
Le jeune Hombert, dites-vous?

LE COMTE.

Justement.

GERMON.

Bon! je n'ai pas l'honneur de le connaître;
Mais le premier que je verrai paraître
Sera rossé de la bonne façon;
Et puis après il me dira son nom.

(Il fait un pas et revient.)

Ce jeune Hombert est quelque amant, je gage,
Un beau garçon, le coq de son village.
Laissez-moi faire.

LE COMTE.

Obéis promptement.

GERMON.

Je me doutais qu'elle avait quelque amant;
Et Blaise aussi lui tient au cœur peut-être.
On aime mieux son égal que son maître.

LE COMTE.

Ah! cours, te dis-je.

SCÈNE III.

LE COMTE.

Hélas ! il a raison ;
Il prononçait ma condamnation ;
Et moi, du coup qui m'a pénétré l'ame
Je me punis ; la baronne est ma femme ;
Il le faut bien, le sort en est jeté.
Je souffrirai, je l'ai bien mérité.
Ce mariage est au moins convenable.
Notre baronne a l'humeur peu traitable ;
Mais, quand on veut, on sait donner la loi :
Un esprit ferme est le maître chez soi[1].

SCÈNE IV.

LE COMTE, LA BARONNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Or çà, mon fils, vous épousez madame ?

LE COMTE.

Eh ! oui.

LA MARQUISE.

Ce soir elle est donc votre femme ?
Elle est ma bru ?

LA BARONNE.

Si vous le trouvez bon :

[1]* A la représentation on passe ces quatre vers. (L. D. B.)

J'aurai, je crois, votre approbation.

LA MARQUISE.

Allons, allons, il faut bien y souscrire;
Mais dès demain chez moi je me retire.

LE COMTE.

Vous retirer! eh! ma mère, pourquoi?

LA MARQUISE.

J'emménerai ma Nanine avec moi.
Vous la chassez, et moi je la marie;
Je fais la noce à mon château de Brie,
Et je la donne au jeune sénéchal,
Propre neveu du procureur fiscal,
Jean Roc Souci; c'est lui de qui le père
Eut à Corbeil cette plaisante affaire.
De cette enfant je ne puis me passer;
C'est un bijou que je veux enchâsser[1].
Je vais la marier... Adieu.

LE COMTE.

Ma mère,
Ne soyez pas contre nous en colère;
Laissez Nanine aller dans le couvent;
Ne changez rien à notre arrangement.

LA BARONNE.

Oui, croyez-nous, madame, une famille
Ne se doit point charger de telle fille.

LA MARQUISE.

Comment? quoi donc?

[1]* On passe aussi ces quatre vers. (L. D. B.)

LA BARONNE.

Peu de chose.

LA MARQUISE.

Mais...

LA BARONNE.

Rien.

LA MARQUISE.

Rien, c'est beaucoup. J'entends, j'entends fort bien.
Aurait-elle eu quelque tendre folie?
Cela se peut, car elle est si jolie!
Je m'y connais; on tente, on est tenté:
Le cœur a bien de la fragilité;
Les filles sont toujours un peu coquettes:
Le mal n'est pas si grand que vous le faites.
Çà, contez-moi sans nul déguisement
Tout ce qu'a fait notre charmante enfant.

LE COMTE.

Moi, vous conter?

LA MARQUISE.

Vous avez bien la mine
D'avoir au fond quelque goût pour Nanine;
Et vous pourriez...

SCÈNE V.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE; MARIN, en bottes.

MARIN.

Enfin tout est bâclé,

Tout est fini.

LA MARQUISE.

Quoi?

LA BARONNE.

Qu'est-ce?

MARIN.

J'ai parlé
A nos marchands; j'ai bien fait mon message;
Et vous aurez demain tout l'équipage.

LA BARONNE.

Quel équipage?

MARIN.

Oui, tout ce que pour vous
A commandé votre futur époux;
Six beaux chevaux : et vous serez contente
De la berline; elle est bonne, brillante;
Tous les panneaux par Martin sont vernis:
Les diamants sont beaux, très bien choisis;
Et vous verrez des étoffes nouvelles
D'un goût charmant... oh! rien n'approche d'elles.

LA BARONNE, au comte.

Vous avez donc commandé tout cela?

LE COMTE.

(à part.)

Oui... Mais pour qui!

MARIN.

Le tout arrivera
Demain matin dans ce nouveau carrosse,
Et sera prêt le soir pour votre noce.
Vive Paris pour avoir sur-le-champ

Tout ce qu'on veut, quand on a de l'argent!
En revenant j'ai revu le notaire,
Tout près d'ici, griffonnant votre affaire.

LA BARONNE.

Ce mariage a traîné bien long-temps.

LA MARQUISE, à part.

Ah! je voudrais qu'il traînât quarante ans.

MARIN.

Dans ce salon j'ai trouvé tout-à-l'heure
Un bon vieillard, qui gémit et qui pleure.
Depuis long-temps il voudrait vous parler.

LA BARONNE.

Quel importun! qu'on le fasse en aller;
Il prend trop mal son temps.

LA MARQUISE.

Pourquoi, madame?
Mon fils, ayez un peu de bonté d'ame,
Et, croyez-moi, c'est un mal des plus grands
De rebuter ainsi les pauvres gens:
Je vous ai dit cent fois dans votre enfance
Qu'il faut pour eux avoir de l'indulgence,
Les écouter d'un air affable, doux.
Ne sont-ils pas hommes tout comme nous?
On ne sait pas à qui l'on fait injure;
On se repent d'avoir eu l'ame dure.
Les orgueilleux ne prospèrent jamais.
(à Marin.)
Allez chercher ce bon homme.

MARIN.

J'y vais.
(Il sort.)

LE COMTE.

Pardon, ma mère : il a fallu vous rendre
Mes premiers soins ; et je suis prêt d'entendre
Cet homme-là, malgré mon embarras.

SCÈNE VI.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE, LE PAYSAN.

LA MARQUISE, au paysan.

Approchez-vous, parlez, ne tremblez pas.

LE PAYSAN.

Ah ! monseigneur ! écoutez-moi de grace :
Je suis... Je tombe à vos pieds que j'embrasse ;
Je viens vous rendre...

LE COMTE.

Ami, relevez-vous ;
Je ne veux point qu'on me parle à genoux ;
D'un tel orgueil je suis trop incapable.
Vous avez l'air d'être un homme estimable.
Dans ma maison cherchez-vous de l'emploi ?
A qui parlé-je ?

LA MARQUISE.

Allons, rassure-toi.

LE PAYSAN.

Je suis, hélas ! le père de Nanine.

LE COMTE.

Vous ?

LA BARONNE.

Ta fille est une grande coquine.

LE PAYSAN.

Ah ! monseigneur, voilà ce que j'ai craint ;
Voilà le coup dont mon cœur est atteint :
J'ai bien pensé qu'une somme si forte
N'appartient pas à des gens de sa sorte ;
Et les petits perdent bientôt leurs mœurs,
Et sont gâtés auprès des grands seigneurs [1].

LA BARONNE.

Il a raison : mais il trompe, et Nanine
N'est point sa fille ; elle était orpheline.

LE PAYSAN.

Il est trop vrai : chez de pauvres parents
Je la laissai dès ses plus jeunes ans ;
Ayant perdu mon bien avec sa mère,
J'allai servir, forcé par la misère,
Ne voulant pas, dans mon funeste état,
Qu'elle passât pour fille d'un soldat,
Lui défendant de me nommer son père.

LA MARQUISE.

Pourquoi cela ? Pour moi, je considère
Les bons soldats ; on a grand besoin d'eux.

LE COMTE.

Qu'a ce métier, s'il vous plaît, de honteux ?

LE PAYSAN.

Il est bien moins honoré qu'honorable.

LE COMTE.

Ce préjugé fut toujours condamnable.

[1] * Vers substitué.

On les altère auprès des grands seigneurs.
(L. D. B.)

J'estime plus un vertueux soldat,
Qui de son sang sert son prince et l'état,
Qu'un important, que sa lâche industrie
Engraisse en paix du sang de la patrie.

LA MARQUISE.

Çà, vous avez vu beaucoup de combats;
Contez-les-moi bien tous, n'y manquez pas.

LE PAYSAN.

Dans la douleur, hélas! qui me déchire,
Permettez-moi seulement de vous dire
Qu'on me promit cent fois de m'avancer:
Mais, sans appui, comment peut-on percer?
Toujours jeté dans la foule commune,
Mais distingué, l'honneur fut ma fortune.

LA MARQUISE.

Vous êtes donc né de condition?

LA BARONNE.

Fi! quelle idée!

LE PAYSAN, à la marquise.

Hélas! madame, non;
Mais je suis né d'une honnête famille:
Je méritais peut-être une autre fille.

LA MARQUISE.

Que vouliez-vous de mieux?

LE COMTE.

Eh! poursuivez.

LA MARQUISE.

Mieux que Nanine?

LE COMTE.

Ah! de grace, achevez.

LE PAYSAN.

J'appris qu'ici ma fille fut nourrie,
Qu'elle y vivait bien traitée et chérie.
Heureux alors, et bénissant le ciel,
Vous, vos bontés, votre soin paternel,
Je suis venu dans le prochain village,
Mais plein de trouble et craignant son jeune âge,
Tremblant encor, lorsque j'ai tout perdu,
De retrouver le bien qui m'est rendu.

(montrant la baronne.)

Je viens d'entendre au discours de madame,
Que j'eus raison : elle m'a percé l'ame;
Je vois fort bien que ces cent louis d'or,
Des diamants, sont un trop grand trésor,
Pour les tenir par un droit légitime;
Elle ne peut les avoir eus sans crime.
Ce seul soupçon me fait fremir d'horreur,
Et j'en mourrai de honte et de douleur.
Je suis venu soudain pour vous les rendre :
Ils sont à vous; vous devez les reprendre :
Et si ma fille est criminelle, hélas!
Punissez-moi, mais ne la perdez pas.

LA MARQUISE.

Ah! mon cher fils! je suis tout attendrie.

LA BARONNE.

Ouais, est-ce un songe? est-ce une fourberie?

LE COMTE.

Ah! qu'ai-je fait?

LE PAYSAN, tirant la bourse et le paquet.

Tenez, monsieur, tenez.

LE COMTE.

Moi, les reprendre! ils ont été donnés;
Elle en a fait un respectable usage.
C'est donc à vous qu'on a fait le message?
Qui l'a porté?

LE PAYSAN.

C'est votre jardinier,
A qui Nanine osa se confier.

LE COMTE.

Quoi! c'est à vous que le présent s'adresse?

LE PAYSAN.

Oui, je l'avoue.

LE COMTE.

O douleur! ô tendresse!
Des deux côtés quel excès de vertu!
Et votre nom?... Je demeure éperdu.

LA MARQUISE.

Eh! dites donc votre nom? Quel mystère!

LE PAYSAN.

Philippe Hombert de Gatine.

LE COMTE.

Ah! mon père!

LA BARONNE.

Que dit-il là?

LE COMTE.

Quel jour vient m'éclairer!
J'ai fait un crime; il le faut réparer.
Si vous saviez combien je suis coupable!
J'ai maltraité la vertu respectable.

(Il va lui-même à un de ses gens.)

Holà, courez.

LA BARONNE.

Eh ! quel empressement !

LE COMTE.

Vite un carrosse.

LA MARQUISE.

Oui, madame, à l'instant :
Vous devriez être sa protectrice.
Quand on a fait une telle injustice,
Sachez de moi que l'on ne doit rougir
Que de ne pas assez se repentir.
Monsieur mon fils a souvent des lubies
Que l'on prendrait pour de franches folies :
Mais dans le fond c'est un cœur généreux ;
Il est né bon ; j'en fais ce que je veux.
Vous n'êtes pas, ma bru, si bienfesante,
Il s'en faut bien.

LA BARONNE.

Que tout m'impatiente !
Qu'il a l'air sombre, embarrassé, rêveur !
Quel sentiment étrange est dans ce cœur ?
Voyez, monsieur, ce que vous voulez faire.

LA MARQUISE.

Oui, pour Nanine.

LA BARONNE.

On peut la satisfaire
Par des présents.

LA MARQUISE.

C'est le moindre devoir.

LA BARONNE.

Mais moi, jamais je ne veux la revoir;
Que du château jamais elle n'approche:
Entendez-vous?

LE COMTE.

J'entends.

LA MARQUISE.

Quel cœur de roche!

LA BARONNE.

De mes soupçons évitez les éclats:
Vous hésitez?

LE COMTE, après un silence.

Non, je n'hésite pas.

LA BARONNE.

Je dois m'attendre à cette déférence;
Vous la devez à tous les deux, je pense.

LA MARQUISE.

Seriez-vous bien assez cruel, mon fils?

LA BARONNE.

Quel parti prendrez-vous?

LE COMTE.

Il est tout pris.
Vous connaissez mon ame et sa franchise:
Il faut parler. Ma main vous fut promise;
Mais nous n'avions voulu former ces nœuds
Que pour finir un procès dangereux:
Je le termine; et, dès l'instant, je donne,
Sans nul regret, sans détour j'abandonne
Mes droits entiers, et les prétentions
Dont il naquit tant de divisions:

Que l'intérêt encor vous en revienne :
Tout est à vous ; jouissez-en sans peine.
Que la raison fasse du moins de nous
Deux bons parents, ne pouvant être époux ;
Oublions tout ; que rien ne nous aigrisse :
Pour n'aimer pas, faut-il qu'on se haïsse ?

LA BARONNE.

Je m'attendais à ton maque de foi.
Va, je renonce à tes présents, à toi.
Traître ! je vois avec qui tu vas vivre,
A quel mépris ta passion te livre.
Sers noblement sous les plus viles lois ;
Je t'abandonne à ton indigne choix.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

LE COMTE, LA MARQUISE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE.

Non, il n'est point indigne ; non, madame,
Un fol amour n'aveugla point mon ame :
Cette vertu, qu'il faut récompenser,
Doit m'attendrir, et ne peut m'abaisser.
Dans ce vieillard, ce qu'on nomme bassesse
Fait son mérite ; et voilà sa noblesse.
La mienne à moi c'est d'en payer le prix.
C'est pour des cœurs par eux-même ennoblis,
Et distingués par ce grand caractère,

Qu'il faut passer sur la régle ordinaire :
Et leur naissance, avec tant de vertus,
Dans ma maison n'est qu'un titre de plus.

LA MARQUISE.

Quoi donc? quel titre? et que voulez-vous dire?

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LA MARQUISE, NANINE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE, à sa mère.

Son seul aspect devrait vous en instruire.

LA MARQUISE.

Embrasse-moi cent fois, ma chère enfant.
Elle est vêtue un peu mesquinement ;
Mais qu'elle est belle ! et comme elle a l'air sage !

NANINE, courant entre les bras de Philippe Hombert, après s'être baissée devant la marquise.

Ah ! la nature a mon premier hommage.
Mon père !

PHILIPPE HOMBERT.

O ciel ! ô ma fille ! ah, monsieur !
Vous réparez quarante ans de malheur.

LE COMTE.

Oui ; mais comment faut-il que je répare
L'indigne affront qu'un mérite si rare
Dans ma maison put de moi recevoir?
Sous quel habit revient-elle nous voir !
Il est trop vil ; mais elle le décore.

Non, il n'est rien que sa vertu n'honore [1].
Eh bien ! parlez : auriez-vous la bonté
De pardonner à tant de dureté ?

NANINE.

Que me demandez-vous ? Ah ! je m'étonne
Que vous doutiez si mon cœur vous pardonne.
Je n'ai pas cru que vous pussiez jamais
Avoir eu tort après tant de bienfaits.

LE COMTE.

Si vous avez oublié cet outrage,
Donnez-m'en donc le plus sûr témoignage :
Je ne veux plus commander qu'une fois ;
Mais jurez-moi d'obéir à mes lois.

PHILIPPE HOMBERT.

Elle le doit, et sa reconnaissance...

NANINE, à son père.

Il est bien sûr de mon obéissance.

LE COMTE.

J'ose y compter. Oui, je vous avertis
Que vos devoirs ne sont pas tous remplis.
Je vous ai vue aux genoux de ma mère ;
Je vous ai vue embrasser votre père ;
Ce qui vous reste en des moments si doux...
C'est... à leurs yeux... d'embrasser... votre époux.

NANINE.

Moi !

[1] * On dit au théâtre :

Non, il n'est rien que Nanine n'honore.

(L. D. B.)

LA MARQUISE.

Quelle idée ! Est-il bien vrai ?

PHILIPPE HOMBERT.

Ma fille !

LE COMTE, à sa mère.

Le daignez-vous permettre ?

LA MARQUISE.

La famille
Étrangement, mon fils, clabaudera.

LE COMTE.

En la voyant, elle l'approuvera.

PHILIPPE HOMBERT.

Quel coup du sort ! Non, je ne puis comprendre
Que jusque-là vous prétendiez descendre.

LE COMTE.

On m'a promis d'obéir... je le veux.

LA MARQUISE.

Mon fils...

LE COMTE.

Ma mère, il s'agit d'être heureux.
L'intérêt seul a fait cent mariages.
Nous avons vu les hommes les plus sages
Ne consulter que les mœurs et le bien :
Elle a les mœurs, il ne lui manque rien ;
Et je ferai par goût et par justice
Ce qu'on a fait cent fois par avarice.
Ma mère, enfin, terminez ces combats,
Et consentez.

NANINE.

Non, n'y consentez pas ;

Opposez-vous à sa flamme... à la mienne;
Voilà de vous ce qu'il faut que j'obtienne.
L'amour l'aveugle; il le faut éclairer.
Ah! loin de lui, laissez-moi l'adorer.
Voyez mon sort, voyez ce qu'est mon père:
Puis-je jamais vous appeler ma mère?

LA MARQUISE.

Oui, tu le peux, tu le dois; c'en est fait:
Je ne tiens pas contre ce dernier trait;
Il nous dit trop combien il faut qu'on t'aime;
Il est unique aussi bien que toi-même.

NANINE.

J'obéis donc à votre ordre, à l'amour;
Mon cœur ne peut résister.

LA MARQUISE.

Que ce jour
Soit des vertus la digne récompense,
Mais sans tirer jamais à conséquence.

FIN DE NANINE.

NOTES

DE NANINE.

ACTE PREMIER.

v. 345. Dans sa maison mettrait un trouble horrible.

Ce vers est d'une grande dureté; mais, comme l'a remarqué Palissot, le style de *Nanine* est « fort inégal. « On voit par-là que Voltaire attachait peu d'importance « à ce genre d'ouvrages. »

v. 429. Qui ? vous obscure ! vous !

Fausse césure. Voltaire, dans ses comédies en vers de dix syllabes, s'est souvent permis de reporter de la quatrième à la sixième syllabe la césure de ce genre de vers. C'est une faute.

ACTE DEUXIÈME.

v. 368. C'est sur cela que j'ai vite accouru.

« Ce rôle est charmant : il n'échappe pas un mot à cette « *petite vieille babillarde* qui ne soit un trait de bonté. Ce « caractère est pris dans la nature, et très vrai. » La Harpe. — *J'ai accouru* est un solécisme.

v. 441. En s'épousant, ils crurent qu'ils s'aimèrent.

« Cette locution n'a jamais été française. Il fallait : *Ils « crurent qu'ils s'aimaient* ou *qu'ils s'aimeraient.* » Palissot.

ACTE TROISIÈME.

v. 145. Tous les panneaux par Martin sont vernis.

Dans l'épître connue sous le nom *des Tu et des Vous*, Voltaire parle de

Ces cabinets où Martin
A surpassé l'art de la Chine.

v. 237. Je vois fort bien que ces cent louis d'or.

Plus haut il est question de *trois cents* louis d'or, et non pas seulement de *cent*.

FIN DES NOTES DE NANINE.

L'ÉCOSSAISE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR M. HUME,

Traduite en français par JÉROME CARRÉ.

10 auguste 1760.

J'ai vengé l'univers autant que je l'ai pu.
(RACINE, *Mithridate*, act. V, sc. v.)

ÉPITRE DÉDICATOIRE

DU TRADUCTEUR DE L'ÉCOSSAISE

A M. LE COMTE DE LAURAGUAIS.

MONSIEUR,

La petite bagatelle que j'ai l'honneur de mettre sous votre protection n'est qu'un prétexte pour vous parler avec liberté.

Vous avez rendu un service éternel aux beaux-arts et au bon goût, en contribuant par votre générosité à donner à la ville de Paris un théâtre moins indigne d'elle. Si on ne voit plus sur la scène César et Ptolémée, Athalie et Joad, Mérope et son fils, entourés et pressés d'une foule de jeunes gens, si les spectacles ont plus de décence, c'est à vous seul quo'n en est redevable. Ce bienfait est d'autant plus considérable que l'art de la tragédie et de la comédie est celui dans lequel les Français se sont distingués davantage. Il n'en est aucun dans lequel ils n'aient de très illustres rivaux, ou même des maîtres. Nous avons quelques bons philosophes; mais,

il faut l'avouer, nous ne sommes que les disciples des Newton, des Locke, des Galilée. Si la France a quelques historiens, les Espagnols, les Italiens, les Anglais même, nous disputent la supériorité dans ce genre. Le seul Massillon aujourd'hui passe chez les gens de goût pour un orateur agréable; mais qu'il est encore loin de l'archevêque Tillotson aux yeux du reste de l'Europe! Je ne prétends point peser le mérite des hommes de génie; je n'ai pas la main assez forte pour tenir cette balance: je vous dis seulement comment pensent les autres peuples; et vous savez, monsieur, vous qui dans votre première jeunesse avez voyagé pour vous instruire, vous savez que presque chaque peuple a ses hommes de génie, qu'il préfère à ceux de ses voisins.

Si vous descendez des arts de l'esprit pur à ceux où la main a plus de part, quel peintre oserions-nous préférer aux grands peintres d'Italie? C'est dans le seul art des Sophocle que toutes les nations s'accordent à donner la préférence à la nôtre: c'est pourquoi, dans plusieurs villes d'Italie, la bonne compagnie se rassemble pour représenter nos pièces, ou dans notre langue, ou en italien; c'est ce qui fait qu'on trouve des théâtres français à Vienne et à Pétersbourg.

Ce qu'on pouvait reprocher à la scène française était le manque d'action et d'appareil. Les tragédies

étaient souvent de longues conversations en cinq actes. Comment hasarder ces spectacles pompeux, ces tableaux frappants, ces actions grandes et terribles, qui, bien ménagées, sont un des plus grands ressorts de la tragédie? comment apporter le corps de César sanglant sur la scène? comment faire descendre une reine éperdue dans le tombeau de son époux, et l'en faire sortir mourante de la main de son fils, au milieu d'une foule qui cache, et le tombeau, et le fils, et la mère, et qui énerve la terreur du spectacle par le contraste du ridicule?

C'est de ce défaut monstrueux que vos seuls bienfaits ont purgé la scène; et quand il se trouvera des génies qui sauront allier la pompe d'un appareil nécessaire et la vivacité d'une action également terrible et vraisemblable à la force des pensées, et sur-tout à la belle et naturelle poésie, sans laquelle l'art dramatique n'est rien, ce sera vous, monsieur, que la postérité devra remercier*.

* Il y avait long-temps que M. de Voltaire avait réclamé contre l'usage ridicule de placer les spectateurs sur le théâtre, et de rétrécir l'avant-scène par des banquettes, lorsque M. le comte de Lauraguais donna les sommes nécessaires pour mettre les comédiens à portée de détruire cet usage.

M. de Voltaire s'est élevé contre l'indécence d'un parterre debout et tumultueux; et dans les nouvelles salles construites à Paris le parterre est assis. Ses justes réclamations ont été écoutées sur des objets plus importants. On lui doit en grande partie la suppression des sépultures dans les églises, l'établissement des cimetières hors des villes, la diminution du nombre des fêtes, même celle qu'ont

Mais il ne faut pas laisser ce soin à la postérité; il faut avoir le courage de dire à son siècle ce que nos contemporains font de noble et d'utile. Les justes éloges sont un parfum qu'on réserve pour embaumer les morts. Un homme fait du bien, on étouffe ce bien pendant qu'il respire; et si on en parle, on l'exténue, on le défigure: n'est-il plus, on exagère son mérite pour abaisser ceux qui vivent.

Je veux du moins que ceux qui pourront lire ce petit ouvrage sachent qu'il y a dans Paris plus d'un homme estimable et malheureux secouru par vous; je veux qu'on sache que tandis que vous occupez votre loisir à faire revivre, par les soins les plus coûteux et les plus pénibles, un art utile perdu dans l'Asie, qui l'inventa, vous faites renaître un secret plus ignoré, celui de soulager par vos bienfaits cachés la vertu indigente*.

ordonnée des évêques qui n'avaient jamais lu ses ouvrages; enfin l'abolition de la servitude de la glèbe, et celle de la torture. Tous ces changements se sont faits à la vérité lentement, à demi, et comme si l'on eût voulu prouver en les fesant qu'on suivait non sa propre raison, mais qu'on cédait à l'impulsion irrésistible que M. de Voltaire avait donnée aux esprits.

La tolérance qu'il avait tant prêchée s'est établie, peu de temps après sa mort, en Suède et dans les états héréditaires de la maison d'Autriche; et, quoi qu'on en dise, nous la verrons bientôt s'établir en France.

* M. le comte de Lauraguais avait fait une pension au célèbre Du Marsais, qui, sans lui, eût traîné sa vieillesse dans la misère. Le

Je n'ignore pas qu'à Paris il y a, dans ce qu'on appelle le monde, des gens qui croient pouvoir donner des ridicules aux belles actions qu'ils sont incapables de faire; et c'est ce qui redouble mon respect pour vous.

P. S. Je ne mets point mon inutile nom au bas de cette épître, parceque je ne l'ai jamais mis à aucun de mes ouvrages; et quand on le voit à la tête d'un livre ou dans une affiche, qu'on s'en prenne uniquement à l'afficheur ou au libraire.

gouvernement ne lui donnait aucun secours, parcequ'il était soupçonné d'être janséniste, et même d'avoir écrit en faveur du gouvernement contre les prétentions de la cour de Rome.

A MESSIEURS LES PARISIENS.

Juillet 1760*.

MESSIEURS,

Je suis forcé par l'illustre M. Fréron de m'exposer *vis-à-vis* de vous. Je parlerai sur le *ton* du sentiment et du respect; ma plainte sera marquée au *coin* de la bienséance, et éclairée du *flambeau* de la vérité. J'espère que M. Fréron sera confondu *vis-à-vis* des honnêtes gens qui ne sont pas accoutumés à se prêter aux méchancetés de ceux qui, n'étant pas *sentimentés*, font *métier et marchandise* d'insulter *le tiers et le quart*, sans aucune *provocation*, comme dit Cicéron dans l'oraison *pro Murena*, page 4.

Messieurs, je m'appelle Jérôme Carré, natif de Montauban; je suis un pauvre jeune homme sans fortune; et comme la volonté me change d'entrer dans Montauban, à cause que M. Le Franc de Pompignan m'y persécute, je suis venu implorer la

* Cette plaisanterie fut publiée la veille de la représentation. K.— Elle était imprimée dès le commencement d'auguste sous le titre de *Requête de Jérôme Carré aux Parisiens*. Du moins c'est ainsi que Voltaire la désigne dans sa lettre du 29 auguste 1760 à Damilaville.

(L. D. B.)

protection des Parisiens. J'ai traduit la comédie de *l'Écossaise* de M. Hume. Les comédiens français et les italiens voulaient la représenter : elle aurait peut-être été jouée cinq ou six fois, et voilà que M. Fréron emploie son autorité et son crédit pour empêcher ma traduction de paraître; lui qui encourageait tant les jeunes gens, quand il était jésuite, les opprime aujourd'hui : il a fait une feuille entière contre moi; il commence par dire méchamment que ma traduction vient de Genève, pour me faire *suspecter* d'être hérétique.

Ensuite il appelle M. Hume M. Home; et puis il dit que M. Hume le prêtre, auteur de cette pièce, n'est pas parent de M. Hume le philosophe. Qu'il consulte seulement le *Journal encyclopédique* du mois d'avril 1758, journal que je regarde comme le premier des cent soixante-treize journaux qui paraissent tous les mois en Europe, il y verra cette annonce, page 137 :

« L'auteur de *Douglas* est le ministre Hume, pa-
« rent du fameux David Hume, si célèbre par son
« impiété. »

Je ne sais pas si M. David Hume est impie : s'il l'est, j'en suis bien fâché, et je prie Dieu pour lui, comme je le dois; mais il résulte que l'auteur de *l'Écossaise* est M. Hume le prêtre, parent de M. David Hume; ce qu'il fallait prouver, et ce qui est très indifférent.

J'avoue à ma honte que je l'ai cru son frère; mais qu'il soit frère ou cousin, il est toujours certain qu'il est l'auteur de *l'Écossaise*. Il est vrai que, dans le journal que je cite, *l'Écossaise* n'est pas expressément nommée; on n'y parle que d'*Agis* et de *Douglas :* mais c'est une bagatelle.

Il est si vrai qu'il est l'auteur de *l'Écossaise*, que j'ai en main plusieurs de ses lettres, par lesquelles il me remercie de l'avoir traduite : en voici une que je soumets aux lumières du charitable lecteur.

My dear translator, mon cher traducteur, *you have committed many a blunder in your performance,* vous avez fait plusieurs balourdises dans votre traduction : *you have quite impoverish'd the character of Wasp, and you have blotted his chastisement at the end of the drama...* vous avez affaibli le caractère de Frélon, et vous avez supprimé son châtiment à la fin de la piéce.

Il est vrai, et je l'ai déja dit, que j'ai fort adouci les traits dont l'auteur peint son Wasp (ce mot *wasp* veut dire *frélon*); mais je ne l'ai fait que par le conseil des personnes les plus judicieuses de Paris. La politesse française ne permet pas certains termes que la liberté anglaise emploie volontiers. Si je suis coupable, c'est par excès de retenue; et j'espère que messieurs les Parisiens, dont je demande la protection, pardonneront les défauts de la piéce en faveur de ma circonspection.

Il semble que M. Hume ait fait sa comédie uniquement dans la vue de mettre son Wasp sur la scène, et moi j'ai retranché tout ce que j'ai pu de ce personnage; j'ai aussi retranché quelque chose de mylady Alton, pour m'éloigner moins de vos mœurs, et pour faire voir quel est mon respect pour les dames.

M. Fréron, dans la vue de me nuire, dit dans sa feuille, page 114, qu'on l'appelle aussi Frélon, que plusieurs personnes de mérite l'ont souvent nommé ainsi. Mais, messieurs, qu'est-ce que cela peut avoir de commun avec un personnage anglais dans la pièce de M. Hume? Vous voyez bien qu'il ne cherche que de vains prétextes pour me ravir la protection dont je vous supplie de m'honorer.

Voyez, je vous prie, jusqu'où va sa malice : il dit, page 115, que le bruit courut long-temps qu'*il avait été condamné aux galères;* et il affirme qu'en effet, pour la condamnation, elle n'a jamais eu lieu : mais, je vous en supplie, que ce monsieur ait été aux galères quelque temps, ou qu'il y aille, quel rapport cette anecdote peut-elle avoir avec la traduction d'un drame anglais? Il parle des raisons qui *pouvaient*, dit-il, *lui avoir attiré ce malheur*. Je vous jure, messieurs, que je n'entre dans aucune de ces raisons; il peut y en avoir de bonnes, sans que M. Hume doive s'en inquiéter : qu'il aille aux

galères ou non, je n'en suis pas moins le traducteur de *l'Écossaise*. Je vous demande, messieurs, votre protection contre lui. Recevez ce petit drame avec cette affabilité que vous témoignez aux étrangers.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

MESSIEURS,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

JÉRÔME CARRÉ,

natif de Montauban, demeurant dans l'impasse de Saint-Thomas-du-Louvre; car j'appelle *impasse*, messieurs, ce que vous appelez *cul-de-sac*. Je trouve qu'une rue ne ressemble ni à un cul ni à un sac. Je vous prie de vous servir du mot *impasse*, qui est noble, sonore, intelligible, nécessaire, au lieu de celui de cul, en dépit du sieur Fréron, ci-devant jésuite.

AVERTISSEMENT.

Cette lettre de M. Jérôme Carré eut tout l'effet qu'elle méritait. La pièce fut représentée au commencement d'auguste 1760. On commença tard; et quelqu'un demandant pourquoi on attendait si long-temps : *C'est apparemment,* répondit tout haut un homme d'esprit, *que Fréron est monté à l'hôtel-de-ville.* Comme ce Fréron avait eu l'inadvertance de se reconnaître dans la comédie de *l'Écossaise,* quoique M. Hume ne l'eût jamais eu en vue, le public le reconnut aussi. La comédie était sue de tout le monde par cœur avant qu'on la jouât, et cependant elle fut reçue avec un succès prodigieux. Fréron fit encore la faute d'imprimer dans je ne sais quelles feuilles, intitulées *l'Année littéraire,* que *l'Écossaise* n'avait réussi qu'à l'aide d'une cabale composée de douze à quinze cents personnes, qui toutes, disait-il, le haïssaient et le méprisaient souverainement. Mais M. Jérôme Carré était bien loin de faire des cabales; tout Paris sait assez qu'il n'est pas à portée d'en faire : d'ailleurs il n'avait jamais vu ce Fréron, et il ne pouvait comprendre pourquoi tous les spectateurs s'obstinaient à voir Fréron dans Frélon. Un avocat, à la première repré-

sentation, s'écria : *Courage, monsieur Carré; vengez le public!* Le parterre et les loges applaudirent à ces paroles par des battements de mains qui ne finissaient point. Carré, au sortir du spectacle, fut embrassé par plus de cent personnes. « Que vous « êtes aimable, M. Carré, lui disait-on, d'avoir fait « justice de cet homme dont les mœurs sont en- « core plus odieuses que la plume! Eh, messieurs, « répondit Carré, vous me faites plus d'honneur « que je ne mérite; je ne suis qu'un pauvre tra- « ducteur d'une comédie pleine de morale et d'in- « térêt. »

Comme il parlait ainsi sur l'escalier, il fut barbouillé de deux baisers par la femme de Fréron. « Que je vous suis obligée, dit-elle, d'avoir puni « mon mari! Mais vous ne le corrigerez point. » L'innocent Carré était tout confondu; il ne comprenait pas comment un personnage anglais pouvait être pris pour un Français nommé Fréron; et toute la France lui fesait compliment de l'avoir peint trait pour trait. Ce jeune homme apprit par cette aventure combien il faut avoir de circonspection : il comprit en général que toutes les fois qu'on fait le portrait d'un homme ridicule il se trouve toujours quelqu'un qui lui ressemble.

Ce rôle de Frélon était très peu important dans la piéce; il ne contribua en rien au vrai succès, car elle reçut dans plusieurs provinces les mêmes

applaudissements qu'à Paris. On peut dire à cela que Frélon était autant estimé dans les provinces que dans la capitale; mais il est bien plus vraisemblable que le vif intérêt qui règne dans la pièce de M. Hume en a fait tout le succès. Peignez un faquin, vous ne réussirez qu'auprès de quelques personnes : intéressez, vous plairez à tout le monde.

Quoi qu'il en soit, voici la traduction d'une lettre de milord Boldthinker[1] au prétendu Hume, au sujet de sa pièce de *l'Écossaise*.

« Je crois, mon cher Hume, que vous avez en-
« core quelque talent; vous en êtes comptable à la
« nation : c'est peu d'avoir immolé ce vilain Frélon
« à la risée publique sur tous les théâtres de l'Eu-
« rope, où l'on joue votre aimable et vertueuse
« *Écossaise :* faites plus; mettez sur la scène tous
« ces vils persécuteurs de la littérature, tous ces
« hypocrites noircis de vices, et calomniateurs de
« la vertu : traînez sur le théâtre, devant le tribu-
« nal du public, ces fanatiques enragés qui jet-
« tent leur écume sur l'innocence, et ces hommes
« faux qui vous flattent d'un œil et qui vous mena-
« cent de l'autre, qui n'osent parler devant un phi-
« losophe, et qui tâchent de le détruire en secret;
« exposez au grand jour ces détestables cabales qui
« voudraient replonger les hommes dans les té-
« nèbres.

[1] * *Bold thinker :* hardi penseur, esprit fort. (L. D. B.)

« Vous avez gardé trop long-temps le silence : « on ne gagne rien à vouloir adoucir les pervers ; il « n'y a plus d'autre moyen de rendre les lettres « respectables que de faire trembler ceux qui les « outragent. C'est le dernier parti que prit Pope « avant que de mourir : il rendit ridicules à jamais, « dans sa *Dunciade*, tous ceux qui devaient l'être ; « ils n'osèrent plus se montrer, ils disparurent ; « toute la nation lui applaudit : car si, dans les « commencements, la malignité donna un peu de « vogue à ces lâches ennemis de Pope, de Swift, et « de leurs amis, la raison reprit bientôt le dessus. « Les Zoïles ne sont soutenus qu'un temps. Le vrai « talent des vers est une arme qu'il faut employer à « venger le genre humain. Ce n'est pas les Panto- « labes et les Nomentanus seulement qu'il faut « effleurer ; ce sont les Anitus et les Mélitus qu'il « faut écraser. Un vers bien fait transmet à la der- « nière postérité la gloire d'un homme de bien et « la honte d'un méchant. Travaillez, vous ne « manquerez pas de matière, etc. »

PRÉFACE.

La comédie dont nous présentons la traduction aux amateurs de la littérature est de M. Hume*, pasteur de l'église d'Édimbourg, déja connu par deux belles tragédies jouées à Londres : il est parent et ami du célèbre philosophe M. Hume qui a creusé avec tant de hardiesse et de sagacité les fondements de la métaphysique et de la morale. Ces deux philosophes font également honneur à l'Écosse, leur patrie.

La comédie intitulée *l'Écossaise* nous a paru un de ces ouvrages qui peuvent réussir dans toutes les langues, parceque l'auteur peint la nature, qui est par-tout la même : il a la naïveté et la vérité de l'estimable Goldoni, avec peut-être plus d'intrigue, de force, et d'intérêt. Le dénouement, le caractère de l'héroïne et celui de Freeport, ne ressemblent à rien de ce que nous connaissons sur les théâtres de France ; et cependant c'est la nature pure. Cette pièce paraît un peu dans le goût de ces romans anglais qui ont fait tant de fortune ; ce sont des touches semblables, la même peinture des mœurs ; rien de recherché, nulle envie d'avoir de l'esprit,

* On sent bien que c'était une plaisanterie d'attribuer cette pièce à M. Hume.

et de montrer misérablement l'auteur quand on ne doit montrer que les personnages; rien d'étranger au sujet; point de tirade d'écolier, de ces maximes triviales qui remplissent le vide de l'action : c'est une justice que nous sommes obligé de rendre à notre célèbre auteur.

Nous avouons en même temps que nous avons cru, par le conseil des hommes les plus éclairés, devoir retrancher quelque chose du rôle de Frélon, qui paraissait encore dans les derniers actes : il était puni, comme de raison, à la fin de la pièce; mais cette justice qu'on lui rendait semblait mêler un peu de froideur au vif intérêt qui entraîne l'esprit au dénouement.

De plus le caractère de Frélon est si lâche et si odieux que nous avons voulu épargner aux lecteurs la vue trop fréquente de ce personnage, plus dégoûtant que comique. Nous convenons qu'il est dans la nature; car, dans les grandes villes où la presse jouit de quelque liberté, on trouve toujours quelques uns de ces misérables qui se font un revenu de leur impudence, de ces Arétins subalternes qui gagnent leur pain à dire et à faire du mal, sous le prétexte d'être utiles aux belles-lettres, comme si les vers qui rongent les fruits et les fleurs pouvaient leur être utiles!

L'un des deux illustres savants, et, pour nous exprimer encore plus correctement, l'un de ces

deux hommes de génie qui ont présidé au *Dictionnaire encyclopédique*, à cet ouvrage nécessaire au genre humain, dont la suspension fait gémir l'Europe; l'un de ces deux grands hommes, dis-je, dans des essais qu'ils s'est amusé à faire sur l'art de la comédie, remarque très judicieusement que l'on doit songer à mettre sur le théâtre les conditions et les états des hommes. L'emploi du Frélon de Hume est une espèce d'état en Angleterre : il y a même une taxe établie sur les feuilles de ces gens-là. Ni cet état ni ce caractère ne paraissent dignes du théâtre en France; mais le pinceau anglais ne dédaign riene; il se plaît quelquefois à tracer des objets dont la bassesse peut révolter quelques autres nations. Il n'importe aux Anglais que le sujet soit bas, pourvu qu'il soit vrai. Ils disent que la comédie étend ses droits sur tous les caractères et sur toutes les conditions; que tout ce qui est dans la nature doit être peint; que nous avons une fausse délicatesse, et que l'homme le plus méprisable peut servir de contraste au plus galant homme.

J'ajouterai, pour la justification de M. Hume, qu'il a l'art de ne présenter son Frélon que dans des moments où l'intérêt n'est pas encore vif et touchant. Il a imité ces peintres qui peignent un crapaud, un lézard, une couleuvre, dans un coin du tableau, en conservant aux personnages la noblesse de leur caractère.

Ce qui nous a frappé vivement dans cette pièce c'est que l'unité de temps, de lieu, et d'action, y est observée scrupuleusement. Elle a encore ce mérite, rare chez les Anglais comme chez les Italiens, que le théâtre n'est jamais vide. Rien n'est plus commun et plus choquant que de voir deux acteurs sortir de la scène, et deux autres venir à leur place sans être appelés, sans être attendus; ce défaut insupportable ne se trouve point dans *l'Écossaise.*

Quant au genre de la pièce, il est dans le haut comique, mêlé au genre de la simple comédie. L'honnête homme y sourit de ce sourire de l'ame, préférable au rire de la bouche. Il y a des endroits attendrissants jusqu'aux larmes, mais sans pourtant qu'aucun personnage s'étudie à être pathétique; car de même que la bonne plaisanterie consiste à ne vouloir point être plaisant, ainsi celui qui vous émeut ne songe point à vous émouvoir; il n'est point rhétoricien, tout part du cœur. Malheur à celui qui tâche, dans quelque genre que ce puisse être!

Nous ne savons pas si cette pièce pourrait être représentée à Paris; notre état et notre vie, qui ne nous ont pas permis de fréquenter souvent les spectacles, nous laissent dans l'impuissance de juger quel effet une pièce anglaise ferait en France.

Tout ce que nous pouvons dire c'est que, mal-

gré tous les efforts que nous avons faits pour rendre exactement l'original, nous sommes très loin d'avoir atteint au mérite de ses expressions, toujours fortes et toujours naturelles.

Ce qui est beaucoup plus important c'est que cette comédie est d'une excellente morale, et digne de la gravité du sacerdoce dont l'auteur est revêtu, sans rien perdre de ce qui peut plaire aux honnêtes gens du monde.

La comédie ainsi traitée est un des plus utiles efforts de l'esprit humain; il faut convenir que c'est un art, et un art très difficile. Tout le monde peut compiler des faits et des raisonnements : il est aisé d'apprendre la trigonométrie; mais tout art demande un talent, et le talent est rare.

Nous ne pouvons mieux finir cette préface que par ce passage de notre compatriote Montaigne sur les spectacles.

« I'ai soustenu les premiers personnages ez tra-
« gedies latines de Bucanan, de Guerente, et de
« Muret [1], qui se représenterent en nostre college
« de Guienne, avecques dignité. En cela, Andreas
« Goveanus [2], nostre principal, comme en toutes
« aultres parties de sa charge, feut sans comparai-

[1] * Buchanan, Guerente, Muret, savants du XVIe siècle. Buchanan et Muret sur-tout sont connus par d'assez bons ouvrages latins tant en vers qu'en prose. (L. D. B.)

[2] * André de Gouvéa, le second des trois frères de ce nom, devint

« son le plus grand principal de France; et m'en « tenoit on maistre ouvrier. C'est un exercice que « ie ne mes-loue point aux ieunes enfants de mai- « son, et ay veu nos princes s'y addonner depuis « en personne, à l'exemple d'aulcuns des anciens, « honnestement et louablement : il estoit loisible « mesme d'en faire mestier aux gents d'honneur en « Grece : *Aristoni, tragico actori, rem aperit: huic « et genus et fortuna honesta erant; nec ars, quia ni- « hil tale apud Græcos pudori est, ea deformabat* (TIT. « LIV., lib. XXIV, c. 24); car i'ai tousiours acccusé « d'impertinence ceulx qui condamnent ces esbat- « tements; et d'iniustice ceulx qui refusent l'entrée « de nos bonnes villes aux comédiens qui le valent, « et envient aux peuples ces plaisirs publicques. « Les bonnes polices prennent soing d'assembler « les citoyens, et les r'allier, comme aux offices se- « rieux de la dévotion, aussi aux exercices et ieux; « la société et amitié s'en augmente; et puis on ne « leur sçauroit conceder des passetemps plus reglez « que ceulx qui se font en présence d'un chascun, « et la veue mesme du magistrat; et trouverois rai- « sonnable que le magistrat et le prince, à ses des- « pens, en gratifiast quelquesfois la commune, « d'une affection et bonté comme paternelle; et

principal du collége de Sainte-Barbe, après son oncle Jacques de Gouvéa, célèbre jurisconsulte. Ils étaient Portugais, et avaient fait de la France leur patrie adoptive. (L. D. B.)

« qu'aux villes populeuses il y eust des lieux desti-
« nez et disposez pour ces spectacles; quelque di-
« vertissement de pires actions et occultes. Pour
« revenir à mon propos, il n'y a tel que d'alleicher
« l'appetit et l'affection, aultrement on ne fait que
« des asnes chargez de livres; on leur donne à
« coups de fouet en garde leur pochette pleine de
« science; laquelle, pour bien faire, il ne fault pas
« seulement loger chez soy, il la fault espouser. »
(*Essais*, liv. I, ch. 25, à la fin.)

PERSONNAGES.

Maître FABRICE, tenant un café avec des appartements.
LINDANE, Écossaise.
Le lord MONROSE, Écossais.
Le lord MURRAY.
POLLY, suivante.
FREEPORT, qu'on prononce FRIPORT, gros négociant de Londres.
FRÉLON, écrivain de feuilles.
Lady ALTON : on prononce *lédy*.
PLUSIEURS ANGLAIS, qui viennent au café.
DOMESTIQUES.
UN MESSAGER D'ÉTAT.

La scène est à Londres.

L'ÉCOSSAISE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

La scène représente un café et des chambres sur les ailes, de façon qu'on peut entrer de plain-pied des appartements dans le café [1].

FABRICE, FRÉLON.

FRÉLON, dans un coin, auprès d'une table sur laquelle il y a une écritoire et du café, lisant la gazette.

Que de nouvelles affligeantes ! Des graces répandues sur plus de vingt personnes ! aucune sur moi ! Cent guinées de gratification à un bas officier, parcequ'il a fait son devoir ! le beau mérite ! Une pension à l'inventeur d'une machine qui ne sert qu'à soulager des ouvriers ! une à un pilote ! Des places à des gens de lettres ! et à moi rien ! Encore, encore, et à moi rien !

[1] On a fait hausser et baisser une toile au théâtre de Paris, pour marquer le passage d'une chambre à une autre : la vraisemblance et la décence ont été bien mieux observées à Lyon, à Marseille, et ailleurs. Il y avait sur le théâtre un cabinet à côté du café. C'est ainsi qu'on aurait dû en user à Paris.

(Il jette la gazette et se promène.) Cependant je rends service à l'état; j'écris plus de feuilles que personne; je fais enchérir le papier... et à moi rien! Je voudrais me venger de tous ceux à qui on croit du mérite. Je gagne déja quelque chose à dire du mal; si je puis parvenir à en faire, ma fortune est faite. J'ai loué des sots, j'ai dénigré les talents; à peine y a-t-il de quoi vivre. Ce n'est pas à médire, c'est à nuire qu'on fait fortune.

(au maître du café.)

Bonjour, monsieur Fabrice, bonjour. Toutes les affaires vont bien, hors les miennes: j'enrage.

FABRICE.

Monsieur Frélon, monsieur Frélon, vous vous faites bien des ennemis.

FRÉLON.

Oui, je crois que j'excite un peu d'envie.

FABRICE.

Non, sur mon ame, ce n'est point du tout ce sentiment-là que vous faites naître: écoutez; j'ai quelque amitié pour vous; je suis fâché d'entendre parler de vous comme on en parle. Comment faites-vous donc pour avoir tant d'ennemis, monsieur Frélon?

FRÉLON.

C'est que j'ai du mérite, monsieur Fabrice.

FABRICE.

Cela peut être, mais il n'y a encore que vous qui me l'ayez dit: on prétend que vous êtes un ignorant; cela ne me fait rien: mais on ajoute que vous êtes malicieux, et cela me fâche, car je suis bon homme.

FRÉLON.

J'ai le cœur bon, j'ai le cœur tendre; je dis un peu de mal des hommes, mais j'aime toutes les femmes, monsieur Fabrice, pourvu qu'elles soient jolies; et, pour vous le prouver, je veux absolument que vous m'introduisiez chez cette aimable personne qui loge chez vous, et que je n'ai pu encore voir dans son appartement.

FABRICE.

Oh, pardi! monsieur Frélon, cette jeune personne-là n'est guère faite pour vous; car elle ne se vante jamais, et ne dit de mal de personne.

FRÉLON.

Elle ne dit de mal de personne, parcequ'elle ne connaît personne. N'en seriez-vous point amoureux, mon cher monsieur Fabrice?

FABRICE.

Oh! non: elle a quelque chose de si noble dans son air que je n'ose jamais être amoureux d'elle: d'ailleurs sa vertu...

FRÉLON.

Ha! ha! ha! ha! sa vertu!...

FABRICE.

Oui, qu'avez-vous à rire? est-ce que vous ne croyez pas à la vertu, vous? Voilà un équipage de campagne qui s'arrête à ma porte; un domestique en livrée qui porte une malle: c'est quelque seigneur qui vient loger chez moi.

FRÉLON.

Recommandez-moi vite à lui, mon cher ami.

SCÈNE II.

LE LORD MONROSE, FABRICE, FRÉLON.

MONROSE.

Vous êtes monsieur Fabrice, à ce que je crois?

FABRICE.

A vous servir, monsieur.

MONROSE.

Je n'ai que peu de jours à rester dans cette ville. O ciel! daignez m'y protéger... Infortuné que je suis!... On m'a dit que je serais mieux chez vous qu'ailleurs, que vous êtes un bon et honnête homme.

FABRICE.

Chacun doit l'être. Vous trouverez ici, monsieur, toutes les commodités de la vie, un appartement assez propre, table d'hôte, si vous daignez me faire cet honneur, liberté de manger chez vous, l'amusement de la conversation dans le café.

MONROSE.

Avez-vous ici beaucoup de locataires?

FABRICE.

Nous n'avons à présent qu'une jeune personne, très belle et très vertueuse.

FRÉLON.

Eh, oui, très vertueuse! hé! hé!

FABRICE.

Qui vit dans la plus grande retraite.

MONROSE.

La jeunesse et la beauté ne sont pas faites pour moi. Qu'on me prépare, je vous prie, un appartement où je puisse être en solitude... Que de peines !... Y a-t-il quelque nouvelle intéressante dans Londres ?

FABRICE.

M. Frélon peut vous en instruire, car il en fait ; c'est l'homme du monde qui parle et qui écrit le plus : il est très utile aux étrangers.

MONROSE, en se promenant.

Je n'en ai que faire.

FABRICE.

Je vais donner ordre que vous soyez bien servi.

(Il sort.)

FRÉLON.

Voici un nouveau débarqué : c'est un grand seigneur, sans doute, car il a l'air de ne se soucier de personne. Milord, permettez que je vous présente mes hommages et ma plume.

MONROSE.

Je ne suis point milord ; c'est être un sot de se glorifier de son titre, et c'est être un faussaire de s'arroger un titre qu'on n'a pas. Je suis ce que je suis : quel est votre emploi dans la maison ?

FRÉLON.

Je ne suis point de la maison, monsieur ; je passe ma vie au café ; j'y compose des brochures, des feuilles ; je sers les honnêtes gens. Si vous avez quelque ami à qui vous vouliez donner des éloges, ou quelque ennemi dont on doive dire du mal, quelque auteur à protéger

ou à décrier, il n'en coûte qu'une pistole par paragraphe. Si vous voulez faire quelque connaissance agréable ou utile, je suis encore votre homme.

MONROSE.

Et vous ne faites point d'autre métier dans la ville?

FRÉLON.

Monsieur, c'est un très bon métier.

MONROSE.

Et on ne vous a pas encore montré en public, le cou décoré d'un collier de fer de quatre pouces de hauteur?

FRÉLON.

Voilà un homme qui n'aime pas la littérature.

SCÈNE III.

FRÉLON, se remettant à sa table. Plusieurs personnes paraissent dans l'intérieur du café. MONROSE avance sur le bord du théâtre.

MONROSE.

Mes infortunes sont-elles assez longues, assez affreuses? Errant, proscrit, condamné à perdre la tête dans l'Écosse, ma patrie, j'ai perdu mes honneurs, ma femme, mon fils, ma famille entière : une fille me reste, errante comme moi, misérable, et peut-être déshonorée; et je mourrai donc sans être vengé de cette barbare famille de Murray, qui m'a persécuté, qui m'a tout ôté, qui m'a rayé du nombre des vivants! car enfin je n'existe plus; j'ai perdu jusqu'à mon nom par l'arrêt qui me condamne en Écosse; je ne suis qu'une ombre qui vient errer autour de son tombeau.

(Un de ceux qui sont entrés dans le café, frappant sur l'épaule de Frélon, qui écrit.)

Eh bien! tu étais hier à la pièce nouvelle; l'auteur fut bien applaudi; c'est un jeune homme de mérite, et sans fortune, que la nation doit encourager.

UN AUTRE.

Je me soucie bien d'une pièce nouvelle. Les affaires publiques me désespèrent; toutes les denrées sont à bon marché; on nage dans une abondance pernicieuse; je suis perdu, je suis ruiné.

FRÉLON, écrivant.

Cela n'est pas vrai; la pièce ne vaut rien; l'auteur est un sot, et ses protecteurs aussi; les affaires publiques n'ont jamais été plus mauvaises; tout renchérit; l'état est anéanti, et je le prouve par mes feuilles.

UN SECOND.

Tes feuilles sont des feuilles de chêne; la vérité est que la philosophie est bien dangereuse, et que c'est elle qui nous a fait perdre l'île de Minorque.

MONROSE, toujours sur le devant du théâtre.

Le fils de milord Murray me paiera tous mes malheurs. Que ne puis-je au moins, avant de périr, punir par le sang du fils toutes les barbaries du père!

UN TROISIÈME INTERLOCUTEUR, dans le fond.

La pièce d'hier m'a paru très bonne.

FRÉLON.

Le mauvais goût gagne; elle est détestable.

LE TROISIÈME INTERLOCUTEUR.

Il n'y a de détestable que tes critiques.

LE SECOND.

Et moi je vous dis que les philosophes font baisser les fonds publics, et qu'il faut envoyer un autre ambassadeur à la Porte.

FRÉLON.

Il faut siffler la pièce qui réussit, et ne pas souffrir qu'il se fasse rien de bon.

(Ils parlent tous quatre en même temps.)

UN INTERLOCUTEUR.

Va, s'il n'y avait rien de bon, tu perdrais le plus grand plaisir de la satire. Le cinquième acte sur-tout a de très grandes beautés.

LE SECOND INTERLOCUTEUR.

Je n'ai pu me défaire d'aucune de mes marchandises.

LE TROISIÈME.

Il y a beaucoup à craindre cette année pour la Jamaïque, ces philosophes la feront prendre.

FRÉLON.

Le quatrième et le cinquième acte sont pitoyables.

MONROSE, se tournant.

Quel sabbat!

LE PREMIER INTERLOCUTEUR.

Le gouvernement ne peut pas subsister tel qu'il est.

LE TROISIÈME INTERLOCUTEUR.

Si le prix de l'eau des Barbades ne baisse pas, la patrie est perdue.

MONROSE.

Se peut-il que toujours, et en tout pays, dès que les

hommes sont rassemblés, ils parlent tous à-la-fois! quelle rage de parler avec la certitude de n'être point entendu!

FABRICE, arrivant avec une serviette.

Messieurs, on a servi : sur-tout ne vous querellez point à table, ou je ne vous reçois plus chez moi. (à Monrose.) Monsieur veut-il nous faire l'honneur de venir dîner avec nous?

MONROSE.

Avec cette cohue? non, mon ami : faites-moi apporter à manger dans ma chambre. (Il se retire à part, et dit à Fabrice :) Écoutez, un mot : milord Falbrige est-il à Londres?

FABRICE.

Non, mais il revient bientôt.

MONROSE.

Est-il vrai qu'il vient ici quelquefois?

FABRICE.

Il m'a fait cet honneur.

MONROSE.

Cela suffit : bonjour. Que la vie m'est odieuse!

(Il sort.)

FABRICE.

Cet homme-là me paraît accablé de chagrins et d'idées. Je ne serais point surpris qu'il allât se tuer là haut : ce serait dommage, il a l'air d'un honnête homme.

(Les survenants sortent pour dîner. Frélon est toujours à la table où il écrit. Ensuite Fabrice frappe à la porte de l'appartement de Lindane.)

SCÈNE IV.

FABRICE, POLLY, FRÉLON.

FABRICE.

Mademoiselle Polly ! mademoiselle Polly !

POLLY.

Eh bien ! qu'y a-t-il, notre cher hôte ?

FABRICE.

Seriez-vous assez complaisante pour venir dîner en compagnie ?

POLLY.

Hélas ! je n'ose, car ma maîtresse ne mange point : comment voulez-vous que je mange ? nous sommes si tristes !

FABRICE.

Cela vous égaiera.

POLLY.

Je ne puis être gaie : quand ma maîtresse souffre, il faut que je souffre avec elle.

FABRICE.

Je vous enverrai donc secrétement ce qu'il vous faudra. (Il sort.)

FRÉLON, se levant de sa table.

Je vous suis, monsieur Fabrice. Ma chère Polly, vous ne voulez donc jamais m'introduire chez votre maîtresse ? Vous rebutez toutes mes prières.

POLLY.

C'est bien à vous d'oser faire l'amoureux d'une personne de sa sorte !

FRÉLON.

Eh! de quelle sorte est-elle donc?

POLLY.

D'une sorte qu'il faut respecter: vous êtes fait tout au plus pour les suivantes.

FRÉLON.

C'est-à-dire que, si je vous en contais, vous m'aimeriez?

POLLY.

Assurément non.

FRÉLON.

Eh pourquoi donc ta maîtresse s'obstine-t-elle à ne me point recevoir, et que la suivante me dédaigne?

POLLY.

Pour trois raisons; c'est que vous êtes bel esprit, ennuyeux, et méchant.

FRÉLON.

C'est bien à ta maîtresse, qui languit ici dans la pauvreté, et qui est nourrie par charité, à me dédaigner!

POLLY.

Ma maîtresse pauvre! qui vous a dit cela, langue de vipère? ma maîtresse est très riche: si elle ne fait point de dépense, c'est qu'elle hait le faste: elle est vêtue simplement par modestie; elle mange peu, c'est par régime; et vous êtes un impertinent.

FRÉLON.

Qu'elle ne fasse pas tant la fière: nous connaissons sa conduite, nous savons sa naissance, nous n'ignorons pas ses aventures.

POLLY.

Quoi donc? que connaissez-vous? que voulez-vous dire?

FRÉLON.

J'ai par-tout des correspondances.

POLLY.

O ciel! cet homme peut nous perdre. Monsieur Frélon, mon cher monsieur Frélon, si vous savez quelque chose, ne nous trahissez pas.

FRÉLON.

Ah! ah! j'ai donc deviné? il y a donc quelque chose? et je suis le cher monsieur Frélon. Ah çà, je ne dirai rien; mais il faut...

POLLY.

Quoi?

FRÉLON.

Il faut m'aimer.

POLLY.

Fi donc! cela n'est pas possible.

FRÉLON.

Ou aimez-moi, ou craignez-moi: vous savez qu'il y a quelque chose.

POLLY.

Non, il n'y a rien, sinon que ma maîtresse est aussi respectable que vous êtes haïssable: nous sommes très à notre aise, nous ne craignons rien, et nous nous moquons de vous.

FRÉLON.

Elles sont très à leur aise, de là je conclus qu'elles meurent de faim; elles ne craignent rien, c'est-à-dire

qu'elles tremblent d'être découvertes... Ah! je viendrai à bout de ces aventurières, ou je ne pourrai. Je me vengerai de leur insolence. Mépriser M. Frélon!

(Il sort.)

SCÈNE V.

LINDANE, sortant de sa chambre, dans un déshabillé des plus simples; POLLY.

LINDANE.

Ah! ma pauvre Polly, tu étais avec ce vilain homme de Frélon : il me donne toujours de l'inquiétude : on dit que c'est un esprit de travers, et un cœur de boue, dont la langue, la plume et les démarches sont également méchantes; qu'il cherche à s'insinuer par-tout, pour faire le mal s'il n'y en a point, et pour l'augmenter s'il en trouve. Je serais sortie de cette maison qu'il fréquente, sans la probité et le bon cœur de notre hôte.

POLLY.

Il voulait absolument vous voir, et je le rembarrais...

LINDANE.

Il veut me voir; et milord Murray n'est point venu! il n'est point venu depuis deux jours!

POLLY.

Non, madame; mais parceque milord ne vient point, faut-il pour cela ne dîner jamais?

LINDANE.

Ah! souviens-toi sur-tout de lui cacher toujours ma misère, et à lui et à tout le monde : je veux bien vivre

de pain et d'eau ; ce n'est point la pauvreté qui est intolérable, c'est le mépris : je sais manquer de tout, mais je veux qu'on l'ignore.

POLLY.

Hélas ! ma chère maîtresse, on s'en aperçoit assez en me voyant : pour vous, ce n'est pas de même ; la grandeur d'ame vous soutient : il semble que vous vous plaisiez à combattre la mauvaise fortune ; vous n'en êtes que plus belle ; mais moi, je maigris à vue d'œil : depuis un an que vous m'avez prise à votre service en Écosse, je ne me reconnais plus.

LINDANE.

Il ne faut perdre ni le courage ni l'espérance : je supporte ma pauvreté, mais la tienne me déchire le cœur. Ma chère Polly, qu'au moins le travail de mes mains serve à rendre ta destinée moins affreuse : n'ayons d'obligation à personne ; va vendre ce que j'ai brodé ces jours-ci. (Elle lui donne un petit ouvrage de broderie.) Je ne réussis pas mal à ces petits ouvrages. Que mes mains te nourrissent et t'habillent : tu m'as aidée : il est beau de ne devoir notre subsistance qu'à notre vertu.

POLLY.

Laissez-moi baiser, laissez-moi arroser de mes larmes ces belles mains qui ont fait ce travail précieux. Oui, madame, j'aimerais mieux mourir auprès de vous dans l'indigence que de servir des reines. Que ne puis-je vous consoler !

LINDANE.

Hélas ! milord Murray n'est point venu ! lui, que je devrais haïr ! lui, le fils de celui qui a fait tous nos mal-

heurs! Ah! le nom de Murray nous sera toujours funeste : s'il vient, comme il viendra sans doute, qu'il ignore absolument ma patrie, mon état, mon infortune.

POLLY.

Savez-vous bien que ce méchant Frélon se vante d'en avoir quelque connaissance?

LINDANE.

Eh! comment pourrait-il en être instruit, puisque tu l'es à peine? Il ne sait rien, personne ne m'écrit; je suis dans ma chambre comme dans mon tombeau : mais il feint de savoir quelque chose pour se rendre nécessaire. Garde-toi qu'il devine jamais seulement le lieu de ma naissance. Chère Polly, tu le sais, je suis une infortunée dont le père fut proscrit dans les derniers troubles, dont la famille est détruite; il ne me reste que mon courage. Mon père est errant de désert en désert, en Écosse. Je serais déja partie de Londres pour m'unir à sa mauvaise fortune, si je n'avais pas quelque espérance en milord Falbrige. J'ai su qu'il avait été le meilleur ami de mon père. Personne n'abandonne son ami. Falbrige est revenu d'Espagne; il est à Windsor : j'attends son retour. Mais, hélas! Murray ne revient point! Je t'ai ouvert mon cœur; songe que tu le perces du coup de la mort si tu laisses jamais entrevoir l'état où je suis.

POLLY.

Eh à qui en parlerais-je? je ne sors jamais d'auprès de vous; et puis le monde est si indifférent sur les malheurs d'autrui!

LINDANE.

Il est indifférent, Polly, mais il est curieux, mais il aime à déchirer les blessures des infortunés ; et si les hommes sont compatissants avec les femmes, ils en abusent, ils veulent se faire un droit de notre misère ; et je veux rendre cette misère respectable. Mais, hélas ! milord Murray ne viendra point !

SCÈNE VI.

LINDANE, POLLY ; FABRICE, avec une serviette.

FABRICE.

Pardonnez... madame... mademoiselle... Je ne sais comment vous nommer, ni comment vous parler : vous m'imposez du respect. Je sors de table pour vous demander vos volontés.... je ne sais comment m'y prendre.

LINDANE.

Mon cher hôte, croyez que toutes vos attentions me pénètrent le cœur ; que voulez-vous de moi ?

FABRICE.

C'est moi qui voudrais bien que vous voulussiez avoir quelque volonté. Il me semble que vous n'avez pas dîné hier.

LINDANE.

J'étais malade.

FABRICE.

Vous êtes plus que malade, vous êtes triste... Entre

nous, pardonnez.....; il paraît que votre fortune n'est pas comme votre personne.

LINDANE.

Comment? quelle imagination! je ne me suis jamais plainte de ma fortune.

FABRICE.

Non, vous dis-je, elle n'est pas si belle, si bonne, si desirable que vous l'êtes.

LINDANE.

Que voulez-vous dire?

FABRICE.

Que vous touchez ici tout le monde, et que vous l'évitez trop. Écoutez : je ne suis qu'un homme simple, qu'un homme du peuple ; mais je vois tout votre mérite, comme si j'étais un homme de la cour : ma chère dame, un peu de bonne chère : nous avons là haut un vieux gentilhomme avec qui vous devriez manger.

LINDANE.

Moi, me mettre à table avec un homme, avec un inconnu?...

FABRICE.

C'est un vieillard qui me paraît tout votre fait. Vous paraissez bien affligée, il paraît bien triste aussi : deux afflictions mises ensemble peuvent devenir une consolation.

LINDANE.

Je ne veux, je ne peux voir personne.

FABRICE.

Souffrez au moins que ma femme vous fasse sa cour;

daignez permettre qu'elle mange avec vous, pour vous tenir compagnie. Souffrez quelques soins...

LINDANE.

Je vous rends grace avec sensibilité; mais je n'ai besoin de rien.

FABRICE.

Oh! je n'y tiens pas : vous n'avez besoin de rien, et vous n'avez pas le nécessaire!

LINDANE.

Qui vous en a pu imposer si témérairement?

FABRICE.

Pardon!

LINDANE.

Ah, Polly! il est deux heures, et milord Murray ne viendra point!

FABRICE.

Eh bien! madame, ce milord dont vous parlez, je sais que c'est l'homme le plus vertueux de la cour: vous ne l'avez jamais reçu ici que devant témoins: pourquoi n'avoir pas fait avec lui honnêtement, devant témoins, quelques petits repas que j'aurais fournis? C'est peut-être votre parent?

LINDANE.

Vous extravaguez, mon cher hôte.

FABRICE, tirant Polly par la manche.

Va, ma pauvre Polly, il y a un bon dîner tout prêt dans le cabinet qui donne dans la chambre de ta maîtresse, je t'en avertis. Cette femme-là est incompréhensible. Mais qui est donc cette autre dame qui entre dans

mon café comme si c'était un homme ? elle a l'air bien furibond.

POLLY.

Ah ! ma chère maîtresse, c'est mylady Alton, celle qui voulait épouser milord ; je l'ai vue une fois rôder près d'ici : c'est elle.

LINDANE.

Milord ne viendra point, c'en est fait ; je suis perdue : pourquoi me suis-je obstinée à vivre ?

(Elle rentre.)

SCÈNE VII.

LADY ALTON, FABRICE.

LADY ALTON, ayant traversé avec colère le théâtre, et prenant Fabrice par le bras.

Suivez-moi, il faut que je vous parle.

FABRICE.

A moi, madame ?

LADY ALTON.

A vous, malheureux !

FABRICE.

Quelle diablesse de femme !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LADY ALTON, FABRICE.

LADY ALTON.

Je ne crois pas un mot de ce que vous me dites, monsieur le cafetier. Vous me mettez toute hors de moi-même.

FABRICE.

Eh bien! madame, rentrez donc toute dans vous-même.

LADY ALTON.

Vous m'osez assurer que cette aventurière est une personne d'honneur, après qu'elle a reçu chez elle un homme de la cour : vous devriez mourir de honte.

FABRICE.

Pourquoi, madame? Quand milord y est venu, il n'y est point venu en secret; elle l'a reçu en public, les portes de son appartement ouvertes, ma femme présente. Vous pouvez mépriser mon état, mais vous devez estimer ma probité; et quant à celle que vous appelez une aventurière, si vous connaissiez ses mœurs, vous la respecteriez.

LADY ALTON.

Laissez-moi, vous m'importunez.

FABRICE.

O quelle femme! quelle femme!

LADY ALTON.

(Elle va à la porte de Lindane, et frappe rudement.)

Qu'on m'ouvre.

SCÈNE II.

LINDANE, LADY ALTON.

LINDANE.

Eh! qui peut frapper ainsi?... Eh! que vois-je?

LADY ALTON.

Connaissez-vous les grandes passions, mademoiselle?

LINDANE.

Hélas! madame, voilà une étrange question.

LADY ALTON.

Connaissez-vous l'amour véritable, non pas l'amour insipide, l'amour langoureux; mais cet amour, la, qui fait qu'on voudrait empoisonner sa rivale, tuer son amant, et se jeter ensuite par la fenêtre?

LINDANE.

Mais c'est la rage dont vous me parlez là.

LADY ALTON.

Sachez que je n'aime point autrement, que je suis jalouse, vindicative, furieuse, implacable.

LINDANE.

Tant pis pour vous, madame.

LADY ALTON.

Répondez-moi ; milord Murray n'est-il pas venu ici quelquefois ?

LINDANE.

Que vous importe, madame ? eh de quel droit venez-vous m'interroger ? suis-je une criminelle ? êtes-vous mon juge ?

LADY ALTON.

Je suis votre partie : si milord vient encore vous voir, si vous flattez la passion de cet infidèle, tremblez : renoncez à lui, ou vous êtes perdue.

LINDANE.

Vos menaces m'affermiraient dans ma passion pour lui, si j'en avais une.

LADY ALTON.

Je vois que vous l'aimez, que vous vous laissez séduire par un perfide ; je vois qu'il vous trompe, et que vous me bravez ; mais sachez qu'il n'est point de vengeance à laquelle je ne me porte.

LINDANE.

Eh bien ! madame, puisqu'il est ainsi, je l'aime.

LADY ALTON.

Avant de me venger, je veux vous confondre ; tenez, connaissez le traître ; voilà les lettres qu'il m'a écrites ; voilà son portrait qu'il m'a donné : ne le gardez pas au moins ; il faut le rendre, ou je...

LINDANE, en rendant le portrait.

Qu'ai-je vu, malheureuse !... Madame...

LADY ALTON.

Eh bien ?...

LINDANE.

Je ne l'aime plus.

LADY ALTON.

Gardez votre résolution et votre promesse ; sachez que c'est un homme inconstant, dur, orgueilleux, que c'est le plus mauvais caractère...

LINDANE.

Arrêtez, madame ; si vous continuiez à en dire du mal, je l'aimerais peut-être encore. Vous êtes venue ici pour achever de m'ôter la vie ; vous n'aurez pas de peine. Polly, c'en est fait, viens m'aider à cacher la dernière de mes douleurs.

POLLY.

Qu'est-il donc arrivé, ma chère maîtresse? et qu'est devenu votre courage?

LINDANE.

On en a contre l'infortune, l'injustice, l'indigence ; il y a cent traits qui s'émoussent sur un cœur noble ; il en vient un qui porte enfin le coup de la mort.

(Elles sortent.)

SCÈNE III.

LADY ALTON, FRÉLON.

LADY ALTON.

Quoi ! être trahie, abandonnée pour cette petite créature ! (à Frélon.) Gazetier littéraire, approchez ; m'avez-vous servie? avez-vous employé vos correspondances? m'avez-vous obéie? avez-vous découvert quelle est cette insolente qui fait le malheur de ma vie?

FRÉLON.

J'ai rempli les volontés de votre grandeur; je sais qu'elle est Écossaise, et qu'elle se cache.

LADY ALTON.

Voilà de belles nouvelles!

FRÉLON.

Je n'ai rien découvert de plus jusqu'à présent.

LADY ALTON.

Et en quoi m'as-tu donc servie?

FRÉLON.

Quand on découvre peu de chose, on ajoute quelque chose, et quelque chose avec quelque chose fait beaucoup. J'ai fait une hypothèse.

LADY ALTON.

Comment, pédant! une hypothèse!

FRÉLON.

Oui, j'ai supposé qu'elle est malintentionnée contre le gouvernement.

LADY ALTON.

Ce n'est point supposer, rien n'est posé plus vrai: elle est très mal intentionnée, puisqu'elle veut m'enlever mon amant.

FRÉLON.

Vous voyez bien que, dans un temps de trouble, une Écossaise qui se cache est une ennemie de l'état.

LADY ALTON.

Je ne le vois pas; mais je voudrais que la chose fût.

FRÉLON.

Je ne le parierais pas, mais j'en jurerais.

LADY ALTON.

Et tu serais capable de l'affirmer devant des gens de conséquence?

FRÉLON.

Je suis en relation avec des personnes de conséquence. Je connais fort la maîtresse du valet-de-chambre d'un premier commis du ministre; je pourrais même parler aux laquais de milord votre amant, et dire que le père de cette fille, en qualité de malintentionné, l'a envoyée à Londres comme malintentionnée; je supposerais même que le père est ici. Voyez-vous, cela pourrait avoir des suites, et on mettrait votre rivale, pour ses mauvaises intentions, dans la prison où j'ai déja été pour mes feuilles.

LADY ALTON.

Ah! je respire; les grandes passions veulent être servies par des gens sans scrupule; je veux que le vaisseau aille à pleines voiles, ou qu'il se brise. Tu as raison; une Écossaise qui se cache, dans un temps où tous les gens de son pays sont suspects, est sûrement une ennemie de l'état; tu n'es pas un imbécile, comme on le dit. Je croyais que tu n'étais qu'un barbouilleur de papier, mais je vois que tu as en effet des talents. Je t'ai déja récompensé; je te récompenserai encore. Il faudra m'instruire de tout ce qui se passe ici.

FRÉLON.

Madame, je vous conseille de faire usage de tout ce que vous saurez, et même de ce que vous ne saurez pas. La vérité a besoin de quelques ornements: le men-

songe peut être vilain, mais la fiction est belle; qu'est-ce, après tout, que la vérité? la conformité à nos idées: or ce qu'on dit est toujours conforme à l'idée qu'on a quand on parle; ainsi il n'y a point proprement de mensonge.

LADY ALTON.

Tu me parais subtil : il semble que tu aies étudié à Saint-Omer[1]. Va, dis-moi seulement ce que tu découvriras, je ne t'en demande pas davantage.

SCÈNE IV.

LADY ALTON, FABRICE.

LADY ALTON.

Voilà, je l'avoue, le plus impudent et le plus lâche coquin qui soit dans les trois royaumes. Nos dogues mordent par instinct de courage; et lui par instinct de bassesse. A présent que je suis un peu plus de sang-froid, je pense qu'il me ferait haïr la vengeance; je sens que je prendrais contre lui le parti de ma rivale. Elle a dans son état humble une fierté qui me plaît; elle est décente, on la dit sage : mais elle m'enlève mon amant, il n'y a pas moyen de pardonner. (à Fabrice, qu'elle aperçoit agissant dans le café.) Adieu, mon maître; fesons la paix : vous êtes un honnête homme, vous; mais vous avez dans votre maison un vilain griffonneur.

[1] Il y avait à Saint-Omer un collège de jésuites anglais très renommé dans toute la Grande-Bretagne.

FABRICE.

Bien des gens m'ont déja dit, madame, qu'il est aussi méchant que Lindane est vertueuse et aimable.

LADY ALTON.

Aimable! tu me perces le cœur.

SCÈNE V.

FREEPORT, vêtu simplement, mais proprement, avec un large chapeau; FABRICE.

FABRICE.

Ah! Dieu soit béni! vous voilà de retour, monsieur Freeport; comment vous trouvez-vous de votre voyage à la Jamaïque?

FREEPORT.

Fort bien, monsieur Fabrice. J'ai gagné beaucoup, mais je m'ennuie. (au garçon du café.) Hé, du chocolat, les papiers publics; on a plus de peine à s'amuser qu'à s'enrichir.

FABRICE.

Voulez-vous les feuilles de Frélon?

FREEPORT.

Non: que m'importe ce fatras? Je me soucie bien qu'une araignée dans le coin d'un mur marche sur sa toile pour sucer le sang des mouches! Donnez les gazettes ordinaires. Qu'y a-t-il de nouveau dans l'état?

FABRICE.

Rien pour le présent.

FREEPORT.

Tant mieux! moins de nouvelles, moins de sottises. Comment vont vos affaires, mon ami? Avez-vous beaucoup de monde chez vous? qui logez-vous à présent?

FABRICE.

Il est venu ce matin un vieux gentilhomme qui ne veut voir personne.

FREEPORT.

Il a raison: les hommes ne sont pas bons à grand'-chose: fripons ou sots, voilà pour les trois quarts; et pour l'autre quart, il se tient chez soi.

FABRICE.

Cet homme n'a pas même la curiosité de voir une femme charmante que nous avons dans la maison.

FREEPORT.

Il a tort. Et quelle est cette femme charmante?

FABRICE.

Elle est encore plus singulière que lui; il y a quatre mois qu'elle est chez moi, et qu'elle n'est pas sortie de son appartement; elle s'appelle Lindane; mais je ne crois pas que ce soit son véritable nom.

FREEPORT.

C'est sans doute une honnête femme, puisqu'elle loge ici.

FABRICE.

Oh! elle est bien plus qu'honnête; elle est belle, pauvre, et vertueuse: entre nous, elle est dans la dernière misère, et elle est fière à l'excès.

FREEPORT.

Si cela est, elle a bien plus tort que votre vieux gentilhomme.

FABRICE.

Oh! point; sa fierté est encore une vertu de plus; elle consiste à se priver du nécessaire, et à ne vouloir pas qu'on le sache: elle travaille de ses mains pour gagner de quoi me payer, ne se plaint jamais, dévore ses larmes; j'ai mille peines à lui faire garder pour ses besoins l'argent de son loyer: il faut des ruses incroyables pour faire passer jusqu'à elle les moindres secours; je lui compte tout ce que je lui fournis à moitié de ce qu'il coûte: quand elle s'en aperçoit, ce sont des querelles qu'on ne peut apaiser, et c'est la seule qu'elle ait eue dans la maison: enfin c'est un prodige de malheur, de noblesse, et de vertu; elle m'arrache quelquefois des larmes d'admiration et de tendresse.

FREEPORT.

Vous êtes bien tendre; je ne m'attendris point, moi; je n'admire personne, mais j'estime... Écoutez: comme je m'ennuie, je veux voir cette femme-là; elle m'amusera.

FABRICE.

O monsieur! elle ne reçoit presque jamais de visites. Nous avions un milord qui venait quelquefois chez elle; mais elle ne voulait point lui parler sans que ma femme y fût présente: depuis quelque temps il n'y vient plus, et elle vit plus retirée que jamais.

FREEPORT.

J'aime qu'on se retire : je hais la cohue aussi bien qu'elle : qu'on me la fasse venir ; où est son appartement?

FABRICE.

Le voici de plain-pied au café.

FREEPORT.

Allons, je veux entrer.

FABRICE.

Cela ne se peut pas.

FREEPORT.

Il faut bien que cela se puisse : où est la difficulté d'entrer dans une chambre? Qu'on m'apporte chez elle mon chocolat et les gazettes. (Il tire sa montre.) Je n'ai pas beaucoup de temps à perdre; mes affaires m'appellent à deux heures.

(Il pousse la porte et entre.)

SCÈNE VI.

LINDANE, paraissant tout effrayée; POLLY la suit; FREEPORT, FABRICE.

LINDANE.

Eh, mon Dieu! qui entre ainsi chez moi avec tant de fracas? Monsieur, vous me paraissez peu civil, et vous devriez respecter davantage ma solitude et mon sexe.

FREEPORT.

Pardon. (à Fabrice.) Qu'on m'apporte mon chocolat, vous dis-je.

FABRICE.

Oui, monsieur, si madame le permet.

(Freeport s'assied près d'une table, lit la gazette, et jette un coup d'œil sur Lindane et sur Polly : il ôte son chapeau et le remet.)

POLLY.

Cet homme me paraît familier.

FREEPORT.

Madame, pourquoi ne vous asseyez-vous pas quand je suis assis?

LINDANE.

Monsieur, c'est que vous ne devriez pas l'être; c'est que je suis très étonnée; c'est que je ne reçois point de visite d'un inconnu.

FREEPORT.

Je suis très connu ; je m'appelle Freeport, loyal négociant, riche ; informez-vous de moi à la bourse.

LINDANE.

Monsieur, je ne connais personne en ce pays-là, et vous me feriez plaisir de ne point incommoder une femme à qui vous devez quelques égards.

FREEPORT.

Je ne prétends point vous incommoder ; je prends mes aises, prenez les vôtres ; je lis les gazettes ; travaillez en tapisserie, et prenez du chocolat avec moi... ou sans moi... comme vous voudrez.

POLLY.

Voilà un étrange original !

LINDANE.

O ciel ! quelle visite je reçois ! Eh ! milord ne vient point ! Cet homme bizarre m'assassine : je ne pourrai

m'en défaire : comment M. Fabrice a-t-il pu souffrir cela ? Il faut bien s'asseoir.

(Elle s'assied, et travaille à son ouvrage.)

(Un garçon apporte du chocolat ; Freeport en prend sans en offrir ; il parle et boit par reprises.)

FREEPORT.

Écoutez. Je ne suis pas homme à compliment ; on m'a dit de vous... le plus grand bien qu'on puisse dire d'une femme : vous êtes pauvre et vertueuse ; mais on ajoute que vous êtes fière, et cela n'est pas bien.

POLLY.

Eh ! qui vous a dit tout cela, monsieur ?

FREEPORT.

Parbleu, c'est le maître de la maison, qui est un très galant homme, et que j'en crois sur sa parole.

LINDANE.

C'est un tour qu'il vous joue : il vous a trompé, monsieur ; non pas sur la fierté, qui n'est que le partage de la vraie modestie ; non pas sur la vertu, qui est mon premier devoir ; mais sur la pauvreté, dont il me soupçonne. Qui n'a besoin de rien n'est jamais pauvre.

FREEPORT.

Vous ne dites pas la vérité, et cela est encore plus mal que d'être fière : je sais mieux que vous que vous manquez de tout, et quelquefois même vous vous dérobez un repas.

POLLY.

C'est par ordre du médecin.

FREEPORT.

Taisez-vous; est-ce que vous êtes fière aussi, vous?

POLLY.

O l'original! l'original!

FREEPORT.

En un mot, ayez de l'orgueil ou non, peu m'importe. J'ai fait un voyage à la Jamaïque, qui m'a valu cinq mille guinées; je me suis fait une loi (et ce doit être celle de tout bon chrétien) de donner toujours le dixième de ce que je gagne; c'est une dette que ma fortune doit payer à l'état malheureux où vous êtes... oui, où vous êtes, et dont vous ne voulez pas convenir. Voilà ma dette de cinq cents guinées payée. Point de remerciement, point de reconnaissance; gardez l'argent et le secret.

(Il jette une grosse bourse sur la table.)

POLLY.

Ma foi, ceci est bien plus original encore.

LINDANE, se levant et se détournant.

Je n'ai jamais éte si confondue. Hélas! que tout ce qui m'arrive m'humilie! quelle générosité! mais quel outrage!

FREEPORT, continuant à lire les gazettes, et à prendre son chocolat.

L'impertinent gazetier! le plat animal! peut-on dire de telles pauvretés avec un ton si emphatique? *Le roi est venu en haute personne.* Eh, malotru! qu'importe que sa personne soit haute ou petite? Dis le fait tout rondement.

LINDANE, s'approchant de lui.

Monsieur...

FREEPORT.

Eh bien?

LINDANE.

Ce que vous faites pour moi me surprend plus encore que ce que vous dites; mais je n'accepterai certainement point l'argent que vous m'offrez: il faut vous avouer que je ne me crois pas en état de vous le rendre.

FREEPORT.

Qui vous parle de le rendre?

LINDANE.

Je ressens jusqu'au fond du cœur toute la vertu de votre procédé, mais la mienne ne peut en profiter: recevez mon admiration; c'est tout ce que je puis.

POLLY.

Vous êtes cent fois plus singulière que lui. Eh! madame, dans l'état où vous êtes, abandonnée de tout le monde, avez-vous perdu l'esprit de refuser un secours que le ciel vous envoie par la main du plus bizarre et du plus galant homme du monde?

FREEPORT.

Eh! que veux-tu dire, toi? en quoi suis-je bizarre?

POLLY.

Si vous ne prenez pas pour vous, madame, prenez pour moi; je vous sers dans votre malheur, il faut que je profite au moins de cette bonne fortune. Monsieur, il ne faut plus dissimuler; nous sommes dans la dernière misère, et sans la bonté attentive du maître du café, nous serions mortes de froid et de faim. Ma maîtresse a caché son état à ceux qui pouvaient lui rendre

service; vous l'avez su malgré elle : obligez-la malgré elle à ne pas se priver du nécessaire que le ciel lui envoie par vos mains généreuses.

LINDANE.

Tu me perds d'honneur, ma chère Polly.

POLLY.

Et vous vous perdez de folie, ma chère maîtresse.

LINDANE.

Si tu m'aimes, prends pitié de ma gloire ; ne me réduis pas à mourir de honte pour avoir de quoi vivre.

FREEPORT, toujours lisant.

Que disent ces bavardes-là ?

POLLY.

Si vous m'aimez, ne me réduisez pas à mourir de faim par vanité.

LINDANE.

Polly, que dirait milord, s'il m'aimait encore, s'il me croyait capable d'un telle bassesse? J'ai toujours feint avec lui de n'avoir aucun besoin de secours, et j'en accepterais d'un autre ! d'un inconnu !

POLLY.

Vous avez mal fait de feindre, et vous faites très mal de refuser. Milord ne dira rien, car il vour abandonne.

LINDANE.

Ma chère Polly, au nom de nos malheurs, ne nous déshonorons point : congédie honnêtement cet homme estimable et grossier, qui sait donner, et qui ne sait pas vivre ; dis-lui que quand une fille accepte d'un homme

de tels présents, elle est toujours soupçonnée d'en payer la valeur aux dépens de sa vertu.

FREEPORT, toujours prenant son chocolat, et lisant.

Hem! que dit-elle là?

POLLY, s'approchant de lui.

Hélas! monsieur, elle dit des choses qui me paraissent absurdes; elle parle de soupçons; elle dit qu'une fille...

FREEPORT.

Ah! ah! est-ce qu'elle est fille?

POLLY.

Oui, monsieur, et moi aussi.

FREEPORT.

Tant mieux; elle dit donc qu'une fille...?

POLLY.

Qu'une fille ne peut honnêtement accepter d'un homme.

FREEPORT.

Elle ne sait ce qu'elle dit: pourquoi me soupçonner d'un dessein malhonnête quand je fais une action honnête?

POLLY.

Entendez-vous, mademoiselle?

LINDANE.

Oui, j'entends, je l'admire, et je suis inébranlable dans mon refus. Polly, on dirait qu'il m'aime: oui, ce méchant homme de Frélon le dirait: je serais perdue.

POLLY, allant vers Freeport.

Monsieur, elle craint que vous ne l'aimiez.

FREEPORT.

Quelle idée! comment puis-je l'aimer? je ne la connais pas. Rassurez-vous, mademoiselle, je ne vous aime point du tout. Si je viens dans quelques années à vous aimer par hasard, et vous aussi à m'aimer, à la bonne heure... comme vous vous aviserez, je m'aviserai. Si vous vous en passez, je m'en passerai. Si vous dites que je vous ennuie, vous m'ennuierez. Si vous voulez ne me revoir jamais, je ne vous reverrai jamais. Si vous voulez que je revienne, je reviendrai. Adieu, adieu. (Il tire sa montre.) Mon temps se perd, j'ai des affaires; serviteur.

LINDANE.

Allez, monsieur, emportez mon estime et ma reconnaissance; mais sur-tout emportez votre argent, et ne me faites pas rougir davantage.

FREEPORT.

Elle est folle.

LINDANE.

Fabrice! monsieur Fabrice! à mon secours! venez!

FABRICE, arrivant en hâte.

Quoi donc, madame?

LINDANE, lui donnant la bourse.

Tenez, prenez cette bourse que monsieur a laissée par mégarde; remettez-la-lui, je vous en charge; assurez-le de mon estime, et sachez que je n'ai besoin du secours de personne.

FABRICE, prenant la bourse.

Ah! monsieur Freeport, je vous reconnais bien à

cette bonne action : mais comptez que mademoiselle vous trompe, et qu'elle en a très grand besoin.

LINDANE.

Non, cela n'est pas vrai. Ah! monsieur Fabrice! est-ce vous qui me trahissez?

FABRICE.

Je vais vous obéir, puisque vous le voulez. (bas à M. Freeport.) Je garderai cet argent, et il servira, sans qu'elle le sache, à lui procurer tout ce qu'elle se refuse. Le cœur me saigne; son état et sa situation me pénètrent l'ame.

FREEPORT.

Elles me font aussi quelque sensation; mais elle est trop fière. Dites-lui que cela n'est pas bien d'être fière. Adieu.

SCÈNE VII.

LINDANE, POLLY.

POLLY.

Vous avez là bien opéré, madame; le ciel daignait vous secourir; vous voulez mourir dans l'indigence; vous voulez que je sois la victime d'une vertu dans laquelle il entre peut-être un peu de vanité; et cette vanité nous perd l'une et l'autre.

LINDANE.

C'est à moi de mourir, ma chère enfant; milord ne m'aime plus, il m'abandonne depuis trois jours; il a aimé mon impitoyable et superbe rivale; il l'aime en-

core, sans doute; c'en est fait; j'étais trop coupable en l'aimant; c'est une erreur qui doit finir. (Elle écrit.)

POLLY.

Elle paraît désespérée; hélas! elle a sujet de l'être; son état est bien plus cruel que le mien : une suivante a toujours des ressources; mais une personne qui se respecte n'en a pas.

LINDANE, ayant plié sa lettre.

Je ne fais pas un bien grand sacrifice. Tiens, quand je ne serai plus, porte cette lettre à celui...

POLLY.

Que dites-vous?

LINDANE.

A celui qui est la cause de ma mort : je te recommande à lui; mes dernières volontés le toucheront. Va (elle l'embrasse), sois sûre que de tant d'amertumes, celle de n'avoir pu te récompenser moi-même n'est pas la moins sensible à ce cœur infortuné.

POLLY.

Ah! mon adorable maîtresse! que vous me faites verser de larmes, et que vous me glacez d'effroi! Que voulez-vous faire? quel dessein horrible! quelle lettre! Dieu me préserve de la lui rendre jamais! (Elle déchire la lettre.) Hélas! pourquoi ne vous êtes-vous pas expliquée avec milord? Peut-être que votre réserve cruelle lui aura déplu.

LINDANE.

Tu m'ouvres les yeux; je lui aurai déplu, sans doute: mais comment me découvrir au fils de celui qui a perdu mon père et ma famille?

POLLY.

Quoi! madame, ce fut donc le père de milord qui...

LINDANE.

Oui, ce fut lui-même qui persécuta mon père, qui le fit condamner à mort, qui nous a dégradés de noblesse, qui nous a ravi notre existence. Sans père, sans mère, sans bien, je n'ai que ma gloire et mon fatal amour. Je devais détester le fils de Murray; la fortune qui me poursuit me l'a fait connaître; je l'ai aimé, et je dois m'en punir.

POLLY.

Que vois-je! vous pâlissez, vos yeux s'obscurcissent...

LINDANE.

Puisse ma douleur me tenir lieu du poison et du fer que j'implorais!

POLLY.

A l'aide! monsieur Fabrice, à l'aide! Ma maîtresse s'évanouit.

FABRICE.

Au secours! que tout le monde descende, ma femme, ma servante, monsieur le gentilhomme de là haut, tout le monde...

(La femme et la servante de Fabrice, et Polly, emmènent Lindane dans sa chambre.)

LINDANE, en sortant.

Pourquoi me rendez-vous à la vie?

SCÈNE VIII.

MONROSE, FABRICE.

MONROSE.

Qu'y a-t-il donc, notre hôte?

FABRICE.

C'était cette belle demoiselle, dont je vous ai parlé, qui s'évanouissait; mais ce ne sera rien.

MONROSE.

Ces petites fantaisies de filles passent vite, et ne sont pas dangereuses : que voulez-vous que je fasse à une fille qui se trouve mal? est-ce pour cela que vous m'avez fait descendre? Je croyais que le feu était à la maison.

FABRICE.

J'aimerais mieux qu'il y fût que de voir cette jeune personne en danger. Si l'Écosse a plusieurs filles comme elle, ce doit être un beau pays.

MONROSE.

Quoi! elle est d'Écosse?

FABRICE.

Oui, monsieur; je ne le sais que d'aujourd'hui; c'est notre feseur de feuilles qui me l'a dit, car il sait tout, lui.

MONROSE.

Et son nom, son nom?

FABRICE.

Elle s'appelle Lindane.

MONROSE.

Je ne connais point ce nom-là. (Il se proméne.) On ne prononce point le nom de ma patrie que mon cœur ne soit déchiré. Peut-on avoir été traité avec plus d'injustice et de barbarie ! Tu es mort, cruel Murray, indigne ennemi ! ton fils reste ; j'aurai justice ou vengeance. O ma femme ! ô mes chers enfants ! ma fille ! j'ai donc tout perdu sans ressource ! Que de coups de poignard auraient fini mes jours, si la juste fureur de me venger ne me forçait pas à porter dans l'affreux chemin du monde ce fardeau détestable de la vie !

FABRICE, revenant.

Tout va mieux, Dieu merci.

MONROSE.

Comment ? quel changement y a-t-il dans les affaires ? quelle révolution ?

FABRICE.

Monsieur, elle a repris ses sens ; elle se porte très bien ; encore un peu pâle, mais toujours belle.

MONROSE.

Ah ! ce n'est que cela ? Il faut que je sorte, que j'aille, que je hasarde... oui... je le veux.

(Il sort.)

FABRICE.

Cet homme ne se soucie pas des filles qui s'évanouissent. S'il avait vu Lindane, il ne serait pas si indifférent.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LADY ALTON, ANDRÉ.

LADY ALTON.

Oui, puisque je ne peux voir le traître chez lui, je le verrai ici; il y viendra, sans doute. Ce barbouilleur de feuilles avait raison; une Écossaise cachée ici dans ce temps de trouble! elle conspire contre l'état; elle sera enlevée, l'ordre est donné: ah! du moins, c'est contre moi qu'elle conspire! c'est de quoi je ne suis que trop sûre. Voici André, le laquais de milord; je serai instruite de tout mon malheur. André, vous apportez ici une lettre de milord, n'est-il pas vrai?

ANDRÉ.

Oui, madame.

LADY ALTON.

Elle est pour moi?

ANDRÉ.

Non, madame, je vous jure.

LADY ALTON.

Comment? ne m'en avez-vous pas apporté plusieurs de sa part?

ANDRÉ.

Oui; mais celle-ci n'est pas pour vous; c'est pour une personne qu'il aime à la folie.

LADY ALTON.

Eh bien! ne m'aimait-il pas à la folie quand il m'écrivait?

ANDRÉ.

Oh! que non, madame; il vous aimait si tranquillement! mais ici ce n'est pas de même; il ne dort ni ne mange; il court jour et nuit; il ne parle que de sa chère Lindane: cela est tout différent, vous dis-je.

LADY ALTON.

Le perfide! le méchant homme! N'importe, je vous dis que cette lettre est pour moi; n'est-elle pas sans dessus?

ANDRÉ.

Oui, madame.

LADY ALTON.

Toutes les lettres que vous m'avez apportées n'étaient-elles pas sans dessus aussi?

ANDRÉ.

Oui, mais elle est pour Lindane.

LADY ALTON.

Je vous dis qu'elle est pour moi; et, pour vous le prouver, voici dix guinées de port que je vous donne.

ANDRÉ.

Ah! oui, madame, vous m'y faites penser, vous avez raison, la lettre est pour vous, je l'avais oublié... Mais cependant, comme elle n'était pas pour vous, ne me

décelez pas ; dites que vous l'avez trouvée chez Lindane.

LADY ALTON.

Laisse-moi faire.

ANDRÉ.

Quel mal, après tout, de donner à une femme une lettre écrite pour une autre? il n'y a rien de perdu ; toutes ces lettres se ressemblent. Si mademoiselle Lindane ne reçoit pas sa lettre, elle en recevra d'autres. Ma commission est faite. Oh ! je fais bien mes commissions, moi !

(Il sort.)

LADY ALTON ouvre la lettre, et lit.

Lisons : « Ma chère, ma respectable, ma vertueuse « Lindane... » Il ne m'en a jamais tant écrit... « Il y a « deux jours, il y a un siécle que je m'arrache au bon- « heur d'être à vos pieds, mais c'est pour vos seuls in- « térêts : je sais qui vous êtes, et ce que je vous dois : je « périrai, ou les choses changeront. Mes amis agissent ; « comptez sur moi comme sur l'amant le plus fidèle, et « sur un homme digne peut-être de vous servir. »

(après avoir lu.)

C'est une conspiration, il n'en faut point douter : elle est d'Écosse ; sa famille est malintentionnée ; le père de Murray a commandé en Écosse ; ses amis agissent : il court jour et nuit ; c'est une conspiration. Dieu merci, j'ai agi aussi ; et, si elle n'accepte pas mes offres, elle sera enlevée dans une heure, avant que son indigne amant la secoure.

SCÈNE II.

LADY ALTON, POLLY, LINDANE.

LADY ALTON, à Polly, qui passe de la chambre de sa maîtresse dans une chambre du café.

Mademoiselle, allez dire tout-à-l'heure à votre maîtresse qu'il faut que je lui parle, qu'elle ne craigne rien, que je n'ai que des choses très agréables à lui dire; qu'il s'agit de son bonheur, (avec emportement) et qu'il faut qu'elle vienne tout-à-l'heure, tout-à-l'heure: entendez-vous? qu'elle ne craigne point, vous dis-je.

POLLY.

Oh! madame, nous ne craignons rien; mais votre physionomie me fait trembler.

LADY ALTON.

Nous verrons si je ne viens pas à bout de cette fille vertueuse, avec les propositions que je vais lui faire.

LINDANE, arrivant toute tremblante, soutenue par Polly.

Que voulez-vous, madame? venez-vous insulter encore à ma douleur?

LADY ALTON.

Non; je viens vous rendre heureuse. Je sais que vous n'avez rien; je suis riche, je suis grande dame; je vous offre un de mes châteaux sur les frontières d'Écosse, avec les terres qui en dépendent; allez y vivre avec votre famille, si vous en avez; mais il faut dans l'instant que vous abandonniez milord pour jamais, et qu'il ignore, toute sa vie, votre retraite.

LINDANE.

Hélas! madame, c'est lui qui m'abandonne; ne soyez point jalouse d'une infortunée; vous m'offrez en vain une retraite; j'en trouverai sans vous une éternelle, dans laquelle je n'aurai pas au moins à rougir de vos bienfaits.

LADY ALTON.

Comme vous me répondez, téméraire!

LINDANE.

La témérité ne doit point être mon partage; mais la fermeté doit l'être. Ma naissance vaut bien la vôtre; mon cœur vaut peut-être mieux; et, quant à ma fortune, elle ne dépendra jamais de personne, encore moins de ma rivale.

(Elle sort.)

LADY ALTON, seule.

Elle dépendra de moi. Je suis fâchée qu'elle me réduise à cette extrémité. J'ai honte de m'être servie de ce faquin de Frélon; mais enfin, elle m'y a forcée. Infidèle amant! passion funeste! je suffoque.

SCÈNE III.

FREEPORT, MONROSE, paraissent dans le café avec LA FEMME DE FABRICE; LA SERVANTE, LES GARÇONS DU CAFÉ, qui mettent tout en ordre; FABRICE, LADY ALTON.

LADY ALTON, à Fabrice.

Monsieur Fabrice, vous me voyez ici souvent: c'est votre faute.

FABRICE.

Au contraire, madame, nous souhaiterions...

LADY ALTON.

J'en suis fâchée plus que vous ; mais vous m'y reverrez encore, vous dis-je.

(Elle sort.)

FABRICE.

Tant pis. A qui en a-t-elle donc ? Quelle différence d'elle à cette Lindane, si belle et si patiente !

FREEPORT.

Oui. A propos, vous m'y faites songer ; elle est, comme vous dites, belle et honnête.

FABRICE.

Je suis fâché que ce brave gentilhomme ne l'ait pas vue ; il en aurait été touché.

MONROSE.

Ah ! j'ai d'autres affaires en tête... (à part.) Malheureux que je suis !

FREEPORT.

Je passe mon temps à la Bourse ou à la Jamaïque : cependant la vue d'une jeune personne ne laisse pas de réjouir les yeux d'un galant homme. Vous me faites songer, vous dis-je, à cette petite créature : beau maintien, conduite sage, belle tête, démarche noble. Il faut que je la voie un de ces jours, encore une fois... C'est dommage qu'elle soit si fière.

MONROSE, à Freeport.

Notre hôte m'a confié que vous en aviez agi avec elle d'une manière admirable.

FREEPORT.

Moi? non... n'en auriez-vous pas fait autant à ma place?

MONROSE.

Je le crois, si j'étais riche, et si elle le méritait.

FREEPORT.

Eh bien! que trouvez-vous donc là d'admirable! (Il prend les gazettes.) Ah! ah! voyons ce que disent les nouveaux papiers d'aujourd'hui. Hom! hom! le lord Falbrige mort!

MONROSE, s'avançant.

Falbrige mort! le seul ami qui me restait sur la terre! le seul dont j'attendais quelque appui! Fortune! tu ne cesseras jamais de me persécuter!

FREEPORT.

Il était votre ami? j'en suis fâché... « D'Édimbourg, « le 14 avril... On cherche par-tout le lord Monrose, « condamné depuis onze ans à perdre la tête. »

MONROSE.

Juste ciel! qu'entends-je! hem! que dites-vous? milord Monrose condamné à...

FREEPORT.

Oui, parbleu, le lord Monrose... Lisez vous-même; je ne me trompe pas.

MONROSE lit.

(Froidement.) Oui, cela est vrai... (à part.) Il faut sortir d'ici, la maison est trop publique... Je ne crois pas que la terre et l'enfer conjurés ensemble aient jamais assemblé tant d'infortunes contre un seul homme. (à son valet Jacq, qui est dans un coin de la salle.) Hé, va faire seller mes

chevaux, et que je puisse partir, s'il est nécessaire, à l'entrée de la nuit... Comme les nouvelles courent! comme le mal vole!

FREEPORT.

Il n'y a point de mal à cela; qu'importe que le lord Monrose soit décapité ou non? Tout s'imprime, tout s'écrit, rien ne demeure: on coupe une tête aujourd'hui, le gazetier le dit le lendemain, et le surlendemain on n'en parle plus. Si cette demoiselle Lindane n'était pas si fière, j'irais savoir comme elle se porte: elle est fort jolie et fort honnête.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, UN MESSAGER D'ÉTAT.

LE MESSAGER.

Vous vous appelez Fabrice?

FABRICE.

Oui, monsieur; en quoi puis-je vous servir?

LE MESSAGER.

Vous tenez un café et des appartements?

FABRICE.

Oui.

LE MESSAGER.

Vous avez chez vous une jeune Écossaise nommée Lindane?

FABRICE.

Oui, assurément, et c'est notre bonheur de l'avoir chez nous.

FREEPORT.

Oui, elle est jolie et honnête. Tout le monde m'y fait songer.

LE MESSAGER.

Je viens pour m'assurer d'elle de la part du gouvernement; voilà mon ordre.

FABRICE.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

MONROSE, à part.

Une jeune Écossaise qu'on arrête! et le jour même que j'arrive! Toute ma fureur renaît. O patrie! ô famille! Hélas! que deviendra ma fille infortunée? elle est peut-être ainsi la victime de mes malheurs; elle languit dans la pauvreté ou dans la prison. Ah! pourquoi est-elle née?

FREEPORT.

On n'a jamais arrêté les filles par ordre du gouvernement: fi! que cela est vilain! vous êtes un grand brutal, monsieur le messager d'état.

FABRICE.

Ouais, mais si c'était une aventurière, comme le disait notre ami Frélon! Cela va perdre ma maison... me voilà ruiné. Cette dame de la cour avait ses raisons, je le vois bien... Non, non, elle est très honnête.

LE MESSAGER.

Point de raisonnement, en prison, ou caution, c'est la régle.

FABRICE.

Je me fais caution, moi, ma maison, mon bien, ma personne.

LE MESSAGER.

Votre personne et rien c'est la même chose ; votre maison ne vous appartient peut-être pas ; votre bien, où est-il ? il faut de l'argent.

FABRICE.

Mon bon monsieur Freeport, donnerai-je les cinq cents guinées que je garde, et qu'elle a refusées aussi noblement que vous les avez offertes ?

FREEPORT.

Belle demande ! apparemment... Monsieur le messager, je dépose cinq cents guinées, mille, deux mille, s'il le faut ; voilà comme je suis fait. Je m'appelle Freeport. Je réponds de la vertu de la fille... autant que je peux... mais il ne faudrait pas qu'elle fût si fière.

LE MESSAGER.

Venez, monsieur, faire votre soumission.

FREEPORT.

Très volontiers, très volontiers.

FABRICE.

Tout le monde ne place pas ainsi son argent.

FREEPORT.

En l'employant à faire du bien, c'est le placer au plus haut intérêt.

(Freeport et le messager vont compter de l'argent, et écrire au fond du café.)

SCÈNE V.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE.

Monsieur, vous êtes étonné peut-être du procédé de M. Freeport, mais c'est sa façon. Heureux ceux qu'il prend tout d'un coup en amitié ! il n'est pas complimenteur, mais il rend service en moins de temps que les autres ne font des protestations de services.

MONROSE.

Il y a de belles ames... Que deviendrai-je ?

FABRICE.

Gardons-nous au moins de dire à notre pauvre petite le danger qu'elle a couru.

MONROSE.

Allons, partons cette nuit même.

FABRICE.

Il ne faut avertir les gens de leur danger que quand il est passé.

MONROSE.

Le seul ami que j'avais à Londres est mort!... Que fais-je ici ?

FABRICE.

Nous la ferions évanouir encore une fois.

SCÈNE VI.

MONROSE.

On arrête une jeune Écossaise, une personne qui vit retirée, qui se cache, qui est suspecte au gouvernement ! Je ne sais... mais cette aventure me jette dans de profondes réflexions... Tout réveille l'idée de mes malheurs, mes afflictions, mon attendrissement, mes fureurs.

SCÈNE VII.

MONROSE, POLLY.

MONROSE, apercevant Polly qui passe.

Mademoiselle, un petit mot, de grace... Êtes-vous cette jeune et aimable personne née en Écosse, qui...

POLLY.

Oui, monsieur, je suis assez jeune; je suis Écossaise, et pour aimable, bien des gens me disent que je le suis.

MONROSE.

Ne savez-vous aucune nouvelle de votre pays?

POLLY.

Oh ! non, monsieur; il y a si long-temps que je l'ai quitté !

MONROSE.

Et qui sont vos parents, je vous prie?

POLLY.

Mon père était un excellent boulanger, à ce que j'ai ouï dire, et ma mère avait servi une dame de qualité.

MONROSE.

Ah ! j'entends ; c'est vous apparemment qui servez cette jeune personne dont on m'a tant parlé ; je me méprenais.

POLLY.

Vous me faites bien de l'honneur.

MONROSE.

Vous savez sans doute qui est votre maîtresse ?

POLLY.

Oui, monsieur ; c'est la plus douce, la plus aimable fille, la plus courageuse dans le malheur.

MONROSE.

Elle est donc malheureuse ?

POLLY.

Oui, monsieur, et moi aussi ; mais j'aime mieux la servir que d'être heureuse.

MONROSE.

Mais je vous demande si vous ne connaissez pas sa famille.

POLLY.

Monsieur, ma maîtresse veut être inconnue : elle n'a point de famille ; que me demandez-vous là ? pourquoi ces questions ?

MONROSE.

Une inconnue ! O ciel si long-temps impitoyable ! s'il était possible qu'à la fin je pusse !... Mais quelles vaines chimères ! Dites-moi, je vous prie, quel est l'âge de votre maîtresse.

POLLY.

Oh ! pour son âge, on peut le dire ; car elle est bien au-dessus de son âge ; elle a dix-huit ans.

MONROSE.

Dix-huit ans !... hélas ! ce serait précisément l'âge qu'aurait ma malheureuse Monrose, ma chère fille, seul reste de ma maison, seul enfant que mes mains aient pu caresser dans son berceau : dix-huit ans ?...

POLLY.

Oui, monsieur, et moi je n'en ai que vingt-deux : il n'y a pas une si grande différence. Je ne sais pas pourquoi vous faites tout seul tant de réflexions sur son âge.

MONROSE.

Dix-huit ans ! et née dans ma patrie ! et elle veut être inconnue ! je ne me possède plus : il faut, avec votre permission, que je la voie, que je lui parle tout-à-l'heure.

POLLY.

Ces dix-huit ans tournent la tête à ce bon vieux gentilhomme. Monsieur, il est impossible que vous voyiez à présent ma maîtresse ; elle est dans l'affliction la plus cruelle.

MONROSE.

Ah ! c'est pour cela même que je veux la voir.

POLLY.

De nouveaux chagrins qui l'ont accablée, qui ont déchiré son cœur, lui ont fait perdre l'usage de ses sens. Hélas ! elle n'est pas de ces filles qui s'évanouissent pour peu de chose. Elle est à peine revenue à elle, et le peu de repos qu'elle goûte dans ce moment est un repos mêlé de trouble et d'amertume : de grace, monsieur, ménagez sa faiblesse et ses douleurs.

MONROSE.

Tout ce que vous me dites redouble mon empressement. Je suis son compatriote; je partage toutes ses afflictions; je les diminuerai peut-être : souffrez qu'avant de quitter cette ville je puisse entretenir votre maîtresse.

POLLY.

Mon cher compatriote, vous m'attendrissez : attendez encore quelques moments. Les filles qui se sont évanouies sont bien long-temps à se remettre avant de recevoir une visite. Je vais à elle : je reviendrai à vous.

SCÈNE VIII.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE, le tirant par la manche.

Monsieur, n'y a-t-il personne là?

MONROSE.

Que j'attends son retour avec des mouvements d'impatience et de trouble!

FABRICE.

Ne nous écoute-t-on point?

MONROSE.

Mon cœur ne peut suffire à tout ce qu'il éprouve.

FABRICE.

On vous cherche...

MONROSE.

Qui? quoi? comment? pourquoi? que voulez-vous dire?

FABRICE.

On vous cherche, monsieur. Je m'intéresse à ceux qui logent chez moi. Je ne sais qui vous êtes : mais on est venu me demander qui vous étiez : on rôde autour de la maison, on s'informe, on entre, on passe, on repasse, on guette, et je ne serai point surpris si, dans peu, on vous fait le même compliment qu'à cette jeune et chère demoiselle, qui est, dit-on, de votre pays.

MONROSE.

Ah ! il faut absolument que je lui parle avant de partir.

FABRICE.

Partez vite, croyez-moi ; notre ami Freeport ne serait peut-être pas d'humeur à faire pour vous ce qu'il a fait pour une belle personne de dix-huit ans.

MONROSE.

Pardon... Je ne sais... où j'étais... Je vous entendais à peine... Que faire ? où aller, mon cher hôte ? Je ne puis partir sans la voir... Venez, que je vous parle un moment dans quelque endroit plus solitaire, et surtout que je puisse ensuite entretenir cette jeune Écossaise.

FABRICE.

Ah ! je vous avais bien dit que vous seriez enfin curieux de la voir. Soyez sûr que rien n'est plus beau et plus honnête.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

FABRICE, FRÉLON, dans le café, à une table; FREEPORT, une pipe à la main, au milieu d'eux.

FABRICE.

Je suis obligé de vous l'avouer, monsieur Frélon; si tout ce qu'on dit est vrai, vous me feriez plaisir de ne plus fréquenter chez nous.

FRÉLON.

Tout ce qu'on dit est toujours faux : quelle mouche vous pique, monsieur Fabrice?

FABRICE.

Vous venez écrire ici vos feuilles : mon café passera pour une boutique de poison.

FREEPORT, se retournant vers Fabrice.

Ceci mérite qu'on y pense, voyez-vous?

FABRICE.

On prétend que vous dites du mal de tout le monde.

FREEPORT, à Frélon.

De tout le monde, entendez-vous? c'est trop.

FABRICE.

On commence même à dire que vous êtes un délateur, un fripon; mais je ne veux pas le croire.

FREEPORT, à Frélon.

Un fripon... entendez-vous? cela passe la raillerie.

FRÉLON.

Je suis un compilateur illustre, un homme de goût.

FABRICE.

De goût ou de dégoût, vous me faites tort, vous dis-je.

FRÉLON.

Au contraire, c'est moi qui achalande votre café; c'est moi qui l'ai mis à la mode; c'est ma réputation qui vous attire du monde.

FABRICE.

Plaisante réputation! celle d'un espion, d'un malhonnête homme (pardonnez si je répète ce qu'on dit), et d'un mauvais auteur!

FRÉLON.

Monsieur Fabrice, monsieur Fabrice, arrêtez, s'il vous plaît: on peut attaquer mes mœurs; mais pour ma réputation d'auteur, je ne le souffrirai jamais.

FABRICE.

Laissez là vos écrits: savez-vous bien, puisqu'il faut tout vous dire, que vous êtes soupçonné d'avoir voulu perdre mademoiselle Lindane?

FREEPORT.

Si je le croyais, je le noierais de mes mains, quoique je ne sois pas méchant.

FABRICE.

On prétend que c'est vous qui l'avez accusée d'être Écossaise, et qui avez aussi accusé ce brave gentilhomme de là haut d'être Écossais.

FRÉLON.

Eh bien ! quel mal y a-t-il à être de son pays ?

FABRICE.

On prétend que vous avez eu plusieurs conférences avec les gens de cette dame si colère qui est venue ici, et avec ceux de ce milord qui n'y vient plus, que vous redites tout, que vous envenimez tout.

FREEPORT, à Frélon.

Seriez-vous un fripon, en effet ? Je ne les aime pas, au moins.

FABRICE.

Ah ! Dieu merci, je crois que j'aperçois enfin notre milord.

FREEPORT.

Un milord ! adieu. Je n'aime pas plus les grands seigneurs que les mauvais écrivains.

FABRICE.

Celui-ci n'est pas un grand seigneur comme un autre.

FREEPORT.

Ou comme un autre, ou différent d'un autre, n'importe. Je ne me gêne jamais, et je sors. Mon ami, je ne sais ; il me revient toujours dans la tête une idée de notre jeune Écossaise : je reviendrai incessamment ; oui, je reviendrai ; je veux lui parler sérieusement : serviteur. Cette Écossaise est belle et honnête. Adieu. (en revenant.) Dites-lui de ma part que je pense beaucoup de bien d'elle.

SCÈNE II.

LORD MURRAY, pensif et agité ; FRÉLON, lui fesant la révérence, qu'il ne regarde pas ; FABRICE, s'éloignant un peu.

LORD MURRAY, à Fabrice, d'un air distrait.

Je suis très aise de vous revoir, mon brave et honnête homme : comment se porte cette belle et respectable personne que vous avez le bonheur de posséder chez vous ?

FABRICE.

Milord, elle a été très malade depuis qu'elle ne vous a vu ; mais je suis sûr qu'elle se portera mieux aujourd'hui.

LORD MURRAY.

Grand Dieu, protecteur de l'innocence, je t'implore pour elle ! daigne te servir de moi pour rendre justice à la vertu, et pour tirer d'oppression les infortunés ! Graces à tes bontés et à mes soins, tout m'annonce un succès favorable. (à Fabrice.) Ami, laisse-moi parler en particulier à cet homme. (en montrant Frélon.)

FRÉLON, à Fabrice.

Eh bien ! tu vois qu'on t'avait bien trompé sur mon compte, et que j'ai du crédit à la cour.

FABRICE, en sortant.

Je ne vois point cela.

LORD MURRAY, à Frélon.

Mon ami.

FRÉLON.

Monseigneur, permettez-vous que je vous dédie un tome ?...

LORD MURRAY.

Non ; il ne s'agit point de dédicace. C'est vous qui avez appris à mes gens l'arrivée de ce vieux gentilhomme venu d'Écosse ; c'est vous qui l'avez dépeint ; qui êtes allé faire le même rapport aux gens du ministre d'état.

FRÉLON.

Monseigneur, je n'ai fait que mon devoir.

LORD MURRAY, lui donnant quelques guinées.

Vous m'avez rendu service, sans le savoir ; je ne regarde pas à l'intention : on prétend que vous vouliez nuire, et que vous avez fait du bien ; tenez, voilà pour le bien que vous avez fait ; mais si vous vous avisez jamais de prononcer le nom de cet homme, et de mademoiselle Lindane, je vous ferai jeter par les fenêtres de votre grenier. Allez.

FRÉLON.

Grand merci, monseigneur. Tout le monde me dit des injures, et me donne de l'argent : je suis bien plus habile que je ne croyais.

SCÈNE III.

LORD MURRAY, POLLY.

LORD MURRAY, seul un moment.

Un vieux gentilhomme arrivé d'Écosse, Lindane

née dans le même pays ! Hélas ! s'il était possible que je pusse réparer les torts de mon père ! si le ciel permettait... ! Entrons. (à Polly, qui sort de la chambre de Lindane.) Chère Polly, n'es-tu pas bien étonnée que j'aie passé tant de temps sans venir ici ? deux jours entiers !... je ne me le pardonnerais jamais, si je ne les avais employés pour la respectable fille de milord Monrose : les ministres étaient à Windsor ; il a fallu y courir. Va, le ciel t'inspira bien quand tu te rendis à mes prières, et que tu m'appris le secret de sa naissance.

POLLY.

J'en tremble encore ; ma maîtresse me l'avait tant défendu ! Si je lui donnais le moindre chagrin, je mourrais de douleur. Hélas ! votre absence lui a causé aujourd'hui un assez long évanouissement, et je me serais évanouie aussi, si je n'avais pas eu besoin de mes forces pour la secourir.

LORD MURRAY.

Tiens, voilà pour l'évanouissement où tu as eu envie de tomber.

POLLY.

Milord, j'accepte vos dons : je ne suis pas si fière que la belle Lindane, qui n'accepte rien, et qui feint d'être à son aise, quand elle est dans la plus extrême indigence.

LORD MURRAY.

Juste ciel ! la fille de Monrose dans la pauvreté ! malheureux que je suis ! que m'as-tu dit ? combien je suis coupable ! que je vais tout réparer ! que son sort changera ! hélas ! pourquoi me l'a-t-elle caché ?

POLLY.

Je crois que c'est la seule fois de sa vie qu'elle vous trompera.

LORD MURRAY.

Entrons, entrons vite; jetons-nous à ses pieds; c'est trop tarder.

POLLY.

Ah, milord! gardez-vous-en bien; elle est actuellement avec un gentilhomme si vieux, si vieux, qui est de son pays, et ils se disent des choses si intéressantes!

LORD MURRAY.

Quel est-il ce vieux gentilhomme, pour qui je m'intéresse déja comme elle?

POLLY.

Je l'ignore.

LORD MURRAY.

O destinée! juste ciel! pourrais-tu faire que cet homme fût ce que je desire qu'il soit? Et que se disaient-ils, Polly?

POLLY.

Milord, ils commençaient à s'attendrir; et comme ils s'attendrissaient, ce bon homme n'a pas voulu que je fusse présente, et je suis sortie.

SCÈNE IV.

LADY ALTON, LORD MURRAY, POLLY.

LADY ALTON.

Ah ! je vous y prends enfin, perfide ! me voilà sûre de votre inconstance, de mon opprobre, et de votre intrigue.

LORD MURRAY.

Oui, madame, vous êtes sûre de tout. (à part.) Quel contre-temps effroyable !

LADY ALTON.

Monstre ! perfide !

LORD MURRAY.

Je puis être un monstre à vos yeux, et je n'en suis pas fâché ; mais pour perfide, je suis très loin de l'être : ce n'est pas mon caractère. Avant d'en aimer une autre, je vous ai déclaré que je ne vous aimais plus.

LADY ALTON.

Après une promesse de mariage ! scélérat ! après m'avoir juré tant d'amour !

LORD MURRAY.

Quand je vous ai juré de l'amour, j'en avais ; quand je vous ai promis de vous épouser, je voulais tenir ma parole.

LADY ALTON.

Eh ! qui t'a empêché de tenir ta parole, parjure ?

LORD MURRAY.

Votre caractère, vos emportements : je me mariais pour être heureux, et j'ai vu que nous ne l'aurions été ni l'un ni l'autre.

LADY ALTON.

Tu me quittes pour une vagabonde, pour une aventurière.

LORD MURRAY.

Je vous quitte pour la vertu, pour la douceur, et pour les graces.

LADY ALTON.

Traître ! tu n'es pas où tu crois en être ; je me vengerai plus tôt que tu ne penses.

LORD MURRAY.

Je sais que vous êtes vindicative, envieuse plutôt que jalouse, emportée plutôt que tendre : mais vous serez forcée à respecter celle que j'aime.

LADY ALTON.

Allez, lâche, je connais l'objet de vos amours mieux que vous ; je sais qui elle est ; je sais qui est l'étranger arrivé aujourd'hui pour elle ; je sais tout : des hommes plus puissants que vous sont instruits de tout ; et bientôt on vous enlévera l'indigne objet pour qui vous m'avez méprisée.

LORD MURRAY.

Que veut-elle dire, Polly ? elle me fait mourir d'inquiétude.

POLLY.

Et moi de peur. Nous sommes perdus.

LORD MURRAY.

Ah! madame, arrêtez-vous; un mot; expliquez-vous, écoutez...

LADY ALTON.

Je n'écoute point, je ne réponds rien, je ne m'explique point. Vous êtes, comme je vous l'ai déja dit, un inconstant, un volage, un cœur faux, un traître, un perfide, un homme abominable.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

LORD MURRAY, POLLY.

LORD MURRAY.

Que prétend cette furie? que la jalousie est affreuse! O ciel! fais que je sois toujours amoureux, et jamais jaloux! Que veut-elle? elle parle de faire enlever ma chère Lindane et cet étranger; que veut-elle dire? sait-elle quelque chose?

POLLY.

Hélas! il faut vous l'avouer; ma maîtresse est arrêtée par l'ordre du gouvernement: je crois que je le suis aussi; et, sans un gros homme, qui est la bonté même, et qui a bien voulu être notre caution, nous serions en prison à l'heure que je vous parle: on m'avait fait jurer de n'en rien dire; mais le moyen de se taire avec vous?

LORD MURRAY.

Qu'ai-je entendu? quelle aventure! eh! que de revers

accumulés en foule! Je vois que le nom de ta maîtresse est toujours suspect. Hélas! ma famille a fait tout le malheur de la sienne: le ciel, la fortune, mon amour, l'équité, la raison, allaient tout réparer; la vertu m'inspirait; le crime s'oppose à tout ce que je tente: il ne triomphera pas. N'alarme point ta maîtresse; je cours chez le ministre, je vais tout presser, tout faire. Je m'arrache au bonheur de la voir pour celui de la servir. Je cours, et je revole. Dis-lui bien que je m'éloigne parceque je l'adore.

(Il sort.)

POLLY.

Voilà d'étranges aventures! je vois que ce monde-ci n'est qu'un combat perpétuel des méchants contre les bons, et qu'on en veut toujours aux pauvres filles.

SCÈNE VI.

MONROSE, LINDANE; POLLY reste un moment, et sort à un signe que lui fait sa maîtresse.

MONROSE.

Chaque mot que vous m'avez dit me perce l'ame. Vous, née dans le Locaber! et témoin de tant d'horreurs! persécutée, errante, et si malheureuse avec des sentiments si nobles!

LINDANE.

Peut-être je dois ces sentiments mêmes à mes malheurs; peut-être, si j'avais été élevée dans le luxe et la

mollesse, cette ame, qui s'est fortifiée par l'infortune, n'eût été que faible.

MONROSE.

O vous, digne du plus beau sort du monde, cœur magnanime, ame élevée! vous m'avouez que vous êtes d'une de ces familles proscrites dont le sang a coulé sur les échafauds, dans nos guerres civiles, et vous vous obstinez à me cacher votre nom et votre naissance!

LINDANE.

Ce que je dois à mon père me force au silence: il est proscrit lui-même; on le cherche, je l'exposerais peut-être si je me nommais: vous m'inspirez du respect et de l'attendrissement; mais je ne vous connais pas: je dois tout craindre. Vous voyez que je suis suspecte moi-même; que je suis arrêtée et prisonnière; un mot peut me perdre.

MONROSE.

Hélas! un mot ferait peut-être la première consolation de ma vie. Dites-moi du moins quel âge vous aviez quand la destinée cruelle vous sépara de votre père, qui fut depuis si malheureux.

LINDANE.

Je n'avais que cinq ans.

MONROSE.

Grand Dieu, qui avez pitié de moi! toutes ces époques rassemblées, toutes les choses qu'elle m'a dites, sont autant de traits de lumière qui m'éclairent dans les ténèbres où je marche. O Providence! ne t'arrête point dans tes bontés!

LINDANE.

Quoi! vous versez des larmes! Hélas! tout ce que je vous ai dit m'en fait bien répandre.

MONROSE, s'essuyant les yeux.

Achevez, je vous en conjure. Quand votre père eut quitté sa famille pour ne la plus revoir, combien restâtes-vous auprès de votre mère?

LINDANE.

J'avais dix ans quand elle mourut, dans mes bras, de douleur et de misère, et que mon frère fut tué dans une bataille.

MONROSE.

Ah! je succombe! Quel moment et quel souvenir! Chère et malheureuse épouse!... fils heureux d'être mort, et de n'avoir pas vu tant de désastres! Reconnaîtriez-vous ce portrait? (Il tire un portrait de sa poche.)

LINDANE.

Que vois-je? est-ce un songe? c'est le portrait même de ma mère : mes larmes l'arrosent, et mon cœur, qui se fend, s'échappe vers vous.

MONROSE.

Oui, c'est là votre mère, et je suis ce père infortuné dont la tête est proscrite, et dont les mains tremblantes vous embrassent.

LINDANE.

Je respire à peine! où suis-je? Je tombe à vos genoux! Voici le premier instant heureux de ma vie... O mon père!... hélas! comment osez-vous venir dans cette ville? je tremble pour vous au moment que je goûte le bonheur de vous voir.

MONROSE.

Ma chère fille, vous connaissez toutes les infortunes de notre maison; vous savez que la maison des Murray, toujours jalouse de la nôtre, nous plongea dans ce précipice. Toute ma famille a été condamnée; j'ai tout perdu. Il me restait un ami qui pouvait, par son crédit, me tirer de l'abyme où je suis, qui me l'avait promis: j'apprends, en arrivant, que la mort me l'a enlevé, qu'on me cherche en Écosse, que ma tête y est à prix. C'est sans doute le fils de mon ennemi qui me persécute encore: il faut que je meure de sa main, ou que je lui arrache la vie.

LINDANE.

Vous venez, dites-vous, pour tuer milord Murray?

MONROSE.

Oui, je vous vengerai, je vengerai ma famille, ou je périrai; je ne hasarde qu'un reste de jours déja proscrits.

LINDANE.

O fortune! dans quelle nouvelle horreur tu me rejettes! Que faire? quel parti prendre? Ah, mon père!

MONROSE.

Ma fille, je vous plains d'être née d'un père si malheureux.

LINDANE.

Je suis plus à plaindre que vous ne pensez... Êtes-vous bien résolu à cette entreprise funeste?

MONROSE.

Résolu comme à la mort.

LINDANE.

Mon père, je vous conjure, par cette vie fatale que vous m'avez donnée, par vos malheurs, par les miens, qui sont peut-être plus grands que les vôtres, de ne me pas exposer à l'horreur de vous perdre lorsque je vous retrouve... Ayez pitié de moi, épargnez votre vie et la mienne.

MONROSE.

Vous m'attendrissez; votre voix pénètre mon cœur; je crois entendre celle de votre mère. Hélas! que voulez-vous?

LINDANE.

Que vous cessiez de vous exposer, que vous quittiez cette ville si dangereuse pour vous... et pour moi... Oui, c'en est fait, mon parti est pris. Mon père, je renoncerai à tout pour vous... oui, à tout... Je suis prête à vous suivre: je vous accompagnerai, s'il le faut, dans quelque île affreuse des Orcades; je vous y servirai de mes mains; c'est mon devoir, je le remplirai... C'en est fait, partons.

MONROSE.

Vous voulez que je renonce à vous venger?

LINDANE.

Cette vengeance me ferait mourir: partons, vous dis-je.

MONROSE.

Eh bien! l'amour paternel l'emporte: puisque vous avez le courage de vous attacher à ma funeste destinée, je vais tout préparer pour que nous quittions

Londres avant qu'une heure se passe ; soyez prête, et recevez encore mes embrassements et mes larmes.

SCÈNE VII.

LINDANE, POLLY.

LINDANE.

C'en est fait, ma chère Polly, je ne reverrai plus milord Murray ; je suis morte pour lui.

POLLY.

Vous rêvez, mademoiselle ; vous le reverrez dans quelques minutes. Il était ici tout-à-l'heure.

LINDANE.

Il était ici, et il ne m'a point vue ! c'est là le comble. O mon malheureux père ! que ne suis-je partie plus tôt !

POLLY.

S'il n'avait pas été interrompu par cette détestable milady Alton...

LINDANE.

Quoi ! c'est ici même qu'il l'a vue pour me braver, après avoir été trois jours sans me voir, sans m'écrire ! Peut-on plus indignement se voir outrager ? Va, sois sûre que je m'arracherais la vie dans ce moment, si ma vie n'était pas nécessaire à mon père.

POLLY.

Mais, mademoiselle, écoutez-moi donc ; je vous jure que milord...

LINDANE.

Lui perfide! c'est ainsi que sont faits les hommes! Père infortuné, je ne penserai désormais qu'à vous.

POLLY.

Je vous jure que vous avez tort, que milord n'est point perfide, que c'est le plus aimable homme du monde, qu'il vous aime de tout son cœur, qu'il m'en a donné des marques.

LINDANE.

La nature doit l'emporter sur l'amour : je ne sais où je vais, je ne sais ce que je deviendrai; mais sans doute je ne serai jamais si malheureuse que je le suis.

POLLY.

Vous n'écoutez rien : reprenez vos esprits, ma chère maîtresse; on vous aime.

LINDANE.

Ah! Polly, es-tu capable de me suivre ?

POLLY.

Je vous suivrai jusqu'au bout du monde : mais on vous aime, vous dis-je.

LINDANE.

Laisse-moi, ne me parle point de milord. Hélas! quand il m'aimerait, il faudrait partir encore. Ce gentilhomme que tu as vu avec moi...

POLLY.

Eh bien?

LINDANE.

Viens, tu apprendras tout : les larmes, les soupirs, me suffoquent. Suis-moi, et sois prête à partir.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LINDANE, FREEPORT, FABRICE.

FABRICE.

Cela perce le cœur, mademoiselle : Polly fait votre paquet, vous nous quittez.

LINDANE.

Mon cher hôte, et vous, monsieur, à qui je dois tant, vous qui avez déployé un caractère si généreux, vous qui ne me laissez que la douleur de ne pouvoir reconnaître vos bienfaits, je ne vous oublierai de ma vie.

FREEPORT.

Qu'est-ce donc que tout cela ? qu'est-ce que c'est que ça ? qu'est-ce que ça ? Si vous êtes contente de nous, il ne faut point vous en aller : est-ce que vous craignez quelque chose ? Vous avez tort ; une fille n'a rien à craindre.

FABRICE.

Monsieur Freeport, ce vieux gentilhomme qui est de son pays[1], fait aussi son paquet. Mademoiselle pleurait, et ce monsieur pleurait aussi, et ils partent ensemble. Je pleure aussi en vous parlant.

FREEPORT.

Je n'ai pleuré de ma vie : fi ! que cela est sot de pleu-

rer ! les yeux n'ont point été donnés à l'homme pour cette besogne. Je suis affligé, je ne le cache pas ; et quoiqu'elle soit fière, comme je le lui ai dit, elle est si honnête qu'on est fâché de la perdre. Je veux que vous m'écriviez, si vous vous en allez, mademoiselle : je vous ferai toujours du bien... Nous nous retrouverons peut-être un jour, que sait-on? Ne manquez pas de m'écrire... n'y manquez pas.

LINDANE.

Je vous le jure avec la plus vive reconnaissance ; et si jamais la fortune...

FREEPORT.

Ah ! mon ami Fabrice, cette personne-là est très bien née. Je serais très aise de recevoir de vos lettres : n'allez pas y mettre de l'esprit, au moins.

FABRICE.

Mademoiselle, pardonnez ; mais je songe que vous ne pouvez partir, que vous êtes ici sous la caution de M. Freeport, et qu'il perd cinq cents guinées si vous nous quittez.

LINDANE.

O ciel ! autre infortune, autre humiliation : quoi ! il faudrait que je fusse enchaînée ici, et que milord... et mon père...

FREEPORT, à Fabrice.

Oh ! qu'à cela ne tienne : quoiqu'elle ait je ne sais quoi qui me touche, qu'elle parte si elle en a envie : il ne faut point gêner les filles. Je me soucie de cinq cents guinées comme de rien. (bas à Fabrice.) Fourre-lui encore les cinq cents autres guinées dans sa valise. Al-

lez, mademoiselle, partez quand il vous plaira : écrivez-moi, revoyez-moi quand vous reviendrez... car j'ai conçu pour vous beaucoup d'estime et d'affection.

SCÈNE II.

LORD MURRAY ET SES GENS dans l'enfoncement; LINDANE ET LES PRÉCÉDENTS sur le devant.

LORD MURRAY, à ses gens.

Restez ici, vous : vous, courez à la chancellerie, et rapportez-moi le parchemin qu'on expédie, dès qu'il sera scellé. Vous, qu'on aille préparer tout dans la nouvelle maison que je viens de louer. (Il tire un papier de sa poche et le lit.) Quel bonheur d'assurer le bonheur de Lindane!

LINDANE, à Polly.

Hélas! en le voyant, je me sens déchirer le cœur.

FREEPORT.

Ce milord-là vient toujours mal-à-propos : il est si beau et si bien mis qu'il me déplaît souverainement; mais, après tout, que cela me fait-il? j'ai quelque affection... mais je n'aime point, moi. Adieu, mademoiselle.

LINDANE.

Je ne partirai point sans vous témoigner encore ma reconnaissance et mes regrets.

FREEPORT.

Non, non; point de ces cérémonies-là, vous m'attendririez peut-être : je vous dis que je n'aime point... je vous verrai pourtant encore une fois; je resterai dans

la maison, je veux vous voir partir. Allons, Fabrice, aider ce bon gentilhomme de là haut : je me sens, vous dis-je, de la bonne volonté pour cette demoiselle.

SCÈNE III.

LORD MURRAY, LINDANE, POLLY.

LORD MURRAY.

Enfin donc je goûte en liberté le charme de votre vue. Dans quelle maison vous êtes ! elle ne vous convient pas : une plus digne de vous vous attend. Quoi ! belle Lindane, vous baissez les yeux, et vous pleurez ! Quel est ce gros homme qui vous parlait? vous aurait-il causé quelque chagrin ? il en porterait la peine sur l'heure.

LINDANE, en essuyant ses larmes.

Hélas ! c'est un bon homme, un homme grossièrement vertueux, qui a eu pitié de moi dans mon cruel malheur, qui ne m'a point abandonnée, qui n'a pas insulté à mes disgraces, qui n'a point parlé ici longtemps à ma rivale en dédaignant de me voir ; qni, s'il m'avait aimée, n'aurait point passé trois jours sans m'écrire.

LORD MURRAY.

Ah ! croyez que j'aimerais mieux mourir que de mériter le moindre de vos reproches : je n'ai été absent que pour vous, je n'ai songé qu'à vous, je vous ai servie malgré vous ; si, en revenant ici, j'ai trouvé cette femme vindicative et cruelle qui voulait vous perdre,

je ne me suis échappé un moment que pour prévenir ses desseins funestes. Grand dieu ! moi, ne vous avoir pas écrit!

LINDANE.

Non.

LORD MURRAY.

Elle a, je le vois bien, intercepté mes lettres : sa méchanceté augmente encore, s'il se peut, ma tendresse; qu'elle rappelle la vôtre. Ah! cruelle, pourquoi m'avez-vous caché votre nom illustre, et l'état malheureux où vous êtes, si peu fait pour ce grand nom?

LINDANE.

Qui vous l'a dit?

LORD MURRAY, montrant Polly.

Elle-même, votre confidente.

LINDANE.

Quoi ! tu m'as trahie?

POLLY.

Vous vous trahissiez vous-même; je vous ai servie.

LINDANE.

Eh bien ! vous me connaissez : vous savez quelle haine a toujours divisé nos deux maisons; votre père a fait condamner le mien à la mort; il m'a réduite à cet état que j'ai voulu vous cacher. Et vous, son fils ! vous ! vous osez m'aimer !

LORD MURRAY.

Je vous adore, et je le dois : c'est à mon amour à réparer les cruautés de mon père ; c'est une justice de la Providence. Mon cœur, ma fortune, mon sang est à vous, confondons ensemble deux noms ennemis : j'ap-

porte à vos pieds le contrat de notre mariage; daignez l'honorer de ce nom qui m'est si cher. Puissent les remords et l'amour du fils réparer les fautes du père !

LINDANE.

Hélas ! il faut que je parte, et que je vous quitte pour jamais.

LORD MURRAY.

Que vous partiez ! que vous me quittiez ! Vous me verrez plutôt expirer à vos pieds. Hélas ! daignez-vous m'aimer ?

POLLY.

Vous ne partirez point, mademoiselle ; j'y mettrai bon ordre : vous prenez toujours des résolutions désespérées. Milord, secondez-moi bien.

LORD MURRAY.

Eh ! qui a pu vous inspirer le dessein de me fuir, de rendre tous mes soins inutiles ?

LINDANE.

Mon père.

LORD MURRAY.

Votre père ? Eh ! où est-il ? que veut-il ? que ne me parlez-vous ?

LINDANE.

Il est ici : il m'emmène; c'en est fait.

LORD MURRAY.

Non, je jure par vous qu'il ne vous enlévera pas. Il est ici ? conduisez-moi à ses pieds.

LINDANE.

Ah ! cher amant, gardez qu'il ne vous voie ; il n'est venu ici que pour finir ses malheurs en vous arrachant

la vie, et je ne fuyais avec lui que pour détourner cette horrible résolution.

LORD MURRAY.

La vôtre est plus cruelle : croyez que je ne le crains pas, et que je le ferai rentrer en lui-même. (En se retournant.) Quoi! on n'est pas encore revenu? Ciel! que le mal se fait rapidement, et le bien avec lenteur!

LINDANE.

Le voici qui vient me chercher : si vous m'aimez, ne vous montrez pas à lui, privez-vous de ma vue, épargnez-lui l'horreur de la vôtre, écartez-vous du moins pour quelque temps.

LORD MURRAY.

Ah! que c'est avec regret! mais vous m'y forcez : je vais rentrer; je vais prendre des armes qui pourront faire tomber les siennes de ses mains.

SCÈNE IV.

MONROSE, LINDANE.

MONROSE.

Allons, ma chère fille, seul soutien, unique consolation de ma déplorable vie!

LINDANE.

Malheureux père d'une infortunée, je ne vous abandonnerai jamais : cependant daignez souffrir que je reste encore.

MONROSE.

Quoi! après m'avoir si fort pressé vous-même de

partir! après m'avoir offert de me suivre dans les déserts où nous allons cacher nos disgraces! avez-vous changé de dessein? avez-vous retrouvé et perdu en si peu de temps le sentiment de la nature?

LINDANE.

Je n'ai point changé, j'en suis incapable... je vous suivrai... mais, encore une fois, attendez quelque temps; accordez cette grace à celle qui vous doit des jours si remplis d'orages; ne me refusez pas des instants précieux.

MONROSE.

Ils sont précieux en effet, et vous les perdez: songez-vous que nous sommes à chaque moment en danger d'être découverts, que vous avez été arrêtée, qu'on me cherche, que vous pouvez voir demain votre père périr par le dernier supplice?

LINDANE.

Ces mots sont un coup de foudre pour moi: je n'y résiste plus; j'ai honte d'avoir tardé... Cependant j'avais quelque espoir... N'importe, vous êtes mon père, je vous suis. Ah! malheureuse!

SCÈNE V.

FREEPORT ET FABRICE paraissant d'un côté, tandis que MONROSE ET SA FILLE parlent de l'autre.

FREEPORT, à Fabrice.

Sa suivante a pourtant remis son paquet dans sa chambre; elles ne partiront point. J'en suis bien aise;

je m'accoutumais à elle : je ne l'aime point ; mais elle est si bien née que je la voyais partir avec une espèce d'inquiétude que je n'ai jamais sentie, une espèce de trouble... je ne sais quoi de fort extraordinaire.

MONROSE, à Freeport.

Adieu, monsieur; nous partons le cœur plein de vos bontés : je n'ai jamais connu de ma vie un plus digne homme que vous ; vous me faites pardonner au genre humain.

FREEPORT.

Vous partez donc avec cette dame ? je n'approuve point cela; vou devriez rester. Il me vient des idées qui vous conviendront peut-être : demeurez.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS ; LORD MURRAY, dans le fond, recevant un rouleau de parchemin de la main de ses gens.

LORD MURRAY.

Ah! je le tiens enfin ce gage de mon bonheur! Soyez béni, ô ciel! qui m'avez secondé.

FREEPORT.

Quoi! verrai-je toujours ce maudit milord? Que cet homme me choque avec ses graces!

MONROSE, à sa fille, tandis que milord Murray parle à son domestique.

Quel est cet homme, ma fille?

LINDANE.

Mon père, c'est... O ciel! ayez pitié de nous.

FABRICE.

Monsieur, c'est milord Murray, le plus galant homme de la cour, le plus généreux.

MONROSE.

Murray! grand Dieu! mon fatal ennemi, qui vient encore insulter à tant de malheurs! (Il tire son épée.) Il aura le reste de ma vie, ou moi la sienne.

LINDANE.

Que faites-vous, mon père? arrêtez.

MONROSE.

Cruelle fille! c'est ainsi que vous me trahissez?

FABRICE, se jetant au-devant de Monrose.

Monsieur, point de violence dans ma maison, je vous en conjure; vous me perdriez.

FREEPORT.

Pourquoi empêcher les gens de se battre quand ils en ont envie? les volontés sont libres, laissez-les faire.

LORD MURRAY, toujours au fond du théâtre, à Monrose.

Vous êtes le père de cette respectable personne, n'est-il pas vrai?

LINDANE.

Je me meurs.

MONROSE.

Oui, puisque tu le sais, je ne le désavoue pas. Viens, fils cruel d'un père cruel, achève de te baigner dans mon sang.

FABRICE.

Monsieur, encore une fois...

LORD MURRAY.

Ne l'arrêtez pas, j'ai de quoi le désarmer. (Il tire son épée.)

LINDANE, entre les bras de Polly.

Cruel !... oseriez-vous !...

LORD MURRAY.

Oui, j'ose... Père de la vertueuse Lindane, je suis le fils de votre ennemi. (Il jette son épée.) C'est ainsi que je me bats contre vous.

FREEPORT.

En voici bien d'une autre !

LORD MURRAY.

Percez mon cœur d'une main ; mais de l'autre prenez cet écrit ; lisez, et connaissez-moi. (Il lui donne le rouleau.)

MONROSE.

Que vois-je ? ma grace ! le rétablissement de ma maison ! O ciel ! et c'est à vous, c'est à vous, Murray, que je dois tout ? Ah ! mon bienfaiteur !... (Il veut se jeter à ses pieds.) Vous triomphez de moi plus que si j'étais tombé sous vos coups.

LINDANE.

Ah ! que je suis heureuse ! mon amant est digne de moi.

LORD MURRAY.

Embrassez-moi, mon père.

MONROSE.

Hélas ! eh ! commen treconnaître tant de générosité ?

LORD MURRAY, en montrant Lindane.

Voilà ma récompense.

MONROSE.

Le père et la fille sont à vos genoux pour jamais.

FREEPORT, à Fabrice.

Mon ami, je me doutais bien que cette demoiselle n'était pas faite pour moi; mais, après tout, elle est tombée en bonnes mains, et cela me fait plaisir.

FIN DE L'ÉCOSSAISE.

VARIANTES

DE L'ÉCOSSAISE.

ACTE PREMIER.

Sc. III. — Édition de 1768 :

UN SECOND.

Tes feuilles sont des feuilles de chêne : la vérité est que le grand Turc arme puissamment pour faire une descente à la Virginie, et que c'est ce qui fait tomber les fonds publics.

Sc. III. —

LE SECOND.

Et moi je vous dis que les fonds baissent, et qu'il faut envoyer un autre ambassadeur à la Porte.

ACTE DEUXIÈME.

Sc. III. — Édition de 1760 :

LADY ALTON.

Ah ! je respire ! Les grandes passions veulent être servies par des gens sans scrupule. *Je n'aime ni les demi-vengeances ni les demi-fripons.* Je veux que le vaisseau aille à pleines voiles, etc.

ACTE CINQUIÈME.

Sc. VI. — Ibid.

MONROSE.

...Ah ! mon bienfaiteur !... ôtez-moi plutôt cette vie, pour me punir d'avoir attenté à la vôtre.

FIN DES VARIANTES DE L'ÉCOSSAISE.

LE DROIT
DU SEIGNEUR,

COMÉDIE.

18 janvier 1762.

PERSONNAGES.

LE MARQUIS DU CARRAGE.
LE CHEVALIER DE GERNANCE.
MÉTAPROSE, bailli.
MATHURIN, fermier.
DIGNANT, ancien domestique.
ACANTHE, élevée chez Dignant.
BERTHE, seconde femme de Dignant.
COLETTE.
CHAMPAGNE.
DOMESTIQUES.

La scène est en Picardie; et l'action, du temps de Henri II.

LE DROIT
DU SEIGNEUR.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MATHURIN, LE BAILLI.

MATHURIN.

Écoutez-moi, monsieur le magister :
Vous savez tout, du moins vous avez l'air
De tout savoir ; car vous lisez sans cesse
Dans l'almanach. D'où vient que ma maîtresse
S'appelle Achante, et n'a point d'autre nom ?
D'où vient cela ?

LE BAILLI.

Plaisante question !
Eh que t'importe ?

MATHURIN.

Oh ! cela me tourmente :
J'ai mes raisons.

LE BAILLI.

Elle s'appelle Acanthe :

C'est un beau nom ; il vient du grec *Anthos*,
Que les Latins ont depuis nommé *Flos*.
Flos se traduit par *Fleur ;* et ta future
Est une fleur que la belle nature,
Pour la cueillir, façonna de sa main :
Elle fera l'honneur de ton jardin.
Qu'importe un nom ? chaque père à sa guise
Donne des noms aux enfants qu'on baptise.
Acanthe a pris son nom de son parrain,
Comme le tien te nomma Mathurin.

MATHURIN.

Acanthe vient du grec ?

LE BAILLI.

Chose certaine.

MATHURIN.

Et Mathurin, d'où vient-il ?

LE BAILLI.

Ah ! qu'il vienne
De Picardie ou d'Artois, un savant
A ces mots-là s'arrête rarement.
Tu n'as point de nom, toi ; ce n'est qu'aux belles
D'en avoir un, car il faut parler d'elles.

MATHURIN.

Je ne sais, mais ce mot grec me déplaît.
Maître, je veux qu'on soit ce que l'on est :
Ma maîtresse est villageoise, et je gage
Que ce nom-là n'est pas de mon village.
Acanthe, soit. Son vieux père Dignant
Semble accorder sa fille en rechignant ;
Et cette fille, avant d'être ma femme,

Paraît aussi rechigner dans son ame.
Oui, cette Acanthe, en un mot, cette fleur,
Si je l'en crois, me fait beaucoup d'honneur
De supporter que Mathurin la cueille.
Elle est hautaine, et dans soi se recueille,
Me parle peu, fait de moi peu de cas;
Et, quand je parle, elle n'écoute pas:
Et n'eût été Berthe sa belle-mère,
Qui haut la main régente son vieux père,
Ce mariage, en mon chef résolu,
N'aurait été, je crois, jamais conclu.

LE BAILLI.

Il l'est enfin, et de manière exacte:
Chez ses parents je t'en dresserai l'acte;
Car si je suis le magister d'ici,
Je suis bailli, je suis notaire aussi;
Et je suis prêt, dans mes trois caractères,
A te servir dans toutes tes affaires.
Que veux-tu? dis.

MATHURIN.

Je veux qu'incessamment
On me marie.

LE BAILLI.

Ah! vous êtes pressant.

MATHURIN.

Et très pressé... Voyez-vous? l'âge avance.
J'ai dans ma ferme acquis beaucoup d'aisance;
J'ai travaillé vingt ans pour vivre heureux;
Mais l'être seul!... il vaut mieux l'être deux.
Il faut se marier avant qu'on meure.

LE BAILLI.

C'est très bien dit : et quand donc ?

MATHURIN.

Tout-à-l'heure.

LE BAILLI.

Oui ; mais Colette à votre sacrement,
Mons Mathurin, peut mettre empêchement :
Elle vous aime avec quelque tendresse,
Vous et vos biens ; elle eut de vous promesse
De l'épouser.

MATHURIN.

Oh bien ! je dépromets.
Je veux pour moi m'arranger désormais ;
Car je suis riche et coq de mon village.
Colette veut m'avoir par mariage,
Et moi je veux du conjugal lien
Pour mon plaisir, et non pas pour le sien.
Je n'aime plus Colette ; c'est Acanthe,
Entendez-vous, qui seul ici me tente.
Entendez-vous, magister trop rétif ?

LE BAILLI.

Oui, j'entends bien : vous êtes trop hâtif ;
Et pour signer vous devriez attendre
Que monseigneur daignât ici se rendre :
Il vient demain ; ne faites rien sans lui.

MATHURIN.

C'est pour cela que j'épouse aujourd'hui.

LE BAILLI.

Comment ?

MATHURIN.

Eh oui : ma tête est peu savante ;
Mais on connaît la coutume impudente
De nos seigneurs de ce canton picard.
C'est bien assez qu'à nos biens on ait part,
Sans en avoir encore à nos épouses.
Des Mathurins les têtes sont jalouses :
J'aimerais mieux demeurer vieux garçon
Que d'être époux avec cette façon.
Le vilain droit !

LE BAILLI.

Mais il est fort honnête :
Il est permis de parler tête à tête
A sa sujette, afin de la tourner
A son devoir, et de l'endoctriner.

MATHURIN.

Je n'aime point qu'un jeune homme endoctrine
Cette disciple à qui je me destine ;
Cela me fâche.

LE BAILLI.

Acanthe a trop d'honneur
Pour te fâcher : c'est le droit du seigneur ;
Et c'est à nous, en personnes discrètes,
A nous soumettre aux lois qu'on nous a faites.

MATHURIN.

D'où vient ce droit ?

LE BAILLI.

Ah ! depuis bien long-temps
C'est établi... ça vient du droit des gens.

MATHURIN.

Mais sur ce pied, dans toutes les familles,
Chacun pourrait endoctriner les filles.

LE BAILLI.

Oh ! point du tout... c'est une invention
Qu'on inventa pour les gens d'un grand nom.
Car, vois-tu bien, autrefois les ancêtres
De monseigneur s'étaient rendus les maîtres
De nos aïeux, régnaient sur nos hameaux.

MATHURIN.

Ouais ! nos aïeux étaient donc de grands sots !

LE BAILLI.

Pas plus que toi. Les seigneurs du village
Devaient avoir un droit de vasselage.

MATHURIN.

Pourquoi cela ? sommes-nous pas pétris
D'un seul limon, de lait comme eux nourris ?
N'avons-nous pas comme eux des bras, des jambes,
Et mieux tournés, et plus forts, plus ingambes ;
Une cervelle avec quoi nous pensons
Beaucoup mieux qu'eux, car nous les attrapons ?
Sommes-nous pas cent contre un ? Ça m'étonne
De voir toujours qu'une seule personne
Commande en maître à tous ses compagnons,
Comme un berger fait tondre ses moutons.
Quand je suis seul, à tout cela je pense
Profondément. Je vois notre naissance
Et notre mort, à la ville, au hameau,
Se ressembler comme deux gouttes d'eau.

Pourquoi la vie est-elle différente?
Je n'en vois pas la raison : ça tourmente.
Les Mathurins et les godelureaux,
Et les baillis, ma foi ! sont tous égaux.

LE BAILLI.

C'est très bien dit, Mathurin : mais, je gage,
Si tes valets te tenaient ce langage,
Qu'un nerf de bœuf appliqué sur le dos
Réfuterait puissamment leurs propos;
Tu les ferais rentrer vite à leur place.

MATHURIN.

Oui, vous avez raison : ça m'embarrasse;
Oui, ça pourrait me donner du souci.
Mais, palsembleu, vous m'avouerez aussi
Que quand chez moi mon valet se marie,
C'est pour lui seul, non pour ma seigneurie;
Qu'à sa moitié je ne prétends en rien;
Et que chacun doit jouir de son bien.

LE BAILLI.

Si les petits à leurs femmes se tiennent,
Compère, aux grands les nôtres appartiennent.
Que ton esprit est bas, lourd, et brutal!
Tu n'as pas lu le code *féodal*.

MATHURIN.

Féodal ! qu'est-ce?

LE BAILLI.

Il tient son origine
Du mot *fides* de la langue latine :
C'est comme qui dirait...

MATHURIN.

Sais-tu qu'avec
Ton vieux latin et ton ennuyeux grec,
Si tu me dis des sottises pareilles,
Je pourrais bien frotter tes deux oreilles ?

(Il menace le bailli, qui parle toujours en reculant ; et Mathurin court après lui.)

LE BAILLI.

Je suis bailli, ne t'en avise pas.
Fides veut dire *foi*. Conviens-tu pas
Que tu dois foi, que tu dois plein hommage
A monseigneur le marquis du Carrage ?
Que tu lui dois dîmes, champart, argent?
Que tu lui dois...

MATHURIN.

Baillif outrecuidant,
Oui, je dois tout ; j'en enrage dans l'ame :
Mais, palsandié, je ne dois point ma femme,
Maudit bailli !

LE BAILLI, en s'en allant.

Va, nous savons la loi ;
Nous aurons bien ta femme ici sans toi.

SCÈNE II.

MATHURIN.

Chien de bailli ! que ton latin m'irrite !
Ah ! sans latin marions-nous bien vite ;
Parlons au père, à la fille sur-tout ;

Car ce que je veux, moi, j'en viens à bout.
Voilà comme je suis... J'ai dans ma tête
Prétendu faire une fortune honnête,
La voilà faite : une fille d'ici
Me tracassait, me donnait du souci,
C'était Colette; et j'ai vu la friponne
Pour mes écus mugueter ma personne;
J'ai voulu rompre, et je romps : j'ai l'espoir
D'avoir Acanthe, et je m'en vais l'avoir,
Car je m'en vais lui parler. Sa manière
Est dédaigneuse, et son allure est fière :
Moi, je le suis; et, dès que je l'aurai,
Tout aussitôt je vous la réduirai;
Car je le veux. Allons...

SCÈNE III.

MATHURIN; COLETTE, courant après.

COLETTE.

Je t'y prends, traître!

MATHURIN, sans la regarder.

Allons.

COLETTE.

Tu feins de ne me pas connaître?

MATHURIN.

Si fait... bonjour.

COLETTE.

Mathurin! Mathurin!
Tu causeras ici plus d'un chagrin.

De tes bonjours je suis fort étonnée,
Et tes bonjours valaient mieux l'autre année :
C'était tantôt un bouquet de jasmin,
Que tu venais me placer de ta main ;
Puis des rubans pour orner ta bergère ;
Tantôt des vers, que tu me fesais faire
Par le bailli, qui n'y comprenait rien,
Ni toi ni moi ; mais tout allait fort bien :
Tout est passé, lâche ! tu me délaisses.

MATHURIN.

Oui, mon enfant.

COLETTE.

Après tant de promesses,
Tant de bouquets acceptés et rendus,
C'en est donc fait? je ne te plais donc plus?

MATHURIN.

Non, mon enfant.

COLETTE.

Eh pourquoi, misérable?

MATHURIN.

Mais je t'aimais ; je n'aime plus. Le diable
A t'épouser me poussa vivement ;
En sens contraire il me pousse à présent :
Il est le maître.

COLETTE.

Eh ! va, va, ta Colette
N'est plus si sotte, et sa raison s'est faite.
Le diable est juste, et tu diras pourquoi
Tu prends les airs de te moquer de moi.
Pour avoir fait à Paris un voyage,

Te voilà donc petit-maître au village?
Tu penses donc que le droit t'est acquis
D'être en amour fripon comme un marquis?
C'est bien à toi d'avoir l'ame inconstante?
Toi, Mathurin, me quitter pour Acanthe!

MATHURIN.

Oui, mon enfant.

COLETTE.

Eh! quelle est la raison?

MATHURIN.

C'est que je suis le maître en ma maison;
Et pour quelqu'un de notre Picardie
Tu m'as parue un peu trop dégourdie:
Tu m'aurais fait trop d'amis, entre nous;
Je n'en veux point, car je suis né jaloux.
Acanthe enfin aura la préférence:
La chose est faite: adieu; prends patience.

COLETTE.

Adieu! non pas, traître! je te suivrai,
Et contre ton contrat je m'inscrirai.
Mon père était procureur; ma famille
A du crédit, et j'en ai: je suis fille;
Et monseigneur donne protection,
Quand il le faut, aux filles du canton;
Et devant lui nous ferons comparaître
Un gros fermier qui fait le petit-maître,
Fait l'inconstant, se mêle d'être un fat.
Je te ferai rentrer dans ton état:
Nous apprendrons à ta mine insolente
A te moquer d'une pauvre innocente.

MATHURIN.

Cette innocente est dangereuse : il faut
Voir le beau-père, et conclure au plus tôt.

SCÈNE IV.

MATHURIN, DIGNANT, ACANTHE, COLETTE.

MATHURIN.

Allons, beau-père, allons bâcler la chose.

COLETTE.

Vous ne bâclerez rien, non ; je m'oppose
A ses contrats, à ses noces, à tout.

MATHURIN.

Quelle innocente !

COLETTE.

Oh ! tu n'es pas au bout.

(à Acanthe.)

Gardez-vous bien, s'il vous plaît, ma voisine,
De vous laisser enjôler sur sa mine :
Il me trompa quatorze mois entiers.
Chassez cet homme.

ACANTHE.

Hélas ! très volontiers.

MATHURIN.

Très volontiers !... Tout ce train-là me lasse :
Je suis têtu ; je veux que tout se passe
A mon plaisir, suivant mes volontés,
Car je suis riche... Or, beau-père, écoutez :

Pour honorer en moi mon mariage,
Je me décrasse, et j'achète au bailliage
L'emploi brillant de receveur royal
Dans le grenier à sel : ça n'est pas mal.
Mon fils sera conseiller, et ma fille
Relèvera quelque noble famille;
Mes petits-fils deviendront présidents :
De monseigneur un jour les descendants
Feront leur cour aux miens; et, quand j'y pense,
Je me rengorge, et me carre d'avance.

DIGNANT.

Carre-toi bien; mais songe qu'à présent
On ne peut rien sans le consentement
De monseigneur : il est encor ton maître.

MATHURIN.

Eh pourquoi ça?

DIGNANT.

Mais c'est que ça doit être.
A tous seigneurs tous honneurs.

COLETTE, à Mathurin.

Oui, vilain.
Il t'en cuira, je t'en réponds.

MATHURIN.

Voisin,
Notre bailli t'a donné sa folie.
Eh! dis-moi donc, s'il prend en fantaisie
A monseigneur d'avoir femme au logis,
A-t-il besoin de prendre ton avis?

DIGNANT.

C'est différent; je fus son domestique

De père en fils dans cette terre antique.
Je suis né pauvre, et je deviens cassé.
Le peu d'argent que j'avais amassé
Fut employé pour élever Acanthe.
Notre bailli dit qu'elle est fort savante,
Et qu'entre nous, son éducation
Est au-dessus de sa condition.
C'est ce qui fait que ma seconde épouse
Sa belle-mère, est fâchée et jalouse,
Et la maltraite, et me maltraite aussi :
De tout cela je suis fort en souci.
Je voudrais bien te donner cette fille;
Mais je ne puis établir ma famille
Sans monseigneur; je vis de ses bontés,
Je lui dois tout, j'attends ses volontés :
Sans son aveu nous ne pouvons rien faire.

ACANTHE.

Ah! croyez-vous qu'il le donne, mon père?

COLETTE.

Eh bien! fripon, tu crois que tu l'auras?
Moi, je te dis que tu ne l'auras pas.

MATHURIN.

Tout le monde est contre moi; ça m'irrite.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, BERTHE.

MATHURIN, à Berthe, qui arrive.

Ma belle-mère, arrivez, venez vite.

Vous n'êtes plus la maîtresse au logis,
Chacun rebéque; et je vous avertis
Que si la chose en cet état demeure,
Si je ne suis marié tout-à-l'heure,
Je ne le serai point; tout est fini,
Tout est rompu.

BERTHE.

Qui m'a désobéi?
Qui contredit, s'il vous plaît, quand j'ordonne?
Serait-ce vous, mon mari? vous?

DIGNANT.

Personne;
Nous n'avons garde; et Mathurin veut bien
Prendre ma fille à-peu-près avec rien:
J'en suis content, et je dois me promettre
Que monseigneur daignera le permettre.

BERTHE.

Allez, allez, épargnez-vous ce soin;
C'est de moi seule ici qu'on a besoin;
Et quand la chose une fois sera faite,
Il faudra bien, ma foi, qu'il la permette.

DIGNANT.

Mais...

BERTHE.

Mais il faut suivre ce que je dis.
Je ne veux plus souffrir dans mon logis,
A mes dépens, une fille indolente,
Qui ne fait rien, de rien ne se tourmente,
Qui s'imagine avoir de la beauté
Pour être en droit d'avoir de la fierté.

Mademoiselle, avec sa froide mine,
Ne daigne pas aider à la cuisine;
Elle se mire, ajuste son chignon,
Fredonne un air en brodant un jupon,
Ne parle point, et le soir en cachette
Lit des romans que le bailli lui prête.
Eh bien! voyez, elle ne répond rien.
Je me repens de lui faire du bien.
Elle est muette ainsi qu'une pécore.

MATHURIN.

Ah! c'est tout jeune, et ça n'a pas encore
L'esprit formé : ça vient avec le temps.

DIGNANT.

Ma bonne, il faut quelques ménagements
Pour une fille; elles ont d'ordinaire
De l'embarras dans cette grande affaire :
C'est modestie et pudeur que cela.
Comme elle, enfin, vous passâtes par-là;
Je m'en souviens, vous étiez fort revêche.

BERTHE.

Eh! finissons. Allons qu'on se dépêche :
Quels sots propos! suivez-moi promptement
Chez le bailli.

COLETTE, à Acanthe.

N'en fais rien, mon enfant.

BERTHE.

Allons, Acanthe.

ACANTHE.

O ciel! que dois-je faire?

COLETTE.

Refuse tout, laisse ta belle-mère,
Viens avec moi.

BERTHE, à Acanthe.

Quoi donc! sans sourciller?
Mais parlez donc.

ACANTHE.

A qui puis-je parler?

DIGNANT.

Chez le bailli, ma bonne, allons l'attendre,
Sans la gêner, et laissons-lui reprendre
Un peu d'haleine.

ACANTHE.

Ah! croyez que mes sens
Sont pénétrés de vos soins indulgents;
Croyez qu'en tout je distingue mon père.

MATHURIN.

Madame Berthe, on ne distingue guère
Ni vous ni moi : la belle a le maintien
Un peu bien sec, mais cela n'y fait rien;
Et je réponds, dès qu'elle sera nôtre,
Qu'en peu de temps je la rendrai tout autre.

(Ils sortent.)

AGANTHE.

Ah! que je sens de trouble et de chagrin!
Me faudra-t-il épouser Mathurin?

SCÈNE VI.

ACANTHE, COLETTE.

COLETTE.

Ah! n'en fais rien, crois-moi, ma chère amie.
Du mariage aurais-tu tant d'envie?
Tu peux trouver beaucoup mieux... que sait-on?
Aimerais-tu ce méchant?

ACANTHE.

Mon Dieu non.
Mais, vois-tu bien, je ne suis plus soufferte
Dans le logis de la marâtre Berthe;
Je suis chassée; il me faut un abri;
Et par besoin je dois prendre un mari.
C'est en pleurant que je cause ta peine.
D'un grand projet j'ai la cervelle pleine;
Mais je ne sais comment m'y prendre, hélas!
Que devenir?... Dis-moi, ne sais-tu pas
Si monseigneur doit venir dans ses terres?

COLETTE.

Nous l'attendons.

ACANTHE.

Bientôt?

COLETTE.

Je ne sais guères
Dans mon taudis les nouvelles de cour:
Mais s'il revient, ce doit être un grand jour.
Il met, dit-on, la paix dans les familles;

Il rend justice, il a grand soin des filles.

ACANTHE.

Ah ! s'il pouvait me protéger ici !

COLETTE.

Je prétends bien qu'il me protége aussi.

ACANTHE.

On dit qu'à Metz il a fait des merveilles,
Qui dans l'armée ont très peu de pareilles ;
Que Charles-Quint a loué sa valeur.

COLETTE.

Qu'est-ce que Charles-Quint ?

ACANTHE.

Un empereur
Qui nous a fait bien du mal.

COLETTE.

Eh qu'importe ?
Ne m'en faites pas, vous, et que je sorte
A mon honneur du cas triste où je suis.

ACANTHE.

Comme le tien, mon cœur est plein d'ennuis.
Non loin d'ici quelquefois on me méne
Dans un château de la jeune Dorméne...

COLETTE.

Près de nos bois ?... ah ! le plaisant château !
De Mathurin le logis est plus beau ;
Et Mathurin est bien plus riche qu'elle.

ACANTHE.

Oui, je le sais ; mais cette demoiselle
Est autre chose ; elle est de qualité ;
On la respecte avec sa pauvreté.

Elle a chez elle une vieille personne
Qu'on nomme Laure, et dont l'ame est si bonne !
Laure est aussi d'une grande maison.

COLETTE.

Qu'importe encor ?

ACANTHE.

Les gens d'un certain nom,
J'ai remarqué cela, chère Colette,
En savent plus, ont l'ame autrement faite,
Ont de l'esprit, des sentiments plus grands,
Meilleurs que nous.

COLETTE.

Oui ; dès leurs premiers ans,
Avec grand soin leur ame est façonnée ;
La nôtre, hélas ! languit abandonnée.
Comme on apprend à chanter, à danser,
Les gens du monde apprennent à penser.

ACANTHE.

Cette Dorméne et cette vieille dame
Semblent donner quelque chose à mon ame ;
Je crois en valoir mieux quand je les voi :
J'ai de l'orgueil, et je ne sais pourquoi...
Et les bontés de Dorméne et de Laure
Me font haïr mille fois plus encore
Madame Berthe et monsieur Mathurin.

COLETTE.

Quitte-les tous.

ACANTHE.

Je n'ose ; mais enfin
J'ai quelque espoir : que ton conseil m'assiste.

Dis-moi d'abord, Colette, en quoi consiste
Ce fameux droit du seigneur.

COLETTE.

Oh, ma foi!
Va consulter de plus doctes que moi.
Je ne suis point mariée ; et l'affaire,
A ce qu'on dit, est un très grand mystère.
Seconde-moi, fais que je vienne à bout
D'être épousée, et je te dirai tout.

ACANTHE.

Ah ! j'y ferai mon possible.

COLETTE.

Ma mère
Est très alerte, et conduit mon affaire ;
Elle me fait, par un acte plaintif,
Pousser mon droit par-devant le baillif :
J'aurai, dit-elle, un mari par justice.

ACANTHE.

Que de bon cœur j'en fais le sacrifice !
Chère Colette, agissons bien à point,
Toi, pour l'avoir ; moi, pour ne l'avoir point.
Tu gagneras assez à ce partage ;
Mais en perdant je gagne davantage.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LE BAILLI, PHLIPE, son valet, ensuite COLETTE.

LE BAILLI.

Ma robe, allons... du respect... vite, Phlipe.
C'est en bailli qu'il faut que je m'équipe :
J'ai des clients qu'il faut expédier.
Je suis bailli, je te fais mon huissier.
Améne-moi Colette à l'audience.

(Il s'assied devant une table, et feuillette un grand livre.)

L'affaire est grave, et de grande importance.
De matrimonio... chapitre deux.
Empêchements... Ces cas-là sont véreux ;
Il faut savoir de la jurisprudence.

(à Colette.)

Approchez-vous... faites la révérence,
Colette : il faut d'abord dire son nom.

COLETTE.

Vous l'avez dit, je suis Colette.

LE BAILLI, écrivant.

Bon.
Colette... Il faut dire ensuite son âge.
N'avez-vous pas trente ans, et davantage?

COLETTE.

Fi donc, monsieur! j'ai vingt ans, tout au plus.

LE BAILLI, écrivant.

Çà, vingt ans passe : ils sont bien révolus?

COLETTE.

L'âge, monsieur, ne fait rien à la chose;
Et, jeune ou non, sachez que je m'oppose
A tout contrat qu'un Mathurin sans foi
Fera jamais avec d'autres que moi.

LE BAILLI.

Vos oppositions seront notoires.
Çà; vous avez des raisons péremptoires?

COLETTE.

J'ai cent raisons.

LE BAILLI.

Dites-les... Aurait-il...?

COLETTE.

Oh! oui, monsieur.

LE BAILLI.

Mais vous coupez le fil
A tout moment de notre procédure.

COLETTE.

Pardon, monsieur.

LE BAILLI.

Vous a-t-il fait injure?

COLETTE.

Oh tant! j'aurais plus d'un mari sans lui;
Et me voilà pauvre fille aujourd'hui.

LE BAILLI.

Il vous a fait sans doute des promesses?

COLETTE.

Mille pour une, et pleines de tendresses.
Il promettait, il jurait que dans peu
Il me prendrait en légitime nœud.

LE BAILLI, écrivant.

En légitime nœud... quelle malice!
Çà, produisez ses lettres en justice.

COLETTE.

Je n'en ai point; jamais il n'écrivait,
Et je croyais tout ce qu'il me disait.
Quand tous les jours on parle tête à tête
A son amant, d'une manière honnête,
Pourquoi s'écrire? à quoi bon?

LE BAILLI.

Mais du moins,
Au lieu d'écrits, vous avez des témoins?

COLETTE.

Moi? point du tout; mon témoin c'est moi-même:
Est-ce qu'on prend des témoins quand on s'aime?
Et puis, monsieur, pouvais-je deviner
Que Mathurin osât m'abandonner?
Il me parlait d'amitié, de constance;
Je l'écoutais, et c'était en présence
De mes moutons, dans son pré, dans le mien:
Ils ont tout vu, mais ils ne disent rien.

LE BAILLI.

Non plus qu'eux tous je n'ai donc rien à dire.
Votre complainte en droit ne peut suffire;
On ne produit ni témoins ni billets,
On ne vous a rien fait, rien écrit...

COLETTE.

Mais
Un Mathurin aura donc l'insolence
Impunément d'abuser l'innocence?

LE BAILLI.

En abuser! mais vraiment c'est un cas
Épouvantable, et vous n'en parliez pas!
Instrumentons... Laquelle nous remontre
Que Mathurin, en plus d'une rencontre,
Se prévalant de sa simplicité,
A méchamment contre icelle attenté;
Laquelle insiste, et répète dommages,
Frais, intérêts, pour raison des outrages,
Contre les lois, faits par le suborneur,
Dit Mathurin, à son présent honneur.

COLETTE.

Rayez cela; je ne veux pas qu'on dise
Dans le pays une telle sottise.
Mon honneur est très intact; et, pour peu
Qu'on l'eût blessé, l'on aurait vu beau jeu.

LE BAILLI.

Que prétendez-vous donc?

COLETTE.

Être vengée.

LE BAILLI.

Pour se venger il faut être outragée,
Et par écrit coucher en mots exprès
Quels attentats encontre vous sont faits,
Articuler les lieux, les circonstances,
Quis, *quid*, *ubi*, les excès, insolences,

Énormités sur quoi l'on jugera.

COLETTE.

Écrivez donc tout ce qu'il vous plaira.

LE BAILLI.

Ce n'est pas tout ; il faut savoir la suite
Que ces excès pourraient avoir produite.

COLETTE.

Comment produite? Eh! rien ne produit rien.
Traître bailli, qu'entendez-vous?

LE BAILLI.

Fort bien.
Laquelle fille a dans ses procédures
Perdu le sens, et nous dit des injures;
Et n'apportant nulle preuve du fait,
L'empêchement est nul, de nul effet.

(Il se lève.)

Depuis une heure en vain je vous écoute :
Vous n'avez rien prouvé, je vous déboute.

COLETTE.

Me débouter, moi?

LE BAILLI.

Vous.

COLETTE.

Maudit baillif!
Je suis déboutée?

LE BAILLI.

Oui; quand le plaintif
Ne peut donner des raisons qui convainquent,
On le déboute, et les adverses vainquent.
Sur Mathurin n'ayant point action,

Nous procédons à la conclusion.

COLETTE.

Non, non, bailli; vous aurez beau conclure,
Instrumenter, et signer, je vous jure
Qu'il n'aura point son Acanthe.

LE BAILLI.

Il l'aura;
De monseigneur le droit se maintiendra.
Je suis baillif, et j'ai les droits du maître :
C'est devant moi qu'il faudra comparaître.
Consolez-vous, sachez que vous aurez
Affaire à moi quand vous vous marierez.

COLETTE.

J'aimerais mieux le reste de ma vie
Demeurer fille.

LE BAILLI.

Oh! je vous en défie.

SCÈNE II.

COLETTE.

Ah! comment faire? où reprendre mon bien?
J'ai protesté; cela ne sert de rien.
On va signer. Que je suis tourmentée!

SCÈNE III.

COLETTE, ACANTHE.

COLETTE.

A mon secours! me voilà déboutée.

ACANTHE.

Déboutée!

COLETTE.

Oui; l'ingrat vous est promis.
On me déboute.

ACANTHE.

Hélas! je suis bien pis.
De mes chagrins mon ame est oppressée;
Ma chaîne est prête, et je suis fiancée,
Ou je vais l'être au moins dans un moment.

COLETTE.

Ne hais-tu pas mon lâche?

ACANTHE.

Honnêtement.
Entre nous deux, juges-tu sur ma mine
Qu'il soit bien doux d'être ici Mathurine?

COLETTE.

Non pas pour toi; tu portes dans ton air
Je ne sais quoi de brillant et de fier:
A Mathurin cela ne convient guère,
Et ce maraud était mieux mon affaire.

ACANTHE.

J'ai par malheur de trop hauts sentiments:
Dis-moi, Colette, as-tu lu des romans?

COLETTE.

Moi? non, jamais.

ACANTHE.

Le bailli Métaprose
M'en a prêté... Mon Dieu, la belle chose!

COLETTE.

En quoi si belle ?

ACANTHE.

On y voit des amants
Si courageux, si tendres, si galants !

COLETTE.

Oh ! Mathurin n'est pas comme eux.

ACANTHE.

Colette,
Que les romans rendent l'ame inquiète !

COLETTE.

Et d'où vient donc ?

ACANTHE.

Ils forment trop l'esprit :
En les lisant le mien bientôt s'ouvrit ;
A réfléchir que de nuits j'ai passées !
Que les romans font naître de pensées !
Que les héros de ces livres charmants
Ressemblent peu, Colette, aux autres gens !
Cette lumière était pour moi féconde ;
Je me voyais dans un tout autre monde ;
J'étais au ciel... Ah ! qu'il m'était bien dur
De retomber dans mon état obscur ;
Le cœur tout plein de ce grand étalage,
De me trouver au fond de mon village,
Et de descendre, après ce vol divin,
Des Amadis à maître Mathurin !

COLETTE.

Votre propos me ravit ; et je jure
Que j'ai déja du goût pour la lecture.

ACANTHE.

T'en souvient-il autant qu'il m'en souvient,
Que ce marquis, ce beau seigneur, qui tient
Dans le pays, le rang, l'état d'un prince,
De sa présence honora la province?
Il s'est passé juste un an et deux mois
Depuis qu'il vint pour cette seule fois.
T'en souvient-il? nous le vîmes à table,
Il m'accueillit : ah! qu'il était affable!
Tous ses discours étaient des mots choisis
Que l'on n'entend jamais dans ce pays :
C'était, Colette, une langue nouvelle,
Supérieure, et pourtant naturelle;
J'aurais voulu l'entendre tout le jour.

COLETTE.

Tu l'entendras, sans doute, à son retour.

ACANTHE.

Ce jour, Colette, occupe ta mémoire,
Où monseigneur, tout rayonnant de gloire,
Dans nos forêts, suivi d'un peuple entier,
Le fer en main courait le sanglier?

COLETTE.

Oui, quelque idée et confuse et légère
Peut m'en rester.

ACANTHE.

Je l'ai distincte et claire;
Je crois le voir avec cet air si grand,
Sur ce cheval superbe et bondissant;
Près d'un gros chêne il perce de sa lance
Le sanglier qui contre lui s'élance :

Dans ce moment j'entendis mille voix
Que répétaient les échos de nos bois ;
Et de bon cœur (il faut que j'en convienne)
J'aurais voulu qu'il démêlât la mienne.
De son départ je fus encor témoin :
On l'entourait, je n'étais pas bien loin.
Il me parla... Depuis ce jour, ma chère,
Tous les romans ont le don de me plaire :
Quand je les lis, je n'ai jamais d'ennui ;
Il me paraît qu'ils me parlent de lui.

COLETTE.

Ah ! qu'un roman est beau !

ACANTHE.

C'est la peinture
Du cœur humain, je crois, d'après nature.

COLETTE.

D'après nature !... Entre nous deux, ton cœur
N'aime-t-il pas en secret monseigneur ?

ACANTHE.

Oh ! non ; je n'ose : et je sens la distance
Qu'entre nous deux mit son rang, sa naissance.
Crois-tu qu'on ait des sentiments si doux
Pour ceux qui sont trop au-dessus de nous ?
A cette erreur trop de raison s'oppose.
Non, je ne l'aime point... mais il est cause
Que, l'ayant vu, je ne puis à présent
En aimer d'autre... et c'est un grand tourment.

COLETTE.

Mais de tous ceux qui le suivaient, ma bonne,
Aucun n'a-t-il cajolé ta personne ?

J'avouerai, moi, que l'on m'en a conté.

ACANTHE.

Un étourdi prit quelque liberté;
Il s'appelait le chevalier Gernance :
Son fier maintien, ses airs, son insolence,
Me révoltaient loin de m'en imposer.
Il fut surpris de se voir mépriser;
Et, réprimant sa poursuite hardie,
Je lui fis voir combien la modestie
Était plus fière, et pouvait d'un coup d'œil
Faire trembler l'impudence et l'orgueil.
Ce chevalier serait assez passable,
Et d'autres mœurs l'auraient pu rendre aimable :
Ah! la douceur est l'appât qui nous prend.
Que monseigneur, ô ciel, est différent!

COLETTE.

Ce chevalier n'était donc guère sage?
Çà, qui des deux te déplaît davantage,
De Mathurin ou de cet effronté?

ACANTHE.

Oh! Mathurin... c'est sans difficulté.

COLETTE.

Mais monseigneur est bon; il est le maître :
Pourrait-il pas te dépêtrer du traître?
Tu me parais si belle!

ACANTHE.

Hélas!

COLETTE.

Je croi
Que tu pourras mieux réussir que moi.

ACANTHE.

Est-il bien vrai qu'il arrive?

COLETTE.

Sans doute,
Car on le dit.

ACANTHE.

Penses-tu qu'il m'écoute?

COLETTE.

J'en suis certaine, et je retiens ma part
De ses bontés.

ACANTHE.

Nous le verrons trop tard;
Il n'arrivera point; on me fiance,
Tout est conclu, je suis sans espérance.
Berthe est terrible en sa mauvaise humeur;
Mathurin presse, et je meurs de douleur.

COLETTE.

Eh! moque-toi de Berthe.

ACANTHE.

Hélas! Dorméne,
Si je lui parle, entrera dans ma peine:
Je veux prier Dorméne de m'aider
De son appui qu'elle daigne accorder
Aux malheureux; cette dame est si bonne!
Laure, sur-tout, cette vieille personne,
Qui m'a toujours montré tant d'amitié,
De moi, sans doute, aura quelque pitié;
Car sais-tu bien que cette dame Laure
Très tendrement de ses bontés m'honore?

Entre ses bras elle me tient souvent,
Elle m'instruit, et pleure en m'instruisant.

COLETTE.

Pourquoi pleurer?

ACANTHE.

Mais de ma destinée:
Elle voit bien que je ne suis pas née
Pour Mathurin... Crois-moi, Colette, allons
Lui demander des conseils, des leçons...
Veux-tu me suivre?

COLETTE.

Ah! oui, ma chère Acanthe,
Enfuyons-nous; la chose est très prudente.
Viens; je connais des chemins détournés
Tout près d'ici.

SCÈNE IV.

ACANTHE, COLETTE, BERTHE, DIGNANT, MATHURIN.

BERTHE, arrêtant Acanthe.

Quel chemin vous prenez!
Êtes-vous folle? et quand on doit se rendre
A son devoir, faut-il se faire attendre?
Quelle indolence! et quel air de froideur!
Vous me glacez: votre mauvaise humeur
Jusqu'à la fin vous sera reprochée.
On vous marie, et vous êtes fâchée.
Hom, l'idiote! Allons, çà, Mathurin,

Soyez le maître, et donnez-lui la main.

MATHURIN approche sa main et veut l'embrasser.

Ah ! palsandié...

BERTHE.

Voyez la malhonnête !
Elle rechigne et détourne la tête !

ACANTHE.

Pardon, mon père ; hélas ! vous excusez
Mon embarras, vous le favorisez,
Et vous sentez quelle douleur amère
Je dois souffrir en quittant un tel père.

BERTHE.

Et rien pour moi ?

MATHURIN.

Ni rien pour moi non plus ?

COLETTE.

Non, rien, méchant ; tu n'auras qu'un refus.

MATHURIN.

On me fiance.

COLETTE.

Et va, va, fiançailles
Assez souvent ne sont pas épousailles.
Laisse-moi faire.

DIGNANT.

Eh ! qu'est-ce que j'entends ?
C'est un courrier : c'est, je pense, un des gens
De monseigneur ; oui, c'est le vieux Champagne.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Oui, nous avons terminé la campagne :
Nous avons sauvé Metz, mon maître et moi ;
Et nous aurons la paix. Vive le roi !
Vive mon maître !... il a bien du courage ;
Mais il est trop sérieux pour son âge ;
J'en suis fâché. Je suis bien aise aussi,
Mon vieux Dignant, de te trouver ici ;
Tu me parais en grande compagnie.

DIGNANT.

Oui... vous serez de la cérémonie.
Nous marions Acanthe.

CHAMPAGNE.

Bon ! tant mieux !
Nous danserons, nous serons tous joyeux.
Ta fille est belle... Ha ! ha ! c'est toi, Colette ;
Ma chère enfant, ta fortune est donc faite ?
Mathurin est ton mari ?

COLETTE.

Mon dieu non.

CHAMPAGNE.

Il fait fort mal.

COLETTE.

Le traître, le fripon,
Croit dans l'instant prendre Acanthe pour femme.

CHAMPAGNE.

Il fait fort bien ; je réponds sur mon ame
Que cet hymen à mon maître agréera,
Et que la noce à ses frais se fera.

ACANTHE.

Comment ! il vient ?

CHAMPAGNE.

Peut-être ce soir même.

DIGNANT.

Quoi ! ce seigneur, ce bon maître que j'aime,
Je puis le voir encore avant ma mort ?
S'il est ainsi, je bénirai mon sort.

ACANTHE.

Puisqu'il revient, permettez, mon cher père,
De vous prier, devant ma belle-mère,
De vouloir bien ne rien précipiter
Sans son aveu, sans l'oser consulter ;
C'est un devoir dont il faut qu'on s'acquitte ;
C'est un respect, sans doute, qu'il mérite.

MATHURIN.

Foin du respect !

DIGNANT.

Votre avis est sensé ;
Et comme vous en secret j'ai pensé.

MATHURIN.

Et moi, l'ami, je pense le contraire.

COLETTE, à Acanthe.

Bon, tenez ferme.

MATHURIN.

Est un sot qui diffère.

Je ne veux point soumettre mon honneur,
Si je le puis, à ce droit du seigneur.

BERTHE.

Eh ! pourquoi tant s'effaroucher ? la chose
Est bonne au fond, quoique le monde en cause,
Et notre honneur ne peut s'en tourmenter.
J'en fis l'épreuve ; et je puis protester
Qu'à mon devoir quand je me fus rendue,
On s'en alla dès l'instant qu'on m'eut vue.

COLETTE.

Je le crois bien.

BERTHE.

Cependant la raison
Doit conseiller de fuir l'occasion.
Hâtons la noce, et n'attendons personne.
Préparez tout, mon mari, je l'ordonne.

MATHURIN.

(à Colette, en s'en allant.)

C'est très bien dit. Eh bien ! l'aurai-je enfin ?

COLETTE.

Non, tu ne l'auras pas, non, Mathurin.

(Ils sortent.)

CHAMPAGNE.

Oh, oh, nos gens viennent en diligence.
Eh quoi ! déja le chevalier Gernance ?

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Vous êtes fin, monsieur le chevalier ;
Très à propos vous venez le premier.
Dans tous vos faits votre beau talent brille ;
Vous vous doutez qu'on marie une fille ;
Acanthe est belle, au moins.

LE CHEVALIER.

Eh ! oui vraiment,
Je la connais ; j'apprends en arrivant
Que Mathurin se donne l'insolence
De s'appliquer ce bijou d'importance ;
Mon bon destin nous a fait accourir
Pour y mettre ordre : il ne faut pas souffrir
Qu'un riche rustre ait les tendres prémices
D'une beauté qui ferait les délices
Des plus huppés et des plus délicats.
Pour le marquis, il ne se hâte pas :
C'est, je l'avoue, un grave personnage,
Pressé de rien, bien compassé, bien sage,
Et voyageant comme un ambassadeur.
Parbleu, jouons un tour à sa lenteur :
Tiens, il me vient une bonne pensée,
C'est d'enlever *presto* la fiancée,
De la conduire en quelque vieux château,
Quelque masure.

CHAMPAGNE.

Oui, le projet est beau.

LE CHEVALIER.

Un vieux château, vers la forêt prochaine,
Tout délabré, que posséde Dorméne,
Avec sa vieille...

CHAMPAGNE.

Oui, c'est Laure, je crois.

LE CHEVALIER.

Oui.

CHAMPAGNE.

Cette vieille était jeune autrefois;
Je m'en souviens, votre étourdi de père
Eut avec elle une certaine affaire,
Où chacun d'eux fit un mauvais marché.
Ma foi, c'était un maître débauché,
Tout comme vous, buvant, aimant les belles,
Les enlevant, et puis se moquant d'elles.
Il mangea tout, et ne vous laissa rien.

LE CHEVALIER.

J'ai le marquis, et c'est avoir du bien;
Sans nul souci je vis de ses largesses.
Je n'aime point l'embarras des richesses:
Est riche assez qui sait toujours jouir.
Le premier bien, crois-moi, c'est le plaisir.

CHAMPAGNE.

Eh! que ne prenez-vous cette Dorméne?
Bien plus qu'Acanthe elle en vaudrait la peine;
Elle est très fraîche, elle est de qualité;
Cela convient à votre dignité:

Laissez pour nous les filles du village.

LE CHEVALIER.

Vraiment Dorméne est un très doux partage,
C'est très bien dit. Je crois que j'eus un jour,
S'il m'en souvient, pour elle un peu d'amour;
Mais, entre nous, elle sent trop sa dame;
On ne pourrait en faire que sa femme.
Elle est bien pauvre, et je le suis aussi;
Et pour l'hymen j'ai fort peu de souci.
Mon cher Champagne, il me faut une Acanthe;
Cette conquête est beaucoup plus plaisante :
Oui, cette Acanthe aujourd'hui m'a piqué.
Je me sentis, l'an passé, provoqué
Par ses refus, par sa petite mine.
J'aime à dompter cette pudeur mutine.
J'ai deux coquins qui font trois avec toi,
Déterminés, alertes comme moi;
Nous tiendrons prêt à cent pas un carrosse,
Et nous fondrons tous quatre sur la noce.
Cela sera plaisant; j'en ris déja.

CHAMPAGNE.

Mais croyez-vous que monseigneur rira?

LE CHEVALIER.

Il faudra bien qu'il rie, et que Dorméne
En rie encor, quoique prude et hautaine,
Et je prétends que Laure en rie aussi.
Je viens de voir, à cinq cents pas d'ici,
Dorméne et Laure, en très mince équipage,
Qui s'en allaient vers le prochain village,
Chez quelque vieille : il faut prendre ce temps.

CHAMPAGNE.

C'est bien pensé; mais vos déportements
Sont dangereux, je crois, pour ma personne.

LE CHEVALIER.

Bon! l'on se fâche, on s'apaise, on pardonne.
Tous les gens gais ont le don merveilleux
De mettre en train tous les gens sérieux.

CHAMPAGNE.

Fort bien.

LE CHEVALIER.

L'esprit le plus atrabilaire
Est subjugué quand on cherche à lui plaire.
On s'épouvante, on crie, on fuit d'abord,
Et puis l'on soupe, et puis l'on est d'accord.

CHAMPAGNE.

On ne peut mieux; mais votre belle Acanthe
Est bien revêche.

LE CHEVALIER.

Et c'est ce qui m'enchante.
La résistance est un charme de plus,
Et j'aime assez une heure de refus.
Comment souffrir la stupide innocence
D'un sot tendron fesant la révérence,
Baissant les yeux, muette à mon aspect,
Et recevant mes faveurs par respect?
Mon cher Champagne, à mon dernier voyage,
D'Acanthe ici j'éprouvai le courage.
Va, sous mes lois je la ferai plier.
Rentre pour moi dans ton premier métier,
Sois mon trompette, et sonne les alarmes;

Point de quartier, marchons, alerte, aux armes,
Vite.

CHAMPAGNE.

Je crois que nous sommes trahis;
C'est du secours qui vient aux ennemis :
J'entends grand bruit, c'est monseigneur.

LE CHEVALIER.

N'importe.
Sois prêt ce soir à me servir d'escorte.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Cher chevalier, que mon cœur est en paix !
Que mes regards sont ici satisfaits !
Que ce château qu'ont habité nos pères,
Que ces forêts, ces plaines, me sont chères !
Que je voudrais oublier pour toujours
L'illusion, les manéges des cours !
Tous ces grands riens, ces pompeuses chimères,
Ces vanités, ces ombres passagères,
Au fond du cœur laissent un vide affreux.
C'est avec nous que nous sommes heureux.
Dans ce grand monde, où chacun veut paraître,
On est esclave, et chez moi je suis maître.
Que je voudrais que vous eussiez mon goût !

LE CHEVALIER.

Eh ! oui, l'on peut se réjouir par-tout,
En garnison, à la cour, à la guerre,
Long-temps en ville, et huit jours dans sa terre.

LE MARQUIS.

Que vous et moi nous sommes différents !

LE CHEVALIER.

Nous changerons peut-être avec le temps.
En attendant, vous savez qu'on apprête,
Pour ce jour même, une très belle fête;
C'est une noce.

LE MARQUIS.

Oui; Mathurin vraiment
Fait un beau choix, et mon consentement
Est tout acquis à ce doux mariage;
L'époux est riche, et sa maîtresse est sage:
C'est un bonheur bien digne de mes vœux
En arrivant de faire deux heureux.

LE CHEVALIER.

Acanthe encore en peut faire un troisième.

LE MARQUIS.

Je vous reconnais là, toujours vous-même.
Mon cher parent, vous m'avez fait cent fois
Trembler pour vous par vos galants exploits.
Tout peut passer dans des villes de guerre;
Mais nous devons l'exemple dans ma terre.

LE CHEVALIER.

L'exemple du plaisir, apparemment?

LE MARQUIS.

Au moins, mon cher, que ce soit prudemment:
Daignez en croire un parent qui vous aime.
Si vous n'avez du respect pour vous-même,
Quelque grand nom que vous puissiez porter,
Vous ne pourrez vous faire respecter.
Je ne suis pas difficile et sévère;
Mais, entre nous, songez que votre père,

Pour avoir pris le train que vous prenez,
Se vit au rang des plus infortunés,
Perdit ses biens, languit dans la misère,
Fit de douleur expirer votre mère,
Et près d'ici mourut assassiné.
J'étais enfant; son sort infortuné
Fut à mon cœur une leçon terrible,
Qui se grava dans mon ame sensible;
Utilement témoin de ses malheurs,
Je m'instruisais en répandant des pleurs.
Si, comme moi, cette fin déplorable
Vous eût frappé, vous seriez raisonnable.

LE CHEVALIER.

Oui, je veux l'être un jour, c'est mon dessein;
J'y pense quelquefois; mais c'est en vain;
Mon feu m'emporte.

LE MARQUIS.

Eh bien! je vous présage
Que vous serez las du libertinage.

LE CHEVALIER.

Je le voudrais; mais on fait comme on peut:
Ma foi, n'est pas raisonnable qui veut.

LE MARQUIS.

Vous vous trompez: de son cœur on est maître;
J'en fis l'épreuve: est sage qui veut l'être;
Et, croyez-moi, cette Acanthe, entre nous,
Eut des attraits pour moi comme pour vous;
Mais ma raison ne pouvait me permettre
Un fol amour qui m'allait compromettre;
Je rejetai ce desir passager,

Dont la poursuite aurait pu m'affliger,
Dont le succès eût perdu cette fille,
Eût fait sa honte aux yeux de sa famille,
Et l'eût privée à jamais d'un époux.

LE CHEVALIER.

Je ne suis pas si timide que vous;
La même pâte, il faut que j'en convienne,
N'a point formé votre branche et la mienne.
Quoi! vous pensez être dans tous les temps
Maître absolu de vos yeux, de vos sens?

LE MARQUIS.

Eh pourquoi non?

LE CHEVALIER.

Très fort je vous respecte;
Mais la sagesse est tant soit peu suspecte;
Les plus prudents se laissent captiver,
Et le vrai sage est encore à trouver.
Craignez sur-tout le titre ridicule
De philosophe.

LE MARQUIS.

O l'étrange scrupule!
Ce noble nom, ce nom tant combattu,
Que veut-il dire? amour de la vertu.
Le fat en raille avec étourderie,
Le sot le craint, le fripon le décrie;
L'homme de bien dédaigne les propos
Des étourdis, des fripons, et des sots;
Et ce n'est pas sur les discours du monde
Que le bonheur et la vertu se fonde.
Écoutez-moi. Je suis las aujourd'hui

Du train des cours où l'on vit pour autrui;
Et j'ai pensé, pour vivre à la campagne,
Pour être heureux, qu'il faut une compagne.
J'ai le projet de m'établir ici,
Et je voudrais vous marier aussi.

LE CHEVALIER.

Très humble serviteur.

LE MARQUIS.

Ma fantaisie
N'est pas de prendre une jeune étourdie.

LE CHEVALIER.

L'étourderie a du bon.

LE MARQUIS.

Je voudrais
Un esprit doux plus que de doux attraits.

LE CHEVALIER.

J'aimerais mieux le dernier.

LE MARQUIS.

La jeunesse,
Les agréments, n'ont rien qui m'intéresse.

LE CHEVALIER.

Tant pis.

LE MARQUIS.

Je veux affermir ma maison
Par un hymen qui soit tout de raison.

LE CHEVALIER.

Oui, tout d'ennui.

LE MARQUIS.

J'ai pensé que Dorméne
Serait très propre à former cette chaîne.

LE CHEVALIER.

Notre Dorméne est bien pauvre.

LE MARQUIS.

Tant mieux.
C'est un bonheur si pur, si précieux,
De relever l'indigente noblesse,
De préférer l'honneur à la richesse !
C'est l'honneur seul qui chez nous doit former
Tout notre sang ; lui seul doit animer
Ce sang reçu de nos braves ancêtres,
Qui dans les camps doit couler pour ses maîtres.

LE CHEVALIER.

Je pense ainsi : les Français libertins
Sont gens d'honneur. Mais, dans vos beaux desseins,
Vous avez donc, malgré votre réserve,
Un peu d'amour ?

LE MARQUIS.

Qui, moi ? Dieu m'en préserve !
Il faut savoir être maître chez soi ;
Et si j'aimais, je recevrais la loi.
Se marier par amour c'est folie.

LE CHEVALIER.

Ma foi, marquis, votre philosophie
Me paraît tout à rebours du bon sens ;
Pour moi, je crois au pouvoir de nos sens ;
Je les consulte en tout, et j'imagine
Que tous ces gens si graves par la mine,
Pleins de morale et de réflexions,
Sont destinés aux grandes passions.

Les étourdis esquivent l'esclavage,
Mais un coup d'œil peut subjuguer un sage.

LE MARQUIS.

Soit, nous verrons.

LE CHEVALIER.

Voici d'autres époux;
Voici la noce; allons, égayons-nous.
C'est Mathurin, c'est la gentille Acanthe,
C'est le vieux père, et la mère, et la tante,
C'est le bailli, Colette, et tout le bourg.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER; LE BAILLI, à la tête des habitants.

LE MARQUIS.

J'en suis touché. Bonjour, enfants, bonjour.

LE BAILLI.

Nous venons tous avec conjouissance
Nous présenter devant Votre Excellence,
Comme les Grecs jadis devant Cyrus...
Comme les Grecs...

LE MARQUIS.

Les Grecs sont superflus.
Je suis Picard; je revois avec joie
Tous mes vassaux.

LE BAILLI.

Les Grecs de qui la proie...

LE CHEVALIER.

Ah! finissez. Notre gros Mathurin,

La belle Acanthe est votre proie enfin?

MATHURIN.

Oui-da, monsieur; la fiançaille est faite,
Et nous prions que monseigneur permette
Qu'on nous finisse.

COLETTE.

Oh! tu ne l'auras pas;
Je te le dis, tu me demeureras.
Oui, monseigneur, vous me rendrez justice;
Vous ne souffrirez pas qu'il me trahisse;
Il m'a promis...

MATHURIN.

Bon! j'ai promis en l'air.

LE MARQUIS.

Il faut, bailli, tirer la chose au clair.
A-t-il promis?

LE BAILLI.

La chose est constatée.
Colette est folle, et je l'ai déboutée.

COLETTE.

Ça n'y fait rien, et monseigneur saura
Qu'on force Acanthe à ce beau marché-là,
Qu'on la maltraite, et qu'on la violente,
Pour épouser.

LE MARQUIS.

Est-il vrai, belle Acanthe?

ACANTHE.

Je dois d'un père, avec raison chéri,
Suivre les lois; il me donne un mari.

MATHURIN.

Vous voyez bien qu'en effet elle m'aime.

LE MARQUIS.

Sa réponse est d'une prudence extrême :
Eh bien ! chez moi la noce se fera.

LE CHEVALIER.

Bon, bon, tant mieux.

LE MARQUIS, à Acanthe.

Votre père verra
Que j'aime en lui la probité, le zèle,
Et les travaux, d'un serviteur fidèle.
Votre sagesse à mes yeux satisfaits
Augmente encor le prix de vos attraits.
Comptez, amis, qu'en faveur de la fille
Je prendrai soin de toute la famille.

COLETTE.

Et de moi donc?

LE MARQUIS.

De vous, Colette, aussi.
Cher chevalier, retirons-nous d'ici ;
Ne troublons point leur naïve alégresse.

LE BAILLI.

Et votre droit, monseigneur? le temps presse.

MATHURIN.

Quel chien de droit ! Ah ! me voilà perdu.

COLETTE.

Va, tu verras.

BERTHE.

Mathurin, que crains-tu?

LE MARQUIS.

Vous aurez soin, baillif, en homme sage,
D'arranger tout suivant l'antique usage :
D'un si beau droit je veux m'autoriser
Avec décence, et n'en point abuser.

LE CHEVALIER.

Ah ! quel Caton ! mais mon Caton, je pense,
La suit des yeux, et non sans complaisance.
Mon cher cousin...

LE MARQUIS.

Eh bien?

LE CHEVALIER.

Gageons tous deux
Que vous allez devenir amoureux.

LE MARQUIS.

Moi, mon cousin !

LE CHEVALIER.

Oui, vous.

LE MARQUIS.

L'extravagance !

LE CHEVALIER.

Vous le serez ; j'en ris déja d'avance.
Gageons, vous dis-je, une discrétion.

LE MARQUIS.

Soit.

LE CHEVALIER.

Vous perdrez.

LE MARQUIS.

Soyez bien sûr que non.

SCÈNE III.

LE BAILLI, LES PRÉCÉDENTS.

MATHURIN.

Que disent-ils?

LE BAILLI.

Ils disent que sur l'heure
Chacun s'en aille, et qu'Acanthe demeure.

MATHURIN.

Moi, que je sorte!

LE BAILLI.

Oui, sans doute.

COLETTE.

Oui, fripon.
Oh! nous aimons la loi, nous.

MATHURIN, au bailli.

Mais doit-on?...

BERTHE.

Eh quoi, benêt? te voilà bien à plaindre!

DIGNANT.

Allez, d'Acanthe on n'aura rien à craindre;
Trop de vertu règne au fond de son cœur;
Et notre maître est tout rempli d'honneur.
(à Acanthe.)
Quand près de vous il daignera se rendre,
Quand sans témoin il pourra vous entendre,
Remettez-lui ce paquet cacheté:

(lui donnant des papiers cachetés.)

C'est un devoir de votre piété ;
N'y manquez pas... O fille toujours chère...
Embrassez-moi.

ACANTHE.

Tous vos ordres, mon père,
Seront suivis ; ils sont pour moi sacrés ;
Je vous dois tout... D'où vient que vous pleurez ?

DIGNANT.

Ah ! je le dois... de vous je me sépare,
C'est pour jamais ; mais si le ciel avare,
Qui m'a toujours refusé ses bienfaits,
Pouvait sur vous les verser désormais,
Si votre sort est digne de vos charmes,
Ma chère enfant, je dois sécher mes larmes.

BERTHE.

Marchons, marchons ; tous ces beaux compliments
Sont pauvretés qui font perdre du temps
Venez, Colette.

COLETTE, à Acanthe.

Adieu, ma chère amie.
Je recommande à votre prud'homie
Mon Mathurin ; vengez-moi des ingrats.

ACANTHE.

Le cœur me bat... Que deviendrai-je ? hélas !

SCÈNE IV.

LE BAILLI, MATHURIN, ACANTHE.

MATHURIN.

Je n'aime point cette cérémonie,
Maître bailli ; c'est une tyrannie.

LE BAILLI.

C'est la condition *sine quâ non.*

MATHURIN.

Sine quâ non ! quel diable de jargon !
Morbleu ! ma femme est à moi.

LE BAILLI.

Pas encore :
Il faut premier que monseigneur l'honore
D'un entretien selon les nobles us
En ce châtel de tous les temps reçus.

MATHURIN.

Ces maudits us, quels sont-ils ?

LE BAILLI.

L'épousée
Sur une chaise est sagement placée ;
Puis monseigneur, dans un fauteuil à bras,
Vient vis-à-vis se camper à six pas.

MATHURIN.

Quoi ! pas plus loin ?

LE BAILLI.

C'est la règle.

MATHURIN.

Allons, passe.
Et puis après?

LE BAILLI.

Monseigneur avec grace
Fait un présent de bijoux, de rubans,
Comme il lui plaît.

MATHURIN.

Passe pour des présents.

LE BAILLI.

Puis il lui parle; il vous la considère;
Il examine à fond son caractère;
Puis il l'exhorte à la vertu.

MATHURIN.

Fort bien;
Et quand finit, s'il vous plaît, l'entretien?

LE BAILLI.

Expressément la loi veut qu'on demeure
Pour l'exhorter l'espace d'un quart d'heure.

MATHURIN.

Un quart d'heure est beaucoup. Et le mari
Peut-il au moins se tenir près d'ici
Pour écouter sa femme?

LE BAILLI.

La loi porte
Que, s'il osait se tenir à la porte,
Se présenter avant le temps marqué,
Faire du bruit, se tenir pour choqué,
S'émanciper à sottises pareilles,

On fait couper sur-le-champ ses oreilles.

MATHURIN.

La belle loi ! les beaux droits que voilà !
Et ma moitié ne dit mot à cela ?

ACANTHE.

Moi, j'obéis, et je n'ai rien à dire.

LE BAILLI.

Déniche ; il faut qu'un mari se retire :
Point de raisons.

MATHURIN, sortant.

Ma femme heureusement
N'a point d'esprit ; et son air innocent,
Sa conversation ne plaira guère.

LE BAILLI.

Veux-tu partir ?

MATHURIN.

Adieu donc, ma très chère ;
Songe sur-tout au pauvre Mathurin,
Ton fiancé.

(Il sort.)

ACANTHE.

J'y songe avec chagrin.
Quelle sera cette étrange entrevue ?
La peur me prend ; je suis tout éperdue.

LE BAILLI.

Asseyez-vous ; attendez en ce lieu
Un maître aimable et vertueux. Adieu.

SCÈNE V.

ACANTHE.

Il est aimable... Ah ! je le sais, sans doute.
Pourrai-je, hélas ! mériter qu'il m'écoute ?
Entrera-t-il dans mes vrais intérêts,
Dans mes chagrins et dans mes torts secrets ?
Il me croira du moins fort imprudente
De refuser le sort qu'on me présente,
Un mari riche, un état assuré.
Je le prévois, je ne remporterai
Que des refus avec bien peu d'estime ;
Je vais déplaire à ce cœur magnanime ;
Et si mon ame avait osé former
Quelque souhait, c'est qu'il pût m'estimer.
Mais pourra-t-il me blâmer de me rendre
Chez cette dame et si noble et si tendre,
Qui fuit le monde, et qu'en ce triste jour
J'implorerai pour le fuir à mon tour ?...
Où suis-je ?... on ouvre !... à peine j'envisage
Celui qui vient... je ne vois qu'un nuage.

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, ACANTHE.

LE MARQUIS.

Asseyez-vous. Lorsqu'ici je vous vois,
C'est le plus beau, le plus cher de mes droits.

J'ai commandé qu'on porte à votre père
Les faibles dons qu'il convient de vous faire.
Ils paraîtront bien indignes de vous.

ACANTHE, s'asseyant.

Trop de bontés se répandent sur nous;
J'en suis confuse, et ma reconnaissance
N'a pas besoin de tant de bienfesance:
Mais avant tout il est de mon devoir
De vous prier de daigner recevoir
Ces vieux papiers que mon père présente
Très humblement.

LE MARQUIS, les mettant dans sa poche.

Donnez-les, belle Acanthe,
Je les lirai; c'est sans doute un détail
De mes forêts: ses soins et son travail
M'ont toujours plu; j'aurai de sa vieillesse
Les plus grands soins; comptez sur ma promesse.
Mais est-il vrai qu'il vous donne un époux
Qui, vous causant d'invincibles dégoûts,
De votre hymen rend la chaîne odieuse?
J'en suis fâché... Vous deviez être heureuse.

ACANTHE.

Ah! je le suis un moment, monseigneur,
En vous parlant, en vous ouvrant mon cœur;
Mais tant d'audace est-elle ici permise?

LE MARQUIS.

Ne craignez rien, parlez avec franchise;
Tous vos secrets seront en sûreté.

ACANTHE.

Qui douterait de votre probité?

Pardonnez donc à ma plainte importune.
Ce mariage aurait fait ma fortune,
Je le sais bien ; et j'avouerai sur-tout
Que c'est trop tard expliquer mon dégoût ;
Que, dans les champs élevée et nourrie,
Je ne dois point dédaigner une vie
Qui sous vos lois me retient pour jamais,
Et qui m'est chère encor par vos bienfaits.
Mais, après tout, Mathurin, le village,
Ces paysans, leurs mœurs et leur langage,
Ne m'ont jamais inspiré tant d'horreur ;
De mon esprit c'est une injuste erreur ;
Je la combats, mais elle a l'avantage.
En frémissant je fais ce mariage.

LE MARQUIS, approchant son fauteuil.

Mais vous n'avez pas tort.

ACANTHE, à genoux.

J'ose à genoux
Vous demander, non pas un autre époux,
Non d'autres nœuds, tous me seraient horribles ;
Mais que je puisse avoir des jours paisibles :
Le premier bien serait votre bonté,
Et le second de tous la liberté.

LE MARQUIS, la relevant avec empressement.

Eh ! relevez-vous donc... Que tout m'étonne
Dans vos desseins, et dans votre personne,

(Ils s'approchent.)

Dans vos discours, si nobles, si touchants,
Qui ne sont point le langage des champs !
Je l'avouerai, vous ne paraissez faite

Pour Mathurin ni pour cette retraite.
D'où tenez-vous, dans ce séjour obscur,
Un ton si noble, un langage si pur?
Par-tout on a de l'esprit; c'est l'ouvrage
De la nature, et c'est votre partage:
Mais l'esprit seul, sans éducation,
N'a jamais eu ni ce tour ni ce ton,
Qui me surprend... je dis plus, qui m'enchante.

ACANTHE.

Ah! que pour moi votre ame est indulgente!
Comme mon sort, mon esprit est borné.
Moins on attend, plus on est étonné.

LE MARQUIS.

Quoi! dans ces lieux la nature bizarre
Aura voulu mettre une fleur si rare,
Et le destin veut ailleurs l'enterrer!
Non, belle Acanthe, il vous faut demeurer.

(Il s'approche.)

ACANTHE.

Pour épouser Mathurin?

LE MARQUIS.

Sa personne
Mérite peu la femme qu'on lui donne,
Je l'avouerai.

ACANTHE.

Mon père quelquefois
Me conduisait tout auprès de vos bois,
Chez une dame aimable et retirée,
Pauvre, il est vrai, mais noble et révérée,
Pleine d'esprit, de sentiments, d'honneur:

Elle daigne m'aimer ; votre faveur,
Votre bonté peut me placer près d'elle.
Ma belle-mère est avare et cruelle ;
Elle me hait : et je hais malgré moi
Ce Mathurin qui compte sur ma foi.
Voilà mon sort, vous en êtes le maître ;
Je ne serai point heureuse peut-être ;
Je souffrirai ; mais je souffrirai moins
En devant tout à vos généreux soins.
Protégez-moi ; croyez qu'en ma retraite
Je resterai toujours votre sujette.

LE MARQUIS.

Tout me surprend. Dites-moi, s'il vous plaît,
Celle qui prend à vous tant d'intérêt,
Qui vous chérit, ayant su vous connaître,
Serait-ce point Dorméne ?

ACANTHE.

Oui.

LE MARQUIS.

Mais peut-être...
Il est aisé d'ajuster tout cela.
Oui... votre idée est très bonne... oui, voilà
Un vrai moyen de rompre avec décence
Ce sot hymen, cette indigne alliance.
J'ai des projets... en un mot, voulez-vous
Près de Dorméne un destin noble et doux ?

ACANTHE.

J'aimerais mieux la servir, servir Laure,
Laure si bonne, et qu'à jamais j'honore,
Manquer de tout, goûter dans leur séjour

Le seul bonheur de vous faire ma cour,
Que d'accepter la richesse importune
De tout mari qui ferait ma fortune.

LE MARQUIS.

Acanthe, allez... Vous pénétrez mon cœur :
Oui, vous pourrez, Acanthe, avec honneur
Vivre auprès d'elle... et dans mon château même.

ACANTHE.

Auprès de vous ! ah ciel !

LE MARQUIS s'approche un peu.

Elle vous aime ;
Elle a raison... J'ai, vous dis-je, un projet ;
Mais je ne sais s'il aura son effet.
Et cependant vous voilà fiancée,
Et votre chaîne est déja commencée ;
La noce prête, et le contrat signé.
Le ciel voulut que je fusse éloigné
Lorsqu'en ces lieux on parait la victime :
J'arrive tard, et je m'en fais un crime.

ACANTHE.

Quoi ! vous daignez me plaindre ? Ah ! qu'à mes yeux
Mon mariage en est plus odieux !
Qu'il le devient chaque instant davantage !

(Ils s'approchent.)

LE MARQUIS.

Mais, après tout, puisque de l'esclavage
(Il s'approche.)
Avec décence on pourra vous tirer...

ACANTHE, s'approchant un peu.

Ah ! le voudriez-vous ?

LE MARQUIS.

J'ose espérer...
Que vos parents, la raison, la loi même,
Et plus encor votre mérite extrême...
(Il s'approche encore.)
Oui, cet hymen est trop mal assorti.
(Elle s'approche.)
Mais... le temps presse, il faut prendre un parti :
Écoutez-moi...
(Ils se trouvent tout près l'un de l'autre.)

ACANTHE.

Juste ciel ! si j'écoute !

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, ACANTHE, LE BAILLI, MATHURIN.

MATHURIN, entrant brusquement.

Je crains, ma foi, que l'on ne me déboute :
Entrons, entrons ; le quart d'heure est fini.

ACANTHE.

Eh quoi ! sitôt ?

LE MARQUIS, tirant sa montre.

Il est vrai, mon ami.

MATHURIN.

Maître bailli, ces sièges sont bien proches ;
Est-ce encore un des droits ?

LE BAILLI.

Point de reproches,
Mais du respect.

MATHURIN.

Mon Dieu ! nous en aurons ;
Mais aurons-nous ma femme ?

LE MARQUIS.

Nous verrons.

MATHURIN.

Ce *nous verrons* est d'un mauvais présage.
Qu'en dites-vous, bailli ?

LE BAILLI.

L'ami, sois sage.

MATHURIN.

Que je fis mal, ô ciel ! quand je naquis,
De naître, hélas, le vassal d'un marquis !

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS.

Non, je ne perdrai point cette gageure...
Amoureux ! moi ! quel conte ! ah ! je m'assure
Que sur soi-même on garde un plein pouvoir :
Pour être sage, on n'a qu'à le vouloir.
Il est bien vrai qu'Acanthe est assez belle...
Et de la grace ! ah ! nul n'en a plus qu'elle...
Et de l'esprit !... quoi ! dans le fond des bois !
Pour avoir vu Dorméne quelquefois,

Que de progrès ! qu'il faut peu de culture
Pour seconder les dons de la nature !
J'estime Acanthe : oui, je dois l'estimer ;
Mais, grace au ciel, je suis très loin d'aimer ;
A fuir l'amour j'ai mis toute ma gloire.

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, DIGNANT, BERTHE, MATHURIN.

BERTHE.

Ah ! voici bien, pardienne, une autre histoire :

LE MARQUIS.

Quoi ?

BERTHE.

Pour le coup c'est le droit du seigneur :
On nous enléve Acanthe.

LE MARQUIS.

Ah !

BERTHE.

Votre honneur
Sera honteux de cette vilenie ;
Et je n'aurais pas cru cette infamie
D'un grand seigneur, si bon, si libéral.

LE MARQUIS.

Comment ? qu'est-il arrivé ?

BERTHE.

Bien du mal...
Savez-vous pas qu'à peine chez son père

Elle arrivait pour finir notre affaire,
Quatre coquins, alertes, bien tournés,
Effrontément me l'ont prise à mon nez,
Tout en riant, et vite l'ont conduite
Je ne sais où?

LE MARQUIS.

Qu'on aille à leur poursuite...
Holà! quelqu'un... ne perdez point de temps;
Allez, courez, que mes gardes, mes gens,
De tous côtés marchent en diligence.
Volez, vous dis-je; et, s'il faut ma présence,
J'irai moi-même.

BERTHE, à son mari.

Il parle tout de bon;
Et l'on croirait, mon cher, à la façon
Dont monseigneur regarde cette injure,
Que c'est à lui qu'on a pris la future.

LE MARQUIS.

Et vous son père, et vous qui l'aimiez tant,
Vous qui perdez une si chère enfant,
Un tel trésor, un cœur noble, un cœur tendre,
Avez-vous pu souffrir, sans la défendre,
Que de vos bras on osât l'arracher?
Un tel malheur semble peu vous toucher.
Que devient donc l'amitié paternelle?
Vous m'étonnez.

DIGNANT.

Mon cœur gémit sur elle;
Mais je me trompe, où j'ai dû pressentir
Que par votre ordre on la fesait partir.

LE MARQUIS.

Par mon ordre?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Quelle injure nouvelle!
Tous ces gens-ci perdent-ils la cervelle?
Allez-vous-en, laissez-moi, sortez tous.
Ah! s'il se peut modérons mon courroux...
Non, vous, restez.

MATHURIN.

Qui? moi?

LE MARQUIS, à Dignant.

Non, vous, vous dis-je.

SCÈNE X.

LE MARQUIS, sur le devant; DIGNANT, au fond.

LE MARQUIS.

Je vois d'où part l'attentat qui m'afflige.
Le chevalier m'avait presque promis
De se porter à des coups si hardis.
Il croit au fond que cette gentillesse
Est pardonnable au feu de sa jeunesse:
Il ne sait pas combien j'en suis choqué.
A quel excès ce fou-là m'a manqué!
Jusqu'à quel point son procédé m'offense!
Il déshonore, il trahit l'innocence:
Voilà le prix de mon affection

Pour un parent indigne de mon nom !
Il est pétri des vices de son père ;
Il a ses traits, ses mœurs, son caractère ;
Il périra malheureux comme lui.
Je le renonce, et je veux qu'aujourd'hui
Il soit puni de tant d'extravagance.

DIGNANT.

Puis-je en tremblant prendre ici la licence
De vous parler ?

LE MARQUIS.

Sans doute, tu le peux :
Parle-moi d'elle.

DIGNANT.

Au transport douloureux
Où votre cœur devant moi s'abandonne,
Je ne reconnais plus votre personne.
Vous avez lu ce qu'on vous a porté,
Ce gros paquet qu'on vous a présenté ?

LE MARQUIS.

Eh ! mon ami, suis-je en état de lire ?

DIGNANT.

Vous me faites frémir.

LE MARQUIS.

Que veux-tu dire ?

DIGNANT.

Quoi ! ce paquet n'est pas encore ouvert ?

LE MARQUIS.

Non.

DIGNANT.

Juste ciel ! ce dernier coup me perd.

LE MARQUIS.

Comment?... j'ai cru que c'était un mémoire
De mes forêts.

DIGNANT.

Hélas ! vous deviez croire
Que cet écrit était intéressant.

LE MARQUIS.

Eh ! lisons vite... Une table à l'instant;
Approchez donc cette table.

DIGNANT.

Ah ! mon maître !
Qu'aura-t-on fait, et qu'allez-vous connaître !

LE MARQUIS, assis, examine le paquet.

Mais ce paquet, qui n'est pas à mon nom,
Est cacheté des sceaux de ma maison?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Lisons donc.

DIGNANT.

Cet étrange mystère
En d'autres temps aurait de quoi vous plaire;
Mais à présent il devient bien affreux.

LE MARQUIS, lisant.

Je ne vois rien jusqu'ici que d'heureux...
Je vois d'abord que le ciel la fit naître
D'un sang illustre... et cela devait être.
Oui, plus je lis, plus je bénis les cieux...
Quoi ! Laure a mis ce dépôt précieux
Entre vos mains? Quoi ! Laure est donc sa mère?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Mais pourquoi lui serviez-vous de père?
Indignement pourquoi la marier?

DIGNANT.

J'en avais l'ordre; et j'ai dû vous prier
En sa faveur... Sa mère infortunée
A l'indigence était abandonnée,
Ne subsistant que des nobles secours
Que, par mes mains, vous versiez tous les jours.

LE MARQUIS.

Il est trop vrai : je sais bien que mon père
Fut envers elle autrefois trop sévère...
Quel souvenir!... Que souvent nous voyons
D'affreux secrets dans d'illustres maisons!...
Je le savais : le père de Gernance
De Laure, hélas! séduisit l'innocence;
Et mes parents, par un zèle inhumain,
Avaient puni cet hymen clandestin.
Je lis, je tremble. Ah! douleur trop amère!
Mon cher ami, quoi! Gernance est son frère!

DIGNANT.

Tout est connu.

LE MARQUIS.

Quoi! c'est lui que je vois!
Ah! ce sera pour la dernière fois...
Sachons dompter le courroux qui m'anime.
Il semble, ô ciel! qu'il connaisse son crime!
Que dans ses yeux je lis d'égarement!

Ah ! l'on n'est pas coupable impunément.
Comme il rougit, comme il pâlit... le traître !
A mes regards il tremble de paraître.
C'est quelque chose.

SCÈNE XI.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, de loin, se cachant le visage.

Ah ! monsieur.

LE MARQUIS.

Est-ce vous ?
Vous, malheureux !

LE CHEVALIER.

Je tombe à vos genoux...

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous fait ?

LE CHEVALIER.

Une faute, une offense,
Dont je ressens l'indigne extravagance,
Qui pour jamais m'a servi de leçon,
Et dont je viens vous demander pardon.

LE MARQUIS.

Vous, des remords ! vous ! est-il bien possible ?

LE CHEVALIER.

Rien n'est plus vrai.

LE MARQUIS.

Votre faute est horrible
Plus que vous ne pensez ; mais votre cœur

Est-il sensible à mes soins, à l'honneur,
A l'amitié? vous sentez-vous capable
D'oser me faire un aveu véritable,
Sans rien cacher?

LE CHEVALIER.

Comptez sur ma candeur:
Je suis un libertin, mais point menteur;
Et mon esprit, que le trouble environne,
Est trop ému pour abuser personne.

LE MARQUIS.

Je prétends tout savoir.

LE CHEVALIER.

Je vous dirai
Que, de débauche et d'ardeur enivré,
Plus que d'amour, j'avais fait la folie
De dérober une fille jolie
Au possesseur de ses jeunes appas,
Qu'à mon avis il ne mérite pas.
Je l'ai conduite à la forêt prochaine,
Dans ce château de Laure et de Dorméne.
C'est une faute, il est vrai, j'en convien;
Mais j'étais fou, je ne pensais à rien.
Cette Dorméne, et Laure sa compagne,
Étaient encor bien loin dans la campagne:
En étourdi je n'ai point perdu temps;
J'ai commencé par des propos galants.
Je m'attendais aux communes alarmes,
Aux cris perçants, à la colère, aux larmes;
Mais qu'ai-je vu! la fermeté, l'honneur,
L'air indigné, mais calme avec grandeur:

Tout ce qui fait respecter l'innocence
S'armait pour elle, et prenait sa défense.
J'ai recouru dans ces premiers moments
A l'art de plaire, aux égards séduisants,
Aux doux propos, à cette déférence
Qui fait souvent pardonner la licence;
Mais, pour réponse, Acanthe à deux genoux
M'a conjuré de la rendre chez vous;
Et c'est alors que ses yeux moins sévères
Ont répandu des pleurs involontaires.

LE MARQUIS.

Que dites-vous?

LE CHEVALIER.

Elle voulait en vain
Me les cacher de sa charmante main:
Dans cet état, sa grace attendrissante
Enhardissait mon ardeur imprudente;
Et, tout honteux de ma stupidité,
J'ai voulu prendre un peu de liberté.
Ciel! comme elle a tancé ma hardiesse!
Oui, j'ai cru voir une chaste déesse
Qui rejetait de son auguste autel
L'impur encens qu'offrait un criminel.

LE MARQUIS.

Ah! poursuivez.

LE CHEVALIER.

Comment se peut-il faire
Qu'ayant vécu presque dans la misère,
Dans la bassesse, et dans l'obscurité,
Elle ait cet air et cette dignité,

Ces sentiments, cet esprit, ce langage,
Je ne dis pas au-dessus du village,
De son état, de son nom, de son sang,
Mais convenable au plus illustre rang?
Non, il n'est point de mère respectable
Qui, condamnant l'erreur d'un fils coupable,
Le rappelât avec plus de bonté
A la vertu dont il s'est écarté;
N'employant point l'aigreur et la colère,
Fière et décente, et plus sage qu'austère.
De vous sur-tout elle a parlé long-temps.

LE MARQUIS.

De moi?...

LE CHEVALIER.

Montrant à mes égarements
Votre vertu, qui devait, disait-elle,
Être à jamais ma honte et mon modèle.
Tout interdit, plein d'un secret respect,
Que je n'avais senti qu'à son aspect,
Je suis honteux; mes fureurs se captivent.
Dans ce moment les deux dames arrivent;
Et, me voyant maître de leur logis,
Avec Acanthe et deux ou trois bandits,
D'un juste effroi leur ame s'est remplie:
La plus âgée en tombe évanouie.
Acanthe en pleurs la presse dans ses bras:
Elle revient des portes du trépas;
Alors sur moi fixant sa triste vue,
Elle retombe, et s'écrie éperdue:
« Ah! je crois voir Gernance... c'est son fils,

« C'est lui... je meurs... » A ces mots je frémis;
Et la douleur, l'effroi de cette dame,
Au même instant ont passé dans mon ame.
Je tombe aux pieds de Dorméne, et je sors,
Confus, soumis, pénétré de remords.

LE MARQUIS.

Ce repentir dont votre ame est saisie
Charme mon cœur, et nous réconcilie.
Tenez, prenez ce paquet important,
Lisez bien vite, et pesez mûrement...
Pauvre jeune homme! hélas! comme il soupire!...
(Il lui montre l'endroit où il est dit qu'il est frère d'Acanthe.)
Tenez, c'est là, là sur-tout qu'il faut lire.

LE CHEVALIER.

Ma sœur! Acanthe!...

LE MARQUIS.

Oui, jeune libertin.

LE CHEVALIER.

Oh! par ma foi, je ne suis pas devin...
Il faut tout réparer. Mais par l'usage
Je ne saurais la prendre en mariage:
Je suis son frère, et vous êtes cousin;
Payez pour moi.

LE MARQUIS.

Comment finir enfin
Honnêtement cette étrange aventure?
Ah! la voici... j'ai perdu la gageure.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, ACANTHE, COLETTE, DIGNANT.

ACANTHE.

Où suis-je? hélas! Eh! quel nouveau malheur!
Je vois mon père avec mon ravisseur!

DIGNANT.

Madame, hélas! vous n'avez plus de père.

ACANTHE.

Madame, à moi! qu'entends-je? quel mystère?

LE MARQUIS.

Il est bien grand. Tout éprouve en ce jour
Les coups du sort, et sur-tout de l'amour:
Je me soumets à leur pouvoir suprême.
Eh! quel mortel fait son destin soi-même?...
Nous sommes tous, madame, à vos genoux:
Au lieu d'un père, acceptez un époux.

ACANTHE.

Ciel! est-ce un rêve?

LE MARQUIS.

On va tout vous apprendre:
Mais à nos vœux commencez par vous rendre,
Et par régner pour jamais sur mon cœur.

ACANTHE.

Moi! comment croire un tel excès d'honneur?

LE MARQUIS.

Vous, libertin, je vais vous rendre sage;
Et dès demain je vous mets en ménage

Avec Dorméne : elle s'y résoudra.

LE CHEVALIER.

J'épouserai tout ce qu'il vous plaira.

COLETTE.

Et moi donc?

LE MARQUIS.

Toi! ne crois pas, ma mignonne,
Qu'en fesant tous les lots je t'abandonne :
Ton Mathurin te quittait aujourd'hui ;
Je te le donne ; il t'aura malgré lui.
Tu peux compter sur une dot honnête...
Allons danser, et que tout soit en fête.
J'avais cherché la sagesse ; et mon cœur,
Sans rien chercher, a trouvé le bonheur.

FIN DU DROIT DU SEIGNEUR.

VARIANTES

DU DROIT DU SEIGNEUR.

ACTE PREMIER.

V. 79. Édition de 1762 :

Sans avoir droit...

LE BAILLI.

Ce droit est fort honnête.

v. 150. .....Bailli trop suffisant.

ACTE DEUXIÈME.

v. 236. Lui demander des conseils.

COLETTE.

A notre âge
Il faut de bons amis ; rien n'est plus sage.
Tu trembles ?

ACANTHE.

Oui.

COLETTE.

Par ces lieux détournés
Viens avec moi.

ACTE TROISIÈME.

v. 84*. Le sot le craint, le *méchant* le décrie.

v. 86*. Des étourdis, des *méchants* et des sots.

v. 177*. Car de mes droits je ne veux disposer
Qu'avec décence, etc.

v. 338. Moins on attend, plus on est étonné.
Un peu de soin, peut-être, et de lecture,
Ont pu dans moi corriger la nature.
C'est vous sur-tout, vous qui dans ce moment
Formez en moi l'esprit, le sentiment,
Qui m'élevez, qui dans moi faites naître
L'ambition d'imiter un tel maître.

LE MARQUIS.

v. 406. Nous verrons.
Hé!
(Il sonne.)

UN DOMESTIQUE.

Monseigneur?

LE MARQUIS.

Que l'on remène Acanthe
Chez ses parents.

MATHURIN.

Ouais! ceci me tourmente.

ACANTHE, s'en allant.

Ciel! prends pitié de mes secrets ennuis.

LE MARQUIS, sortant d'un autre côté.

Sortons, cachons le désordre où je suis.
Ah! que j'ai peur de perdre la gageure!

SCÈNE VIII.

MATHURIN, LE BAILLI.

MATHURIN.

Dis-moi, bailli, ce que cela figure.
Notre seigneur est sorti bien sournois.
Il me parlait poliment autrefois;
J'aimais assez ses honnêtes manières;
Et même à cœur il prenait mes affaires:
Je me marie... il s'en va tout pensif.

LE BAILLI.

C'est qu'il pense beaucoup.

MATHURIN.

Maître baillif,
Je pense aussi. Ce *nous verrons* m'assomme :
Quand on est prêt, *nous verrons!* Ah! quel homme!
Que je fis mal, ô ciel! quand je naquis
Chez mes parents, de naître en ce pays!
J'aurais bien dû choisir quelque village
Où j'aurais pu contracter mariage
Tout uniment, comme cela se doit,
A mon plaisir, sans qu'un autre eût le droit
De disposer de moi-même, à mon âge,
Et de fourrer son nez dans mon ménage.

LE BAILLI.

C'est pour ton bien.

MATHURIN.

Mon ami baillival,
Pour notre bien on nous fait bien du mal.

On a cru devoir placer en entier dans les variantes les deux derniers actes de cette pièce, tels qu'on les trouve dans les premières éditions. Par ce moyen les lecteurs l'auront en trois actes, et en cinq.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LE MARQUIS.

Non, je ne perdrai point cette gageure.
Amoureux! moi! quel conte! Ah! je m'assure
Que sur moi-même on garde un plein pouvoir;
Pour être sage on n'a qu'à le vouloir.
Il est bien vrai qu'Acanthe est assez belle...
Et de la grace! ah! nul n'en a plus qu'elle...
Et de l'esprit!... Quoi! dans le fond des bois!

Pour avoir vu Dormène quelquefois,
Que de progrès! qu'il faut peu de culture
Pour seconder les dons de la nature!
J'estime Acanthe; oui, je dois l'estimer;
Mais, grace au ciel, je suis très loin d'aimer.
(Il s'assied à une table.)
Ah! respirons. Voyons, sur toute chose,
Quel plan de vie enfin je me propose...
De ne dépendre en ces lieux que de moi,
De n'en sortir que pour servir mon roi,
De m'attacher par un sage hyménée
Une compagne agréable et bien née,
Pauvre de bien, mais riche de vertu,
Dont la noblesse et le sort abattu
A mes bienfaits doivent des jours prospères:
Dormène seule a tous ces caractères;
Le ciel pour moi la réserve aujourd'hui.
Allons la voir... d'abord écrivons-lui
Un compliment... mais que puis-je lui dire?
(En se cognant le front avec la main.)
Acanthe est là qui m'empêche d'écrire;
Oui, je la vois: comment la fuir? par où?
(Il se relève.)
Qui se croit sage, ô ciel! est un grand fou.
Achevons donc... Je me vaincrai sans doute.
(Il finit sa lettre.)
Holà! quelqu'un... Je sais bien qu'il en coûte.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, UN DOMESTIQUE.

LE MARQUIS.

Tenez, portez cette lettre à l'instant.

LE DOMESTIQUE.

Où?

LE MARQUIS.

Chez Acanthe.

LE DOMESTIQUE.

Acanthe? mais vraiment...

LE MARQUIS.

Je n'ai point dit Acanthe; c'est Dormène
A qui j'écris... On a bien de la peine
Avec ses gens... Tout le monde en ces lieux
Parle d'Acanthe; et l'oreille et les yeux
Sont remplis d'elle, et brouillent ma mémoire.

SCÈNE III.

LE MARQUIS, DIGNANT, BERTHE, MATHURIN.

MATHURIN.

Ah! voici bien, pardienne, une autre histoire!

LE MARQUIS.

Quoi?

MATHURIN.

Pour le coup c'est le droit du seigneur:
On m'a volé ma femme.

BERTHE.

Oui, votre honneur
Sera honteux de cette vilenie;
Et je n'aurais pas cru cette infamie
D'un grand seigneur si bon, si libéral.

LE MARQUIS.

Comment? qu'est-il arrivé?

BERTHE.

Bien du mal.

MATHURIN.

Vous le savez comme moi.

LE MARQUIS.

Parle, traître,
Parle.

MATHURIN.

Fort bien; vous vous fâchez, mon maître;
Oh! c'est à moi d'être fâché.

LE MARQUIS.

Comment ?
Explique-toi.

MATHURIN.

C'est un enlèvement.
Savez-vous pas qu'à peine chez son père
Elle arrivait pour finir notre affaire,
Quatre coquins alertes, bien tournés,
Effrontément me l'ont prise à mon nez,
Tout en riant, et vite l'ont conduite
Je ne sais où ?

LE MARQUIS.

Qu'on aille à leur poursuite...
Holà ! quelqu'un... ne perdez point de temps ;
Allez, courez ; que mes gardes, mes gens,
De tous côtés marchent en diligence.
Volez, vous dis-je ; et s'il faut ma présence,
J'irai moi-même.

BERTHE, à son mari.

Il parle tout de bon ;
Et l'on croirait, mon cher, à la façon
Dont monseigneur regarde cette injure,
Que c'est à lui qu'on a pris la future.

LE MARQUIS.

Et vous son père, et vous qui l'aimiez tant,
Vous qui perdez une si chère enfant,
Un tel trésor, un cœur noble, un cœur tendre,
Avez-vous pu souffrir, sans la défendre,
Que de vos bras on osât l'arracher ?
Un tel malheur semble peu vous toucher.
Que devient donc l'amitié paternelle ?
Vous m'étonnez.

DIGNANT.

Tout mon cœur est pour elle,
C'est mon devoir ; et j'ai dû pressentir
Que par votre ordre on la fesait partir.

LE MARQUIS.

Par mon ordre?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Quelle injure nouvelle!
Tous ces gens-ci perdent-ils la cervelle?
Allez-vous-en, laissez-moi, sortez tous.
Ah! s'il se peut, modérons mon courroux...
Non; vous, restez.

MATHURIN.

Qui? moi?

LE MARQUIS, à Dignant.

Non; vous, vous dis-je.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, sur le devant; DIGNANT, au fond.

LE MARQUIS.

Je vois d'où part l'attentat qui m'afflige.
Le chevalier m'avait presque promis
De se porter à des coups si hardis.
Il croit au fond que cette gentillesse
Est pardonnable au feu de sa jeunesse:
Il ne sait pas combien j'en suis choqué.
A quel excès ce fou-là m'a manqué!
Jusqu'à quel point son procédé m'offense!
Il déshonore, il trahit l'innocence;
Il perd Acanthe; et pour percer mon cœur,
Je n'ai passé que pour son ravisseur!
Un étourdi, que la débauche anime,
Me fait porter la peine de son crime,
Voilà le prix de mon affection
Pour un parent indigne de mon nom!
Il est pétri des vices de son père;

Il a ses traits, ses mœurs, son caractère ;
Il périra malheureux comme lui.
Je le renonce, et je veux qu'aujourd'hui
Il soit puni de tant d'extravagance.

DIGNANT.

Puis-je en tremblant prendre ici la licence
De vous parler ?

LE MARQUIS.

Sans doute, tu le peux :
Parle-moi d'elle.

DIGNANT.

Au transport douloureux
Où votre cœur devant moi s'abandonne,
Je ne reconnais plus votre personne.
Vous avez lu ce qu'on vous a porté,
Ce gros paquet qu'on vous a présenté ?...

LE MARQUIS.

Eh ! mon ami, suis-je en état de lire ?

DIGNANT.

Vous me faites frémir.

LE MARQUIS.

Que veux-tu dire ?

DIGNANT.

Quoi ! ce paquet n'est pas encore ouvert ?

LE MARQUIS.

Non.

DIGNANT.

Juste ciel ! ce dernier coup me perd !

LE MARQUIS.

Comment ?... J'ai cru que c'était un mémoire
De mes forêts.

DIGNANT.

Hélas ! vous deviez croire
Que cet écrit était intéressant.

LE MARQUIS.

Eh ! lisons vite... Une table à l'instant ;
Approchez donc cette table.

DIGNANT.

Ah! mon maître!
Qu'aura-t-on fait, et qu'allez-vous connaître?

LE MARQUIS, assis, examine le paquet.

Mais ce paquet, qui n'est pas à mon nom,
Est cacheté des sceaux de ma maison?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Lisons donc.

DIGNANT.

Cet étrange mystère
En d'autres temps aurait de quoi vous plaire;
Mais à présent il devient bien affreux.

LE MARQUIS, lisant.

Je ne vois rien jusqu'ici que d'heureux.
Je vois d'abord que le ciel la fit naître
D'un sang illustre; et cela devait être.
Oui, plus je lis, plus je bénis les cieux.
Quoi! Laure a mis ce dépôt précieux
Entre vos mains! quoi! Laure est donc sa mère?
Mais pourquoi donc lui serviez-vous de père?
Indignement pourquoi la marier?

DIGNANT.

J'en avais l'ordre, et j'ai du vous prier
En sa faveur.

UN DOMESTIQUE.

En ce moment Dormène
Arrive ici, tremblante, hors d'haleine,
Fondant en pleurs: elle veut vous parler.

LE MARQUIS.

Ah! c'est à moi de l'aller consoler.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, DIGNANT, DORMÈNE.

LE MARQUIS, à Dormène, qui entre.

Pardonnez-moi, j'allais chez vous, madame,
Mettre à vos pieds le courroux qui m'enflamme.
Acanthe... à peine encore entré chez moi,
J'attendais peu l'honneur que je reçoi...
Une aventure assez désagréable...
Me trouble un peu... Que Gernance est coupable!

DORMÈNE.

De tous mes biens il me reste l'honneur;
Et je ne doutais pas qu'un si grand cœur
Ne respectât le malheur qui m'opprime,
Et d'un parent ne détestât le crime.
Je ne viens point vous demander raison
De l'attentat commis dans ma maison...

LE MARQUIS.

Comment? chez vous?

DORMÈNE.

C'est dans ma maison même
Qu'il a conduit le triste objet qu'il aime.

LE MARQUIS.

Le traître!

DORMÈNE.

Il est plus criminel cent fois
Qu'il ne croit l'être... Hélas! ma faible voix
En vous parlant expire dans ma bouche.

LE MARQUIS.

Votre douleur sensiblement me touche;
Daignez parler, et ne redoutez rien.

DORMÈNE.

Apprenez donc...

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, DORMÈNE, DIGNANT; QUELQUES DOMESTIQUES entrent précipitamment avec MATHURIN.

MATHURIN.

Tout va bien, tout va bien,
Tout est en paix, la femme est retrouvée;
Votre parent nous l'avait enlevée:
Il nous la rend; c'est peut-être un peu tard.
Chacun son bien; tudieu! quel égrillard!

LE MARQUIS, à Dignant.

Courez soudain recevoir votre fille;
Qu'elle demeure au sein de sa famille.
Veillez sur elle; ayez soin d'empêcher
Qu'aucun mortel ose s'en approcher.

MATHURIN.

Excepté moi?

LE MARQUIS.

Non; l'ordre que je donne
Est pour vous-même.

MATHURIN.

Ouais! tout ceci m'étonne.

LE MARQUIS.

Obéissez...

MATHURIN.

Par ma foi, tous ces grands
Sont dans le fond de bien vilaines gens.
Droit du seigneur, femme que l'on enlève!
Défense à moi de lui parler... Je crève.
Mais je l'aurai, car je suis fiancé:
Consolons-nous, tout le mal est passé.
(Il sort.)

LE MARQUIS.

Elle revient; mais l'injure cruelle
Du chevalier retombera sur elle;

Voilà le monde ; et de tels attentats
Faits à l'honneur ne se réparent pas.

(à Dorméne.)

Eh bien ! parlez, parlez ; daignez m'apprendre
Ce que je brûle et que je crains d'entendre :
Nous sommes seuls.

DORMÉNE.

Il le faut donc, monsieur ?
Apprenez donc le comble du malheur :
C'est peu qu'Acanthe, en secret étant née
De cette Laure, illustre infortunée,
Soit sous vos yeux prête à se marier
Indignement à ce riche fermier ;
C'est peu qu'au poids de sa triste misère
On ajoutât ce fardeau nécessaire ;
Votre parent, qui voulait l'enlever,
Votre parent qui vient de nous prouver
Combien il tient de son coupable père,
Gernance enfin...

LE MARQUIS.

Gernance ?

DORMÉNE.

Il est son frère.

LE MARQUIS.

Quel coüp horrible ! ô ciel ! qu'avez-vous dit ?

DORMÉNE.

Entre vos mains vous avez cet écrit,
Qui montre assez ce que nous devons craindre :
Lisez, voyez combien Laure est à plaindre.

(Le marquis lit.)

C'est ma parente ; et mon cœur est lié
A tous ses maux que sent mon amitié.
Elle mourra de l'affreuse aventure
Qui sous ses yeux outrage la nature.

LE MARQUIS.

Ah ! qu'ai-je lu ! que souvent nous voyons
D'affreux secrets dans d'illustres maisons !

De tant de coups mon ame est oppressée,
Je ne vois rien, je n'ai point de pensée.
Ah! pour jamais il faut quitter ces lieux :
Ils m'étaient chers, ils me sont odieux.
Quel jour pour nous! quel parti dois-je prendre?
Le malheureux ose chez moi se rendre!
Le voyez-vous?

DORMÈNE.

Ah! monsieur, je le voi,
Et je frémis.

LE MARQUIS.

Il passe, il vient à moi.
Daignez rentrer, madame, et que sa vue
N'accroisse pas le chagrin qui vous tue;
C'est à moi seul de l'entendre; et je crois
Que ce sera pour la dernière fois.
Sachons dompter le courroux qui m'anime.
(en regardant de loin.)
Il semble, ô ciel! qu'il connaisse son crime.
Que dans ses yeux je lis d'égarement!
Ah! l'on n'est pas coupable impunément.
Comme il rougit! comme il pâlit!... le traître!
A mes regards il tremble de paraître :
C'est quelque chose.

(Tandis qu'il parle, Dormène se retire en regardant attentivement Gernance.)

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, de loin, se cachant le visage.

Ah, monsieur!

LE MARQUIS.

Est-ce vous?
Vous, malheureux!

LE CHEVALIER.

Je tombe à vos genoux.

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous fait?

LE CHEVALIER.

Une faute, une offense,
Dont je ressens l'indigne extravagance,
Qui pour jamais ma servi de leçon,
Et dont je viens vous demander pardon.

LE MARQUIS.

Vous, des remords! vous! est-il bien possible?

LE CHEVALIER.

Rien n'est plus vrai.

LE MARQUIS.

Votre faute est horrible
Plus que vous ne pensez; mais votre cœur
Est-il sensible à mes soins, à l'honneur,
A l'amitié? vous sentez-vous capable
D'oser me faire un aveu véritable,
Sans rien cacher?

LE CHEVALIER.

Comptez sur ma candeur:
Je suis un libertin, mais point menteur;
Et mon esprit, que le trouble environne,
Est trop ému pour abuser personne.

LE MARQUIS.

Je prétends tout savoir.

LE CHEVALIER.

Je vous dirai
Que, de débauche et d'ardeur enivré
Plus que d'amour, j'avais fait la folie
De dérober une fille jolie
Au possesseur de ses jeunes appas,
Qu'à mon avis il ne mérite pas.
Je l'ai conduite à la forêt prochaine,
Dans ce château de Laure et de Dormène:
C'est une faute, il est vrai, j'en convien;
Mais j'étais fou; je ne pensais à rien.
Cette Dormène, et Laure sa compagne,

Étaient encor bien loin dans la campagne :
En étourdi je n'ai point perdu temps ;
J'ai commencé par des propos galants.
Je m'attendais aux communes alarmes,
Aux cris perçants, à la colère, aux larmes ;
Mais qu'ai-je ouï ! la fermeté, l'honneur,
L'air indigné, mais calme avec grandeur :
Tout ce qui fait respecter l'innocence
S'armait pour elle, et prenait sa défense.
J'ai recouru dans ces premiers moments
A l'art de plaire, aux égards séduisants,
Aux doux propos, à cette déférence
Qui fait souvent pardonner la licence ;
Mais pour réponse, Acanthe à deux genoux
M'a conjuré de la rendre chez vous ;
Et c'est alors que ses yeux moins sévères
Ont répandu des pleurs involontaires.

LE MARQUIS, avec intérêt.

Que dites-vous ?

LE CHEVALIER.

Elle voulait en vain
Me les cacher de sa charmante main :
Dans cet état, sa grace attendrissante
Enhardissait mon ardeur imprudente ;
Et, tout honteux de ma stupidité,
J'ai voulu prendre un peu de liberté.
Ciel ! comme elle a tancé ma hardiesse !
Oui, j'ai cru voir une chaste déesse,
Qui rejetait de son auguste autel
L'impur encens qu'offrait un criminel.

LE MARQUIS.

Ah ! poursuivez.

LE CHEVALIER.

Comment se peut-il faire
Qu'ayant vécu presque dans la misère,
Dans la bassesse, et dans l'obscurité,
Elle ait cet air et cette dignité,

Ces sentiments, cet esprit, ce langage,
Je ne dis pas au-dessus du village,
De son état, de son nom, de son sang,
Mais convenable au plus illustre rang?
Non, il n'est point de mère respectable
Qui, condamnant l'erreur d'un fils coupable,
Le rappelât avec plus de bonté
A la vertu dont il s'est écarté;
N'employant point l'aigreur et la colère,
Fière et décente, et plus sage qu'austère.
De vous sur-tout elle a parlé long-temps...

LE MARQUIS.

De moi?...

LE CHEVALIER.

Montrant à mes égarements
Votre vertu, qui devait, disait-elle,
Être à jamais ma honte ou mon modèle.
Tout interdit, plein d'un secret respect,
Que je n'avais senti qu'à son aspect,
Je suis honteux, mes fureurs se captivent.
Dans ce moment les deux dames arrivent;
Et, me voyant maître de leur logis,
Avec Acanthe et deux ou trois bandits,
D'un juste effroi leur ame s'est remplie:
La plus âgée en tombe évanouie.
Acanthe en pleurs la presse dans ses bras:
Elle revient des portes du trépas.
Alors sur moi fixant sa triste vue,
Elle retombe, et s'écrie éperdue:
« Ah! je crois voir Gernance... c'est son fils,
« C'est lui... je meurs... » A ces mots je frémis;
Et la douleur, l'effroi de cette dame,
Au même instant ont passé dans mon ame.
Je tombe aux pieds de Dormène, et je sors,
Confus, soumis, pénétré de remords.

LE MARQUIS.

Ce repentir dont votre ame est saisie

Charme mon cœur, et nous réconcilie.
Tenez, prenez ce paquet important,
Lisez-le seul, pesez-le mûrement;
Et si pour moi vous conservez, Gernance,
Quelque amitié, quelque condescendance,
Promettez-moi, lorsqu'Acanthe en ces lieux
Pourra paraître à vos coupables yeux,
D'avoir sur vous un assez grand empire
Pour lui cacher ce que vous allez lire.

LE CHEVALIER.

Oui, je vous le promets, oui.

LE MARQUIS.

Vous verrez
L'abyme affreux d'où vos pas sont tirés.

LE CHEVALIER.

Comment?

LE MARQUIS.

Allez, vous tremblerez, vous dis-je.

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS.

Quel jour pour moi! tout m'étonne et m'afflige.
La belle Acanthe est donc de ma maison!
Mais sa naissance avait flétri son nom;
Son noble sang fut souillé par son père;
Rien n'est plus beau que le nom de sa mère;
Mais ce beau nom a perdu tous ses droits
Par un hymen que réprouvent nos lois.
La triste Laure, ô pensée accablante!
Fut criminelle en fesant naître Acanthe;
Je le sais trop, l'hymen fut condamné;
L'amant de Laure est mort assassiné.
De maux cruels quel tissu lamentable!
Acanthe, hélas! n'en est pas moins aimable,
Moins vertueuse; et je sais que son cœur
Est respectable au sein du déshonneur;

Il ennoblit la honte de ses pères ;
Et cependant, ô préjugés sévères !
O loi du monde ! injuste et dure loi !
Vous l'emportez...

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, DORMÈNE.

LE MARQUIS.

Madame, instruisez-moi ;
Parlez, madame ; avez-vous vu son frère ?

DORMÈNE.

Oui, je l'ai vu ; sa douleur est sincère.
Il est bien étourdi ; mais, entre nous,
Son cœur est bon ; il est conduit par vous.

LE MARQUIS.

Eh ! mais Acanthe !

DORMÈNE.

Elle ne peut connaître
Jusqu'à présent le sang qui la fit naître.

LE MARQUIS.

Quoi ! sa naissance illégitime !...

DORMÈNE.

Hélas !
Il est trop vrai.

LE MARQUIS.

Non, elle ne l'est pas.

DORMÈNE.

Que dites-vous ?

LE MARQUIS, relisant un papier qu'il a gardé.

Sa mère était sans crime ;
Sa mère au moins crut l'hymen légitime ;
On la trompa ; son destin fut affreux.
Ah ! quelquefois le ciel moins rigoureux
Daigne approuver ce qu'un monde profane
Sans connaissance avec fureur condamne.

DORMÈNE.

Laure n'est point coupable, et ses parents
Se sont conduits avec elle en tyrans.

LE MARQUIS.

Mais marier sa fille en un village !
A ce beau sang faire un pareil outrage !

DORMÈNE.

Elle est sans biens ; l'âge, la pauvreté,
Un long malheur abaisse la fierté [1].

LE MARQUIS.

Elle est sans biens ! votre noble courage
La recueillit.

DORMÈNE.

Sa misère partage
Le peu que j'ai.

LE MARQUIS.

Vous trouvez le moyen,
Ayant si peu, de faire encor du bien.
Riches et grands, que le monde contemple,
Imitez donc un si touchant exemple [2].
Nous contentons à grands frais nos desirs ;
Sachons goûter de plus nobles plaisirs.
Quoi ! pour aider l'amitié, la misère,
Dormène a pu s'ôter le nécessaire ;
Et vous n'osez donner le superflu !
O juste ciel qu'avez-vous résolu ?
Que faire enfin ?

DORMÈNE.

Vous êtes juste et sage.
Votre famille a fait plus d'un outrage

[1]* Variante de l'edition de 1762 :

Un long malheur ôte la vanité.

(L. D. B.)

[2]* *Ibidem.*

Eh ! suivez donc un si touchant exemple.

(L. D. B.)

Au sang de Laure ; et ce sang généreux
Fut par vous seuls jusqu'ici malheureux.

LE MARQUIS.

Comment? comment?

DORMÉNE.

Le comte votre père,
Homme inflexible en son humeur sévère,
Opprima Laure, et fit par son crédit
Casser l'hymen ; et c'est lui qui ravit
A cette Acanthe, à cette infortunée,
Les nobles droits du sang dont elle est née.

LE MARQUIS.

Ah ! c'en est trop... mon cœur est ulcéré.
Oui, c'est un crime... il sera réparé,
Je vous le jure.

DORMÉNE.

Eh ! que voulez-vous faire?

LE MARQUIS.

Je veux...

DORMÉNE.

Quoi donc?

LE MARQUIS.

Mais... lui servir de père.

DORMÉNE.

Elle en est digne.

LE MARQUIS.

Oui... mais je ne dois pas
Aller trop loin.

DORMÉNE.

Comment trop loin?

LE MARQUIS.

Hélas !...
Madame, un mot ; conseillez-moi, de grace ;
Que feriez-vous, s'il vous plaît, à ma place?

DORMÉNE.

En tous les temps je me ferais honneur
De consulter votre esprit, votre cœur.

LE MARQUIS.

Ah !...

DORMÈNE.

Qu'avez-vous ?

LE MARQUIS.

Je n'ai rien... Mais, madame,
En quel état est Acanthe ?

DORMÈNE.

Son ame
Est dans le trouble, et ses yeux dans les pleurs.

LE MARQUIS.

Daignez m'aider à calmer ses douleurs.
Allons, j'ai pris mon parti : je vous laisse ;
Soyez ici souveraine maîtresse,
Et pardonnez à mon esprit confus,
Un peu chagrin, mais plein de vos vertus.

(Il sort.)

SCÈNE X.

DORMÈNE.

Dans cet état quel chagrin peut le mettre ?
Qu'il est troublé ! j'en juge par sa lettre ;
Un style assez confus, des mots rayés,
De l'embarras, d'autres mots oubliés.
J'ai lu pourtant le mot de mariage.
Dans le pays il passe pour très sage.
Il veut me voir, me parler, et ne dit
Pas un seul mot sur tout ce qu'il m'écrit !
Et pour Acanthe il paraît bien sensible !
Quoi ! voudrait-il ?... cela n'est pas possible.
Aurait-il eu d'abord quelque dessein
Sur son parent ?... demandait-il ma main ?
Le chevalier jadis m'a courtisée ;
Mais qu'espérer de sa tête insensée ?
L'amour encor n'est point connu de moi ;
Je dus toujours en avoir de l'effroi ;

Et le malheur de Laure est un exemple
Qu'en frémissant tous les jours je contemple :
Il m'avertit d'éviter tout lien ;
Mais qu'il est triste, ô ciel ! de n'aimer rien !

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Fesons la paix, chevalier ; je confesse
Que tout mortel est pétri de faiblesse,
Que le sage est peu de chose ; entre nous,
J'étais tout prêt de l'être moins que vous.

LE CHEVALIER.

Vous avez donc perdu votre gageure ?
Vous aimez donc ?

LE MARQUIS.

Oh ! non, je vous le jure ;
Mais par l'hymen tout prêt de me lier,
Je ne veux plus jamais me marier.

LE CHEVALIER.

Votre inconstance est étrange et soudaine.
Passe pour moi ; mais que dira Dormène ?
N'a-t-elle pas certains mots par écrit,
Où par hasard le mot d'hymen se lit ?

LE MARQUIS.

Il est trop vrai ; c'est là ce qui me gêne.
Je prétendais m'imposer cette chaîne ;
Mais à la fin, m'étant bien consulté,
Je n'ai de goût que pour la liberté.

LE CHEVALIER

La liberté d'aimer ?

LE MARQUIS.

Eh bien! si j'aime,
Je suis encor le maître de moi-même,
Et je pourrai réparer tout le mal.
Je n'ai parlé d'hymen qu'en général,
Sans m'engager, et sans me compromettre;
Car en effet, si j'avais pu promettre,
Je ne pourrais balancer un moment:
A gens d'honneur promesse vaut serment.
Cher chevalier, j'ai conçu dans ma tête
Un beau dessein, qui paraît fort honnête,
Pour me tirer d'un pas embarrassant;
Et tout le monde ici sera content.

LE CHEVALIER.

Vous moquez-vous? contenter tout le monde!
Quelle folie!

LE MARQUIS.

En un mot, si l'on fronde
Mon changement, j'ose espérer au moins
Faire approuver ma conduite et mes soins.
Colette vient, par mon ordre on l'appelle;
Je vais l'entendre, et commencer par elle.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, COLETTE.

LE MARQUIS.

Venez, Colette.

COLETTE.

Oh! j'accours, monseigneur,
Prête en tout temps, et toujours de grand cœur.

LE MARQUIS.

Voulez-vous être heureuse?

COLETTE.

Oui, sur ma vie;
N'en doutez pas, c'est ma plus forte envie.
Que faut-il faire?

LE MARQUIS.

En voici le moyen.
Vous voudriez un époux et du bien?

COLETTE.

Oui, l'un et l'autre.

LE MARQUIS.

Eh bien donc, je vous donne
Trois mille francs pour la dot, et j'ordonne
Que Mathurin vous épouse aujourd'hui.

COLETTE.

Ou Mathurin, ou tout autre que lui;
Qui vous voudrez, j'obéis sans réplique.
Trois mille francs! ah! l'homme magnifique!
Le beau présent! que monseigneur est bon!
Que Mathurin va bien changer de ton!
Qu'il va m'aimer! que je vais être fière!
De ce pays je serai la première;
Je meurs de joie.

LE MARQUIS.

Et j'en ressens aussi
D'avoir déja pleinement réussi;
L'une des trois est déja fort contente;
Tout ira bien.

COLETTE.

Et mon amie Acanthe,
Que devient-elle? on va la marier,
A ce qu'on dit, à ce beau chevalier.
Tout le monde est heureux: j'en suis charmée.
Ma chère Acanthe!

LE CHEVALIER, en regardant le marquis.

Elle doit être aimée,
Et le sera.

LE MARQUIS, au chevalier.

La voici; je ne puis
La consoler en l'état où je suis.
Venez, je vais vous dire ma pensée.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

ACANTHE, COLETTE.

COLETTE.

Ma chère Acanthe, on t'avait fiancée,
Moi déboutée; on me marie.

ACANTHE.

A qui?

COLETTE.

A Mathurin.

ACANTHE.

Le ciel en soit béni!
Et depuis quand?

COLETTE.

Eh! depuis tout-à-l'heure.

ACANTHE.

Est-il bien vrai?

COLETTE.

Du fond de ma demeure
J'ai comparu par-devant monseigneur.
Ah! la belle ame! ah! qu'il est plein d'honneur!

ACANTHE.

Il l'est, sans doute!

COLETTE.

Oui, mon aimable Acanthe;
Il m'a promis une dot opulente,
Fait ma fortune; et tout le monde dit
Qu'il fait la tienne, et l'on s'en réjouit.
Tu vas, dit-on, devenir chevalière:
Cela te sied, car ton allure est fière.
On te fera dame de qualité,
Et tu me recevras avec bonté.

ACANTHE.

Ma chère enfant, je suis fort satisfaite
Que ta fortune ait été sitôt faite.
Mon cœur ressent tout ton bonheur... Hélas!

Elle est heureuse, et je ne le suis pas !

COLETTE.

Que dis-tu là ? qu'as-tu donc dans ton ame ?
Peut-on souffrir quand on est grande dame ?

ACANTHE.

Va, ces seigneurs qui peuvent tout oser
N'enlèvent point, crois-moi, pour épouser.
Pour nous, Colette, ils ont des fantaisies,
Non de l'amour ; leurs démarches hardies,
Leurs procédés, montrent avec éclat
Tout le mépris qu'ils font de notre état :
C'est ce dédain qui me met en colère.

COLETTE.

Bon, des dédains ! c'est bien tout le contraire ;
Rien n'est plus beau que ton enlèvement ;
On t'aime, Acanthe, on t'aime assurément.
Le chevalier va t'épouser, te dis-je,
Tout grand seigneur qu'il est... cela t'afflige ?

ACANTHE.

Mais monseigneur le marquis, qu'a-t-il dit ?

COLETTE.

Lui ? rien du tout.

ACANTHE.

Hélas !

COLETTE.

C'est un esprit
Tout en dedans, secret, plein de mystère ;
Mais il paraît fort approuver l'affaire.

ACANTHE.

Du chevalier je déteste l'amour.

COLETTE.

Oui, oui, plains-toi de te voir en un jour
De Mathurin pour jamais délivrée,
D'un beau seigneur poursuivie, adorée ;
Un mariage en un moment cassé
Par monseigneur, un autre commencé :
Si ce roman n'a pas de quoi te plaire,

Tu me parais difficile, ma chère...
Tiens, le vois-tu, celui qui t'enleva?
Il vient à toi; n'est-ce rien que cela?
T'ai-je trompée? es-tu donc tant à plaindre?

ACANTHE.

Allons, fuyons.

SCÈNE IV.

ACANTHE, COLETTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Demeurez sans me craindre:
Le marquis veut que je sois à vos pieds.

COLETTE, à Acanthe.

Qu'avais-je dit?

LE CHEVALIER, à Acanthe.

Eh quoi! vous me fuyez?

ACANTHE.

Osez-vous bien paraître en ma présence?

LE CHEVALIER.

Oui, vous devez oublier mon offense;
Par moi, vous dis-je, il veut vous consoler.

ACANTHE.

J'aimerais mieux qu'il daignât me parler.
(à Colette, qui veut s'en aller.)
Ah! reste ici: ce ravisseur m'accable...

COLETTE.

Ce ravisseur est pourtant fort aimable.

LE CHEVALIER, à Acanthe.

Conservez-vous au fond de votre cœur
Pour ma présence une invincible horreur?

ACANTHE.

Vous devez être en horreur à vous-même.

LE CHEVALIER.

Oui, je le suis; mais mon remords extrême
Répare tout, et doit vous apaiser.
Ma folle erreur avait pu m'abuser.

Je fus surpris par une indigne flamme ;
Et mon devoir m'amène ici, madame.

ACANTHE.

Madame ! à moi ? quel nom vous me donnez !
Je sais l'état où mes parents sont nés.

COLETTE.

Madame !... oh ! oh ! quel est donc ce langage ?

ACANTHE.

Cessez, monsieur ; ce titre est un outrage ;
C'est s'avilir que d'oser recevoir
Un faux honneur qu'on ne doit point avoir.
Je suis Acanthe, et mon nom doit suffire :
Il est sans tache.

LE CHEVALIER.

Ah ! que puis-je vous dire ?
Ce nom m'est cher : allez, vous oublierez
Mon attentat quand vous me connaîtrez ;
Vous trouverez très bon que je vous aime.

ACANTHE.

Qui ? moi, monsieur !

COLETTE, à Acanthe.

C'est son remords extrême.

LE CHEVALIER.

N'en riez point, Colette ; je prétends
Qu'elle ait pour moi les plus purs sentiments.

ACANTHE.

Je ne sais pas quel dessein vous anime ;
Mais commencez par avoir mon estime.

LE CHEVALIER.

C'est le seul but que j'aurai désormais ;
J'en serai digne, et je vous le promets.

ACANTHE.

Je le desire, et me plais à vous croire ;
Vous êtes né pour connaître la gloire ;
Mais ménagez la mienne, et me laissez.

LE CHEVALIER.

Non, c'est en vain que vous vous offensez.

Je ne suis point amoureux, je vous jure;
Mais je prétends rester.

COLETTE.

Bon, double injure.
Cet homme est fou, je l'ai pensé toujours.
Dormène vient, ma chère, à ton secours.
Démêle-toi de cette grande affaire;
Ou donne grace, ou garde ta colère.
Ton rôle est beau, tu fais ici la loi;
Tu vois les grands à genoux devant toi.
Pour moi, je suis condamnée au village:
On ne m'enlève point, et j'en enrage.
On vient, adieu; suis ton brillant destin,
Et je retourne à mon gros Mathurin.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

ACANTHE, LE CHEVALIER, DORMÈNE, DIGNANT.

ACANTHE.

Hélas! madame, une fille éperdue
En rougissant paraît à votre vue.
Pourquoi faut-il, pour combler ma douleur,
Que l'on me laisse avec mon ravisseur?
Et vous aussi, vous m'accablez, mon père!
A ce méchant au lieu de me soustraire,
Vous m'amenez vous-même dans ces lieux;
Je l'y revois; mon maître fuit mes yeux.
Mon père, au moins, c'est en vous que j'espère!

DIGNANT.

O cher objet! vous n'avez plus de père!

ACANTHE.

Que dites-vous?
Non, je ne le suis pas.

DORMÈNE.

Non, mon enfant, de si charmants appas

Sont nés d'un sang dont vous êtes plus digne.
Préparez-vous au changement insigne
De votre sort, et sur-tout pardonnez
Au chevalier.

ACANTHE.

Moi, madame!

DORMÈNE.

Apprenez,
Ma chère enfant, que Laure est votre mère.

ACANTHE.

Elle! Est-il vrai?

DORMÈNE.

Gernance est votre frère.

LE CHEVALIER.

Oui, je le suis; oui, vous êtes ma sœur.

ACANTHE.

Ah! je succombe. Hélas! est-ce un bonheur?

LE CHEVALIER.

Il l'est pour moi.

ACANTHE.

De Laure je suis la fille!
Eh! pourquoi donc faut-il que ma famille
M'ait tant caché mon état et mon nom?
D'où peut venir ce fatal abandon?
D'où vient qu'enfin, daignant me reconnaître,
Ma mère ici n'a point osé paraître?
Ah! s'il est vrai que le sang nous unit,
Sur ce mystère éclairez mon esprit.
Parlez, monsieur, et dissipez ma crainte.

LE CHEVALIER.

Ces mouvements dont vous êtes atteinte
Sont naturels, et tout vous sera dit.

DORMÈNE.

Dans ce moment, Acanthe, il vous suffit
D'avoir connu quelle est votre naissance.
Vous me devez un peu de confiance.

ACANTHE.

Laure est ma mère, et je ne la vois pas !

LE CHEVALIER.

Vous la verrez, vous serez dans ses bras.

DORMÈNE.

Oui, cette nuit je vous mène auprès d'elle.

ACANTHE.

J'admire en tout ma fortune nouvelle.
Quoi ! j'ai l'honneur d'être de la maison
De monseigneur !

LE CHEVALIER.

Vous honorez son nom.

ACANTHE.

Abusez-vous de mon esprit crédule ?
Et voulez-vous me rendre ridicule ?
Moi de son sang ! ah ! s'il était ainsi,
Il me l'eût dit ; je le verrais ici.

DIGNANT.

Il m'a parlé... je ne sais quoi l'accable :
Il est saisi d'un trouble inconcevable.

ACANTHE.

Ah ! je le vois.

SCÈNE VI.

ACANTHE, DORMÈNE, DIGNANT, LE CHEVALIER ; LE MARQUIS, au fond.

LE MARQUIS, au chevalier.

Il ne sera pas dit
Que cette enfant ait troublé mon esprit :
Bientôt l'absence affermira mon ame.
(apercevant Dormène.)
Ah ! pardonnez ; vous étiez là, madame !

LE CHEVALIER.

Vous paraissez étrangement ému !

LE MARQUIS.

Moi ?... point du tout. Vous serez convaincu

Qu'avec sang-froid je règle ma conduite.
De son destin Acanthe est-elle instruite?

ACANTHE.

Quel qu'il puisse être, il passe mes souhaits :
Je dépendrai de vous plus que jamais.

LE MARQUIS.

Permets, ô ciel! qu'ici je puisse faire
Plus d'un heureux!

LE CHEVALIER.

C'est une grande affaire.
Je ferai, moi, tout ce que vous voudrez;
Je l'ai promis.

LE MARQUIS.

Que vous m'obligerez!
(à Dorméne.)
Belle Dormène, oubliez-vous l'offense,
L'égarement du coupable Gernance?

DORMÉNE.

Oui, tout est réparé.

LE MARQUIS.

Tout ne l'est pas :
Votre grand nom, vos vertueux appas,
Sont maltraités par l'aveugle fortune.
Je le sais trop; votre ame non commune
N'a pas de quoi suffire à vos bienfaits;
Votre destin doit changer désormais.
Si j'avais pu d'un heureux mariage
Choisir pour moi l'agréable esclavage,
C'eût été vous (et je vous l'ai mandé)
Pour qui mon cœur se serait décidé.
Voudriez-vous, madame, qu'à ma place
Le chevalier, pour mieux obtenir grace,
Pour devenir à jamais vertueux,
Prît avec vous d'indissolubles nœuds?
Le meilleur frein pour ses mœurs, pour son âge,
Est une épouse aimable, noble et sage.
Daignerez-vous accepter un château

Environné d'un domaine assez beau ?
Pardonnez-vous cette offre ?

DORMÈNE.

Ma surprise
Est si puissante, à tel point me maîtrise,
Que ne pouvant encor me déclarer,
Je n'ai de voix que pour vous admirer.

LE CHEVALIER.

J'admire aussi, mais je fais plus, madame ;
Je vous soumets l'empire de mon ame.
A tous les deux je devrai mon bonheur ;
Mais seconderez-vous mon bienfaiteur ?

DORMÈNE.

Consultez-vous, méritez mon estime,
Et les bienfaits de ce cœur magnanime.

LE MARQUIS.

Et... vous... Acanthe...

ACANTHE.

Eh bien ! mon protecteur...

LE MARQUIS, à part.

Pourquoi tremblé-je en parlant?

ACANTHE.

Quoi ! monsieur...

LE MARQUIS.

Acanthe... vous... qui venez de renaître,
Vous, qu'une mère ici va reconnaître,
Vivez près d'elle, et de ses tristes jours
Adoucissez et prolongez le cours.
Vous commencez une nouvelle vie,
Avec un frère, une mère, une amie ;
Je veux... Souffrez qu'à votre mère, à vous,
Je fasse un sort indépendant et doux.
Votre fortune, Acanthe, est assurée,
L'acte est passé, vous vivrez honorée,
Riche... contente... autant que je le peux.
J'aurais voulu... mais goûtez toutes deux,
Dormène et vous, les douceurs fortunées

Que l'amitié donne aux ames bien nées...
Un autre bien que le cœur peut sentir
Est dangereux... Adieu... je vais partir.

LE CHEVALIER.

Eh quoi ! ma sœur, vous n'êtes point contente ?
Quoi ! vous pleurez ?

ACANTHE.

Je suis reconnaissante,
Je suis confuse... Ah ! c'en est trop pour moi.
Mais j'ai perdu plus que je ne reçoi...
Et ce n'est pas la fortune que j'aime...
Mon état change, et mon ame est la même ;
Elle doit être à vous... Ah ! permettez
Que, le cœur plein de vos rares bontés,
J'aille oublier ma première misère,
J'aille pleurer dans le sein de ma mère.

LE MARQUIS.

De quel chagrin vos sens sont agités !
Qu'avez-vous donc ? qu'ai-je fait ?

ACANTHE, en pleurant.

Vous partez.

DORMÈNE.

Ah ! qu'as-tu dit ?

ACANTHE.

La vérité, madame ;
La vérité plaît à votre belle ame.

LE MARQUIS.

Non... c'en est trop pour mes sens éperdus...
Acanthe...

ACANTHE.

Hélas !...

LE MARQUIS.

Ne partirai-je plus ?

LE CHEVALIER.

Mon cher parent, de Laure elle est la fille ;
Elle retrouve un frère, une famille ;
Et moi je trouve un mariage heureux.

Mais je vois bien que vous en ferez deux :
Vous payerez, la gageure est perdue

LE MARQUIS.

Je vous l'avoue... oui, mon ame est vaincue.
Dormène et Laure, Acanthe, et vous, et moi,
(à Acanthe.)
Soyons heureux... Oui, recevez ma foi,
Aimable Acanthe, allons, que je vous mène
Chez votre mère ; elle sera la mienne,
Elle oubliera pour jamais son malheur.

ACANTHE.

Ah ! je tombe à vos pieds...

LE CHEVALIER.

Allons, ma sœur [1],
Je fus bien fou, son cœur fut insensible ;
Mais on n'est pas toujours incorrigible.

[1] * Variante de 1762 :

LE MARQUIS.

Je n'y tiens plus.
Les préjugés sont ici superflus.
Régnez sur moi ; courons chez votre mère ;
Je lui dirai combien vous m'êtes chère.

ACANTHE.

Ah ! je tombe à vos pieds.

LE CHEVALIER.

Allons, ma sœur !
(en montrant le marquis.)
Que votre hymen achève son bonheur.
Je fus bien fou, etc.

(L. D. B.)

NOTES

DU DROIT DU SEIGNEUR.

ACTE PREMIER.

v. 381. Comme on apprend à chanter, à danser,
Les gens du monde apprennent à penser.

« On trouve à tout moment dans les scènes de cette piéce un fond de philosophie naturelle qui n'est point au-dessus de la portée des personnages, et qui pourtant doit plaire aux esprits les plus éclairés. » (La Harpe.)

ACTE DEUXIÈME.

v. 74. Quis, quid, ubi, les excès, insolences.

C'est le commencement de ce vers de l'école :

« Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando. »

ACTE TROISIÈME.

v. 220. Il faut premier que monseigneur l'honore.

Premier pour *auparavant :* locution vieillie.

v. 279. J'ai commandé qu'on porte à votre père.

Solécisme. Il faut absolument *qu'on portât.*

ACTE QUATRIÈME.

v. 129. . . . . En ce moment Dormène
Arrive ici, tremblante, hors d'haleine.

« Dormène paraît bien tard ; et cette découverte de la naissance d'Acanthe est un évènement romanesque qui pro-

duit peu d'effet, parcequ'il n'est pas assez préparé : mais la scène des remords de Gernance est très belle. » (La Harpe.)

v. 378. Les nobles droits du sang dont elle est née.

« Il paraît assez extraordinaire que le marquis, qui a recueilli le chevalier son parent, soit si peu instruit du sort d'une famille à laquelle il s'est allié de si près ; et d'ailleurs, à moins que les événements romanesques ne frappent de grands coups, ne mettent les personnages qui se reconnaissent dans une situation terrible, ou ne les en tirent lorsqu'ils y sont, ils ne sont pas théâtrals. » (La Harpe.)

v. 416. Mais qu'il est triste, ô ciel! de n'aimer rien!

« Dorméne, qui est déja sur le retour, qui trouve qu'*il est triste de n'aimer rien*, et qui ne vient que pour épouser le chevalier, est un personnage à-peu-près épisodique et un peu froid. » (La Harpe.) — C'est ce que Voltaire a bien senti, car il le supprima lorsqu'il réduisit sa pièce à trois actes.

FIN DES NOTES DU DROIT DU SEIGNEUR.

CHARLOT

OU

LA COMTESSE DE GIVRI,

PIÈCE DRAMATIQUE EN TROIS ACTES.

1767.

PRÉFACE

IMPRIMÉE DANS L'ÉDITION DE 1767.

Cette pièce de société n'a été faite que pour exercer les talents de plusieurs personnes d'un rare mérite. Il y a un peu de chant et de danse, du comique, du tragique, de la morale, et de la plaisanterie. Cette nouveauté n'a point du tout été destinée aux théâtres publics. C'est ainsi qu'aujourd'hui, en Italie, plusieurs académiciens s'amusent à réciter des pièces qui ne sont jamais jouées par des comédiens. Ce noble exercice s'est établi depuis long-temps en France, et même chez quelques uns de nos princes. Rien n'anime plus la société; rien ne donne plus de grace au corps et à l'esprit, ne forme plus le goût, ne rend les mœurs plus honnêtes, ne détourne plus de la fatale passion du jeu, et ne resserre plus les nœuds de l'amitié.

Cette pièce a eu l'avantage d'être représentée par des gens de lettres, qui, sachant en faire de meilleures, se sont prêtés à ce genre médiocre avec toute

la bonté et tout le zèle dont cette médiocrité même avait besoin.

Henri IV est véritablement le héros de la pièce: mais il avait déja paru dans *la Partie de Chasse*, représentée sur le même théâtre; et on n'a pas voulu imiter ce qu'on ne pouvait égaler*.

* M. de Voltaire avait changé le dénouement de cette pièce dans l'édition qu'il préparait; et c'est d'après ces nouvelles corrections qu'elle est imprimée ici.

PERSONNAGES.

LA COMTESSE DE GIVRI, veuve attachée au parti de Henri IV.

HENRI IV.

LE MARQUIS, élevé dans le château.

JULIE, parente de la maison, élevée avec le marquis.

MADAME AUBONNE, nourrice.

CHARLOT, fils de la nourrice.

L'INTENDANT de la maison.

BABET, élevée pour être à la chambre auprès de la comtesse.

GUILLOT, fils d'un fermier de la terre.

DOMESTIQUES, COURRIERS, GARDES.

SUITE DE HENRI IV.

La scène est dans le château de la comtesse de Givri, en Champagne.

CHARLOT

OU

LA COMTESSE DE GIVRI.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Le théâtre représente une grande salle où des domestiques portent et ôtent des meubles. L'INTENDANT de la maison est à une table ; UN COURRIER en bottes, à côté ; MADAME AUBONNE, nourrice, coud ; et BABET file à un rouet. UNE SERVANTE prend des mesures avec une aune ; une autre balaie.

L'INTENDANT, écrivant.

Quatorze mille écus !... ce compte perce l'ame...
Ma foi, je ne sais plus comment fera madame
Pour recevoir le roi, qui vient dans ce château.

LE COURRIER.

Faut-il attendre?

L'INTENDANT.

Eh ! oui.

BABET.

Que ce jour sera beau,
Madame Aubonne ! ici nous le verrons paraître,

Ici, dans ce château, ce grand roi, ce bon maître !

MADAME AUBONNE, cousant.

Il est vrai.

BABET.

Mais cela devrait vous dérider.
Je ne vous vis jamais que pleurer ou bouder.
Quand tout le monde rit, court, saute, danse, chante,
Notre bonne est toujours dans sa mine dolente.

MADAME AUBONNE.

Quand on porte lunette, on rit peu, mes enfants.
Ris tant que tu pourras ; chaque chose a son temps.

LE COURRIER, à l'intendant.

Expédiez-moi donc.

L'INTENDANT.

La fête sera chère...
Mais pour ce prince auguste on ne saurait trop faire.

LE COURRIER.

Faites donc vite.

MADAME AUBONNE.

Hélas ! j'espère d'aujourd'hui
Que Charlot, mon enfant, pourra servir sous lui.

L'INTENDANT.

Le bon prince !

LE COURRIER.

Allons donc.

L'INTENDANT.

La dernière campagne...
Il assiégeait, vous dis-je... une ville en Champagne...

LE COURRIER.

Dépêchez.

L'INTENDANT.

Il était, comme chacun le dit,
Le premier à cheval et le dernier au lit.

LE COURRIER.

Quel bavard !

L'INTENDANT.

On avait, sous peine de la vie,
Défendu qu'on portât à la ville investie
Provision de bouche.

LE COURRIER.

Aura-t-il bientôt fait?

L'INTENDANT.

Trois jeunes paysans, par un chemin secret
En ayant apporté, s'étaient laissé surprendre :
Leur procès était fait, et l'on allait les pendre.

(Madame Aubonne et Babet s'approchent pour entendre ce conte; deux domestiques qui portaient des meubles les mettent par terre, et tendent le cou; une servante qui balayait s'approche, et écoute en s'appuyant le menton sur le manche du balai.)

MADAME AUBONNE, se levant.

Les pauvres gens !

BABET.

Eh bien?

LE COURRIER.

Achevez donc.

L'INTENDANT, écrivant.

Le roi...
Quatorze mille écus en six mois...

LE COURRIER.

Sur ma foi,

Je n'y puis plus tenir.

L'INTENDANT, écrivant.

Je m'y perds quand j'y pense !...
Le roi les rencontra... son auguste clémence...

BABET.

Leur fit grace sans doute?

(Ici, tout le monde fait un cercle autour de l'intendant.)

L'INTENDANT.

Hélas ! il fit bien plus,
Il leur distribua ce qu'il avait d'écus.
« Le Béarnais, dit-il, est mal en équipage,
« Et s'il en avait plus, vous auriez davantage. »

TOUS ENSEMBLE.

Le bon roi ! le grand roi !

L'INTENDANT.

Ce n'est pas tout; le pain
Manquait dans cette ville, on y mourait de faim;
Il la nourrit lui-même en l'assiégeant encore.

(Il tire son mouchoir et s'essuie les yeux.)

LE COURRIER.

Vous me faites pleurer.

MADAME AUBONNE.

Je l'aime !

BABET.

Je l'adore !

L'INTENDANT.

Je me souviens aussi qu'en un jour solennel
Un grave ambassadeur, je ne sais plus lequel,
Vit sa jeune noblesse admise à l'audience,
L'entourer, le presser sans trop de bienséance.

« Pardonnez, dit le roi, ne vous étonnez pas ;
« Ils me pressent de même au milieu des combats. »

LE COURRIER.

Ça donne du desir d'entrer à son service.

BABET.

Oui, ça m'en donne aussi.

L'INTENDANT.

Qu'en dites-vous, nourrice?

MADAME AUBONNE, se remettant à l'ouvrage.

Ah! j'ai bien d'autres soins.

L'INTENDANT.

Je prétends aujourd'hui
Vous faire, en l'attendant, trente contes de lui.
Un soir, près d'un couvent...

LE COURRIER.

Mais donnez donc la lettre.

L'INTENDANT.

C'est bien dit... la voilà... tu pourras la remettre
Au premier des fourriers que tu rencontreras :
Tu partiras en hâte, en hâte reviendras.
Madame de Givri veut savoir à quelle heure
Il doit de sa présence honorer sa demeure...
Quatorze mille écus! et cela clair et net!...
On en doit la moitié... Va vite.

LE COURRIER.

Adieu, Babet.

(Il sort.)

BABET, reprenant son rouet.

La nourrice toujours dans son chagrin persiste,
Faites-lui quelque conte.

L'INTENDANT.

On voit ce qui l'attriste.
Notre jeune marquis, que la bonne a nourri,
Est un grand garnement, et j'en suis bien marri.

MADAME AUBONNE.

Je le suis plus que vous.

L'INTENDANT.

Votre fils, au contraire,
Respectueux, poli, cherche toujours à plaire.

BABET.

Charlot est, je l'avoue, un fort joli garçon.

MADAME AUBONNE.

Notre marquis pourra se corriger.

L'INTENDANT.

Oh! non;
Il n'a point d'amitié; le mal est sans remède.

MADAME AUBONNE, cousant.

A l'éducation tout tempérament cède.

L'INTENDANT, écrivant.

Les vices de l'esprit peuvent se corriger;
Quand le cœur est mauvais, rien ne peut le changer.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; GUILLOT, accourant.

GUILLOT.

Ah! le méchant marquis! comme il est malhonnête!

MADAME AUBONNE.

Eh bien! de quoi viens-tu nous étourdir la tête?

GUILLOT.

De deux larges soufflets dont il m'a fait présent :
C'est le seul qu'il m'ait fait, du moins, jusqu'à présent.
Passe encor pour un seul, mais deux !

BABET.

Bon ! c'est de joie
Qu'il t'aura souffleté ; tout le monde est en proie
A des transports si grands, en attendant le roi,
Qu'on ne sait où l'on frappe.

MADAME AUBONNE.

Allons, console-toi.

L'INTENDANT, écrivant.

La chose est mal pourtant... Madame la comtesse
N'entend pas que l'on fasse une telle caresse
A ses gens ; et Guillot est le fils d'un fermier,
Homme de bien.

GUILLOT.

Sans doute.

L'INTENDANT.

Et fort lent à payer.

GUILLOT.

Ça peut être.

L'INTENDANT.

Guillot est d'un bon caractère.

GUILLOT.

Oui.

L'INTENDANT.

C'est un innocent.

GUILLOT.

Pas tant.

BABET.

Qu'as-tu pu faire
Pour acquérir ainsi deux soufflets du marquis ?

GUILLOT.

Il est jaloux, il t'aime.

BABET.

Est-il bien vrai ?... Tu dis
Que je plais à monsieur ?

GUILLOT.

Oh ! tu ne lui plais guère ;
Mais il t'aime en passant, quand il n'a rien à faire.
Je dois, comme tu sais, épouser tes attraits ;
Et pour présent de noce il donne des soufflets.

BABET.

Monsieur m'aimerait donc ?

MADAME AUBONNE.

Quelle sotte folie !
Le marquis est promis à la belle Julie,
Cousine de madame, et qui, dans la maison,
Est un modèle heureux de beauté, de raison,
Que j'élevai long-temps, que je formai moi-même :
C'est pour lui qu'on la garde, et c'est elle qu'il aime.

GUILLOT.

Oh bien ! il en veut donc avoir deux à-la-fois ?
Ces jeunes grands seigneurs ont de terribles droits ;
Tout doit être pour eux, femmes de cour, de ville,
Et de village encore : ils en ont une file ;
Ils vous écrèment tout, et jamais n'aiment rien.
Qu'ils me laissent Babet ; parbleu ! chacun le sien.

BABET.

Tu m'aimes donc vraiment?

GUILLOT.

Oui, de tout mon courage;
Je t'aime tant, vois-tu, que quand sur mon passage
Je vois passer Charlot, ce garçon si bien fait,
Quand je vois ce Charlot regardé par Babet,
Je rendrais, si j'osais, à son joli visage
Les deux pesants soufflets que j'ai reçus en gage.

MADAME AUBONNE.

Des soufflets à mon fils!

GUILLOT.

Eh!... j'entends si j'osais...
Mais Charlot m'en impose, et je n'ose jamais.

L'INTENDANT, se levant.

Jamais je ne pourrai suffire à la dépense.
Ah! tous les grands seigneurs se ruinent en France;
Il faut couper des bois, emprunter chèrement,
Et l'on s'en prend toujours à monsieur l'intendant...
Çà, je vous disais donc qu'auprès d'une abbaye
Une vieille baronne et sa fille jolie,
Apercevant le roi qui venait tout courant...
Le duc de Bellegarde était son confident:
C'est un brave seigneur, et que par-tout on vante;
Madame la comtesse est sa proche parente:
De notre belle fête il sera l'ornement.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LE MARQUIS.

(Tous se lèvent.)

LE MARQUIS.

Mon vieux feseur de conte, il me faut de l'argent.
Bonjour, belle Babet; bonjour, ma vieille bonne...
(à Guillot.)
Ah! te voilà, maraud; si jamais ta personne
S'approche de Babet, et sur-tout moi présent,
Pour te mieux corriger je t'assomme à l'instant.

GUILLOT.

Quel diable de marquis!

LE MARQUIS.

Va, détale.

BABET.

Eh! de grace,
Un peu moins de colère, un peu moins de menace.
Que vous a fait Guillot?

MADAME AUBONNE.

Tant de brutalité
Sied horriblement mal aux gens de qualité.
Je vous l'ai dit cent fois; mais vous n'en tenez compte.
Vous me faites mourir de douleur et de honte.

LE MARQUIS.

Allez, vous radotez... Monsieur Rente, à l'instant
Qu'on me fasse donner six cents écus comptant.

L'INTENDANT.

Je n'en ai point, monsieur.

LE MARQUIS.

Ayez-en, je vous prie.
Il m'en faut pour mes chiens et pour mon écurie,
Pour mes chevaux de chasse, et pour d'autres plaisirs.
J'ai très peu d'écus d'or, et beaucoup de desirs.
Monsieur mon trésorier, déboursez, le temps presse.

L'INTENDANT.

A peine émancipé, vous épuisez ma caisse.
Quel temps prenez-vous là? quoi! dans le même jour
Où le roi vient chez vous avec toute sa cour!
Songez-vous bien aux frais où tout nous précipite?

LE MARQUIS.

Je me passerais fort d'une telle visite.
Mon petit précepteur que l'on vient d'éloigner
M'avait dit que ma mère allait me ruiner;
Je vois qu'il a raison.

MADAME AUBONNE.

Fi! quel discours infame!
Soyez plus généreux, respectez plus madame.
Je ne m'attendais pas, quand je vous allaitai,
Que vous auriez un cœur si plein de dureté.

LE MARQUIS.

Vous m'ennuyez.

MADAME AUBONNE, pleurant.

L'ingrat!

GUILLOT, dans un coin.

Il a l'ame bien dure,
Les mains aussi.

BABET.

Toujours il nous fait quelque injure.

Vous n'aimez pas le roi ! vous, méchant !

LE MARQUIS.

Eh ! si fait.

BABET.

Non, vous ne l'aimez pas.

LE MARQUIS.

Si, te dis-je, Babet.
Je l'aime... comme il m'aime... assez peu, c'est l'usage.
Mais je t'aime bien plus.

L'INTENDANT, écrivant.

Et l'argent davantage.

LE MARQUIS.

(à Guillot, qui est dans un coin.)

Donnez-m'en donc bien vite... Ah ! ah ! je t'aperçois ;
Attends-moi, malheureux !

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Eh ! qu'est-ce que je vois ?
Je le cherche par-tout : que ses mœurs sont rustiques !
Je le trouve toujours parmi des domestiques.
Il se plaît avec eux ; il m'abandonne.

MADAME AUBONNE.

Hélas !
Nous l'envoyons à vous, mais il n'écoute pas.
Il me traite bien mal.

LA COMTESSE.

Consolez-vous, nourrice ;

Mon cœur en tous les temps vous a rendu justice,
Et mon fils vous la doit : on pourra l'attendrir.

MADAME AUBONNE.

Ah ! vous ne savez pas ce qu'il me fait souffrir.

LA COMTESSE.

Je sais qu'en son berceau, dans une maladie,
Étant cru mort long-temps, vous sauvâtes sa vie :
Il en doit à jamais garder le souvenir.
S'il ne vous aimait pas, qui pourrait-il chérir ?
Laissez-moi lui parler.

MADAME AUBONNE.

Dieu veuille que madame
Par ses soins maternels amollisse son ame !

LE MARQUIS.

Que de contrainte !

LA COMTESSE, à l'intendant.

Et vous, tout est-il préparé ?
Vous savez de vos soins combien je vous sais gré.

L'INTENDANT.

Madame, tout est prêt, mais la dépense est forte ;
Cela pourra monter tout au moins... à...

LA COMTESSE.

Qu'importe ?
Le cœur ne compte point, et rien ne doit coûter
Lorsque le grand Henri daigne nous visiter.

(à ses gens.)

Laissez-moi, je vous prie.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

Il est temps qu'une mère
Que vous écoutez peu, mais qui ne doit rien taire,
Dans l'âge où vous entrez, sans plainte et sans rigueur,
Parle à votre raison et sonde votre cœur.
Je veux bien oublier que, depuis votre enfance,
Vous avez repoussé ma tendre complaisance;
Que vos maîtres divers et votre précepteur,
Par leurs soins vigilants révoltant votre humeur,
Vous présentant à tout, n'ont pu rien vous apprendre:
Tandis qu'à leurs leçons empressé de se rendre
Le fils de la nourrice, à qui vous insultiez,
Apprenait aisément ce que vous négligiez;
Et que Charlot, toujours prompt à me satisfaire,
Fesait assidument ce que vous deviez faire.

LE MARQUIS.

Vous l'oubliez, madame, et m'en parlez souvent.
Charlot est, je l'avoue, un héros fort savant.
Je consens pleinement que Charlot étudie,
Que Guillot aille aussi dans quelque académie;
La doctrine est pour eux, et non pour ma maison.
Je hais fort le latin; il déroge à mon nom;
Et l'on a vu souvent, quoi qu'on en puisse dire,
De très bons officiers qui ne savaient pas lire.

LA COMTESSE.

S'ils l'avaient su, mon fils, ils en seraient meilleurs.
J'en ai connu beaucoup qui, polissant leurs mœurs,
Des beaux-arts avec fruit ont fait un noble usage.
Un esprit cultivé ne nuit point au courage.
Je suis loin d'exiger qu'aux lois de son devoir
Un officier ajoute un triste et vain savoir;
Mais sachez que ce roi, qu'on admire et qu'on aime,
A l'esprit très orné.

LE MARQUIS.

Je ne suis pas de même.

LA COMTESSE.

Songez à le servir à la guerre, à la cour.

LE MARQUIS.

Oui, j'y songe.

LA COMTESSE.

Il faudra que, dans cet heureux jour,
De sa royale main sa bonté ratifie
Le contrat qui vous doit engager à Julie.
Elle est votre parente, et doit plaire à vos yeux,
Aimable, jeune, riche.

LE MARQUIS.

Elle est riche? tant mieux!
Marions-nous bientôt.

LA COMTESSE.

Se peut-il, à votre âge,
Que du seul intérêt vous parliez le langage?

LE MARQUIS.

Oh! j'aime aussi Julie; elle a bien des appas;
Elle me plaît beaucoup; mais je ne lui plais pas.

LA COMTESSE.

Ah ! mon fils, apprenez du moins à vous connaître.
Vos discours, votre ton, la révoltent peut-être.
On ne réussit point sans un peu d'art flatteur,
Et la grossièreté ne gagne point un cœur.

LE MARQUIS.

Je suis fort naturel.

LA COMTESSE.

Oui, mais soyez aimable.
Cette pure nature est fort insupportable.
Vos pareils sont polis : pourquoi ? c'est qu'ils ont eu
Cette éducation qui tient lieu de vertu ;
Leur ame en est empreinte ; et si cet avantage
N'est pas la vertu même, il est sa noble image.
Il faut plaire à sa femme, il faut plaire à son roi,
S'oublier prudemment, n'être point tout à soi,
Dompter cette humeur brusque où le penchant vous livre,
Pour vivre heureux, mon fils, que faut-il ? savoir vivre.

LE MARQUIS.

Pour le roi, nous verrons comme je m'y prendrai :
Julie est autre chose, elle est fort à mon gré ;
Mais je ne puis souffrir, s'il faut que je le dise,
Que le savant Charlot la suive et la courtise :
Il lui fait des chansons.

LA COMTESSE.

Vous vous moquez de nous :
Votre frère de lait vous rendrait-il jaloux ?

LE MARQUIS.

Oui ; je ne cache point que je suis en colère
Contre tous ces gens-là qui cherchent tant à plaire.

Je n'aime point Charlot; on l'aime trop ici.

LA COMTESSE.

Auriez-vous bien le cœur à ce point endurci?
Cela ne se peut pas. Ce jeune homme estimable
Peut-il par son mérite être envers vous coupable?
Je dois tout à sa mère; oui, je lui dois mon fils:
Aimez un peu le sien. Du même lait nourris,
L'un doit protéger l'autre: ayez de l'indulgence,
Ayez de l'amitié, de la reconnaissance;
Si vous étiez ingrat, que pourrais-je espérer?
Pour ne vous point haïr il faudrait expirer.

LE MARQUIS.

Ah! vous m'attendrissez; madame, je vous jure
De respecter toujours mon devoir, la nature,
Vos sentiments.

LA COMTESSE.

Mon fils, j'aurais voulu de vous,
Avec tant de respects, un mot encor plus doux.

LE MARQUIS.

Oui, le respect s'unit à l'amour qui me touche.

LA COMTESSE.

Dites-le donc du cœur ainsi que de la bouche.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, CHARLOT.

LA COMTESSE.

Venez, mon bon Charlot. Le marquis m'a promis
Qu'il serait désormais de vos meilleurs amis.

LE MARQUIS, se détournant.

Je n'ai point promis ça.

LA COMTESSE.

Ce grand jour d'alégresse
Ne pourra plus laisser de place à la tristesse.
Où donc est votre mère ?

CHARLOT.

Elle pleure toujours,
Et j'implore pour moi votre puissant secours,
Votre protection, vos bontés toujours chères,
Et ce cœur digne en tout de ses augustes pères.
Madame, vous savez qu'à monsieur votre fils,
Sans me plaindre un moment, je fus toujours soumis.
Vivre à vos pieds, madame, est ma plus forte envie.
Le héros des Français, l'appui de sa patrie,
Le roi des cœurs bien nés, le roi qui des ligueurs
A par tant de vertus confondu les fureurs,
Il vient chez vous, il vient dans vos belles retraites ;
Et ce n'est que pour lui que des lieux où vous êtes
Mon ame en gémissant se pourrait arracher.
La fortune n'est pas ce que je veux chercher.
Pardonnez mon audace, excusez mon jeune âge.
On m'a si fort vanté sa bonté, son courage,
Que mon cœur tout de feu porte envie aujourd'hui
A ces heureux Français qui combattent sous lui.
Je ne veux point agir en soldat mercenaire ;
Je veux auprès du roi servir en volontaire,
Hasarder tout mon sang, sûr que je trouverai
Auprès de vous, madame, un asile assuré.
Daignez-vous approuver le parti que j'embrasse ?

LA COMTESSE.

Va, j'en ferais autant si j'étais à ta place.
Mon fils, sans doute, aura pour servir sous sa loi
Autant d'empressement et de zèle que toi.

LE MARQUIS.

Eh mon Dieu ! oui. Faut-il toujours qu'on me compare
A notre ami Charlot ? l'accolade est bizarre !

LA COMTESSE.

Aimez-le, mon cher fils ; que tout soit oublié.
Çà, donnez-lui la main pour marque d'amitié.

LE MARQUIS.

Eh bien ! la voilà... mais...

LA COMTESSE.

Point de mais.

CHARLOT prend la main du marquis et la baise.

Je révère,
J'ose chérir en vous madame votre mère.
Jamais de mon devoir je n'ai trahi la voix ;
Je vous rendrai toujours tout ce que je vous dois.

LE MARQUIS.

Va... je suis très content.

LA COMTESSE.

Son bon cœur se déclare ;
Le mien s'épanouit... Quel bruit ! quel tintamarre !

SCÈNE VII.

PLUSIEURS DOMESTIQUES en livrée et d'autres gens entrent en foule; GUILLOT, BABET, sont des premiers; JULIE, Mme AUBONNE, dans le fond: elles arrivent plus lentement; LA COMTESSE est sur le devant du théâtre avec LE MARQUIS et CHARLOT.

GUILLOT, accourant.

Le roi vient.

PLUSIEURS DOMESTIQUES.

C'est le roi.

GUILLOT.

C'est le roi, c'est le roi.

BABET.

C'est le roi; je l'ai vu tout comme je vous voi.
Il était encor loin; mais qu'il a bonne mine!

GUILLOT.

Donne-t-il des soufflets?

LA COMTESSE.

A peine j'imagine
Qu'il arrive sitôt; c'est ce soir qu'on l'attend:
Mais sa bonté prévient ce bienheureux instant.
Allons tous.

JULIE.

Je vous suis... je rougis; ma toilette
M'a trop long-temps tenue, et n'est pas encor faite.
Est-ce bien déja lui?

GUILLOT.

Ne le voyez-vous pas

Qui vers la basse-cour avance avec fracas?

BABET.

Il est très beau... C'est lui. Les filles du village
Trottent toutes en foule, et sont sur son passage.
J'y vais aussi, j'y vole.

LA COMTESSE.

Oh! je n'entends plus rien.

JULIE.

Ce n'est pas lui.

BABET, allant et venant.

C'est lui.

GUILLOT.

Je m'y connais fort bien.
Tout le monde m'a dit, *C'est lui;* la chose est claire.

L'INTENDANT, arrivant à pas comptés.

Ils se sont tous trompés selon leur ordinaire.
Madame, un postillon que j'avais fait partir
Pour s'informer au juste, et pour vous avertir,
Vous ramenait en hâte une troupe altérée
Moitié déguenillée, et moitié surdorée,
D'excellents pâtissiers, d'acteurs italiens,
Et des danseurs de corde, et des musiciens,
Des flûtes, des hautbois, des cors, et des trompettes,
Des feseurs d'acrostiche, et des marionnettes.
Tout le monde a crié *le roi* sur les chemins;
On le crie au village, et chez tous les voisins;
Dans votre basse-cour on s'obstine à le croire,
Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

GUILLOT.

Nous voilà tous bien sots!

LA COMTESSE.

Mais quand vient-il?

L'INTENDANT.

Ce soir.

LA COMTESSE.

Nous aurons tout le temps de le bien recevoir.
Mon fils, donnez la main à la belle Julie.
Bonsoir, Charlot.

LE MARQUIS.

Mon Dieu, que ce Charlot m'ennuie!

(Ils sortent : la comtesse reste avec la nourrice.)

LA COMTESSE.

Viens, ma chère nourrice, et ne soupire plus.
A bien placer ton fils mes vœux sont résolus :
Il servira le roi ; je ferai sa fortune :
Je veux que cette joie à nous deux soit commune.
Je voudrais contenter tout ce qui m'appartient,
Vous rendre tous heureux ; c'est là ce qui soutient,
C'est là ce qui console et qui charme la vie.

MADAME AUBONNE.

Vous me rendez confuse, et mon ame attendrie
Devrait mériter mieux vos extrêmes bontés.

LA COMTESSE.

Qui donc en est plus digne?

MADAME AUBONNE, tristement.

Ah!

LA COMTESSE.

Nos félicités
S'altèrent du chagrin que tu montres sans cesse.

MADAME AUBONNE.

Ce beau jour, il est vrai, doit bannir la tristesse.

LA COMTESSE.

Va, fais danser nos gens avec les violons.
Ton fils nous aidera.

MADAME AUBONNE.

Mon fils!... Madame... allons.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

JULIE, MADAME AUBONNE, CHARLOT.

JULIE.

Enfin je le verrai ce charmant Henri Quatre,
Ce roi brave et clément qui sait plaire et combattre,
Qui conquit à-la-fois son royaume et nos cœurs,
Pour qui Mars et l'Amour n'ont point eu de rigueurs,
Et qui sait triompher, si j'en crois les nouvelles,
Des ligueurs, des Romains, des héros, et des belles.

CHARLOT, dans un coin.

Elle aime ce grand homme; elle est tout comme moi.

JULIE.

Lisette à me parer a réussi, je croi.
Comment me trouvez-vous?

MADAME AUBONNE.

Très belle et très bien mise,
Vous seriez peu fâchée, excusez ma franchise,
D'essayer tant d'appas, et d'arrêter les yeux
D'un héros couronné, par-tout victorieux.

JULIE.

Oui, ses yeux seulement... il a le cœur fort tendre;
On me l'a dit du moins... je n'y veux point prétendre;

Je ne veux avoir l'air ni prude ni coquet...
Eh! mon Dieu! j'aperçois qu'il me manque un bouquet.

CHARLOT.

Un bouquet! allons vite.

(Il sort.)

MADAME AUBONNE.

Eh bien! belle Julie,
Ce grand prince ici même aujourd'hui vous marie;
Il signera du moins le contrat projeté,
Qui sera par madame avec vous présenté.
Vous semblez n'y penser qu'avec indifférence,
Et je crois entrevoir un peu de répugnance.

JULIE.

Hélas! comment veut-on que mon cœur soit touché,
Qu'il se donne à celui qui ne l'a point cherché?
Par la digne comtesse en ces murs élevée,
Conduite par vos soins, à son fils réservée,
Je n'ai jamais dans lui trouvé jusqu'à ce jour
Le moindre sentiment qui ressemble à l'amour;
Il n'a jamais montré ces douces complaisances
Qui d'un peu de tendresse auraient les apparences.
Il est sombre, il est dur, il me doit alarmer;
Il ose être jaloux, et ne sait point aimer.
J'aime avec passion sa vertueuse mère:
Le fils me fait trembler; quel triste caractère!
Ses airs, et son ton brusque, et sa grossièreté,
Affligent vivement ma sensibilité.
D'un noir pressentiment je ne puis me défendre:
La nature me fit une ame honnête et tendre.
J'aurais voulu chérir mon mari.

MADAME AUBONNE.

Parlez net;
Développez un cœur qui se cache à regret.
Le marquis est haï.

JULIE.

Tout autant qu'haïssable:
C'est une aversion qui n'est pas surmontable.
A sa mère, après tout, je ne puis l'avouer.
De quinze ans de bontés je dois trop me louer:
Je percerais son cœur d'une atteinte cruelle;
Je ne puis la tromper, ni m'ouvrir avec elle.
Voilà mes sentiments, mes chagrins, et mes vœux.

MADAME AUBONNE.

Ce mariage-là fera des malheureux.
Ah! comment nous tirer du fond du précipice?

JULIE.

Et moi, que devenir, comment faire, nourrice?
Tu ne me réponds point, tu rêves tristement,
Ma chère Aubonne!

MADAME AUBONNE.

Hélas!

JULIE.

Pourrais-tu prudemment
Engager la comtesse à différer la chose?
Tu sais la gouverner; ton avis en impose;
Par tes discours flatteurs tu pourrais l'amener
A me laisser le temps de me déterminer.
Mais réponds donc.

MADAME AUBONNE.

Hélas!... oui, ma belle Julie...

(en pleurant.)

Votre demande est juste... elle sera remplie.

SCÈNE II.

JULIE, MADAME AUBONNE, CHARLOT.

CHARLOT.

Madame, j'ai trouvé chez vous votre bouquet.

JULIE.

Ce n'est point là le mien ; le vôtre est bien mieux fait,
Mieux choisi, plus brillant... Que votre fils, ma bonne,
Est galant et poli !... Tous les jours il m'étonne.
Est-il vrai qu'il nous quitte ?

MADAME AUBONNE.

Il veut servir le roi.

JULIE.

Nous le regretterons.

CHARLOT.

Je fais ce que je doi.
Oui, mon père est soldat du plus grand des monarques :
Il fut blessé, madame, à la bataille d'Arques.
Je voudrais sur ses pas bientôt l'être à mon tour.
Pour ce généreux roi mon cœur est plein d'amour ;
Oui, je voudrais servir Henri Quatre et madame.

JULIE, à madame Aubonne.

La bonne, vous pleurez !

MADAME AUBONNE.

J'en ai sujet : mon ame
Se rappelle sans cesse un fatal souvenir.

JULIE.

Quoi ! pouvez-vous sans joie et sans vous attendrir
Voir un fils si bien né, si rempli de courage,
Au-dessus de son rang, au-dessus de son âge?

MADAME AUBONNE.

Il paraît en effet digne de vos bontés ;
Il mérite sur-tout les pleurs qu'il m'a coûtés.

JULIE.

Votre amour est bien juste, il est touchant, ma bonne;
Mais, il faut l'avouer, votre douleur m'étonne.
Quel est votre chagrin?... Çà, dites-moi, Charlot...
Non... monsieur... mon ami... Ma mère... que ce mot...
De Charlot... convient mal... à toute sa personne!

MADAME AUBONNE.

Oh! les mots n'y font rien... mais vous êtes trop bonne.

JULIE.

Charlot... Ma bonne !

MADAME AUBONNE.

Eh quoi?

JULIE.

D'où vient que votre fils
Est différent en tout de monsieur le marquis?
L'art n'a rien pu sur l'un ; dans l'autre la nature
Semble avoir répandu tous ses dons sans mesure.

MADAME AUBONNE.

Vous le flattez beaucoup.

JULIE.

Le roi vient aujourd'hui ;
Je dois avoir l'honneur de danser avec lui...
Je voudrais répéter... Vous dansez comme un ange.

CHARLOT.

Je ne mérite pas...

JULIE.

Cela n'est point étrange :
Vous avez réussi dans les jeux, dans les arts,
Qui de nos courtisans attirent les regards,
Les armes, le dessin, la danse, la musique,
Enfin dans toute étude où votre esprit s'applique ;
Et c'est pour votre mère un plaisir bien parfait...
Je cherche à m'affermir dans le pas du menuet...
Et je danserai mieux vous ayant pour modèle.

CHARLOT.

Ah ! vous seule en servez... mais le respect, le zèle,
Me forcent d'obéir. Il faut un violon,
Je cours en chercher un, s'il vous plaît.

JULIE.

Mon Dieu non...
Vous chantez à merveille ; et votre voix, je pense,
Bien mieux qu'un violon marquera la cadence :
Asseyez-vous, ma mère, et voyez votre fils.

MADAME AUBONNE.

De tout ce que je vois mon cœur n'est point surpris.

(Elle s'assied ; ils dansent, et Charlot chante.)

Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois,
A son choix ;
Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois.
Qui pourrait l'approcher
Sans chercher
Le danger ?

On meurt à ses yeux sans espoir;
On meurt de ne les plus voir.
Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois.

JULIE, après avoir dansé un seul couplet.

Vous êtes donc l'auteur de la chanson?

CHARLOT.

Madame,
C'est un faible portrait d'une timide flamme.
Les vers étaient à l'air assez mal ajustés;
Par votre goût sans doute ils seront rejetés.

JULIE.

Ils n'offensent personne... Ils ne peuvent déplaire;
Ils ne peuvent sur-tout exciter ma colère:
Ils ne sont pas pour moi.

CHARLOT.

Pour vous!... je n'oserais
Perdre ainsi le respect, profaner vos attraits!

JULIE.

Une seconde fois je puis donc les entendre...
Achevons la leçon que de vous je veux prendre.

MADAME AUBONNE.

Ils me font tous les deux un extrême plaisir.
Je voudrais que madame en pût aussi jouir.

JULIE recommence à danser avec Charlot, qui répète l'air.

Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois, etc.

MAJEUR.

Vous seule ornez ces lieux.
Des rois et des dieux

Le maître est dans vos yeux.
Ah! si de votre cœur
Il était vainqueur!
Quel bonheur!
Tout parle en ce beau jour
D'amour.
Un roi brave et galant,
Charmant,
Partage avec vous
L'heureux pouvoir de régner sur nous.
Elle donne des lois, etc.
On meurt à ses yeux sans espoir;
On meurt de ne les plus voir.

SCÈNE III.

JULIE, CHARLOT; LE MARQUIS entre et les voit danser, pendant que MADAME AUBONNE est assise et s'occupe à coudre.

LE MARQUIS.

Meurt de ne les plus voir!... Notre belle héritière,
Avec monsieur Charlot vous êtes familière.
Vous dansez aux chansons dans un coin du logis!

CHARLOT.

Pourquoi non?

JULIE.

Mais je crois qu'il m'est assez permis
De prendre, quand je veux, devant madame Aubonne,
Pour danser un menuet, la leçon qu'il me donne.

LE MARQUIS.

Il donne des leçons! vraiment il en a l'air.
Profitez-vous beaucoup? et les payez-vous cher?

JULIE.

J'en dois avoir, monsieur, de la reconnaissance.
Si vous êtes fâché de cette préférence,
Si mon petit menuet vous donne quelque ennui,
Que n'avez-vous appris... à danser comme lui?

LE MARQUIS.

Ouais!

CHARLOT.

Modérez, monsieur, votre injuste colère.
Vous aviez assuré votre adorable mère
Que d'un peu d'amitié vous vouliez m'honorer;
Mon cœur le méritait, il l'osait espérer.

(en montrant Julie.)

Ce noble et digne objet, respectable à vous-même,
M'a chargé dans ces lieux de son ordre suprême;
Ses ordres sont sacrés, chacun doit les remplir:
En la servant, monsieur, j'ai cru vous obéir.

MADAME AUBONNE.

C'est très bien riposté; Charlot doit le confondre.

LE MARQUIS.

Quand ce drôle a parlé, je ne sais que répondre.
Écoute, mon garçon, je te défends... à toi,

(Charlot le regarde fixement.)

De montrer, quand j'y suis, de l'esprit plus que moi.

MADAME AUBONNE.

Quelle idée!

JULIE.

Eh! comment faudra-t-il donc qu'il fasse?

LE MARQUIS.

Il m'offusque toujours. Tant d'insolence lasse.

Je ne le puis souffrir près de vous... En un mot,
Je n'aime point du tout qu'on danse avec Charlot.

JULIE.

Ma bonne, à quel mari je me verrais livrée!
Allez, votre colère est trop prématurée.
Je n'ai point de reproche à recevoir de vous,
Et je n'aurai jamais un tyran pour époux.

MADAME AUBONNE.

Eh bien! vous méritez une telle algarade :
Vous vous faites haïr... Monsieur, prenez-y garde*;
Vous n'êtes ni poli, ni bon, ni circonspect :
Vous deviez à Julie un peu plus de respect,
Plus d'égards à Charlot, à moi plus de tendresse;
Mais...

LE MARQUIS.

Quoi! toujours Charlot! que tout cela me blesse!
Sortez, et devant moi ne paraissez jamais.

JULIE.

Mais, monsieur...

LE MARQUIS, menaçant Charlot.

Si...

CHARLOT.

Quoi? si?

MADAME AUBONNE, se mettant entre deux.

Mes enfants, paix! paix! paix!
Eh mon Dieu! je crains tout.

* On trouve dans l'édition de Voltaire donnée par Palissot une correction assez heureuse qui rectifie cette mauvaise rime échappée à M. de Voltaire. La voici :

Monsieur, vous méritez une telle algarade.
Vous vous faites haïr, et ce ton vous dégrade.

LE MARQUIS.

Sors d'ici tout-à-l'heure,
Je te l'ordonne.

JULIE.

Et moi, j'ordonne qu'il demeure.

CHARLOT.

A tous les deux, monsieur, je sais ce que je doi;
(en regardant Julie.)
Mais enfin j'ai fait vœu de suivre en tout sa loi.

LE MARQUIS.

Ah! c'en est trop, faquin.

CHARLOT.

C'en est trop, je l'avoue;
Et sur votre alphabet je doute qu'on vous loue.
Il paraît que le lait dont vous fûtes nourri
Dans votre noble sang s'est un peu trop aigri.
De vos expressions j'ai l'ame assez frappée.
A mon côté, monsieur, si j'avais une épée,
Je crois que vous seriez assez sage, assez grand,
Pour m'épargner peut-être un si doux compliment.

LE MARQUIS.

Quoi! misérable...

JULIE.

Encore!

MADAME AUBONNE.

Allez, mon fils, de grace,
Ne l'effarouchez point, et quittez-lui la place:
Tout ira bien; cédez, quoique très offensé.

CHARLOT.

Ma mère... j'obéis... mais j'ai le cœur percé.
(Il sort.)

MADAME AUBONNE.

Ah! c'en est fait, mon sang se glace dans mes veines.

JULIE.

Mon sang, ma chère amie, est bouillant dans les miennes.

LE MARQUIS.

Dans ce nouveau combat du froid avec le chaud,
Me retirer en hâte est, je crois, ce qu'il faut;
Je n'aurais pas beau jeu : c'est une étrange affaire
De combattre à-la-fois deux femmes en colère.

SCÈNE IV.

JULIE, MADAME AUBONNE.

MADAME AUBONNE.

Non, vous n'aurez jamais ce brutal de marquis :
Qu'ai-je fait! non, ces nœuds sont trop mal assortis.

JULIE.

Quoi! tu me serviras?

MADAME AUBONNE.

Je réponds que sa mère
Brisera ce lien qui doit trop vous déplaire...
M'y voilà résolue.

JULIE.

Ah! que je te devrai!

MADAME AUBONNE.

O fortune! ô destin! que tout change à ton gré!
Du public cependant respectons l'alégresse :
Trop de monde à présent entoure la comtesse;
Comment parler? comment, par un trouble cruel,

Contrister les plaisirs d'un jour si solennel ?

JULIE.

Je le sais, et je crains que mon refus la blesse :
Pour ce fils que je hais je connais sa tendresse.

MADAME AUBONNE.

D'un coup trop imprévu n'allons point l'accabler...
Je n'ai jamais rien fait que pour la consoler.

JULIE.

La nature, il est vrai, parle beaucoup en elle.

MADAME AUBONNE.

Elle peut s'aveugler.

JULIE.

Je compte sur ton zèle,
Sur tes conseils prudents, sur ta tendre amitié.
De ce joug odieux tire-moi par pitié.

MADAME AUBONNE.

Hélas ! tout dès long-temps trompa mes espérances.

JULIE.

Tu gémis.

MADAME AUBONNE.

Oui, je suis dans de terribles transes...
N'importe... je le veux... je ferai mon devoir.
Je serai juste.

JULIE.

Hélas ! tu fais tout mon espoir.

SCÈNE V.

JULIE, MADAME AUBONNE, BABET.

BABET, accourant avec empressement.

Allez, votre marquis est un vrai trouble-fête.

MADAME AUBONNE.

Je ne le sais que trop.

BABET.

Vous savez qu'on apprête
Cette longue feuillée où Charlot de ses mains
De guirlandes de fleurs décorait les chemins;
Il a dans cent endroits disposé cent lumières,
Où du nom de Henri les brillants caractères
Sont lus, à ce qu'on dit, par tous les gens savants;
Ce spectacle admirable attirait les passants;
Les filles l'entouraient; toute notre séquelle
Voyait le beau Charlot monté sur une échelle,
Dans un leste pourpoint fesant tous ces apprêts;
Mais monsieur le marquis a trouvé tout mauvais,
A voulu tout changer, et Charlot, au contraire,
A dit que tout est bien. Le marquis en colère
A menacé Charlot, et Charlot n'a rien dit.
Ce silence au marquis a causé du dépit;
Il a tiré l'échelle, il a su si bien faire
Qu'en descendant vers nous Charlot est chu par terre.

JULIE.

Ah! Charlot est blessé!

BABET.

Non, il s'est lestement

Relevé d'un seul saut... Il s'est fâché vraiment :
Il a dit de gros mots.

MADAME AUBONNE.

De cette bagatelle
Il peut naître aisément une grande querelle.
Je crains beaucoup.

JULIE.

Je tremble.

SCÈNE VI.

JULIE, MADAME AUBONNE, BABET, GUILLOT.

GUILLOT, en criant.

Ah ! mon Dieu ! quel malheur !

BABET.

Quoi ?

MADAME AUBONNE.

Qu'est-il arrivé ?

GUILLOT.

Notre jeune seigneur...

JULIE.

A-t-il fait à Charlot quelque nouvelle injure ?

GUILLOT.

Il ne donnera plus des soufflets, je vous jure,
A moins qu'il n'en revienne.

MADAME AUBONNE.

Ah ! mon Dieu ! que dis-tu ?

GUILLOT.

Babet l'aura pu voir.

BABET.

J'ai dit ce que j'ai vu.
Pas grand'chose.

MADAME AUBONNE.

Eh ! butor ! dis donc vite, de grace,
Ce qui s'est pu passer, et tout ce qui se passe.

GUILLOT.

Hélas ! tout est passé. Le marquis, là dehors,
Est troué d'un grand coup tout au travers du corps.

MADAME AUBONNE.

Ah ! malheureuse !

JULIE.

Hélas ! vous répandez des larmes.
Mais ce n'est pas Charlot ; Charlot n'avait point d'armes.

GUILLOT.

On en trouve bientôt. Ce marquis turbulent
Poursuivait notre ami, ma foi, très vertement.
L'autre, qui sagement se battait en retraite,
Déja d'un écuyer avait saisi la brette.
Je lui criais de loin : « Charlot, garde-toi bien
« D'attendre monseigneur, il ne ménage rien ;
« J'ai trop à mes dépens appris à le connaître :
« Va-t'en ; il ne faut pas s'attaquer à son maître. »
Mais Charlot lui disait : « Monsieur, n'approchez pas. »
Il s'est trop approché, voilà le mal.

MADAME AUBONNE.

Hélas !
Allons le secourir, s'il en est temps encore.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

Non, il n'en est plus temps.

MADAME AUBONNE.

Juste ciel que j'implore!

L'INTENDANT.

Il n'a pas à ce coup survécu d'un moment.
Cachons bien à sa mère un si triste accident.

MADAME AUBONNE, en pleurant.

Les pierres parleront, si nous osons nous taire.

L'INTENDANT.

C'est fort loin du château que cette horrible affaire
Sous mes yeux s'est passée; et, presque au même instant,
Pour préparer madame à cet événement,
J'empêche, si je puis, qu'on n'entre et qu'on ne sorte,
Je fais lever les ponts, je fais fermer la porte.
Madame heureusement se retire en secret,
Dans ce moment fatal, au fond d'un cabinet
Où tout ce bruit affreux ne peut se faire entendre.
Ne blessons point un cœur si sensible et si tendre;
Épargnons une mère.

JULIE.

Hélas! à quel état
Sera-t-elle réduite après cet attentat?
Je plains son fils... Le temps l'aurait changé peut-être.

L'INTENDANT.

Il était bien méchant; mais il était mon maître.

MADAME AUBONNE.

Quelle mort ! et par qui !

L'INTENDANT.

Dans quel temps, juste ciel !
Dans le plus beau des jours, dans le plus solennel,
Quand le roi vient chez nous !

JULIE.

Hélas ! ma pauvre Aubonne,
Que deviendra Charlot ?

L'INTENDANT.

Peut-être sa personne
Aux mains de la justice est livrée à présent.

JULIE.

Ce garçon n'a rien fait qu'à son corps défendant :
La justice est injuste.

L'INTENDANT.

Ah ! les lois sont bien dures.

BABET, à Guillot.

Charlot serait perdu !

GUILLOT.

Ce sont des aventures
Qui font bien de la peine, et qu'on ne peut prévoir :
On est gai le matin, on est pendu le soir.

BABET.

Mais le marquis est-il tout-à-fait mort ?

L'INTENDANT.

Sans doute ;
Le médecin l'a dit.

JULIE.

Plus de ressource ?

GUILLOT, à Babet.

Écoute ;
Il en disait de moi l'an passé tout autant ;
Il croyait m'enterrer, et me voilà pourtant.

L'INTENDANT.

Non, vous dis-je, il est mort, il n'est plus d'espérance.
Mes enfants, au logis gardez bien le silence.

GUILLOT.

Je gage que sa mère a déja tout appris.

MADAME AUBONNE.

J'en mourrai... mais allons, le dessein en est pris.

(Elle sort.)

BABET.

Ah ! j'entends bien du bruit et des cris chez madame.

GUILLOT.

On n'a jamais gardé le silence.

JULIE.

Mon ame
D'une si bonne mère éprouve les douleurs.
Courons, allons mêler mes larmes à ses pleurs.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

L'INTENDANT, BABET, GUILLOT; TROUPE DE GARDES; CHARLOT, au milieu d'eux.

CHARLOT.

J'aurais pu fuir, sans doute, et ne l'ai pas voulu.
Je desire la mort, et j'y suis résolu.

L'INTENDANT.

La justice est ici. Madame la comtesse
Sait la mort de son fils; la douleur qui la presse
Ne lui permettra pas de recevoir le roi.
Quel malheur!

GUILLOT.

Il devait en user comme moi,
Ne se point revancher, imiter ma sagesse;
Je l'avais averti.

CHARLOT.

J'ai tort, je le confesse.

BABET.

Quel crime a-t-il donc fait? ne vaut-il pas bien mieux
Tuer quatre marquis qu'être tué par eux?

GUILLOT.

Elle a toujours raison, c'est très bien dit.

CHARLOT.

J'espère
Qu'on souffrira du moins que je parle à ma mère.
Voudrait-on me priver de ses derniers adieux?

L'INTENDANT.

Elle s'est évadée, elle est loin de ces lieux.

GUILLOT.

Quoi ! ta mère est complice?

BABET.

Il me met en colère.
Quand tu voudras parler, ne dis mot pour bien faire.

CHARLOT.

Elle ne veut plus voir un fils infortuné,
Indigne de sa mère, et bientôt condamné.
Mais que je plains, hélas ! mon auguste maîtresse;
Et que je plains Julie ! elle avait la tendresse
De monsieur le marquis; et mes funestes coups
Privent l'une d'un fils, et l'autre d'un époux.
Non, je ne veux plus voir ce château respectable,
Où l'on daigna m'aimer, où je fus si coupable.

(à l'intendant.)

Vous, monsieur, si jamais dans leur triste maison,
Après cet attentat, vous prononcez mon nom,
J'ose vous conjurer de bien dire à madame
Qu'elle a toujours régné jusqu'au fond de mon ame,
Que j'aurais prodigué mon sang pour la servir,
Que j'ai, pour la venger, demandé de mourir:
Daignez en dire autant à la noble Julie.
Hélas ! dans la maison mon enfance nourrie
Me laissait peu prévoir tant d'horribles malheurs.

Vous tous qui m'écoutez, pardonnez-moi mes pleurs,
Ils ne sont pas puor moi... la source en est plus belle...
Adieu... conduisez-moi.

L'INTENDANT.

Que cette fin cruelle,
Que ce jour malheureux doit bien se déplorer!

GUILLOT.

Tout pleure, je ne sais s'il faut aussi pleurer.
Qu'on aime ce Charlot! Charlot plaît, quoi qu'il fasse.
On n'en ferait pas tant pour moi.

BABET, à ceux qui emmènent Charlot.

Messieurs, de grace,
Ne l'enlevez donc pas... suivons-le au moins des yeux.

GUILLOT.

Allons, suivons aussi, car on est curieux.

SCÈNE II.

JULIE, L'INTENDANT.

JULIE.

Ah! je respire enfin... Madame évanouie
Reprend un peu ses sens et sa force affaiblie;
Ses femmes à l'envi, les miennes, tour-à-tour,
Rendent ses yeux éteints à la clarté du jour.
Faut-il qu'en cet état la nourrice fidèle,
Devant la secourir, ne soit pas auprès d'elle!
Vainement je la cherche, on ne la trouve pas.

L'INTENDANT.

Elle éprouve elle-même un funeste embarras;

Par une fausse porte elle s'est éclipsée :
Je prends part aux chagrins dont elle est oppressée ;
Elle est, pour son malheur, mère du meurtrier.

JULIE.

Pourquoi nous fuir? pourquoi de nous se défier?
Le roi viendra bientôt : son seul aspect fait grace,
Son grand cœur doit la faire.

L'INTENDANT.

On peut punir l'audace
D'un bourgeois champenois qui tue un grand seigneur:
L'exemple est dangereux après ces temps d'horreur,
Où l'état, déchiré par nos guerre civiles,
Vit tous les droits sans force, et les lois inutiles.
A peine nous sortons de ces temps orageux.
Henri, qui fait sur nous briller des jours heureux,
Veut que la loi gouverne, et non pas qu'on la brave.

JULIE.

Non, le brave Henri ne peut punir un brave.
Je suis la cause, hélas! de cet affreux malheur;
Ne me reprochant rien, dans ma simple candeur,
J'ai cru qu'on n'avait point de reproche à me faire.
Ce malheureux marquis, dans sa sotte colère,
Se croyant tout permis, a forcé cet enfant
A tuer son seigneur, et fort innocemment.
Je saurai recourir à la clémence auguste,
Aux bontés de ce roi galant autant que juste.
Je n'avais répété ce menuet que pour lui;
Il y sera sensible, il sera notre appui.

L'INTENDANT.

Dieu le veuille!

SCÈNE III.

JULIE, L'INTENDANT, BABET.

BABET.

Au secours! ah! mon Dieu, la misère!
Protégez-nous, madame, en cette horrible affaire.
Les filles ont recours à vous dans la maison.

JULIE.

Quoi! Babet?

BABET.

C'est Charlot que l'on fourre en prison.

JULIE.

O ciel!

BABET.

Des gens tout noirs des pieds jusqu'à la tête
L'ont fait conduire, hélas! d'un air bien malhonnête.
Pour comble de malheur, le roi dans le logis
Ne viendra point, dit-on, comme il l'avait promis;
On ne dansera point, plus de fête... Ah! madame,
Que de maux à-la-fois! tout cela perce l'ame.

JULIE.

Charlot est en prison!

L'INTENDANT.

Cela doit aller loin.

BABET.

Hélas! de le sauver prenez sur vous le soin:
Chacun vous aidera; tout le château vous prie.
Les morts ont toujours tort, et Charlot est en vie.

L'INTENDANT.

Hélas! je doute fort qu'il y soit bien long-temps.

JULIE.

Madame sort déja de ses appartements.
Dans quel accablement elle est ensevelie!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; LA COMTESSE, soutenue par deux SUIVANTES.

LA COMTESSE.

Mes filles, laissez-moi; que je parle à Julie;
Dans ma chambre avec moi je ne saurais rester.

L'INTENDANT, à Babet.

Elle veut être seule, il faut nous écarter.

(Ils sortent.)

LA COMTESSE, se jetant dans un fauteuil.

O ma chère Julie, en ma douleur profonde,
Ne m'abandonnez pas... je n'ai que vous au monde.

JULIE.

Vous m'avez tenu lieu d'une mère, et mon cœur
Répond toujours au vôtre et sent votre malheur.

LA COMTESSE.

Ma fille, voilà donc quel est votre hyménée!
Ah! j'avais espéré vous rendre fortunée.

JULIE.

Je pleure votre sort... et je sais m'oublier.

LA COMTESSE.

Le roi même en ces lieux devait vous marier:

Au lieu de cette fête et si sainte et si chère,
J'ordonne de mon fils la pompe funéraire!
Ah, Julie!

JULIE.

En ce temps, en ce séjour de pleurs,
Comment de la maison faire au roi les honneurs?

LA COMTESSE.

J'envoie auprès de lui, je l'instruis de ma perte:
Il plaindra les horreurs où mon ame est ouverte,
Il aura des égards; il ne mêlera pas
L'appareil des festins à celui du trépas.
Le roi ne viendra point... tout a changé de face.

JULIE.

Ainsi... le meurtrier... n'aura donc point sa grace?

LA COMTESSE.

Il est bien criminel.

JULIE.

Il s'est vu bien pressé;
A ce coup malheureux le marquis l'a forcé.

LA COMTESSE, *en pleurant.*

Il devait fuir plutôt.

JULIE.

Votre fils en colère...

LA COMTESSE, *se levant.*

Il devait dans mon fils respecter une mère.
Le fils de sa nourrice, ô ciel! tuer mon fils!
Cette femme, après tout, dont les soins infinis
Ont conduit leur enfance, et qui tous deux les aime,
En ne paraissant point le condamne elle-même.

JULIE.

Vous aviez protégé ce jeune malheureux.

LA COMTESSE.

Je l'aimais tendrement; mon sort est plus affreux,
Son attentat plus grand.

JULIE.

Faudra-t-il qu'il périsse!

LA COMTESSE.

Quoi! deux morts au lieu d'une!

JULIE.

Hélas! notre nourrice
Ferait donc la troisième.

LA COMTESSE.

Ah! je n'en puis douter.
Elle est mère... et je sais ce qu'il en doit coûter.
Hélas! ne parlons point de vengeance et de peine;
Ma douleur me suffit.

(On entend du bruit.)

JULIE.

Quelle rumeur soudaine!

(Le peuple derrière le théâtre.)

Vive le roi! le roi! le roi! le roi! le roi!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME AUBONNE.

MADAME AUBONNE.

Ce n'est pas lui, madame, hélas! ce n'est que moi.
J'ai laissé ce bon prince à moins d'un quart de lieue,

J'ai précédé sa cour avec sa garde bleue ;
J'avais pris des chevaux ; et je viens à genoux
Révéler votre sort et mon crime envers vous.
Le roi m'a pardonné ma fraude et mon audace.
Je ne mérite pas que vous me fassiez grace.

LA COMTESSE.

Quoi ! malheureuse ! as-tu paru devant le roi ?

MADAME AUBONNE.

Madame, je l'ai vu tout comme je vous voi :
Ce monarque adoré ne rebute personne ;
Il écoute le pauvre, il est juste, il pardonne :
J'ai tout dit.

LA COMTESSE.

Qu'as-tu dit ? quels étranges discours
Redoublent ma douleur et l'horreur de mes jours !
Laisse-moi.

MADAME AUBONNE.

Non, sachez cet important mystère :
Charlot est plein de vie, et vous êtes sa mère.

LA COMTESSE.

Où suis-je ? juste Dieu ! pourrais-je m'en flatter ?
Ah, Julie ! entends-tu ?

JULIE.

J'aime à n'en point douter.

MADAME AUBONNE.

Hélas ! vous auriez pu sur son noble visage
Du comte de Givri voir la parfaite image.
Il vous souvient assez qu'en ces temps pleins d'effroi
Où la Ligue accablait les partisans du roi,
Votre époux opprimé cacha dans ma chaumière

Cet enfant dont les yeux s'ouvraient à la lumière :
Vous voulûtes bientôt le tenir dans vos bras ;
Ce malheureux enfant touchait à son trépas :
Je vous donnai le mien. Vous fûtes trop flattée
De la fatale erreur où vous fûtes jetée.
Votre fils réchappa ; mais l'échange était fait.
Un enfant supposé dans vos bras s'élevait,
Vos soins vous attachaient à cette créature,
Et l'habitude en vous tint lieu de la nature.
Mon mari, que le roi vient de faire appeler,
Interrogé par lui, vient de tout révéler ;
C'est un brave soldat que ce grand prince estime.
Tout est prouvé.

LA COMTESSE.

Julie ! heureux jour ! heureux crime !

JULIE.

Madame, cette fois, voici le grand Henri.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LE ROI ET TOUTE SA COUR ; CHARLOT.

LE ROI.

Je viens mettre en vos bras le comte de Givri,
Le fils de mon ami, qui le sera lui-même.
Je rends graces au ciel dont la bonté suprême
Par le coup inouï d'un étrange moyen
A fait votre bonheur, et préparé le mien.
Je vous rends votre fils, et j'honore sa mère ;

Il me suivra demain dans la noble carrière
Où de tout temps, madame, ont couru vos aïeux.
Déja nos ennemis approchent de ces lieux;
Je cours de ce château dans le champ de la gloire;
Mon sort est de chercher la mort ou la victoire.
Votre fils combattra, madame, à mes côtés.
Mais, délivrés tous deux de nos adversités,
Ne songeons qu'à goûter un moment si prospère.

LA COMTESSE.

Adorons des Français le vainqueur et le père.

FIN DE CHARLOT.

VARIANTES

DE CHARLOT.

ACTE PREMIER.

V. 225 *. Lettre à Damilaville, 19 septembre 1767 :

Si de la politesse un agréable usage.

ACTE DEUXIÈME.

v. 64. Je fais ce que je doi.
Il m'eût été bien doux de consacrer ma vie
A servir dignement la divine Julie.
Heureux qui, recherchant la gloire et le danger,
Entre un héros et vous pourrait se partager !
Heureux à qui l'éclat d'une illustre naissance
A permis de nourrir cette noble espérance !
Pour moi, qu'aux derniers rangs le sort veut captiver,
Vers la gloire de loin si je puis m'élever,
Si quelque occasion, quelque heureux avantage
Peut jamais pour mon prince exercer mon courage,
De vous, de vos bontés, je voudrais obtenir
Pour prix de tout mon sang un léger souvenir.

JULIE.

Ah ! je me souviendrai de vous toute ma vie.
Élevée avec vous, moi ! que je vous oublie !
Mais vous ne quittez point la maison pour jamais.
Madame la comtesse et ses dignes bienfaits,
Une très bonne mère, et, s'il le faut, moi-même,
Tout vous doit rappeler, tout le château vous aime.
Ma bonne, ordonnez-lui de revenir souvent.

MADAME AUBONNE, en soupirant.

Je ne souffrirai pas un long éloignement.

CHARLOT.

Ah! ma mère, à mon cœur il manque l'éloquence.
Peignez-lui les transports de ma reconnaissance;
Faites-moi mieux parler que je ne puis.

JULIE.

Charlot...

ACTE TROISIÈME.

LA COMTESSE.

v. 229. Dans l'état où je suis, ô ciel! il vient chez moi!

SCÈNE V.

LE COURRIER, en bottes, qui était parti au premier acte, arrive.

JULIE.

Charlot sera sauvé.

LE COURRIER.

Le duc de Bellegarde
Dans la cour à l'instant vient avec une garde.
Pour la seconde fois le peuple s'est mépris.

JULIE.

Le roi ne viendra point?

LE COURRIER.

Je n'en ai rien appris.
Il est à la distance à-peu-près d'une lieue,
Dans un petit village, avec sa garde bleue.

JULIE.

Il viendra, j'en suis sûre.

SCÈNE VI.

LE DUC DE BELLEGARDE arrive, suivi de plusieurs domestiques de la maison.

(On prépare trois fauteuils.)

LA COMTESSE, allant au-devant de lui.

Ah ! monsieur, vous venez
Consoler, s'il se peut, mes jours infortunés.

LE DUC.

Je l'espère, madame ; ici le roi m'envoie :
Je viens à vos douleurs mêler un peu de joie.
(à Julie, qui veut sortir.)
Mademoiselle, il faut que je vous parle aussi :
Votre aimable présence est nécessaire ici.
Sur le destin d'un fils, madame, et sur le vôtre
Daignez avec bonté m'écouter l'une et l'autre.
(Il s'assied entre elles.)
Une madame Aubonne, accourant vers le roi,
S'est jetée à ses pieds, a parlé devant moi :
Le roi, vous le savez, ne rebute personne.

LA COMTESSE.

Ce prince daigne être homme.

JULIE.

Ah ! l'ame grande et bonne !

LE DUC.

Cette femme à mon maître a dit de point en point
Ce que je vais conter... Ne vous affligez point,
Madame, et jusqu'au bout souffrez que je m'explique :
Vous aviez dans ses mains mis votre fils unique :
On le crut mort long-temps ; vous n'aviez jamais vu
Ce fils infortuné, de sa mère inconnu ?

LA COMTESSE.

Il est trop vrai.

LE DUC.

C'était au temps même où la guerre,

Ainsi que tout l'état, désolait votre terre.
Cette femme craignit vos reproches, vos pleurs :
Elle crut vous servir en trompant vos douleurs ;
Et sans doute en secret elle fut trop flattée
De la fatale erreur où vous fûtes jetée.
Vous demandiez ce fils, elle donna le sien.

LA COMTESSE.

Ah ! tout mon cœur s'échappe : ah ! grand Dieu !

JULIE.

Tout le mien
Est saisi, transporté.

LA COMTESSE.

Quel bonheur !

JULIE.

Quelle joie !

LA COMTESSE.

Qu'on amène mon fils ; courons, que je le voie.
Mais... serait-il bien vrai ?...

LE DUC.

Rien n'est plus avéré.

LA COMTESSE.

Ah ! si j'avais rempli ce devoir si sacré
De ne pas confier au lait d'une étrangère
Le pur sang de mon sang, et d'être vraiment mère,
On n'aurait jamais fait cet affreux changement.

LE DUC.

Il est bien plus commun qu'on ne croit.

LA COMTESSE.

Cependant
Quelle preuve avez-vous ? quel témoin ? quel indice ?

LE DUC.

Le ciel, avec le roi, vous a rendu justice.
Votre fils réchappa ; mais l'échange était fait.
Cet enfant supposé dans vos bras s'élevait.
Vos soins vous attachaient à cette créature,
Et l'habitude en vous passait pour la nature.
La nourrice voulut dissiper votre erreur ;

Elle n'osa jamais alarmer votre cœur,
Craignant, en disant vrai, de passer pour menteuse;
Et la vérité même était trop dangereuse.
Dans un billet secret avec soin cacheté,
Son mari, vieux soldat, mit cette vérité.
Le billet, déposé dans les mains d'un notaire,
Produit aux yeux du roi, découvre le mystère.
Le soldat même, à part interrogé long-temps,
Menacé de la mort, menacé des tourments,
D'un air simple et naïf a conté l'aventure.
Son grand âge n'est pas le temps de l'imposture;
Il touche au jour fatal où l'homme ne ment plus.
Il a tout confirmé : des témoins entendus
Sur le lieu, sur le temps, sur chaque circonstance,
Ont sous les yeux du roi mis l'entière évidence.
On ne le trompe point; il sait sonder les cœurs :
Art difficile et grand qu'il doit à ses malheurs.
Ajouterai-je encor que j'ai vu ce jeune homme
Que pour aimable et brave ici chacun renomme?
De votre père, hélas! c'est le portrait vivant;
Votre père mourut quand vous étiez enfant,
Massacré près de moi dans l'horrible journée
Qui sera de l'Europe à jamais condamnée.
C'est lui-même, vous dis-je; oui, c'est lui, je l'ai vu :
Frappé de son aspect, j'en suis encore ému;
J'en pleure en vous parlant.

LA COMTESSE.

Vous ravissez mon ame.

JULIE.

Que je sens vos bienfaits!

LE DUC.

Agréez donc, madame,
Que la triste nourrice, appuyant mes récits,
Puisse ici retrouver son véritable fils.
Il était expirant; mais on espère encore
Qu'il pourra réchapper : sa mère vous implore;
Elle vient : la voici qui tombe à vos genoux.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME AUBONNE, CHARLOT.

MADAME AUBONNE, se jetant aux pieds de la comtesse.

J'ai mérité la mort.

LA COMTESSE.

C'est assez, levez-vous :
Je dois vous pardonner puisque je suis heureuse.
Tu m'as rendu mon sang.

(La porte s'ouvre ; Charlot paraît avec tous les domestiques.)

CHARLOT, dans l'enfoncement, avançant quelques pas.

O destinée affreuse !
Où me conduisez-vous ?

LA COMTESSE, courant à lui.

Dans mes bras, mon cher fils !

CHARLOT.

Vous, ma mère ?

LE DUC.

Oui, sans doute.

JULIE.

O ciel ! je te bénis *.

LA COMTESSE, le tenant embrassé.

Oui, reconnais ta mère ; oui, c'est toi que j'embrasse ;
Tu sauras tout.

JULIE.

Il est bien digne de sa race.

(Le peuple derrière le théâtre.)

Vive le roi ! le roi ! le roi ! vive le roi !

LE DUC.

Pour le coup c'est lui-même. Allons tous : c'est à moi
De présenter le fils, et la mère, et Julie.

* Voltaire, lettre à Damilaville (21 septembre 1767), propose de remplacer cette fin de vers par ces mots :

O destins inouïs !

(L. D. B.)

LA COMTESSE.

Je succombe au bonheur dont ma peine est suivie.

CHARLOT, marquis.

Je ne sais où je suis.

LA COMTESSE.

Rendons grace à jamais
Au duc de Bellegarde, au grand roi des Français....
Mon fils !

CHARLOT, marquis.

J'en serai digne.

JULIE.

Il nous fait tous renaître.

LA COMTESSE.

Allons tous nous jeter aux pieds d'un si bon maître.

CHARLOT, marquis.

Henri n'est pas le seul dont j'adore la loi.

(Tout le monde crie.)

Vive le roi ! le roi, le roi ! vive le roi !

NOTE.

v. 280. Adorons des Français le vainqueur et le père.

Ce dernier vers de *Charlot* rappelle l'un des premiers vers du premier chant de la Henriade. C'est ce qui fesait dire à Voltaire (lettre à Damilaville, en date du 2 octobre 1767) : « Je finis ma carrière littéraire par ce grand « homme (Henri IV), comme je l'ai commencée. »

LE DÉPOSITAIRE,

COMÉDIE DE SOCIÉTÉ,

EN CINQ ACTES.

1767.

PRÉFACE.

L'abbé de Châteauneuf, auteur du *Dialogue sur la musique des anciens*, ouvrage savant et agréable, rapporte à la page 116 l'anecdote suivante :

« Molière nous cita mademoiselle Ninon de L'En-
« clos comme la personne qu'il connaissait sur qui
« le ridicule fesait une plus prompte impression, et
« nous apprit qu'ayant été la veille lui lire son *Tar-*
« *tuef* (selon sa coutume de la consulter sur tout ce
« qu'il fesait), elle l'avait payé en même monnaie
« par le récit d'une aventure qui lui était arrivée
« avec un scélérat à-peu-près de cette espèce, dont
« elle lui fit le portrait avec des couleurs si vives et
« si naturelles, que si la pièce n'eût pas été faite,
« nous disait-il, il ne l'aurait jamais entreprise, tant
« il se serait cru incapable de rien mettre sur le
« théâtre d'aussi parfait que le *Tartufe* de mademoi-
« selle L'Enclos. »

Supposé que Molière ait parlé ainsi, je ne sais à quoi il pensait. Cette peinture d'un faux dévot, si vive et si brillante dans la bouche de Ninon, aurait dû au contraire exciter Molière à composer sa comédie du *Tartufe*, s'il ne l'avait pas déja faite. Un génie tel que le sien eût vu tout d'un coup dans le

simple récit de Ninon de quoi construire son inimitable pièce, le chef-d'œuvre du bon comique, de la saine morale, et le tableau le plus vrai de la fourberie la plus dangereuse. D'ailleurs il y a, comme on sait, une prodigieuse différence entre raconter plaisamment et intriguer une comédie supérieurement.

L'aventure dont parlait Ninon pouvait fournir un bon conte, sans être la matière d'une bonne comédie.

Je me souviens qu'étant un jour dans la nécessité d'emprunter de l'argent d'un usurier, je trouvai deux crucifix sur la table. Je lui demandai si c'étaient des gages de ses débiteurs; il me répondit que non; mais qu'il ne fesait jamais de marché qu'en présence du crucifix. Je lui repartis qu'en ce cas un seul suffisait, et que je lui conseillais de le placer entre les deux larrons. Il me traita d'impie, et me déclara qu'il ne me prêterait point d'argent. Je pris congé de lui; il courut après moi sur l'escalier, et me dit, en fesant le signe de la croix, que, si je pouvais l'assurer que je n'avais point eu de mauvaises intentions en lui parlant, il pourrait conclure mon affaire en conscience. Je lui répondis que je n'avais eu que de très bonnes intentions. Il se résolut donc à me prêter sur gages à dix pour cent pour six mois, retint les intérêts par-devers lui, et au bout des six mois il disparut avec mes

gages, qui valaient quatre ou cinq fois l'argent qu'il m'avait prêté. La figure de ce galant homme, son ton de voix, toutes ses allures, étaient si comiques, qu'en les imitant j'ai fait rire quelquefois des convives à qui je racontais cette petite historiette. Mais certainement si j'en avais voulu faire une comédie, elle aurait été des plus insipides.

Il en est peut-être ainsi de la comédie du *Dépositaire*. Le fond de cette pièce est ce même conte que mademoiselle L'Enclos fit à Molière. Tout le monde sait que Gourville ayant confié une partie de son bien à cette fille si galante et si philosophe, et une autre à un homme qui passait pour très dévot*, le dévot garda le dépôt pour lui, et celle qu'on regardait comme peu scrupuleuse le rendit fidèlement sans y avoir touché.

Il y a aussi quelque chose de vrai dans l'aventure des deux frères. Mademoiselle L'Enclos racontait souvent qu'elle avait fait un honnête homme d'un jeune fanatique, à qui un fripon avait tourné la tête, et qui, ayant été volé par des hypocrites, avait renoncé à eux pour jamais.

De tout cela on s'est avisé de faire une comédie, qu'on n'a jamais osé montrer qu'à quelques intimes amis. Nous ne la donnons pas comme un ouvrage bien théâtral; nous pensons même qu'elle n'est pas faite pour être jouée. Les usages, le goût, sont

* Le grand-pénitencier de Notre-Dame.

trop changés depuis ce temps-là. Les mœurs bourgeoises semblent bannies du théâtre. Il n'y a plus d'ivrognes : c'est une mode qui était trop commune du temps de Ninon. On sait que Chapelle s'enivrait presque tous les jours. Boileau même, dans ses premières satires, le sobre Boileau parle toujours de bouteilles de vin, et de trois ou quatre cabaretiers, ce qui serait aujourd'hui insupportable.

Nous donnons seulement cette pièce comme un monument très singulier, dans lequel on retrouve mot pour mot ce que pensait Ninon sur la probité et sur l'amour. Voici ce qu'en dit l'abbé de Châteauneuf, page 121 :

« Comme le premier usage qu'elle a fait de sa « raison a été de s'affranchir des erreurs vulgaires, « elle a compris de bonne heure qu'il ne peut y « avoir qu'une même morale pour les hommes et « pour les femmes. Suivant cette maxime, qui a « toujours fait la règle de sa conduite, il n'y a ni « exemple ni coutume qui pût lui faire excuser en « elle la fausseté, l'indiscrétion, la malignité, l'en- « vie, et tous les autres défauts, qui, pour être or- « dinaires aux femmes, ne blessent pas moins les « premiers devoirs de la société.

« Mais ce principe, qui lui fait ainsi juger des « passions selon ce qu'elles sont en elles-mêmes, « l'engage aussi, par une suite nécessaire, à ne les

« pas condamner plus sévèrement dans l'un que « dans l'autre sexe. C'est pour cela, par exemple, « qu'elle n'a jamais pu respecter l'autorité de l'opi- « nion dans l'injustice qu'ont les hommes de tirer « vanité de la même passion à laquelle ils attachent « la honte des femmes, jusqu'à en faire leur plus « grand, ou plutôt leur unique crime, de la même « manière qu'on réduit aussi leurs vertus à une « seule, et que la probité, qui comprend toutes « les autres, est une qualification aussi inusitée à « leur égard que si elles n'avaient aucun droit d'y « prétendre. »

Ce caractère est précisément le même qu'on retrouve dans la pièce, et ces traits nous ont paru suffire pour rendre l'ouvrage précieux à tous les amateurs des singularités de notre littérature, et sur-tout à ceux qui cherchent avec avidité tout ce qui concerne une personne aussi singulière que mademoiselle Ninon L'Enclos. Le lecteur est seulement prié de faire attention que ce n'est pas la Ninon de vingt ans, mais la Ninon de quarante.

PERSONNAGES.

NINON, femme de trente-cinq à quarante ans, très bien mise; grand caractère du haut comique.

GOURVILLE L'AÎNÉ, grand nigaud, habillé de noir, mal boutonné, une mauvaise perruque de travers, l'air très gauche.

GOURVILLE LE JEUNE, petit-maître du bon ton.

M. GARANT, marguillier, en manteau noir, large rabât, large perruque, pesant ses paroles, et l'air recueilli.

L'AVOCAT PLACET, en rabat et en robe, l'air empesé, et déclamant tout.

M. AGNANT, bon bourgeois, buveur, et non pas ivrogne de comédie*.

MADAME AGNANT, habillée et coiffée à l'antique, bourgeoise acariâtre.

LISETTE, } valets de comédie dans l'ancien goût.
PICARD, }

La scène est chez mademoiselle Ninon de L'Enclos, au Marais.

* Les anciens personnages étaient, dans l'édition de 1772 :

M. ARMANT, bon diable, bon ivrogne, bon bourgeois.

MADAME ARMANT, habillée et coiffée à l'antique, grande acariâtre et bonne femme.

LE DÉPOSITAIRE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

NINON, LE JEUNE GOURVILLE.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ainsi, belle Ninon, votre philosophie
Pardonne à mes défauts, et souffre ma folie.
De ce jeune étourdi vous daignez prendre soin.
Vous êtes tolérante, et j'en ai grand besoin.

NINON.

J'aime assez, cher Gourville, à former la jeunesse.
Le fils de mon ami vivement m'intéresse ;
Je touche à mon hiver, et c'est mon passe-temps
De cultiver en vous les fleurs d'un beau printemps.
N'étant plus bonne à rien désormais pour moi-même,
Je suis pour le conseil ; voilà tout ce que j'aime :
Mais la sévérité ne me va point du tout.
Hélas ! on sait assez que ce n'est point mon goût.
L'indulgence à jamais doit être mon partage ;
J'en eus un peu besoin quand j'étais à votre âge.
Eh bien ! vous aimez donc cette petite Agnant ?

LE JEUNE GOURVILLE.

Oui, ma belle Ninon.

NINON.

C'est une aimable enfant;
Sa mère quelquefois dans la maison l'amène.
J'ai l'œil bon; j'ai prévu de loin votre fredaine.
Mais est-ce un simple goût, une inclination?

LE JEUNE GOURVILLE.

Du moins pour le présent c'est une passion.
Un certain avocat pour mari se propose;
Mais auprès de la fille il a perdu sa cause.

NINON.

Je crois que mieux que lui vous avez su plaider.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je suis assez heureux pour la persuader.

NINON.

Sans doute vous flattez et le père et la mère,
Et jusqu'à l'avocat; c'est le grand art de plaire.

LE JEUNE GOURVILLE.

J'y mets comme je puis tous mes petits talents.
Le père aime le vin.

NINON.

C'est un vice du temps,
La mode en passera. Ces buveurs me déplaisent;
Leur gaieté m'assourdit, leurs vains discours me pèsent;
J'aime peu leurs chansons, et je hais leur fracas;
La bonne compagnie en fait très peu de cas.

LE JEUNE GOURVILLE.

La mère Agnant est brusque, emportée et revêche,
Sotte, un oison bridé devenu pie-grièche,

Bonne diablesse au fond.

NINON.

Oui, voilà trait pour trait
De nos très sots voisins le fidèle portrait.
Mais on doit se plier à souffrir tout le monde,
Les plats et lourds bourgeois dont cette ville abonde,
Les grands airs de la cour, les faux airs de Paris,
Nos étourdis seigneurs, nos pincés beaux esprits:
C'est un mal nécessaire, et que souvent j'essuie:
Pour ne pas trop déplaire il faut bien qu'on s'ennuie.

LE JEUNE GOURVILLE.

Mais Sophie est charmante, et ne m'ennuiera pas.

NINON.

Ah! je vous avouerai qu'elle est pleine d'appas.
Aimez-la, quittez-la, mon amitié tranquille
A vos goûts, quels qu'ils soient, sera toujours facile.
A la droite raison dans le reste soumis,
Changez de voluptés, ne changez point d'amis;
Soyez homme d'honneur, d'esprit et de courage,
Et livrez-vous sans crainte aux erreurs du bel âge.
Quoi qu'en disent l'Astrée, et Clélie, et Cyrus,
L'amour ne fut jamais dans le rang des vertus;
L'amour n'exige point de raison, de mérite*.
J'ai vu des sots qu'on prend, des gens de bien qu'on quitte.
Je fus, et tout Paris l'a souvent publié,
Infidèle en amour, fidèle en amitié.
Je vous chéris, Gourville, et pour toute ma vie.

* Ce sont les propres paroles de Ninon dans le petit livre de l'abbé de Châteauneuf.

Votre père n'eut pas de plus constante amie :
Dans des temps malheureux il arrangea mon bien.
Je dois tout à ses soins ; sans lui je n'aurais rien.
Vous savez à quel point j'avais sa confiance :
C'est un plaisir pour moi que la reconnaissance ;
Elle occupe le cœur : je n'ai point de parents ;
Et votre frère et vous me tenez lieu d'enfants.

LE JEUNE GOURVILLE.

Votre exemple m'instruit, votre bonté m'accable.
Ninon dans tous les temps fut un homme estimable.

NINON.

Parlons donc, je vous prie, un peu solidement.
Vous n'êtes pas, je crois, fort en argent comptant ?

LE JEUNE GOURVILLE.

Pas trop.

NINON.

Voici le temps où de votre fortune
Le nœud très délicat, l'intrigue peu commune,
Grace à monsieur Garant, pourra se débrouiller.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ce bon monsieur Garant me fait toujours bâiller.
Il est si compassé, si grave, si sévère !
Je rougis devant lui d'être fils de mon père.
Il me fait trop sentir que, par un sort fâcheux,
Il manque à mon baptême un paragraphe ou deux.

NINON.

On omit, il est vrai, le mot de légitime.
Gourville, votre père, eut la publique estime ;
Il eut mille vertus, mais il eut, entre nous,
Pour les beaux nœuds d'hymen de merveilleux dégoûts.

La rigueur de la loi (peut-être un peu trop sage)
A votre frère, à vous, ravit tout héritage.
Vous ne possédez rien ; mais ce monsieur Garant,
Son banquier autrefois, et son correspondant,
Pour deux cent mille francs étant son légataire,
N'en est, vous le savez, que le dépositaire.
Il fera son devoir ; il l'a dit devant moi :
L'honneur est plus puissant, plus sacré que la loi.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je voudrais que l'honneur fût un peu plus honnête.
Cet homme de sermons me rompt toujours la tête :
Directeur d'hôpitaux, syndic, et marguillier,
Il n'a daigné jamais avec moi s'égayer.
Il prétend que je suis une tête légère,
Un jeune dissolu, sans mœurs, sans caractère,
Jouant, courant le bal, les filles, les buveurs :
Oui, je suis débauché ; mais, parbleu ! j'ai des mœurs ;
Je ne dois rien ; je suis fidèle à mes promesses ;
Je n'ai jamais trompé, pas même mes maîtresses ;
Je bois sans m'enivrer ; j'ai tout payé comptant ;
Je ne vais point jouer quand je n'ai point d'argent.
Tout marguillier qu'il est, ma foi, je le défie
De mener dans Paris une meilleure vie.

NINON.

Il est un temps pour tout.

LE JEUNE GOURVILLE.

Monsieur mon frère aîné,
Je l'avoue, a l'esprit tout autrement tourné.
Il est sage et profond ; sa conduite est austère ;

Il lit les vieux auteurs, et ne les entend guère;
Il méprise le monde : eh bien ! qu'il soit un jour,
Pour prix de ses vertus, marguillier à son tour;
Et que monsieur Garant, qui dans tout le gouverne,
Lui donne plus qu'à moi. Ce qui seul me concerne
C'est le plaisir : l'argent, voyez-vous, ne m'est rien;
Je suis assez content d'un honnête entretien.
L'avarice est un monstre; et, pourvu que je puisse
Supplanter l'avocat, mon sort est trop propice.

NINON.

Tout réussit aux gens qui sont doux et joyeux.
Pour monsieur votre aîné, c'est un fou sérieux :
Un précepteur maudit, maîtrisant sa jeunesse,
Chargea d'un joug pesant sa docile faiblesse,
De sombres visions tourmenta son esprit,
Et l'âge a conservé ce que l'enfance y mit.
Il s'est fait à lui-même un bien triste esclavage.
Malheur à tout esprit qui veut être trop sage!
J'ai bonne opinion, je vous l'ai déja dit,
D'un jeune écervelé, quand il a de l'esprit.
Mais un jeune pédant, fût-il très estimable,
Deviendra, s'il persiste, un être insupportable.
Je ris lorsque je vois que votre frère a fait
L'extravagant dessein d'être un homme parfait.

LE JEUNE GOURVILLE.

Un pédant chez Ninon est un plaisant prodige!

NINON.

Le parti qu'il a pris n'est pas ce qui m'afflige :
J'aime les gens de bien, mais je hais les cagots;

Et je crains les fripons qui gouvernent les sots.

LE JEUNE GOURVILLE.

Voilà le marguillier.

SCÈNE II.

NINON, LE JEUNE GOURVILLE; M. GARANT, en manteau noir, grand rabat, gants blancs, large perruque.

M. GARANT.

Je me suis fait attendre.
Le temps, vous le savez, est difficile à prendre.
Mes emplois sont bien lourds...

NINON.

Je le sais.

M. GARANT.

Bien pesants.

NINON.

C'est ajouter beaucoup.

M. GARANT.

Sans mes soins vigilants,
Sans mon activité...

NINON.

Fort bien.

M. GARANT.

Sans ma prudence,
Sans mon crédit...

NINON.

Encor!

M. GARANT.

L'œuvre aurait pu, je pense,

Souffrir un grand déchet; mais j'ai tout réparé.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ah! tout Paris en parle, et vous en sait bon gré.

M. GARANT.

Les pauvres sont d'ailleurs si pauvres! leurs souffrances
Me percent tant le cœur, que de leurs doléances
Je m'afflige toujours.

NINON.

Il faut les secourir;
C'est un devoir sacré.

M. GARANT.

Leurs maux me font souffrir!

LE JEUNE GOURVILLE.

Vous régissez si bien leur petite finance,
Que les pauvres bientôt seront dans l'opulence.

NINON.

Çà, monsieur l'aumônier, vous savez que céans
Il est, ainsi qu'ailleurs, de jeunes indigents;
Ils sont recommandés à vos nobles largesses.
Vous n'avez pas, sans doute, oublié vos promesses.

M. GARANT.

Vous savez que mon cœur est toujours pénétré
Des extrêmes bontés dont je fus honoré
Par ce parfait ami, ce cher monsieur Gourville,
Si bon pour ses amis... qui fut toujours utile
A tous ceux qu'il aima... qui fut si bon pour moi,
Si généreux!... je sais tout ce que je lui doi.
L'honneur, la probité, l'équité, la justice,
Ordonnent qu'un ami sans réserve accomplisse
Ce qu'un ami voulait.

NINON.

Ah ! que c'est parler bien !

LE JEUNE GOURVILLE.

Il est fort éloquent.

M. GARANT.

Que dites-vous là ?

LE JEUNE GOURVILLE.

Rien.

NINON, le contrefesant.

Je me flatte, je crois, je suis persuadée,
Je me sens convaincue, et sur-tout j'ai l'idée
Que vous rendrez bientôt les deux cent mille francs
A votre ami si cher, ès mains de ses enfants.

M. GARANT.

Madame, il faut payer ses dettes légitimes ;
Et les moindres délais en ce cas sont des crimes ;
L'honneur, la probité, le sens, et la raison,
Demandent qu'on s'applique avec attention
A remplir ses devoirs, à ne nuire à personne,
A voir quand et comment, à qui, pourquoi l'on donne,
A bien considérer si le droit est lésé,
Si tout est bien en ordre.

NINON.

Eh ! rien n'est plus aisé...
Des deux cent mille francs n'êtes-vous pas le maître ?

M. GARANT.

Oh, oui ! son testament le fait assez connaître.
Je les dois recevoir en louis trébuchants.

NINON.

Eh bien ! à chacun d'eux donnez cent mille francs.

LE JEUNE GOURVILLE.

Le compte est clair et net.

M. GARANT.

Oui ; cette arithmétique
Est parfaite en son genre, et n'a point de réplique ;
Égales portions.

NINON.

Par cette égalité
Vous assurez la paix de leur société.

M. GARANT.

Soyez sûre que l'un n'aura pas plus que l'autre,
Quand j'aurai tout réglé.

NINON.

Quelle idée est la vôtre !
Tout est réglé, monsieur...

M. GARANT.

Il faudra mûrement
Consulter sur ce cas quelque avocat savant,
Quelque bon procureur, quelque habile notaire,
Qui puisse prévenir toute fâcheuse affaire.
Il faut fermer la bouche aux malins héritiers,
Qui pourraient méchamment répéter les deniers.

LE JEUNE GOURVILLE.

Mon père n'en a point.

M. GARANT.

Hélas ! dès qu'on enterre
Un vieillard un peu riche, il sort de dessous terre
Mille collatéraux qu'on ne connaissait pas.
Voyez que de chagrins, de peines, d'embarras,
Si jamais il fallait que, par quelque artifice,

J'éludasse les lois de la sainte justice !
L'honneur, vous le savez, qui doit conduire tout...

NINON.

Le véritable honneur est très fort de mon goût,
Mais il sait écarter ces craintes ridicules.
Il est de certains cas où j'ai peu de scrupules.

M. GARANT.

J'en suis persuadé, madame, je le crois ;
C'est mon opinion... mais la rigueur des lois,
De ces collatéraux les plaintes, les murmures,
Et les prétentions, avec les procédures...

NINON.

Ayez des procédés, je réponds du succès.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ce n'est point là du tout une affaire à procès.

M. GARANT.

Vous ne connaissez pas, madame, les affaires,
Leurs détours, leurs dangers, les lois et leurs mystères.

NINON.

Toujours cent mots pour un. Moi, je vais à l'instant
Répondre à vos discours en un mot comme en cent.
Mon cher petit Gourville, allez dire à Lisette
Qu'elle m'apporte ici cette grande cassette.
Elle sait ce que c'est.

LE JEUNE GOURVILLE.

J'y cours.

SCÈNE III.

NINON, M. GARANT.

M. GARANT.

Avec chagrin
Je vois que ce jeune homme a pris un mauvais train,
De mauvais sentiments... une allure mauvaise.
Je crains que s'il était un jour trop à son aise...
Il ne se confirmât dans le mal...

NINON.

Mais vraiment
Vous me touchez le cœur par un soin si prudent.

M. GARANT.

Il est fort libertin : une trop grande aisance...
Trop d'argent dans les mains, trop d'or, trop d'opulence...
Donne aux vices du cœur trop de facilité.

NINON.

On ne peut parler mieux ; mais trop de pauvreté
Dans des dangers plus grands peut plonger la jeunesse :
Je ne voudrais pour lui pauvreté ni richesse,
Point d'excès ; mais son bien lui doit appartenir.

M. GARANT.

D'accord, c'est à cela que je veux parvenir.

NINON.

Et son frère ?

M. GARANT.

Ah ! pour lui, ce sont d'autres affaires,
Vous avez des bontés qu'il ne mérite guères.

NINON.

Comment donc?...

M. GARANT.

Vous avez acheté sous son nom,
Quand son père vivait, votre propre maison.

NINON.

Oui.

M. GARANT.

Vous avez mal fait.

NINON.

C'était un avantage
Que son père lui fit.

M. GARANT.

Mais cela n'est pas sage :
Nous y remédierons ; je vous en parlerai :
J'ai d'honnêtes desseins que je vous confierai...
Vous êtes belle encore.

NINON.

Ah !

M. GARANT.

Vous savez, le monde...

NINON.

Ah, monsieur !...

M. GARANT.

Vous avez la science profonde
Des secrètes façons dont on peut se pousser,
Être considéré, s'intriguer, s'avancer ;
Vous êtes éclairée, avisée, et discrète.

NINON.

Et sur-tout patiente.

SCÈNE IV.

NINON, M. GARANT, LE JEUNE GOURVILLE, LISETTE, UN LAQUAIS.

LISETTE.

Ah! la lourde cassette!
Comment voulez-vous donc que j'apporte cela?
Picard la traîne à peine.

NINON.

Allons, vite, ouvrons-la.

LISETTE.

C'est un vrai coffre-fort.

NINON.

C'est le très faible reste
De l'argent qu'autrefois, dans un péril funeste,
Étant contraint de fuir Gourville me laissa;
Long-temps à son retour dans ce coffre il puisa;
Le compte est de sa main. Allez tous deux sur l'heure
Donner à ses enfants le peu qu'il en demeure:
Ce sera pour chacun, je crois, deux mille écus.
Par un partage égal il faut qu'ils soient reçus.
Pour leurs menus plaisirs ils en feront usage,
Attendant que monsieur fasse un plus grand partage.

(On remporte le coffre.)

LISETTE.

J'y cours; je sais compter.

LE JEUNE GOURVILLE.

L'adorable Ninon!

NINON, à M. Garant.

Pour remplir son devoir il faut peu de façon :
Vous le voyez, monsieur.

M. GARANT.

Cela n'est pas dans l'ordre,
Dans l'exacte équité : la justice y peut mordre.
Cette caisse au défunt appartint autrefois,
Et les collatéraux réclameront leurs droits :
Il faut pour préalable en faire un inventaire.
Je suis exécuteur qu'on dit testamentaire.

LE JEUNE GOURVILLE.

Eh bien ! exécutez les généreux desseins
D'un ami qui remit sa fortune en vos mains.

M. GARANT.

Allez, j'en suis chargé ; n'en soyez point en peine.

NINON.

Quand apporterez-vous cette petite aubaine
Des deux cent mille francs en contrats bien dressés?
Et quand remplirez-vous ces devoirs si pressés?

M. GARANT.

Bientôt. L'œuvre m'attend, et les pauvres gémissent;
Lorsque je suis absent tous les secours languissent.
Adieu...

(Il fait deux pas et revient.)

Vous devriez employer prudemment
Ces quatre mille écus donnés légèrement.

NINON.

Eh ! fi donc !

M. GARANT, revenant encore, la tirant à l'écart.

La débauche ! hélas ! de toute espèce

A la perdition conduira sa jeunesse.
Il dissipera tout, je vous en avertis.

LE JEUNE GOURVILLE.

Hem, que dit-il de moi?

M. GARANT.

Pour votre bien, mon fils,
Avec discrétion je m'explique à madame...
(bas, à Ninon.)
Il est très inconstant.

NINON.

Ah! cela perce l'ame...

M. GARANT.

Il a déja séduit notre voisine Agnant:
Cela fera du bruit.

NINON.

Ah! mon Dieu! le méchant!
Courtiser une fille! ô ciel! est-il possible?

M. GARANT.

C'est comme je le dis.

NINON.

Quel crime irrémissible!

M. GARANT, à Ninon.

Un mot dans votre oreille.

LE JEUNE GOURVILLE.

Il lui parle tout bas;
C'est mauvais signe...

NINON, à M. Garant qui sort.

Allez, je ne l'oublierai pas.

SCÈNE V.

NINON, LE JEUNE GOURVILLE.

LE JEUNE GOURVILLE.

Que vous disait-il donc?

NINON.

Il voulait, ce me semble,
Par pure probité, nous mettre mal ensemble.

LE JEUNE GOURVILLE.

Entre nous, je commence à penser à la fin
Que cet original est un maître Gonin.

NINON.

Vous pouvez, croyez-moi, le penser sans scrupule:
On peut être à-la-fois fripon et ridicule.
Avec son verbiage et ses fades propos,
Ce fat dans le quartier séduit les idiots.
Sous un amas confus de paroles oiseuses
Il pense déguiser ses trames ténébreuses.
J'aime fort la vertu; mais, pour les gens sensés,
Quiconque en parle trop n'en eut jamais assez.
Plus il veut se cacher, plus on lit dans son ame;
Et que ceci soit dit et pour homme et pour femme.
Enfin, je ne veux point, par un zèle imprudent,
Garantir la vertu de ce monsieur Garant.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ma foi, ni moi non plus.

SCÈNE VI.

NINON, LE JEUNE GOURVILLE, LISETTE.

NINON.

Eh bien! chère Lisette,
Ma petite ambassade a-t-elle été bien faite?
Son frère a-t-il de vous reçu son contingent?

LISETTE.

Oui, madame, à la fin il a reçu l'argent.

NINON.

Est-il bien satisfait?

LISETTE.

Point du tout, je vous jure.

NINON.

Comment?

LISETTE.

Oh! les savants sont d'étrange nature.
Quel étonnant jeune homme, et qu'il est triste et sec!
Vous l'eussiez vu courbé sur un vieux livre grec;
Un bonnet sale et gras qui cachait sa figure,
De l'encre au bout des doigts, composaient sa parure;
Dans un tas de papiers il était enterré;
Il se parlait tout bas comme un homme égaré;
De lui dire deux mots je me suis hasardée;
Madame, il ne m'a pas seulement regardée.
(en élevant la voix.)
« J'apporte de l'argent, monsieur, qui vous est dû;
« Monsieur, c'est de l'argent. » Il n'a rien répondu;

Il a continué de feuilleter, d'écrire :
J'ai fait, avec Picard, un grand éclat de rire :
Ce bruit l'a réveillé. « Voilà deux mille écus,
« Monsieur, que ma maîtresse avait pour vous reçus. »
— « Hem ! qui ? quoi ? m'a-t-il dit ; allez chez les notaires ;
« Je n'ai jamais, ma bonne, entendu les affaires :
« Je ne me mêle point de ces pauvretés-là. »
— « Monsieur, ils sont à vous, prenez-les, les voilà. »
Il a repris soudain papier, plume, écritoire.
Picard l'interrompant a demandé pour boire.
« Pourquoi boire ? a-t-il dit ; fi ! rien n'est si vilain
« Que de s'accoutumer à boire si matin ! »
Enfin il a compris ce qu'il devait entendre :
« Voilà les sacs, dit-il, et vous pouvez y prendre
« Tout ce qu'il vous plaira pour la commission. »
Nous avons pris, madame, avec discrétion.
Il n'a pas un moment daigné tourner la tête,
Pour voir de nos cinq doigts la modestie honnête ;
Et nous sommes partis avec étonnement,
Sans recevoir pour vous le moindre compliment.
Avez-vous vu jamais un mortel plus bizarre ?

NINON.

Il en faut convenir, son caractère est rare.
La nature a conçu des desseins différents,
Alors que son caprice a formé ces enfants.
Un contraste parfait est dans leurs caractères ;
Et le jour et la nuit ne sont pas plus contraires.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je l'aime cependant du meilleur de mon cœur.

LISETTE.

Moi, de tout mon pouvoir je l'aime aussi, monsieur;
J'ai toujours remarqué, sans trop oser le dire,
Que vous aimez assez les gens qui vous font rire.

NINON.

Je ne ris point de lui, Lisette, je le plains :
Il a le cœur très bon, je le sais; mais je crains
Que cette aversion des plaisirs et du monde;
Des usages, des mœurs, l'ignorance profonde,
Ce goût pour la retraite, et cette austérité,
Ne produisent bientôt quelque calamité.
Pour ce monsieur Garant sa pleine confiance
Alarme ma tendresse, accroît ma défiance :
Souvent un esprit gauche en sa simplicité,
Croyant faire le bien, fait le mal par bonté.

LE JEUNE GOURVILLE.

Oh! je vais de ce pas laver sa tête aînée;
De sa sotte raison la mienne est étonnée;
Je lui parlerai net, et je veux, à la fin,
Pour le débarbouiller, en faire un libertin.

NINON.

Puissiez-vous tous les deux être plus raisonnables!
Mais le monde aime mieux des erreurs agréables,
Et d'un esprit trop vif la piquante gaieté,
Qu'un précoce Caton, de sagesse hébété,
Occupé tristement de mystiques systèmes,
Inutile aux humains, et dupe des sots mêmes.

LE JEUNE GOURVILLE.

Il faut vous avouer qu'avec discrétion,
Dans mes amours nouveaux, je me sers de son nom,

Afin que si la mère a jamais connaissance
Des mystères secrets de notre intelligence,
Aux mots de syndérèse et de componction,
La lettre lui paraisse une exhortation,
Un essai de morale envoyé par mon frère.
Nous écrivons tous deux d'un même caractère;
En un mot, sous son nom j'écris tous mes billets;
En son nom, prudemment, les messages sont faits.
C'est un fort grand plaisir que ce petit mystère.

NINON.

Il est un peu scabreux, et je crains cette mère.
Prenez bien garde, au moins, vous vous y méprendrez.
Vos discours de vertu seront peu mesurés;
Tout sera reconnu.

LE JEUNE GOURVILLE.

Le tour est assez drôle.

NINON.

Mais c'est du loup berger que vous jouez le rôle.

LE JEUNE GOURVILLE.

D'ailleurs je suis très bien déja dans la maison:
A la mère je dis toujours qu'elle a raison;
Je bois avec le père, et chante avec la fille;
Je deviens nécessaire à toute la famille.
Vous ne me blâmez pas?

NINON.

Pour ce dernier point, non.

LISETTE.

Ma foi, les jeunes gens ont souvent bien du bon.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

GOURVILLE L'AÎNÉ, tenant un livre; LE JEUNE GOURVILLE. Tous deux arrivent et continuent la conversation; l'aîné est vêtu de noir, la perruque de travers, l'habit mal boutonné.

LE JEUNE GOURVILLE.

N'es-tu donc pas honteux, en effet, à ton âge,
De vouloir devenir un grave personnage?
Tu forces ton instinct par pure vanité,
Pour parvenir un jour à la stupidité.
Qui peut donc contre toi t'inspirer tant de haine?
Pour être malheureux tu prends bien de la peine.
Que dirais-tu d'un fou qui, des pieds et des mains,
Se plairait d'écraser les fleurs de ses jardins,
De peur d'en savourer le parfum délectable?
Le ciel a formé l'homme animal sociable.
Pourquoi nous fuir? pourquoi se refuser à tout?
Être sans amitié, sans plaisirs, et sans goût,
C'est être un homme mort. O la plaisante gloire
Que de gâter son vin de crainte de trop boire!
Comme te voilà fait! le teint jaune et l'œil creux!
Penses-tu plaire au ciel en te rendant hideux?
Au monde, en attendant, sois très sûr de déplaire.

La charmante Ninon, qui nous tient lieu de mère,
Voit avec grand chagrin qu'en ta propre maison,
Loin d'elle, et loin de moi, tu languis en prison.
Est-ce monsieur Garant qui, par son éloquence,
Nourrit de tes travers la lourde extravagance?
Allons, imite-moi, songe à te réjouir;
Je prétends, malgré toi, te donner du plaisir.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

De si vilains propos, une telle conduite,
Me font pitié, monsieur; j'en prévois trop la suite.
Vous ferez à coup sûr une mauvaise fin.
Je ne puis plus souffrir un si grand libertin.
De cette maison-ci je connais les scandales;
Il en peut arriver des choses bien fatales :
Déja monsieur Garant m'en a trop averti.
Je n'y veux plus rester, et j'ai pris mon parti.

LE JEUNE GOURVILLE.

Son accès le reprend.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Monsieur Garant, mon frère,
Que vous calomniez, est d'un tel caractère
De probité, d'honneur... de vertu... de...

LE JEUNE GOURVILLE.

Je voi
Que déja son beau style a passé jusqu'à toi.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Il met discrétement la paix dans les familles;
Il garde la vertu des garçons et des filles :
Je voudrais jusqu'à lui, s'il se peut, m'exalter.
Allez dans le beau monde; allez vous y jeter;

Plongez-vous jusqu'au cou dans l'ordure brillante
De ce monde effréné dont l'éclat vous enchante ;
Moquez-vous plaisamment des hommes vertueux ;
Nagez dans les plaisirs, dans ces plaisirs honteux,
Ces plaisirs dans lesquel tout le jour se consume,
Et la douceur desquels produit tant d'amertume.

LE JEUNE GOURVILLE.

Pas tant.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Allez, je sais tout ce qu'il faut savoir.
J'ai bien lu.

LE JEUNE GOURVILLE.

Va, lis moins, mais apprends à mieux voir.
Tu pourras tout au plus quelque jour faire un livre.
Mais, dis-moi, mon pauvre homme, avec qui peux-tu vivre?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Avec personne.

LE JEUNE GOURVILLE.

Quoi ! tout seul dans un désert?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Oh ! je fréquenterai souvent madame Aubert.

LE JEUNE GOURVILLE, riant.

Madame Aubert !

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Eh oui, madame Aubert.

LE JEUNE GOURVILLE.

Parente
Du marguillier Garant?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Oui, pieuse et savante,

D'un esprit transcendant, d'un mérite accompli.

LE JEUNE GOURVILLE.

La connais-tu?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Non; mais son logis est rempli
Des gens les plus versés dans les vertus pratiques.
Elle connaît à fond tous les auteurs mystiques;
Elle reçoit souvent les plus graves docteurs,
Et force gens de bien qu'on ne voit point ailleurs.

LE JEUNE GOURVILLE.

Madame Aubert t'attend?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Oui: mon tuteur fidèle,
Monsieur Garant, me mène enfin dîner chez elle.

LE JEUNE GOURVILLE.

Chez sa cousine?...

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Eh oui.

LE JEUNE GOURVILLE.

Cette femme de bien?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Elle-même; et je veux, après cet entretien,
Ne hanter désormais que de tels caractères,
Des dévots éprouvés, secs, durs, atrabilaires.
Je ne veux plus vous voir; et je préfère un trou,
Un ermitage, un antre...

LE JEUNE GOURVILLE, en l'embrassant.

Adieu, mon pauvre fou.

SCÈNE II.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je pleure sur son sort ; le voilà qui s'abyme ;
Il va de femme en fille, il court de crime en crime.

(Il s'assied, et ouvre un livre.)

Que Garasse a raison ! qu'il peint bien, à mon sens,
Les travers odieux de tous nos jeunes gens !
Qu'il enflamme mon cœur, et qu'il le fortifie
Contre les passions qui tourmentent la vie !

(Il lit encore)

C'est bien dit : oui, voilà le plan que je suivrai.
Du sentier des méchants je me retirerai.
J'éviterai le jeu, la table, les querelles,
Les vains amusements, les spectacles, les belles.

(Il se léve)

Quel plaisir noble et doux de haïr les plaisirs ;
De se dire en secret : Me voilà sans desirs ;
Je suis maître de moi ; juste, insensible, sage ;
Et mon ame est un roc au milieu de l'orage !
Je rougis quand je vois dans ce maudit logis
Ces conversations, ces soupers, ces amis.
Je souris de pitié de voir qu'on me préfère,
Sans nul ménagement, mon étourdi de frère.
Il plaît à tout le monde, il est tout fait pour lui.
C'en est trop : pour jamais j'y renonce aujourd'hui.
Je conserve à Ninon de la reconnaissance ;
Elle eut soin de nous deux au sortir de l'enfance.
Et, malgré ses écarts, elle a des sentiments

Qu'on eût pris pour vertu peut-être en d'autres temps.
Mais...

(Il se mord le doigt, et fait une grimace effroyable.)

SCÈNE III.

GOURVILLE L'AÎNÉ, M. GARANT.

M. GARANT.

Eh bien ! mon très cher, mon vertueux Gourville,
De tant d'iniquités allez-vous fuir l'asile ?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

J'y suis très résolu.

M. GARANT.

Ce logis infecté
N'était point convenable à votre piété.
Sortez-en promptement... Mais que voulez-vous faire
De ces deux mille écus de monsieur votre père?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Tout ce qu'il vous plaira ; vous en disposerez.

M. GARANT.

L'argent est inutile aux cœurs bien pénétrés
D'un vrai détachement des vanités du monde ;
Et votre indifférence en ce point est profonde :
Je veux bien m'en charger ; je les ferai valoir...
Pour les pauvres s'entend... Vous aurez le pouvoir
D'en répéter chez moi le tout ou bien partie,
Dès que vous en aurez la plus légère envie.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah ! que vous m'obligez ! Je ne pourrai jamais

Vous payer dignement le prix de vos bienfaits.

M. GARANT.

Je puis avoir à vous d'autres sommes en caisse.
Eh ! eh !

GOURVILLE L'AÎNÉ.

L'on me l'a dit... Mon Dieu, je vous les laisse.
Vous voulez bien encore en être embarrassé ?

M. GARANT.

Je mettrai tout ensemble.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Oui, c'est fort bien pensé.

M. GARANT.

Or çà, votre dessein de chercher domicile
Est très juste et très bon; mais il est inutile :
La maison est à vous : gardez-vous d'en sortir,
Et priez seulement Ninon d'en déguerpir.
Par mille éclats fâcheux la maison polluée,
Quand vous y vivrez seul, sera purifiée,
Et je pourrais bien même y loger avec vous.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Cet honneur me serait bien utile et bien doux ;
Mais je ne me sens pas l'ame encore assez forte
Pour chasser une femme, et la mettre à la porte.
C'est un acte pieux : mais l'honneur a ses droits ;
Et vous savez, monsieur, tout ce que je lui dois.
Pourrais-je, sans rougir, dire à ma bienfaitrice :
« Sortez de la maison, et rendez-vous justice? »
Cela n'est-il pas dur?

M. GARANT.

Un tel ménagement

Est bien louable en vous, et m'émeut puissamment.
Ce scrupule d'abord a barré mes idées;
Mais j'ai considéré qu'elles sont bien fondées.
Le désordre est trop grand. Votre propre danger
A la faire sortir devrait vous engager.
Sachez que votre frère entretient avec elle
Une intrigue odieuse, indigne, criminelle,
Un scandaleux commerce... un... je n'ose parler
De tout ce qui s'est fait... tant je me sens troubler.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Voilà donc la raison de cette préférence
Qu'on lui donnait sur moi!

M. GARANT.

Sentez la conséquence

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je n'aurais pu jamais la deviner sans vous.
Les vilains!... Grace au ciel, je n'en suis point jaloux.
Je n'imaginais pas qu'un si grand fou dût plaire.

M. GARANT.

Les fous plaisent parfois.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! j'en suis en colère
Pour l'honneur du Marais.

M. GARANT.

Il faut premièrement
Détourner loin de nous ce scandale impudent,
Mais avec l'air honnête, avec toute décence,
Avec tous les dehors que veut la bienséance;
Nous avons concerté que de cette maison
Vous feriez pour un tiers une donation,

Un acte bien secret que je pourrais vous rendre.
Armé de cet écrit, je puis tout entreprendre.
Je ne m'emparerai que de votre logis,
Et vous aurez vos droits sans être compromis.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Oui, l'idée est profonde; oui, les dévots, les sages,
Sur le reste du monde ont de grands avantages.
Je signerai demain.

M. GARANT.

Ce soir votre cadet
Reviendra vous braver comme il a toujours fait.
Tout se moque de vous, laquais, cocher, servante :
Ils traitent la vertu de chose impertinente.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

La vertu !

M. GARANT.

Vraiment oui. Toujours un marguillier
A soin d'avoir en poche encre, plume, papier.
Venez, l'acte est dressé. Cet honnête artifice
Est, comme vous voyez, dans l'exacte justice.
Signez sur mon genou.

(Il lève son genou.)

GOURVILLE L'AÎNÉ, en signant.

Je signe aveuglément,
Et crois n'avoir jamais rien fait de si prudent.

M. GARANT.

Je rédigerai tout dès ce soir par notaire.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Vous êtes, je le vois, très actif en affaire.

M. GARANT.

Vous pouvez du logis sortir dès à présent.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Oui !

M. GARANT.

Donnez-moi la clef de votre appartement.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

La voilà.

M. GARANT.

Tout est bien ; et puis chez ma cousine,
Chez la savante Aubert, notre illustre voisine...
Nous irons faire ensemble un dîner familier.

GOURVILLE L'AINÉ.

Vous m'enchantez.

M. GARANT.

Elle est la perle du quartier.
Il est dans sa maison de doctes assemblées,
Des conversations utiles et réglées ;
Il y doit aujourd'hui venir quelques docteurs,
Des savants pleins de grec, de brillants orateurs,
Avec quelques abbés, gens de l'académie,
Tous pétris du vrai suc de la philosophie.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Et c'est là justement tout ce qu'il me fallait ;
Vous m'avez découvert ce que mon cœur voulait.
Vous me faites penser, vous êtes mon Socrate ;
Je suis Alcibiade : ah ! que cela me flatte !
Me voilà dans mon centre.

M. GARANT.

On n'est jamais heureux

Qu'avec des gens de bien, savants, et vertueux.
Chez ma cousine Aubert, mon fils, allez vous rendre :
Je ne me ferai pas, je crois, long-temps attendre.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

J'y vais.

SCÈNE IV.

NINON, M. GARANT, GOURVILLE L'AÎNÉ.

NINON, à Gourville l'aîné.

Ah, ah ! monsieur, vous sortez donc enfin !
Vous vous humanisez, et votre noir chagrin
Céde au besoin qu'on a de vivre en compagnie.
Le plaisir sied très bien à la philosophie ;
La solitude accable, et cause trop d'ennui.
Eh bien ! où comptez-vous de dîner aujourd'hui ?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Avec des gens de bien, madame.

NINON.

Eh mais !... j'espère...
Que ce n'est pas avec des fripons.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Au contraire.

NINON.

Et vos convives sont ?

GOURVILLE L'AINÉ.

Des docteurs très savants.

NINON.

On en trouve, en effet, de très honnêtes gens,
Et chez qui la vertu n'offre rien que d'aimable.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

L'heure presse, avec eux je vais me mettre à table.

NINON.

Allez, c'est fort bien fait.

SCÈNE V.

NINON, M. GARANT.

NINON.

Quelle mauvaise humeur!
Il semble en me parlant qu'il soit rempli d'aigreur!
En savez-vous la cause?

M. GARANT.

Eh oui; je suis sincère,
La cause est en effet son méchant caractère.

NINON.

Je savais qu'il était et bizarre et pédant,
Mais je ne croyais pas qu'il eût le cœur méchant.

M. GARANT.

Allez, je m'y connais; vous pouvez être sûre
Qu'il n'est point d'ame au fond plus ingrate et plus dure.

NINON.

Il est vrai qu'en effet de mon petit présent
Il n'a pas daigné faire un seul remerciement;
Mais c'est distraction, manque de savoir-vivre,
Et pour l'instruire mieux le monde est un grand livre.

M. GARANT.

Je vous dis que son cœur est pour jamais gâté,
Endurci, gangrené, méchant... au mal porté;

Faux... avec fausseté... ; ses allures secrètes,
Sombres...

NINON, riant.

Vous prodiguez assez les épithètes.

M. GARANT.

Il ne peut vous souffrir. Il vient de s'engager
A vendre sa maison pour vous en déloger...
Vous en riez ?

NINON.

La chose est-elle bien certaine ?

M. GARANT.

J'en suis témoin, j'ai vu cet effet de sa haine ;
J'en ai vu l'acte en forme au notaire porté :
C'est l'usage qu'il fait de sa majorité.
Quel homme !

NINON.

Ce n'est rien, n'en soyez point en peine ;
Cela s'ajustera.

M. GARANT.

Craignez tout de sa haine.

NINON.

Ce mauvais procédé ne lui peut réussir.

M. GARANT.

De cette ingratitude il faut le bien punir,
Qu'il sorte de chez vous.

NINON.

Peut-être il le mérite.

M. GARANT.

Pour moi, je l'abandonne, et je le déshérite ;
De ses cent mille francs il n'aura, ma foi, rien.

NINON.

S'ils dépendent de vous, monsieur, je le crois bien.

M. GARANT.

Que nous sommes à plaindre ! un bon ami nous laisse
De ses deux chers enfants à guider la jeunesse :
L'un est un garnement, turbulent, effronté,
A la perdition par le vice emporté ;
L'autre est fourbe, perfide, ingrat, atrabilaire,
Dur, méchant... De tous deux il nous faudra défaire.

NINON.

Me le conseillez-vous ?

M. GARANT.

Ce doit être l'avis
De tous les gens d'honneur et de vos vrais amis.
Prenez un parti sage... Écoutez... cette caisse
Dont vous avez tantôt fait si prompte largesse,
Était-elle bien pleine autrefois ?

NINON.

Jusqu'au bord :
De notre ami défunt c'était le coffre-fort ;
Vous le savez assez.

M. GARANT.

Selon que je calcule,
Vous avez amassé loyaument, sans scrupule,
Un bien considérable, une fortune?

NINON.

Non ;
Mais mon bien me suffit pour tenir ma maison.

M. GARANT.

Vous avez du crédit : la dame qui régente,

Madame Esther, vous garde une amitié constante ;
Et, si vous le vouliez, vous pourriez quelque jour
Faire beaucoup de bien vous produisant en cour.

NINON.

A la cour! moi, monsieur! que le ciel m'en préserve!
Si j'ai quelques amis, il faut avec réserve
Ménager leurs bontés, craindre d'importuner,
Ne les inviter point à nous abandonner.
Pour garder son crédit, monsieur, n'en usons guères.

M. GARANT.

Il le faut réserver pour les grandes affaires,
Pour les grands coups, madame; oui, vous avez raison;
Et votre sentiment est ici ma leçon.

(Il s'approche un peu d'elle, et, après un moment de silence :)

Je dois avec candeur vous faire une ouverture
Pleine de confiance et d'une amitié pure :
Je suis riche, il est vrai ; mais avec plus d'argent
Je ferais plus de bien.

NINON.

Je le crois bonnement.

M. GARANT.

Il vous faut un état ; vous êtes de mon âge,
Je suis aussi du vôtre.

NINON.

Oh! oui.

M. GARANT.

Quel bon ménage
Se formerait bientôt de nos biens rassemblés,
Loin de ces deux marmots du logis exilés !
Les deux cent mille francs, croissant notre fortune,

Entreraient de plein saut dans la masse commune ;
Vous pourriez employer votre art persuasif
A nous faire obtenir un poste lucratif.
Vous seriez dans le monde avec plus d'importance :
Il faut que le crédit augmente votre aisance ;
Que des prudes sur-tout la noble faction,
Célébrant de vos mœurs la réputation,
Et s'enorgueillissant d'une telle conquête,
A vous bien épauler se tienne toujours prête.
Avec un pot-de-vin j'aurais par ce canal
Un fortuné brevet de fermier-général.
Nous pourrions sourdement, sans bruit, sans peine aucune,
Placer à cent pour cent ma petite fortune ;
Et votre rare esprit tout bas se moquerait
De tout le genre humain, qui vous respecterait.
Vous ne répondez rien ?

NINON.

C'est que je considère
Avec maturité cette sublime affaire.
Vous voulez m'épouser ?

M. GARANT.

Sans doute, je voudrais
Payer de tout mon bien tant d'esprit, tant d'attraits :
C'est à quoi j'ai pensé dès que mon sort prospère
De deux cent mille francs me nomma légataire.

NINON.

Vous m'aimez donc un peu ?

M. GARANT.

J'ai combattu long-temps
Les inspirations de ces desirs puissants ;

Mais en les combinant avec justesse extrême,
En m'examinant bien, comptant avec moi-même,
Calculant, rabattant, j'ai vu pour résultat
Qu'il est temps en effet que vous changiez d'état,
Que nous nous convenons, et qu'un amour sincère,
Soutenu par le bien, ne doit pas vous déplaire.

NINON.

Je ne m'attendais pas à cet excès d'honneur.
Peut-être on vous a dit quelle était mon humeur.
J'eus long-temps pour l'hymen un peu de répugnance;
Son joug effarouchait ma libre indépendance :
C'est un frein respectable; et, si je l'avais pris,
Croyez que ses devoirs auraient été remplis.
Je fus dans ma jeunesse un tant soit peu légère;
Je n'avais pas alors le bonheur de vous plaire.

M. GARANT.

Madame, croyez-moi, tout ce qui s'est passé
Fait peu d'impression sur un esprit sensé;
Ces bagatelles-là n'ont rien qui m'intimide :
Je vais droit à mon but, et je pense au solide.

NINON.

Eh bien ! j'y pense aussi : vos offres à mes yeux
Présentent des objets qui sont bien spécieux.
Il est vrai qu'on pourrait m'imputer par envie
Je ne sais quoi d'injuste, et quelque hypocrisie.

M. GARANT.

Eh mon Dieu! c'est par-là qu'on réussit toujours.

NINON.

Oui; la monnaie est fausse, elle a pourtant du cours.
Que me sont, après tout, les enfants de Gourville?

Rien que des étrangers à qui je fus utile.

M. GARANT.

Il faut l'être à nous seuls, et songer en effet
Que pour ces étrangers nous en avons trop fait.

NINON.

J'admire vos raisons, et j'en suis pénétrée.

M. GARANT.

Ah! je me doutais bien que votre ame éclairée
En sentirait la force et le vrai fondement,
Le poids...

NINON.

Oui, tout cela me pèse infiniment.

M. GARANT.

Vous vous rendez?

NINON.

Ce soir vous aurez ma réponse;
Et devant tout le monde il faut que je l'annonce.

M. GARANT.

Ah! vous me ravissez : je n'ai parlé d'abord
Que de vos intérêts, qui me touchent si fort;
Mais si vous connaissiez quel effet font vos charmes,
Vos beaux yeux, votre esprit!... quelles puissantes armes
M'ont ôté pour jamais ma chère liberté!...
De quel excès d'amour je me sens tourmenté!...

NINON.

Mon Dieu! finissez donc; vous me tournez la tête :
Sortez... n'abusez point de ma faible conquête...
Mais revenez bientôt.

M. GARANT.

Vous n'en pouvez douter.

NINON.

J'y compte.

M. GARANT.

Sur mon cœur daignez toujours compter.
Ne trouvez-vous pas bon que j'amène un notaire
Pour coucher par contrat cette divine affaire ?

NINON.

Par contrat ! eh ! mais oui... vos desseins concertés
Ne sauraient, à mon sens, être trop constatés.

M. GARANT.

Nos faits sont convenus ?

NINON.

Oui-da.

M. GARANT.

Notre fortune
Sera par la coutume entre nous deux commune ?

NINON.

Plus vous parlez et plus mon cœur se sent lier.

M. GARANT.

A ce soir, ma Ninon.

NINON, le contrefesant.

Ce soir, mon marguillier.

SCÈNE V.

NINON.

Quel indigne animal, et quelle ame de boue !
Il ne s'aperçoit pas seulement qu'on le joue ;
Tout absorbé qu'il est dans ses desseins honteux,
Il n'en peut discerner le ridicule affreux.

J'ai vu de ces gens-là, qui se croyaient habiles
Pour avoir quelque temps trompé des imbéciles,
Dans leurs propres filets bientôt enveloppés :
Le monde avec plaisir voit les dupeurs dupés.
On peint l'Amour aveugle, il peut l'être, sans doute :
Mais l'Intérêt l'est plus, et souvent ne voit goutte.
Vouloir toujours tromper c'est un malheureux lot :
Bien souvent, quoi qu'on dise, un fripon n'est qu'un sot.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LISETTE, PICARD.

LISETTE.

Eh bien ! Picard, sais-tu la plaisante nouvelle ?

PICARD.

Je n'ai jamais rien su le premier : quelle est-elle ?

LISETTE.

Notre maîtresse enfin s'en va prendre un mari.

PICARD.

Ma foi, j'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.
Ah ! c'est donc pour cela que madame est sortie !
C'est pour se marier... J'ai souvent même envie,
Tu le sais; et je crois que nous devons tous deux
Suivre un si digne exemple.

LISETTE.

Ah ! Picard, ces beaux nœuds
Sont faits pour les messieurs qui sont dans l'opulence;
Peu de chose avec rien ne fait pas de l'aisance;
Et nous sommes trop gueux, Picard, pour être unis.
Le mari de madame aujourd'hui m'a promis
De faire ma fortune.

PICARD.

Est-il bien vrai, Lisette ?

LISETTE.

Et je t'épouserai dès qu'elle sera faite.

PICARD.

Bon ! attendons-nous-y ! Quand le bien te viendra,
D'autres amants viendront, tu me planteras là :
Des filles de Paris je connais trop l'allure ;
Elles n'épousent point Picard.

LISETTE.

Va, je te jure
Que les honneurs chez moi ne changent point les mœurs:
Je t'aime, et je ne puis être contente ailleurs.

PICARD.

Allons, il faudra donc se résoudre d'attendre.
Et quel est ce monsieur que madame va prendre ?

LISETTE.

La peste ! c'est un homme extrêmement puissant,
Marguillier de paroisse, ayant beaucoup d'argent ;
Sur son large visage on voit tout son mérite ;
Homme de bon conseil, et qui souvent hérite
De gens qui ne sont pas seulement ses parents.
Il a toujours, dit-on, vécu de ses talents ;
Il est le directeur de plus de vingt familles :
Il peut faire aisément beaucoup de bien aux filles.
C'est ce monsieur Garant qui vient dans la maison.

PICARD.

Bon ! l'on m'a dit à moi qu'il est gueux et fripon.

LISETTE.

Eh bien ! que fait cela ? cette friponnerie
N'empêche pas, je crois, qu'un homme se marie.
Il m'a promis beaucoup.

PICARD.

Plus qu'il ne te tiendra...
Quoi! c'est lui qu'aujourd'hui madame épousera?

LISETTE.

Rien n'est plus vrai, Picard.

PICARD.

C'est lui que madame aime?

LISETTE.

Je n'en saurais douter.

PICARD.

Qui te l'a dit?

LISETTE.

Lui-même.
J'ai de plus entendu des mots de leurs discours;
Picard, ils se juraient d'éternelles amours.
Pour revenir bientôt ce monsieur l'a quittée;
Et madame aussitôt en carrosse est montée.

PICARD.

Mon Dieu, comme en amour on va vite à présent!
Je ne l'aurais pas cru: car, vois-tu, j'ai souvent
Entendu ma maîtresse avec un beau langage
Se moquer, en riant, des lois du mariage.

LISETTE.

Tout change avec le temps: on ne rit pas toujours;
On devient sérieux au déclin des beaux jours.
La femme est un roseau que le moindre vent plie;
Et bientôt il lui faut un soutien qui l'appuie.

PICARD.

Quand t'appuierai-je donc?

LISETTE.

Va, nous attendrons bien
Que madame ait choisi monsieur pour son soutien.

PICARD.

Mais que va devenir Gourville avec son frère?

LISETTE.

Je pense que l'aîné va dans un monastère;
L'autre sera, je crois, cornette ou lieutenant.
Chacun suit son instinct; tout s'arrange aisément.

PICARD.

Je ne sais, mon instinct me dit que ces affaires
Ne s'arrangeront pas ainsi que tu l'espères.

LISETTE.

Pourquoi? pour en douter quelles raisons as-tu?

PICARD.

Je n'ai point de raisons, moi; j'ai des yeux, j'ai vu
Que, lorsqu'on veut aux gens assurer quelque chose,
On se trompe toujours; je n'en sais point la cause:
J'ai vu tant de messieurs qui pour tes doux appas
Disaient qu'ils reviendraient, et ne revenaient pas!

LISETTE.

Quoi! maroufle, insolent!

PICARD.

A ton tour, ma mignonne,
Jamais, en promettant, n'as-tu trompé personne?

LISETTE.

Hem!

PICARD.

Ne te fâche point. Allons, rendons bien net
De notre cher savant le sale cabinet;

Tenons la chambre propre : allons, la nuit approche.

LISETTE.

Bon ! ce monsieur Garant a la clef dans sa poche.

PICARD.

Diable ! il est donc déja maître de la maison ;
Et ce grand mariage est donc fait tout de bon ?

LISETTE.

Ne te l'ai-je pas dit ? Madame, avec mystère,
A dit à son cocher... « Cocher, chez le notaire. »
Ils sont allés signer.

PICARD.

Oui, je comprends très bien
Que l'affaire est conclue, et je n'en savais rien.

LISETTE.

Un excellent souper qu'un grand traiteur apprête
Ce soir de ces beaux nœuds doit célébrer la fête ;
Les amis du logis y sont tous invités.

PICARD.

Tant mieux ! nous danserons : plaisir de tous côtés.
Mais que va devenir notre aîné de Gourville ?
Il était si posé, si sage, si tranquille,
Lui-même se servant, n'exigeant rien de nous ;
Fort dévot, cependant d'un naturel très doux.
Où donc est-il allé ?

LISETTE.

C'est chez notre voisine,
Comme lui très pieuse, et de Garant cousine ;
On m'a dit qu'il y dîne avec quelques docteurs

PICARD.

Oh ! c'est un grand savant ; il lit tous les auteurs.

SCÈNE II.

LISETTE, PICARD, GOURVILLE L'AÎNÉ.

LISETTE.

Le voici qui revient.

PICARD.

Pour la noce peut-être.

LISETTE.

Ah! comme il a l'air triste!

PICARD.

Oui, je crois reconnaître
Qu'il est bien affligé.

LISETTE.

Quelles contorsions!

GOURVILLE L'AÎNÉ, dans le fond.

O ciel! ô juste ciel!

PICARD.

C'est des convulsions.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je voudrais être mort.

LISETTE.

Il a des yeux funestes.

PICARD.

C'est d'un vrai possédé les regards et les gestes.

(Gourville s'avance.)

LISETTE.

Qu'avez-vous donc, monsieur?

PICARD.

Vous avez l'œil poché,
Bosse au front, nez sanglant, et l'habit tout taché.

LISETTE.

Êtes-vous ici près, monsieur, tombé par terre?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Que son sein m'engloutisse!

PICARD.

Eh quoi donc?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Qu'on m'enterre;
Je ne mérite pas de voir le jour.

PICARD.

Monsieur!

LISETTE.

Qu'est-il donc arrivé?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je me meurs de douleur,
De honte, de dépit...

PICARD.

Et de vos meurtrissures.

LISETTE.

Hélas! n'auriez-vous point reçu quelques blessures?

GOURVILLE L'AÎNÉ s'assied.

Je ne puis me tenir : ah! Lisette, écoutez
Mes fautes, mes malheurs, et mes indignités.

PICARD.

Écoutons bien.

(Ils se mettent à ses côtés et alongent le cou.)

LISETTE.

Mon Dieu, que ce début m'étonne !

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Voulant rester chez moi, monsieur Garant me donne
Rendez-vous à dîner chez sa cousine Aubert.

PICARD.

C'est une brave dame.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah ! diablesse d'enfer !
Il y devait venir de savants personnages,
Parfaits chez les parfaits, sages entre les sages :
J'y vais ; madame Aubert était encore au lit.
Monsieur Aubert tout seul près de moi s'établit,
Me propose un trictrac en attendant la table :
J'avais pour tous les jeux une haine effroyable ;
Et cependant je joue.

LISETTE.

Eh bien ! jusqu'à présent
La chose est très commune, et le mal n'est pas grand.

GOURVILLE L'AINÉ.

J'y gagne, j'y prends goût; de partie en partie
Je ne vois point venir la docte compagnie :
Le jeu se continue ; enfin le sort fait tant,
Qu'ayant bientôt perdu tout mon argent comptant,
Je redois mille écus encor sur ma parole.

LISETTE.

De ces petits chagrins un sage se console.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah ! ce n'est rien encor. Garant à son cousin
Écrit que les docteurs ne viendront que demain,

Et qu'il l'attend chez lui pour affaire pressante.
Aubert me fait excuse, Aubert me complimente :
Il sort, je reste seul ; je n'osais demeurer,
Et dans notre maison j'étais prêt à rentrer.
Madame Aubert paraît avec un air modeste,
Bien coiffée en cheveux, un déshabillé leste,
Un négligé brillant, mais qui paraît sans art.
« On a dîné par-tout, me dit-elle ; il est tard :
« Je vous proposerais de dîner tête à tête ;
« Mais je vous ennuierais... » J'accepte cette fête :
Le repas était propre et très bien ordonné ;
Elle avait d'un vin grec dont je me suis donné.

LISETTE.

Vous avez oublié votre théologie ?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Hélas ! oui ; ce vin grec la rendait plus jolie ;
Madame Aubert tenait des propos enchanteurs,
Que j'ai rarement vus chez nos plus vieux auteurs :
Je l'entendais parler, je la voyais sourire
Avec cet agrément que Sapho sut décrire.
Vous connaissez Sapho ?

PICARD.

Non.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Le plus doux poison
Par l'oreille et les yeux surprenait ma raison.
Nous nous attendrissons : monsieur Aubert arrive ;
Madame Aubert s'enfuit éplorée et craintive,
En criant que je suis un homme dangereux.

LISETTE.

Vous, dangereux, monsieur ?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

L'époux est très fâcheux :
Il m'applique un soufflet ; je suis assez colère,
J'en rends deux sur-le-champ : nous nous roulons par terre ;
L'un sur l'autre acharnés, je frappais, il frappait ;
Et j'entendais de loin madame qui riait...
Vous avez lu tous deux de ces combats d'athlète ?

PICARD.

Je n'ai jamais rien lu.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ni toi non plus, Lisette ?

LISETTE.

Très peu.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Quoi qu'il en soit, meurtrissants et meurtris,
Nous heurtions de nos fronts les carreaux, les lambris ;
Des oisifs du quartier une foule accourue
Remplissait la maison, l'escalier, et la rue :
On crie, on nous sépare ; un procureur du coin
D'accommoder l'affaire a pris sur lui le soin :
Pour empêcher les gens d'aller chercher main-forte,
Pour prévenir, dit-il, une amende plus forte,
Pour payer le scandale avec les coups reçus,
Je lui signe un billet encor de mille écus.
Ah, Lisette ! ah, Picard ! le sage est peu de chose !

PICARD.

Oui, je le croirais bien.

LISETTE.

Quelle métamorphose !

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Après ce que je viens de faire et d'essuyer,
Comment revoir jamais monsieur le marguillier ?
Comment revoir madame ?

PICARD.

Oh ! madame est très bonne.

LISETTE.

Toujours aux jeunes gens, monsieur, elle pardonne.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Comment revoir mon frère, après l'avoir traité
Avec tant de hauteur et de sévérité ?

SCÈNE III.

GOURVILLE L'AÎNÉ, GOURVILLE LE JEUNE, LISETTE, PICARD.

LE JEUNE GOURVILLE, tout essoufflé.

Ah, mon frère ! ah, Lisette !

LISETTE.

Eh bien ?

LE JEUNE GOURVILLE, à Lisette, à part.

Ma chère amie,
Dans ce danger terrible aide-moi, je te prie.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Mon frère, je rougis et je pleure à vos yeux.

LE JEUNE GOURVILLE.

Mon frère, pardonnez ce petit tour joyeux.

(prenant Lisette à part.)

Lisette, prends bien garde du moins qu'on ne la voie;
Pour la faire sortir nous aurons une voie.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

O ciel ! madame Aubert serait dans la maison ?
Elle a donc pris pour moi bien de la passion !
Ah ! de grace, oubliez ma sottise effroyable.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ah ! passez-moi ma faute, elle est très excusable.

(allant à Lisette.)

Lisette, à mon secours !

PICARD.

Eh ! mon Dieu ! ces gens-ci
Sont tous devenus fous : qu'a-t-on donc fait ici ?

(Lisette s'entretient avec le jeune Gourville.)

GOURVILLE L'AÎNÉ, sur le devant.

Est-ce une illusion ? est-ce un tour qu'on me joue ?
Quels docteurs j'ai trouvés ! je me tâte, et j'avoue
Que je suis confondu, que je n'y comprends rien.

LE JEUNE GOURVILLE.

(à Lisette; il lui parle à l'oreille.)

Picard, garde la porte... Et toi... Tu m'entends bien.

LISETTE.

J'y vais ; comptez sur moi.

LE JEUNE GOURVILLE, à Lisette.

Par ton seul savoir-faire
Tu sauras amuser et le père et la mère.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Quoi ! son père et sa mère ont l'obstination
De me poursuivre ici pour réparation ?

LE JEUNE GOURVILLE.

Hélas ! j'en suis honteux.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

C'est moi qui meurs de honte.

LE JEUNE GOURVILLE.

Sophie échappera par une fuite prompte ;
Et Lisette saura la mettre en sûreté.

(revenant à Gourville l'aîné.)

De grace, mon cher frère, ayez tant de bonté
Que de lui pardonner ce petit artifice.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Quel galimatias !

LE JEUNE GOURVILLE.

Ce n'était pas malice ;
C'est un trait de jeunesse, et peut-être il la perd.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Vous voulez excuser ici madame Aubert ?

LE JEUNE GOURVILLE.

Laissons madame Aubert ; mon frère, je vous jure
Que nul dans ce quartier n'a su cette aventure.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Que dites-vous ? après un bruit si violent ?

LE JEUNE GOURVILLE.

Il ne s'est rien passé qui ne fût très décent.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah ! vous êtes trop bon.

LE JEUNE GOURVILLE.

Toujours tendre et fidèle,
Je cours la consoler, et je vous réponds d'elle.

(Il sort.)

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Mon frère est un bon cœur, il oublie aisément;
Mais de ce qu'il me dit pas un mot ne s'entend.
Quel est cet homme en robe?

SCÈNE IV.

GOURVILLE L'AÎNÉ; L'AVOCAT PLACET, en robe.

L'AVOCAT PLACET, toujours d'un ton empesé, et se rengorgeant.

On m'a dit par la ville
Que je dois m'adresser à monsieur de Gourville,
Des Gourville l'aîné.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Très humble serviteur.

L'AVOCAT PLACET.

Tout prêt à vous servir.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

C'est sans doute un docteur
Que, pour me consoler, monsieur Garant m'envoie.

L'AVOCAT PLACET.

Je suis docteur en droit.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

J'en ai bien de la joie;
Je les révère tous.

L'AVOCAT PLACET.

Au barreau du palais,
Depuis deux ans, je plaide avec quelque succès.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Contre madame Aubert plaidez donc, je vous prie,
Et vengez-moi, monsieur, de sa friponnerie.

L'AVOCAT PLACET.

Je ferai tout pour vous. Vous pouvez, au parquet,
Vous informer du nom de l'avocat Placet.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Si vous voulez, monsieur, vous charger de ma cause...

L'AVOCAT PLACET.

Vous devez être instruit...

GOURVILLE L'AÎNÉ.

En deux mots je l'expose.

L'AVOCAT PLACET.

J'ai dès long-temps en vue un établissement,
Et j'avais pourchassé Claire-Sophie Agnant;
Pour elle vous savez, monsieur, quelle est ma flamme.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Non; mais un avocat fait bien de prendre femme
Pour se désennuyer quand il a travaillé.

L'AVOCAT PLACET.

Vous me privez d'icelle; et vous m'avez baillé,
Par vos productions, bien de la tablature.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Qui? moi, monsieur?

L'AVOCAT PLACET.

Vous-même; et votre procédure
Par madame sa mère est remise en mes mains:
On a surpris, monsieur, vos papiers clandestins,
Vos missives d'amour, et tous vos beaux mystères,
Colorés d'un vernis de maximes austères;

A nos yeux clairvoyants le poison s'est montré.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je veux être pendu, je veux être enterré,
Si j'ai jamais écrit à cette demoiselle,
Et si j'ai pu sentir le moindre goût pour elle !

L'AVOCAT PLACET.

On renia toujours, monsieur, les vilains cas ;
Mademoiselle Agnant ne vous ressemble pas,
Elle a tout avoué.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Quoi ?

L'AVOCAT PLACET.

Que votre éloquence
Avait voulu tromper sa timide innocence.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah ! c'est une coquine ; et je ferai serment
Que rien n'est plus menteur que cette fille Agnant.

L'AVOCAT PLACET.

Les serments coûtent peu, monsieur, aux hypocrites ;
Et chez madame Aubert vos infames visites,
Le viol dont par-tout vous êtes accusé,
Un mari trop benin par vous de coups brisé,
Ont fait connaître assez votre affreux caractère.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Juste ciel !

L'AVOCAT PLACET.

Poursuivons... Vous connaissez la mère ?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Qui donc ?

L'AVOCAT PLACET.

Madame Agnant.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je sais qu'en ce logis
On la souffre parfois ; mais je vous avertis
Que je n'ai jamais eu la plus légère envie
D'elle ni de sa fille, et très peu me soucie
De la famille Agnant.

L'AVOCAT PLACET.

Vous savez sur l'honneur
Combien elle est terrible, et quelle est son humeur.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je n'en sais rien du tout.

L'AVOCAT PLACET.

Pour venger son injure,
Sa main de deux soufflets a doué ma future
Devant monsieur Agnant et devant les valets.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ma foi, cette journée est féconde en soufflets.

L'AVOCAT PLACET.

D'une telle leçon ma future excédée,
Du logis maternel soudain s'est évadée :
On sait qu'elle est chez vous, et je m'en doutais bien ;
Monsieur, il faut la rendre, et ma femme est mon bien.
Je vous rapporte ici vos lettres ridicules,
Où vous parlez toujours de péchés, de scrupules :
Rendez-moi sur-le-champ ses petits billets doux ;
Que tout ceci se passe en secret entre nous,
Et ne me forcez point d'aller à l'audience

Faire rougir Messieurs de votre extravagance.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Le diable vous emporte et vous et vos billets !
Vous me feriez jurer. Non, je ne vis jamais
Une si détestable et si lourde imposture.

L'AVOCAT PLACET.

Vous êtes donc, monsieur, ravisseur et parjure ?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Allez, vous êtes fou.

L'AVOCAT PLACET.

J'avais l'intention
De ménager céans la réputation
De l'objet que mon cœur destinait à ma couche ;
Mais puisque vous niez, puisque rien ne vous touche,
Que dans le crime enfin vous êtes endurci,
Adieu, monsieur. Bientôt vous me verrez ici ;
Je viendrai vous y prendre en bonne compagnie ;
Les lois sauront punir cet excès d'infamie ;
Et vous verrez s'il est un plus énorme cas
Que d'oser se jouer aux femmes d'avocats.

(Il sort.)

SCÈNE V.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Que voilà pour m'instruire une bonne journée !
J'étais charmé de moi ; ma sagesse obstinée
Se complaisait en elle, et j'admirais mon vœu
De fuir l'amour, le vin, les querelles, le jeu :
Je joue et je perds tout ; certaine Aubert maudite

M'enlace en ses filets par sa mine hypocrite;
Je bois, on m'assassine; en tout point confondu,
Je paie encor l'amende ayant été battu.
Un bavard d'avocat, dans cette conjoncture,
Veut me persuader que j'ai pris sa future,
Et me vient menacer d'un procès criminel.
Garant peut me tirer de cet état cruel;
Garant ne paraît point; il me laisse, il emporte
Jusqu'aux clefs de ma chambre, et je reste à la porte,
N'osant, dans mes terreurs, ni fuir ni demeurer.
O sagesse! à quel sort as-tu pu me livrer!
Voilà donc le beau fruit d'une étude profonde!
Ah! si j'avais appris à connaître le monde,
Je ne me verrais pas au point où je me voi:
Mon libertin de frère est plus sage que moi.

SCÈNE VI.

GOURVILLE L'AÎNÉ, PICARD.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Qui frappe à coups pressés? quel bruit! quel tintamarre!
Que fait-on donc là bas? est-ce une autre bagarre?
Est-ce madame Aubert qui vient me harceler,
Pour mille écus comptant qu'on m'a fait stipuler?

PICARD, accourant.

Ah! cachez-vous.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Quoi donc?

PICARD.

Une mère affligée

Qui vient redemander une fille outragée...

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Madame Aubert la mère?

PICARD.

Un mari pris de vin
Qui prétend boire ici du soir jusqu'au matin...

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Monsieur Aubert lui-même?

PICARD.

Et qui veut qu'on lui rende
Sa belle et chère enfant que sa femme demande :
Tout retentit des cris de la dame en fureur;
Ses regards seulement m'ont fait trembler de peur;
Et pour son premier mot elle m'a fait entendre
Qu'elle venait céans pour nous faire tous pendre.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! cela me manquait.

PICARD.

Quelques bonnets carrés,
Pour mieux y parvenir, sont avec elle entrés :
Déja l'on verbalise.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Eh bien! que faut-il faire?
Où fuir? où me fourrer?

PICARD.

Venez, j'ai votre affaire;
Je m'en vais vous tapir au fond du galetas.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! j'y cours me jeter de la fenêtre en bas.

PICARD.

Oui, oui, dépêchez-vous.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Allons, si j'en réchappe,
Sera bien fin, je crois, qui jamais m'y rattrape.
Monsieur, madame Aubert, et tous leurs grands docteurs,
Ces dévots du quartier, et ces prédicateurs,
Ne tourmenteront plus ma simple bonhomie;
Je renonce à jamais à la théologie :
Je vois que j'en étais sottement entiché,
Et j'aurais moins mal fait d'être un franc débauché.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LE JEUNE GOURVILLE, LISETTE.

LE JEUNE GOURVILLE.

J'y songe, j'y resonge, et tout cela, Lisette,
Me paraît impossible.

LISETTE.

Oui, mais la chose est faite.

LE JEUNE GOURVILLE.

N'importe, mon enfant, qu'elle soit faite ou non,
Ta maîtresse à ce point ne perd pas la raison.

LISETTE.

Bon! je la perds bien moi, monsieur, moi qui raisonne,
Pour ce petit Picard.

LE JEUNE GOURVILLE.

Picard passe, ma bonne;
Mais pour Garant, l'objet de son aversion,
Un fat, un plat bourgeois, un ennuyeux fripon...

LISETTE.

Ah! la femme est si faible!

GOURVILLE LE JEUNE.

Il est très vrai, ma reine,
Vous passez volontiers de l'amour à la haine;
Des exemples frappants le montrent chaque jour;

Mais vous ne passez point du mépris à l'amour.

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira ; mais j'ai quelques lumières ;
J'en sais autant que vous sur ces grandes matières :
Un abbé, grand ami de madame Ninon,
Qui, dans mon jeune temps, fréquentait la maison,
Et qui même, entre nous, eut du goût pour Lisette,
Me disait que la femme est comme la girouette ;
Quand elle est neuve encore, à toute heure on l'entend,
Elle brille aux regards, elle tourne à tout vent ;
Elle se fixe enfin quand le temps l'a rouillée.

LE JEUNE GOURVILLE.

De ta comparaison j'ai l'ame émerveillée ;
Fixe-toi pour Picard, rouille-toi, mon enfant :
Ninon n'en fera rien pour notre ami Garant.

LISETTE.

La chose est pourtant sûre.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ouais ! Ninon marguillière !

LISETTE.

Croyez-le.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je le crois, et je ne le crois guère ;
Mais on voit des marchés non moins extravagants,
Et Paris est rempli de ces événements.
Aujourd'hui l'on en rit, demain on les oublie :
Tout passe et tout renaît ; chaque jour sa folie.
Mais quel train, quel fracas, quel trouble, elle verra
Dans sa propre maison lorsqu'elle y reviendra !
Comment sauver Agnant, cette fille si chère ?

Que ferons-nous ici de mon benêt de frère,
De l'avocat Placet, et de madame Agnant?

LISETTE.

Ils ont déja cherché dans chaque appartement.
Ils n'ont pu déterrer la petite Sophie.

LE JEUNE GOURVILLE.

Au fond je suis fâché que mon espiéglerie
Ait à mon frère aîné causé tant de tourment;
Mais il faut bien un peu décrasser un pédant:
Ce sont là des leçons pour un grand philosophe.

LISETTE.

Oui; mais madame Agnant paraît d'une autre étoffe;
Elle est à craindre ici.

LE JEUNE GOURVILLE.

Bon! tout s'apaisera;
Car enfin tout s'apaise: un quartaut suffira
Pour faire oublier tout au bon homme de père;
Et plus en ce moment sa femme est en colère,
Plus nous verrons bientôt s'adoucir son humeur.

SCÈNE II.

GOURVILLE L'AÎNÉ, poursuivi par MADAME AGNANT; M. AGNANT, L'AVOCAT PLACET, LE JEUNE GOURVILLE, LISETTE, PICARD.

GOURVILLE L'AÎNÉ, courant.

Au secours!

MADAME AGNANT, courant après lui.

Au méchant!

M. AGNANT, courant après madame Agnant.

Qu'on l'arrête !

L'AVOCAT PLACET, courant après M. Agnant.

Au voleur !

(Ils font le tour du théâtre en poursuivant Gourville l'aîné.)

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah ! j'ai le nez cassé !

MADAME AGNANT.

Je suis morte !

M. AGNANT.

Ah ! ma femme,
Es-tu morte en effet ?

MADAME AGNANT.

(à Gourville l'aîné.)

Non... Séducteur infame,
Tu m'enlèves ma fille, impudent loup-garou,
Et de la mère encor tu viens casser le cou !

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Eh, madame, pardon !

MADAME AGNANT.

Détestable hypocrite !

L'AVOCAT PLACET.

Race de débauchés !

MADAME AGNANT.

Cœur faux ! plume maudite !
Tu me rendras ma fille, ou je t'étranglerai.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Hélas ! je la rendrai sitôt que je l'aurai.

MADAME AGNANT.

(au jeune Gourville.)

Tu m'insultes encore !... Et toi qui fus si sage,

Parle, as-tu pu souffrir un pareil brigandage?

LE JEUNE GOURVILLE.

Madame, calmez-vous... Monsieur, écoutez-moi.

M. AGNANT.

Volontiers : tu parais un très bon vivant, toi;
Je t'ai toujours aimé.

LE JEUNE GOURVILLE.

Rassurez-vous, mon frère;
Vous, monsieur l'avocat, éclaircissons l'affaire;
Entendons-nous.

M. AGNANT.

Parbleu, l'on ne peut mieux parler;
Il faut toujours s'entendre, et non se quereller.

LE JEUNE GOURVILLE.

Picard, apportez-nous ici sur cette table
De ce bon vin muscat.

M. AGNANT.

Il est fort agréable;
J'en boirai volontiers, en ayant bu déja :
Asseyons-nous, ma femme, et pesons tout cela.

(Il s'assied auprès de la table.)

MADAME AGNANT.

Je n'ai rien à peser; il faut que l'on commence
Par me rendre ma fille.

L'AVOCAT PLACET.

Oui, c'est la conséquence.

(Ils se rangent autour de M. Agnant, qui reste assis.)

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Reprenez-la par-tout où vous la trouverez,

Et que d'elle et de vous nous soyons délivrés.

MADAME AGNANT.

Eh bien! vous le voyez, encore il m'injurie,
L'effronté dissolu!

LE JEUNE GOURVILLE, à part, à son frère.

Mon frère, je vous prie,
Gardons-nous de heurter ses préjugés de front.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Non, je n'y puis tenir; tout ceci me confond.

LE JEUNE GOURVILLE, prenant madame Agnant à part.

Madame, vous savez combien je suis sincère.

M. AGNANT.

Il n'est point frelaté.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je ne saurais vous taire
Que depuis quelque temps mon cher frère en effet
Eut avec votre fille un commerce secret.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ça n'est pas vrai.

LE JEUNE GOURVILLE, à son frère.

Paix donc; c'est un commerce honnête,
Pur, moral, instructif, pour bien régler sa tête,
Pour éloigner son cœur d'un monde décevant,
Et pour la disposer à se mettre en couvent.

M. AGNANT.

Mettre en couvent ma fille! ô le plaisant visage!

MADAME AGNANT.

C'est un impertinent.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je vous dis...

LE JEUNE GOURVILLE, fesant signe à son frère.

Chut!

GOURVILLE L'AÎNÉ.

J'enrage!

L'AVOCAT PLACET.

Cette excuse louable est d'un cœur fraternel;
Mais, monsieur, votre aîné n'est pas moins criminel.
Tenez, monsieur, voilà ses missives infames,
Et ses instructions pour diriger les ames.

(Il tire des lettres de dessous sa robe.)

LE JEUNE GOURVILLE, prenant les lettres.

Prêtez-moi.

L'AVOCAT PLACET.

Les voilà.

LE JEUNE GOURVILLE.

D'un esprit attentif
J'en veux voir la teneur et le dispositif.

L'AVOCAT PLACET.

Mais il faut me les rendre.

LE JEUNE GOURVILLE.

Oui, mais je dois vous dire
Qu'avant de vous les rendre il me faudra les lire.

(Il met les lettres dans sa poche; madame Agnant se jette dessus et en prend une.)

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Allez, ces lettres sont d'un faussaire.

MADAME AGNANT, à Gourville l'aîné.

Fripon,
Nieras-tu tes écrits? tiens, voici tout du long
Tes beaux enseignements dont ma fille se coiffe;

Les voici.

L'AVOCAT PLACET.

Nous devons les déposer au greffe.

MADAME AGNANT, prenant des lunettes.

Écoute... « La vertu que je veux vous montrer
« Doit plaire à votre cœur, l'échauffer, l'éclairer.
« Votre vertu m'enchante, et la mienne me guide... »
Ah ! je te donnerai de la vertu, perfide !

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je n'ai jamais écrit ces sottises.

LE JEUNE GOURVILLE, versant à boire à M. Agnant.

Voisin !

M. AGNANT.

De la vertu !

LE JEUNE GOURVILLE.

Voyons celle de ce bon vin.

(à madame Agnant.)

Madame, goûtez-en.

MADAME AGNANT, ayant bu.

Peste ! il est admirable !

LE JEUNE GOURVILLE, à M. Agnant.

Vous en aurez ce soir, mon cher, sur votre table ;
On vous porte un quartaut dont vous serez content.

M. AGNANT.

Non, je n'ai jamais vu de plus honnête enfant.

LE JEUNE GOURVILLE, à l'avocat Placet.

Et vous ?

L'AVOCAT PLACET boit un coup.

Il est fort bon ; mais vous ne pouvez croire
Qu'en l'état où je suis je vienne ici pour boire.

LE JEUNE GOURVILLE en présente à son frère.

Vous, mon frère?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! cessez vos ébats ennuyeux;
Plus vous paraissez gai, plus je suis sérieux;
Après tant de chagrins et de tracasserie,
C'est une cruauté que la plaisanterie;
Dans ce jour de malheur, tout le quartier, je croi,
S'était donné le mot pour se moquer de moi.

(à madame Agnant.)

Ma voisine, à la fin, vous voilà bien instruite
Que si votre Sophie est par malheur en fuite,
Ce n'était pas pour moi qu'elle a fait ce beau tour;
Ni vos yeux ni les siens ne m'ont donné d'amour.

MADAME AGNANT.

Mes yeux, méchant!

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Vos yeux. C'est une calomnie,
Un mensonge effroyable inventé par l'envie.
Vous en rapportez-vous au bon monsieur Garant?
Nous l'attendons ici de moment en moment:
Il connaît assez bien quelle est mon écriture,
Et dans sa poche même il a ma signature;
Il a jusqu'à la clef de mon appartement,
Où lui-même a laissé tout mon argent comptant:
Il me rendra justice.

MADAME AGNANT.

Oh! c'est un honnête homme,

L'AVOCAT PLACET.

Un grand homme de bien.

LE JEUNE GOURVILLE.

Chacun ainsi le nomme.

MADAME AGNANT.

Un homme franc, tout rond.

M. AGNANT.

L'oracle du quartier.

LE JEUNE GOURVILLE.

Madame, entre nous tous, je veux vous confier
Quelle est à ce sujet ma pensée.

M. AGNANT, en buvant, et le regardant ensuite fixement.

Oui, confie.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je crois que c'est chez lui que la belle Sophie
A couru se cacher pour fuir votre courroux,
Et pour qu'il la remît en grace auprès de vous :
Dans toute la paroisse il prend soin des affaires,
Très charitablement, des filles et des mères.

MADAME AGNANT.

Vraiment, l'avis est bon.

LE JEUNE GOURVILLE.

Mademoiselle Agnant
A du cœur ; elle pense, et n'est plus un enfant ;
Vous l'avez souffletée, elle s'en est sentie
Un peu trop vivement, et puis elle est partie.

M. AGNANT, toujours assis, et le verre à la main.

C'est votre faute aussi, ma femme ; et franchement
Vous deviez avec elle agir moins durement :
Vous avez la main prompte, et vous êtes la cause
De tout notre malheur.

LE JEUNE GOURVILLE.

Mon Dieu, c'est peu de chose.
Allez, tout ira bien... J'entends monsieur Garant;
Il revient; parlez-lui, mon frère, et promptement:
Sur tous les marguilliers on sait votre influence;
Déployez avec lui votre rare éloquence.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Que lui dire?

LE JEUNE GOURVILLE.

Vous seul pouvez persuader.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Persuader! et quoi?

LE JEUNE GOURVILLE.

Tout va s'accommoder.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Comment?

LE JEUNE GOURVILLE.

Vous seul pouvez manier cette affaire,
Vous seul rendrez Sophie à sa charmante mère.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Moi?

MADAME AGNANT.

Va, si tu la rends, je te pardonne tout.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je n'entends rien...

LE JEUNE GOURVILLE.

D'un mot vous en viendrez à bout.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Allons donc.

(Il sort.)

LE JEUNE GOURVILLE.

Vous mettrez la paix dans le ménage.

M. AGNANT, montrant le jeune Gourville.

Ma femme, ce jeune homme est un esprit bien sage.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS ; LE JEUNE GOURVILLE, prenant par la main MONSIEUR ET MADAME AGNANT, et se mettant entre eux.

LE JEUNE GOURVILLE.

Puisqu'il n'est plus ici, je puis avec candeur,
Madame, en liberté vous ouvrir tout mon cœur.
J'ai traité devant lui cette importante affaire
Comme peu dangereuse, et j'excusais mon frère ;
Mais je dois avec vous faire réflexion
Que nous hasardons tous la réputation
D'une fille nubile, et sous vos yeux instruite,
Au chemin de l'honneur par vos leçons conduite :
Ce chemin de l'honneur est tout-à-fait glissant ;
Ceci fera du bruit, le monde est médisant.

MADAME AGNANT.

Et c'est ce que je crains.

LE JEUNE GOURVILLE.

Une fille enlevée,
Avec procès-verbal chez un homme trouvée :
Vous sentez bien, madame, et vous comprenez bien
Que de tout le Marais ce sera l'entretien,
Qu'il en faut prévenir la triste conséquence.

M. AGNANT.

Par ma foi, ce jeune homme est rempli de prudence.

LE JEUNE GOURVILLE.

J'ai fort à cœur aussi, dans ce fâcheux éclat,
Le propre honneur lésé de monsieur l'avocat.
Que pensera tout l'ordre en voyant un confrère
Qui prend, sans respecter son grave caractère,
Une fille à ses yeux enlevée aujourd'hui,
Dont un autre est aimé?... Fi! j'en rougis pour lui.

L'AVOCAT PLACET.

Mais, monsieur, c'est moi seul que cette affaire touche :
On me donne une dot qui doit fermer la bouche
Aux malins envieux, prêts à tout censurer;
Dix mille écus comptant sont à considérer.

M. AGNANT, toujours bien fixe, et l'air un peu hébété d'un buveur honnête, mais non pas d'un vilain ivrogne de comédie à hoquets.

Vous avez de gros biens?

L'AVOCAT PLACET.

Oui; j'ai mon éloquence,
Mon étude, ma voix, les plaideurs, l'audience.

LE JEUNE GOURVILLE.

Madame, je vous plains : j'avoue ingénument
Qu'on devait respecter un tel engagement.
Mon frère a fait sans doute une grande sottise
D'enlever la future à ce futur promise;
Il n'en peut résulter qu'une triste union,
Pleine de jalousie et de dissension;
Les deux futurs ensemble à peine pourraient vivre.

MADAME AGNANT.

J'en ai peur en effet.

M. AGNANT.

Il parle comme un livre,
Il a toujours raison.

LE JEUNE GOURVILLE.

Par un destin fatal
Vous voyez que mon frère a seul fait tout le mal;
C'est votre propre sang, c'est l'honneur qu'il vous ôte:
Madame, c'est à moi de réparer sa faute;
Pour Sophie, il est vrai, je n'eus aucun desir,
Mais je l'épouserai pour vous faire plaisir.

M. AGNANT.

Parbleu, je le voudrais.

L'AVOCAT PLACET.

Moi, non.

MADAME AGNANT.

Quelle folie!
Tu n'as rien; un cadet de Basse-Normandie
Est plus riche que toi.

LE JEUNE GOURVILLE.

D'aujourd'hui seulement
Notre belle Ninon m'a fait voir clairement
Que j'ai cent mille francs que m'a laissés mon père;
Monsieur Garant lui-même en est dépositaire.

MADAME AGNANT.

Cent mille francs! grand Dieu!

M. AGNANT.

Ma foi, j'en suis charmé.

LE JEUNE GOURVILLE.

De Sophie, il est vrai, je ne suis point aimé;
Mais je suis à sa mère attaché pour ma vie,

Et ce n'est que pour vous que je me sacrifie.

MADAME AGNANT.

Et la somme, mon fils, est chez monsieur Garant?

LE JEUNE GOURVILLE.

Sans doute; il en convient.

L'AVOCAT PLACET.

J'en doute fortement.

MADAME AGNANT, à M. Agnant.

Cent mille francs, mon cher!

M. AGNANT.

Cent mille francs, ma femme!
Ah! ça me plaît.

MADAME AGNANT.

Ça va jusqu'au fond de mon ame.
Cent mille francs, mon fils!

LE JEUNE GOURVILLE.

J'ai quelque chose avec.

M. AGNANT.

Il est plein de mérite, et d'ailleurs il boit sec.

L'AVOCAT PLACET.

Mais songez, s'il vous plaît...

M. AGNANT.

Tais-toi; je vais le prendre
Dès ce même moment à ton nez pour mon gendre.

L'AVOCAT PLACET.

Comment, madame, après des articles conclus,
Stipulés par vous-même!

MADAME AGNANT.

Ils ne le seront plus.

(Elle le pousse.)

Cent mille francs... Allez.

M. AGNANT, le poussant d'un autre côté.

Dénichez au plus vite.

MADAME AGNANT, lui fesant faire la pirouette à droite.

Allez plaider ailleurs.

M. AGNANT, lui fesant faire la pirouette à gauche.

Cherchez un autre gîte.

Cent mille francs !

L'AVOCAT PLACET.

Je vais vous faire assigner tous.

LE JEUNE GOURVILLE, en le retournant.

N'y manquez pas.

M. AGNANT.

Bonsoir.

MADAME AGNANT.

Allons, arrangeons-nous.

(L'avocat Placet sort.)

SCÈNE IV.

LE JEUNE GOURVILLE, M. AGNANT, MADAME AGNANT.

M. AGNANT.

Mais que n'as-tu plus tôt expliqué ton affaire?
Pourquoi de ta fortune as-tu fait un mystère?

LE JEUNE GOURVILLE.

Ce n'est que d'aujourd'hui que j'en suis assuré.

Monsieur Garant m'a dit que ce dépôt sacré
Était entre ses mains.

M. AGNANT.

C'est comme dans les tiennes.

MADAME AGNANT.

Tout de même : et ma fille ? afin que tu la tiennes,
Il faut que je la trouve.

LE JEUNE GOURVILLE.

Oh ! l'on vous la rendra.

M. AGNANT.

Elle ne revient point, donc elle reviendra.

LE JEUNE GOURVILLE.

Mais ne lui donnez plus de soufflets, je vous prie ;
Cela cabre un esprit.

M. AGNANT.

Ça peut l'avoir aigrie.

MADAME AGNANT.

Ça n'arrivera plus... C'est chez l'ami Garant
Que tu la crois cachée ?

LE JEUNE GOURVILLE.

Oui, très certainement,
Et je vais de ce pas tout préparer, ma mère,
Pour remettre en vos bras une fille si chère.

(Il fait un pas pour sortir.)

MADAME AGNANT, l'embrassant.

Il faut que je t'embrasse.

M. AGNANT.

Oui, j'en veux faire autant.

MADAME AGNANT.

Reviens bien vite au moins.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je revole à l'instant.

MADAME AGNANT, l'arrêtant encore.

Écoute encore un peu, mon cher ami, mon gendre :
En famille avec toi quels plaisirs je vais prendre !
Je ne puis te quitter... va, mon fils... sois certain
Que ma fille est ta femme.

LE JEUNE GOURVILLE.

Oui, tel fut mon dessein.

MADAME AGNANT.

Tu réponds d'elle?

LE JEUNE GOURVILLE, en s'en allant.

Oh! oui, tout comme de moi-même.

MADAME AGNANT.

Quel bon ami j'ai là! mon Dieu, comme je l'aime!

SCÈNE V.

M. AGNANT, MADAME AGNANT.

M. AGNANT.

Par ma foi, notre gendre est un charmant garçon.

MADAME AGNANT.

Oh! c'est bien élevé. La voisine Ninon
Vous a formé cela; c'est une dégourdie
Qui sait bien mieux que nous ce que c'est que la vie,
Un grand esprit.

M. AGNANT.

Ah! ah!

MADAME AGNANT.

Je voudrais l'égaler;
Mais sitôt quelle parle on n'ose plus parler.

M. AGNANT.

On dit qu'elle entend tout, et même les affaires,
Une bonne caboche!

MADAME AGNANT.

On dit que les deux frères
Lui doivent ce qu'ils sont : comment? cent mille francs!
L'avocat n'aurait pu les gagner en trente ans;
Ce n'est rien qu'un bavard.

M. AGNANT.

Un pédant imbécile,
Fait pour rincer au plus les verres de Gourville.

SCÈNE VI.

M. AGNANT, MADAME AGNANT, M. GARANT.

MADAME AGNANT.

Eh bien! monsieur Garant, enfin tout est conclu.

M. GARANT.

Oui, ma chère voisine, et le ciel l'a voulu.

MADAME AGNANT.

Quel bonheur!

M. GARANT.

Il est vrai qu'on a sur sa conduite
Glosé bien fortement; mais l'hymen par la suite
Vous passe un beau vernis sur ces péchés mignons.

MADAME AGNANT.

L'escapade, monsieur, que nous lui reprochons
Ne peut se mettre au rang des fautes criminelles.

M. GARANT.

La réputation revient d'ailleurs aux belles
Ainsi que les cheveux : et puis considérons
Qu'elle a bien du crédit, des amis, des patrons ;
Et qu'outre sa richesse, à tous les deux commune,
Elle pourra me faire une grande fortune.

MADAME AGNANT.

Une fortune, à vous !

M. AGNANT.

Je suis tout interdit.
Ma fille de grands biens, des patrons, du crédit !
Quels discours !

MADAME AGNANT.

Il est vrai qu'elle est assez gentille ;
Mais du crédit !

M. GARANT.

Qui parle ici de votre fille ?

MADAME AGNANT.

De qui donc parlez-vous ?

M. GARANT.

De la belle Ninon
Que j'épouse ce soir, ici, dans sa maison ;
Je vous prie à la noce, et vous devez en être.

MADAME AGNANT.

Comment ! vous épousez notre Ninon ?

M. AGNANT.

Mon maître,

Est-il bien vrai ?

M. GARANT.

Très vrai.

M. AGNANT.

J'en suis parbleu touché.
Vous ne pourriez jamais faire un meilleur marché.

MADAME AGNANT.

Et moi je vous disais que je donne Sophie
A mon petit Gourville, et qu'elle s'est blottie
Chez vous, en votre absence, et qu'elle en va sortir
Pour serrer ces doux nœuds que je viens d'assortir,
Et qu'il nous faut donner, pour aider leur tendresse,
Cent mille francs comptant que vous avez en caisse.

M. AGNANT.

Oui, tant qu'il vous plaira, mariez-vous ici;
Mais parbleu permettez qu'on se marie aussi.

M. GARANT.

Rêvez-vous, mes voisins? et ce petit délire
Vous prend-il quelquefois? qui diable a pu vous dire
Que Sophie est chez moi, que Gourville aujourd'hui
Aura cent mille francs, qui sont tout prêts pour lui?

MADAME AGNANT.

Je le tiens de sa bouche.

M. AGNANT.

Il nous l'a dit lui-même.

M. GARANT.

De ce jeune étourdi la folie est extrême;
Il séduit tour-à-tour les filles du Marais;
Il leur fait des serments d'épouser leurs attraits;

Et, pour les mieux tromper, il fait accroire aux mères
Qu'il a cent mille francs placés dans mes affaires.
Il n'en est pas un mot, et je ne lui dois rien.
Monsieur son frère et lui sont tous les deux sans bien,
Et tous deux au logis cesseront de paraître
Dès le premier moment que j'en serai le maître.

MADAME AGNANT.

Vous n'avez pas à lui le moindre argent comptant?

M. GARANT.

Pas un denier.

MADAME AGNANT.

Mon Dieu, le méchant garnement!

M. AGNANT, en buvant un coup.

C'est dommage.

MADAME AGNANT.

Ma fille, à mes bras enlevée,
Après dîner chez vous ne s'était pas sauvée?

M. GARANT.

Il n'en est pas un mot.

MADAME AGNANT.

Les deux frères, je voi,
D'accord pour m'outrager, s'entendent contre moi.

M. AGNANT.

Les fripons que voilà!

M. GARANT.

Toujours de ces deux frères
J'ai craint, je l'avouerai, les méchants caractères.

MADAME AGNANT.

Tous deux m'ont pris ma fille! ah! j'en aurai raison;
Et je mettrai plutôt le feu dans la maison.

M. GARANT.

La maison m'appartient; gardez-vous-en, ma bonne.

MADAME AGNANT.

Quoi donc! pour épouser nous n'aurons plus personne?
Allons, courons bien vite après notre avocat;
Il vaudra mieux que rien.

M. AGNANT, avec le geste d'un homme ivre.

Ma femme, il est bien plat.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

NINON, LISETTE.

LISETTE.

Ah! madame, quel train! quel bruit dans votre absence!
Quel tumulte effroyable, et quelle extravagance!

NINON.

Je sais ce qu'on a fait; je prétends calmer tout,
Et j'ai pris les devants pour en venir à bout.

LISETTE.

Madame, contre moi ne soyez point fâchée
Que la petite Agnant se soit ici cachée;
Hélas! j'en aurais fait de bon cœur tout autant,
Si j'avais eu pour mère une madame Agnant:
Comment! battre sa fille! ah! c'est une infamie.

NINON.

Oui, ce trait ne sent pas la bonne compagnie:
Notre pauvre Gourville en est encore ému.

LISETTE.

Il l'adore en effet.

NINON.

Lisette, que veux-tu?
Il faut pour la jeunesse être un peu complaisante.
Ninon aurait grand tort de faire la méchante.
La jeune Agnant me touche.

LISETTE.

A peine je conçois
Comment nos plats voisins, avec leur air bourgeois,
Ont trouvé le secret de nous faire une fille
Si pleine d'agréments, si douce, si gentille.

NINON.

Dès la première fois son maintien me surprit,
Sa grace me charma, j'aimai son tour d'esprit.
Des femmes quelquefois assez extravagantes,
Ayant de sots maris, font des filles charmantes.
Il fallut bien souffrir de ses très sots parents
La visite importune et les plats compliments;
Sa mère m'excéda par droit de voisinage:
Sa fille était tout autre; elle obtint mon suffrage.
Elle aura quelque bien : Gourville, en l'épousant,
N'est point forcé de vivre avec madame Agnant;
On respecte beaucoup sa chère belle-mère,
On la voit rarement, encor moins le beau-père.
Je me trompe, ou Sophie est bonne par le cœur;
Point de coquetterie, elle aime avec candeur.
Je veux aux deux amants faire des avantages.

LISETTE.

Vous allez donc ce soir bâcler trois mariages;
Celui de ces enfants, le vôtre, et puis le mien.
Madame, en un seul jour, c'est faire assez de bien:
Il faudrait tout d'un temps, dans votre zèle extrême,
Pour notre aîné Gourville en faire un quatrième;
Le mariage forme et dégourdit les gens.

NINON.

Il en a grand besoin : tout vient avec le temps.

Dans la rage qu'il eut d'être trop raisonnable,
Il ne lui manqua rien que d'être supportable;
Mais les fortes leçons qu'il vient de recevoir
Sur cet esprit flexible ont eu quelque pouvoir:
Pour toi, ton tour approche, et ton affaire est prête.
Mon cher ami Garant s'était mis dans la tête
De t'engager, Lisette, à me parler pour lui:
Il t'a promis beaucoup, est-il vrai?

LISETTE.

Madame, oui.

NINON.

Un peu de différence est entre sa personne
Et la mienne peut-être, il promet et je donne:
Prends cinquante louis pour subvenir aux frais
De ton nouveau ménage.

SCÈNE II.

NINON, LISETTE, PICARD.

LISETTE.

Ah! Picard, quels bienfaits!
(en montrant la bourse.)
Vois-tu cela?

PICARD.

Madame, il faut d'abord vous dire
Que mon bonheur est grand... et que je ne desire
Rien plus... sinon qu'il dure... et que Lisette et moi
Nous sommes obligés... Mais aide-moi donc, toi;
Je ne sais point parler.

NINON.

J'aime ton éloquence,
Picard, et je me plais à ta reconnaissance.

PICARD.

Ah! madame, à vos pieds ici nous devons tous...

NINON.

Nous devons rendre heureux quiconque est près de nous.
Pour ceux qui sont trop loin, ce n'est pas notre affaire.
Çà, notre ami Picard, il faut ne me rien taire
De ce qu'on fait chez moi tandis qu'en liberté
J'ai choisi, loin du bruit, cet endroit écarté.

PICARD.

D'abord un homme noir raisonne et gesticule
Avec monsieur Garant; et les mots de scrupule,
De probité, d'honneur, de raisons, de devoirs,
M'ont saisi de respect pour ces deux manteaux noirs.
L'un dicte, l'autre écrit, disant qu'il instrumente
Pour le faire bien riche, et vous rendre contente,
Et qu'il fait un contrat.

NINON.

Oui, c'est l'intention
De ce monsieur Garant si plein d'affection.

PICARD.

C'est un digne homme!

NINON.

Oh, oui! mais dis-moi, je te prie,
Que fait madame Agnant?

PICARD.

Mais, madame, elle crie,
Elle gronde vos gens, messieurs Gourville, et moi,

Son mari, tout le monde, et dit qu'on est sans foi;
Et dit qu'on l'a trompée, et que sa fille est prise;
Et dit qu'il faudra bien que quelqu'un l'indemnise:
Et puis elle s'apaise et convient qu'elle a tort,
Puis dit qu'elle a raison, et crie encor plus fort.

NINON.

Et monsieur son époux?

PICARD.

En véritable sage,
Il voit sans sourciller tout ce remû-ménage;
Et, pour fuir les chagrins qui pourraient l'occuper,
Il s'amusait à boire attendant le souper.

NINON.

Que fait notre Gourville?

PICARD.

En son humeur plaisante
Il les amuse tous, et boit, et rit, et chante.

NINON.

Et l'autre frère?

PICARD.

Il pleure.

NINON.

Ah! j'aime à voir les gens
Dans leur vrai caractère à nos yeux se montrants.
Monsieur le marguillier est bien le seul peut-être
Qui voudrait dans le fond qu'on pût le méconnaître;
Malgré sa modestie, on le découvre assez...
Ah! voici notre aîné qui vient les yeux baissés.

SCÈNE III.

NINON, GOURVILLE L'AÎNÉ, LISETTE, PICARD.

GOURVILLE L'AINÉ, vêtu plus régulièrement, mieux coiffé, et l'air plus honnête.

Vous me voyez, madame, après d'étranges crises,
Bien sot et bien confus de toutes mes bêtises :
Je ne mérite pas votre excès de bonté,
Dont, tout en plaisantant, mon frère m'a flatté.
Hélas ! j'avais voulu, dans ma mélancolie,
Et dans les visions de ma sombre folie,
Me séparer de vous, et donner la maison
Que vos propres bienfaits ont mise sous mon nom.

NINON.

Tout est recommandé. J'avais pris mes mesures,
Tout va bien.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Vous pourriez pardonner tant d'injures !
J'étais coupable et sot.

NINON.

Ah ! vos yeux sont ouverts ;
Vous démêlez enfin ces esprits de travers,
Ces cagots insolents, ces sombres rigoristes,
Qui pensent être bons quand ils ne sont que tristes,
Et ces autres fripons, n'ayant ni feu ni lieu,
Qui volent dans la poche en vous parlant de Dieu ;
Ces escrocs recueillis, et leurs plates bigotes

Sans foi, sans probité, plus méchantes que sottes.
Allez, les gens du monde ont cent fois plus de sens,
D'honneur et de vertu, comme plus d'agréments.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Vous en êtes la preuve.

NINON.

Ainsi la politesse
Déja dans votre esprit succéde à la rudesse;
Je vous vois dans le train de la conversion :
Vous deviendrez aimable, et j'en suis caution.
Mais comment trouvez-vous ce grave personnage
Que mon bizarre sort me donne en mariage?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Il ne m'appartient plus d'avoir un sentiment;
Tout ce que vous ferez sera fait prudemment.

NINON.

Blâmeriez-vous tout bas une union si chère?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je n'ose plus blâmer; mais quand je considère
Que pour nous séparer, pour m'entraîner ailleurs,
Il vous a peinte à moi des plus noires couleurs,
Qu'il voulait vous chasser de votre maison même...

NINON.

Oh! c'était par vertu; dans le fond Garant m'aime,
Il ne veut que mon bien : c'est un homme excellent;
Mais ne lui donnez pas la clef de votre argent,
Et sur-tout gardez-vous un peu de ses cousines.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! que ces prudes-là sont de grandes coquines!
Quel antre de voleurs! et cependant, enfin,

Vous allez donc, madame, épouser le cousin!

NINON.

Reposez-vous sur moi de ce que je vais faire:
Allez, croyez sur-tout qu'il était nécessaire
Que j'en agisse ainsi pour sauver votre bien;
Un seul moment plus tard vous n'aviez jamais rien.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Comment?

NINON.

Vous apprendrez par des faits admirables
De quoi les marguilliers sont quelquefois capables;
Vous serez convaincu bientôt, comme je croi,
Que ces hommes de bien sont différents de moi:
Vous y renoncerez pour toute votre vie,
Et vous préfèrerez la bonne compagnie.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je ne réplique point. Honteux, désespéré,
Des sauvages erreurs dont j'étais enivré,
Je vous fais de mon sort la souveraine arbitre;
Et dépendant de vous, je veux vivre à ce titre.

SCÈNE IV.

NINON, GOURVILLE L'AÎNÉ; GOURVILLE LE JEUNE, amenant M. et Mme AGNANT; LISETTE, PICARD.

LE JEUNE GOURVILLE.

Adorable Ninon, daignez tranquilliser
Notre madame Agnant, qu'on ne peut apaiser.

M. AGNANT.

Elle a tort.

MADAME AGNANT.

Oui, j'ai tort quand ma fille est perdue,
Qu'on ne me la rend point!

LE JEUNE GOURVILLE.

Eh! mon Dieu, je me tue
De vous dire cent fois qu'elle est en sûreté.

MADAME AGNANT.

Est-ce donc ce benêt... ou toi, jeune éventé,
Qui m'as pris ma Sophie?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Hélas! soyez très sûre
Que je n'y prétends rien.

LE JEUNE GOURVILLE.

Eh bien! moi, je vous jure
Que j'y prétends beaucoup.

MADAME AGNANT.

Va, tu n'es qu'un vaurien,
Un fort mauvais plaisant, sans un écu de bien.
J'avais un avocat dont j'étais fort contente;
Je prétends qu'il revienne, et veux qu'il instrumente
Contre toi pour ma fille; et tes cent mille francs
Ne me tromperont pas, mon ami, plus long-temps:
Ni vous non plus, madame.

NINON.

Écoutez-moi, de grace;
Souffrez sans vous fâcher que je vous satisfasse.

MADAME AGNANT.

Ah! souffrez que je crie; et quand j'aurai crié,

Je veux crier encore.

M. AGNANT.

Eh ! tais-toi, ma moitié.
Madame Ninon parle; écoutons sans rien dire.

NINON.

Mes bons, mes chers voisins, daignez d'abord m'instruire
Si c'est votre intérêt et votre volonté
De donner votre fille et sa propriété
A mon jeune Gourville, en cas que par mon compte
A cent bons mille francs sa fortune se monte.

M. AGNANT.

Oui parbleu, ma voisine.

NINON.

Eh bien ! je vous promets
Qu'il aura cette somme.

MADAME AGNANT.

Ah ! cela va bien... Mais
Pour finir ce marché, que de grand cœur j'approuve,
Pour marier Sophie, il faut qu'on la retrouve ;
On ne peut rien sans elle.

NINON.

Eh bien ! je veux encor
M'engager avec vous à rendre ce trésor.

M. ET MADAME AGNANT.

Ah !

NINON.

Mais auparavant je me flatte, j'espère,
Que vous me laisserez finir ma grande affaire
Avec le vertueux, le bon monsieur Garant.

MADAME AGNANT.

Oui, passe, et puis la mienne ira pareillement.

PICARD.

Et puis la mienne aussi.

M. AGNANT.

C'est une comédie;
Personne ne s'entend et chacun se marie.

(à Gourville l'aîné.)

Soupera-t-on bientôt? Allons, mon grand flandrin,
Il faut que je t'apprenne à te connaître en vin.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

(à Ninon.)

J'y suis bien neuf encore... A tout ce grand mystère
Ma présence, madame, est-elle nécessaire?

NINON.

Vraiment oui; demeurez: vous verrez avec nous
Ce que monsieur Garant veut bien faire pour vous;
Et nous aurons besoin de votre signature.

LISETTE.

Je sais signer aussi.

NINON.

Nous allons tout conclure.

M. AGNANT.

Eh bien! tu vois, ma femme, et je l'avais bien dit,
Que madame Ninon avec son grand esprit
Saurait arranger tout.

MADAME AGNANT.

Je ne vois rien paraître.

NINON.

Voilà monsieur Garant; vous allez tout connaître.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; M. GARANT, après avoir salué la compagnie, qui se range d'un côté, tandis que M. Garant et Ninon se mettent de l'autre; les domestiques derrière.

M. GARANT, serrant la main de Ninon.

La raison, l'intérêt, le bonheur vous attend.
Voici notre acte en forme et dressé congrûment,
Avec mesure et poids, d'une manière sage,
Selon toutes les lois, la coutume, et l'usage.
(à madame Agnant.) (à M. Agnant.)
Madame, permettez... Un moment, mon voisin.

NINON.

De mon côté je tiens un charmant parchemin.

M. GARANT.

Le ciel le bénira; mais, avant d'y souscrire,
A l'écart, s'il vous plaît, mettons-nous pour le lire.

NINON.

Non; mon cœur est si plein de tous vos tendres soins,
Que je n'en puis avoir ici trop de témoins;
Et même j'ai mandé des amis, gens d'élite,
Qui publieront mon choix et tout votre mérite.
Nous souperons ensemble; ils seront enchantés
De votre prud'homie et de vos loyautés.
Sans doute ce contrat porte en gros caractères
Les deux cent mille francs qui sont pour les deux frères?

M. GARANT.

J'ignore ce qu'on peut leur devoir en effet,

Et cela n'entre point dans l'état mis au net
Des stipulations entre nous énoncées.
Ce sont, vous le savez, des affaires passées;
Et nous étions d'accord qu'on n'en parlerait plus.

M. AGNANT.

Comment?

MADAME AGNANT.

A tout moment cent mille francs perdus!
Ma fille aussi! sortons de ce franc coupe-gorge
(montrant le jeune Gourville.)
Où chacun me trompait, où ce traître m'égorge.
(à Gourville l'aîné.)
Et c'est vous, grand nigaud, dont les séductions
M'ont valu mes chagrins, m'ont causé tant d'affronts:
Ma fille paiera cher son énorme sottise.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Vous vous trompez.

LISETTE.

Voici le moment de la crise.

LE JEUNE GOURVILLE, arrêtant M. et madame Agnant, et les ramenant tous deux par la main.

Mon Dieu, ne sortez point; restez, mon cher Agnant:
Quoi qu'il puisse arriver, tout finira gaiement.

NINON, à M. Garant dans un coin du théâtre, tandis que le reste des personnages est dans l'autre.

Il faut les adoucir par de bonnes paroles.

M. GARANT.

Oui, qui ne disent rien... là... des raisons frivoles,
Qu'on croit valoir beaucoup.

NINON.

Laissez-moi m'expliquer;

Et si dans mes propos un mot peut vous choquer,
N'en faites pas semblant.

M. GARANT.

Ah! vraiment je n'ai garde.

MADAME AGNANT, à M. Agnant.

Que disent-ils de nous?

NINON, à M. Garant.

Et si je me hasarde
De vous interroger, alors vous répondrez.
(aux autres personnages.)
Madame, et vous, Gourville, enfin vous apprendrez
Quels sont mes sentiments, et quelles sont mes vues.

MADAME AGNANT.

Ma foi, jusqu'à présent elles sont peu connues.

NINON, à madame Agnant.

Vous voulez votre fille et de l'argent comptant?

MADAME AGNANT.

Oui, mais rien ne nous vient.

NINON.

Il faut premièrement
Vous mettre tous au fait... Feu monsieur de Gourville
Me confia ses fils, et je leur fus utile:
Il ne put leur laisser rien par son testament;
Vous en savez la cause.

MADAME AGNANT.

Oui.

NINON.

Mais, par supplément,
Il voulut faire choix d'un fameux personnage,
Justement honoré de tout le voisinage,

Et bien recommandé par des gens vertueux
Et ses amis secrets, tous bien d'accord entre eux;
Et cet homme de bien nommé son légataire,
Cet homme honnête et franc, c'est monsieur.

M. GARANT, fesant la révérence à la compagnie.

C'est me faire
Mille fois trop d'honneur.

NINON.

C'est à lui qu'on légua
Les deux cent mille francs qu'en hâte il s'appliqua.
Des esprits prévenus eurent la fausse idée
Qu'une somme si forte et par lui possédée
N'était rien qu'un dépôt qu'entre ses mains il tient
Pour le rendre aux enfants auxquels il appartient;
Mais il n'est pas permis, dit-on, qu'ils en jouissent:
C'est un crime effroyable et que les lois punissent.
(à M. Garant.)
N'est-ce pas?

M. GARANT.

Oui, madame.

NINON.

Et ces graves délits,
Comment les nomme-t-on?

M. GARANT.

Des fidéicommis.

NINON.

Et, pour se mettre en règle, il faut qu'un honnête homme
Jure qu'à son profit il gardera la somme?

M. GARANT.

Oui, madame.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ah! fort bien.

M. AGNANT.

Et monsieur a juré
Qu'il gardera le tout?

M. GARANT.

Oui, je le garderai.

MADAME AGNANT, au jeune Gourville.

De ta femme, ma foi, voilà la dot payée.
J'enrage. Ah! c'en est trop.

NINON.

Soyez moins effrayée;
Et daignez, s'il vous plaît, m'écouter jusqu'au bout.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Pour moi, de cet argent je n'attends rien du tout;
Et je me sens, madame, indigne d'y prétendre.

LE JEUNE GOURVILLE.

Pour moi, je le prendrais, au moins pour le répandre.

NINON.

Poursuivons... Toujours prêt à me favoriser,
Monsieur, me croyant riche, a voulu m'épouser,
Afin que nous puissions, dans des emplois utiles,
Nous enrichir encor du bien des deux pupilles.

M. GARANT.

Mais il ne fallait pas dire cela.

NINON.

Si fait;
Rien ne saurait ici faire un meilleur effet.

(aux autres personnages.)

Il faut vous dire enfin qu'aussitôt que Gourville

Eut fait son testament, un ami difficile,
Un esprit de travers, eut l'injuste soupçon
Que votre marguillier pourrait être un fripon.

M. GARANT.

Mais vous perdez la tête!

NINON.

Eh! mon Dieu, non, vous dis-je.
Gourville épouvanté dans l'instant se corrige;
Et peut-être trompé, mais sain d'entendement,
Il fait, sans en rien dire, un second testament.
Il m'a fallu courir long-temps chez les notaires
Pour y faire apposer les formes nécessaires,
Payer de certains droits qui m'étaient inconnus.
Et si j'avais tardé, les miens étaient perdus;
Monsieur gardait l'argent pour son beau mariage.
Tenez, voilà, je pense, un testament fort sage:
Il est en ma faveur; c'est pour moi tout le bien:
J'en ai le cœur percé; monsieur Garant n'a rien.

M. GARANT.

Quel tour!

MADAME AGNANT.

La brave femme!

NINON, en montrant les deux Gourville.

Entre eux deux je partage,
Ainsi que je le dois, le petit héritage.
Je souhaite à monsieur d'autres engagements,
Une plus digne épouse, et d'autres testaments.

M. GARANT.

Il faudra voir cela.

NINON.

Lisez, vous savez lire.

LE JEUNE GOURVILLE.

Il médite beaucoup, car il ne peut rien dire.

NINON, à madame Agnant.

La dot de votre fille enfin va se payer.

M. GARANT, en s'en allant.

Serviteur.

LE JEUNE GOURVILLE, lui serrant la main.

Tout à vous.

NINON.

Adieu, cher marguillier.

MADAME AGNANT.

Adieu, vil imposteur, qui m'en fis tant accroire.

M. AGNANT, le saisissant par le bras.

Eh pourquoi t'en aller? reste avec nous pour boire.

M. GARANT, se débarrassant d'eux.

L'œuvre m'attend, j'ai hâte.

LISETTE, lui fesant la révérence, et lui montrant la bourse de cinquante louis.

Acceptez ce dépôt;
Vous les gardez si bien.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Laissons là ce maraud.

LE JEUNE GOURVILLE, à Ninon.

Ah! je suis à vos pieds.

MADAME AGNANT.

Nous y devons tous être.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Comme elle a démasqué, vilipendé le traître!

MADAME AGNANT.

Et ma fille?

NINON.

Ah ! croyez que, dès qu'elle saura
Qu'on va la marier, elle reparaîtra.

LISETTE, à Picard.

Ne t'avais-je pas dit, Picard, que ma maîtresse
A plus d'esprit qu'eux tous, d'honneur, et de sagesse?

FIN DU DÉPOSITAIRE.

VARIANTES
DU DÉPOSITAIRE.

ACTE PREMIER.

V. 1. Dans l'édition de 1772 la pièce commençait ainsi :

NINON.

Mon indulgence est grande, et c'est là mon partage ;
J'en eus un peu besoin quand j'étais à votre âge ;
Mais si j'eus des amants, ils sont tous mes amis.
Malheur aux cœurs mal faits, toujours mal assortis,
Se prenant, se quittant par pure fantaisie,
L'un à l'autre étrangers le reste de leur vie !
Eh bien ! vous aimez donc cette petite Armant?

LE JEUNE GOURVILLE.

Oui, ma belle Ninon.

NINON.

C'est une aimable enfant.
Ce n'est point sa beauté, sa grace, que je vante ;
Mais sa naïveté. Sa douceur est charmante ;
Et j'ai su que, depuis qu'elle a ses dix-sept ans,
Elle n'a demandé pour grace à ses parents
Que la permission de pouvoir faire usage
De la proximité de notre voisinage :
Elle me vient souvent voir en particulier.
Son esprit me surprend ; son ton est singulier,
Et ne tient point du tout de sa sotte famille.
J'aime sincèrement cette petite fille ;
Je voudrais son bonheur ; elle me fait pitié ;
Et, je vous l'avouerai, cette seule amitié
M'engage à recevoir et le père et la mère.
Je me suis aperçu qu'elle avait su vous plaire.
Mais est-ce un simple goût, une inclination ?

GOURVILLE.

Ma foi, je crois avoir beaucoup de passion.
Un certain avocat, etc.

v. 28. Le père aime le vin.

NINON.

C'est un vice du temps;
La mode en passera.

GOURVILLE.

La mère est bien revêche,
Sotte... un oison bridé, devenu pie-grièche.
Bonne diablesse au fond . . . . . .

v. 40*. Et nos bruyants seigneurs, et nos faux beaux esprits.

v. 44. Ma Sophie est charmante, et ne m'ennuiera pas.

NINON.

Je vous l'ai déja dit, elle est pleine d'appas.
Mais elle aura du bien; certaine vieille tante,
Dont je sais qu'elle hérite, a mille écus de rente:
Et si dans votre amour vous pouviez persister...
Nous verrons; c'est vous seul qu'il faudra consulter.
Aimez-la, etc.

v. 54*. J'ai vu des sots qu'on prend, des gens d'esprit qu'on quitte.

v. 56*. Peu fidèle en amour, fidèle en amitié.

v. 61. Vous saurez à quel point j'avais sa confiance.
Je dois à ses enfants quelque reconnaissance.
Notre union fut pure, et de si nobles nœuds
Seront les seuls liens qui nous joindront tous deux.

GOURVILLE.

Hélas! je vous dois tout: tant de bonté m'accable, etc.

v. 96*. Oui, je suis libertin; mais, parbleu! j'ai des mœurs.

v. 145. NINON, à M. Garant.

Vous régissez si bien leur petite finance,
Que les pauvres bientôt seront dans l'abondance.

M. GARANT, à Ninon.

J'ai d'honnêtes desseins que je vous confierai :
Vous êtes éclairée, avisée, et discrète, etc.

ACTE DEUXIÈME.

v. 25. Vos propos indécents comme votre conduite
Me font pitié, etc.

v. 44. GOURVILLE L'AÎNÉ.

Nagez dans les plaisirs, dans ces plaisirs honteux
Qui nous laissent dans l'ame un vide épouvantable...
Un vide... un repentir... un repentir durable.
Oui, je renonce au monde après cet entretien ;
Et je ne vivrai plus qu'avec des gens de bien ;
Ou je vivrai tout seul, tout seul... avec mes livres,
Loin de ces passions dont tant de cœurs sont ivres,
Comme je vous l'ai dit. Et je préfère un trou,
Un ermitage, un antre.

LE JEUNE GOURVILLE.

Adieu, mon pauvre fou.

SCÈNE II.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je pleure sur son sort ; et je vois avec peine
Que sa mauvaise tête à sa perte l'entraîne.
Qu'Épictète a raison ! qu'il peint bien à mon sens, etc.

v. 81*. Je suis maître de moi ; je suis bon, juste, sage.

v. 132. M. GARANT.

A la faire sortir a dû vous engager.
Déja plus d'une fois ici ma conscience
Sur elle et votre frère ont rompu le silence ;
Mais j'ai cru vous devoir quelque ménagement.
Je n'en puis plus garder sur ce déréglement.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Voilà donc la raison, etc.

v. 143. Pour la philosophie.

v. 146. M. GARANT.

Avec tous les dehors que veut la bienséance.
Pour bien faire... écoutez... vendez-moi la maison...
Ou bien passez-moi... la... quelque donation,
Un acte bien secret, etc.
Et vous aurez vos droits sans être compromis.

v. 153. GOURVILLE L'AÎNÉ.

Cette idée est profonde ; il a raison : les sages
Sur le reste du monde ont de grands avantages.

v. 182. Votre amitié, vos soins, vos conseils, tout me flatte.

v. 232. Désespéré, perdu; dans le vice empâté.

v. 242. Vous avez amassé justement, sans scrupule...

NINON.

Non ;
Mais mon bien me suffit pour tenir ma maison.

v. 245. M. GARANT.

Des gens considérés, même en place importante,
Sont liés avec vous d'une amitié constante ;
Et, si vous le vouliez, etc.

v. 251. NINON.

.....Craindre d'importuner,
Ne les point avertir de nous abandonner, etc.

v. 256. M. GARANT.

Et votre sentiment est ici ma leçon.
Je voudrais... je me sens embarrassé, peut-être
Assez mal-à-propos, plus que je ne dois l'être ;
Je voudrais revenir sur un certain discours
Que vous avez eu l'air d'interrompre toujours.
Souffrez qu'enfin ici j'en fasse l'ouverture,
Pleine de confiance et d'une amitié pure.
Je vis honnêtement ; mais avec plus d'argent
Je ferais plus de bien.

NINON.

Je le crois bonnement.

M. GARANT.

Il vous faut un état. Vous êtes de mon âge,
Je suis aussi du vôtre.

NINON.

Oui ; mais le mariage
Ne convient point du tout à mon humeur ; je croi,
Par cent bonnes raisons, qu'il n'est point fait pour moi.
Pour changer, il faudrait qu'une très grande aisance
Parût à ma vieillesse assurer l'opulence.

M. GARANT.

Eh ! je viens vous l'offrir. De nos biens rassemblés, etc.

v. 270. Il faut que le crédit augmente votre aisance ;
Et, si vous le vouliez, j'aurais, par ce canal,
Un fortuné brevet de fermier-général.
Nous ferions en secret mille bonnes affaires,
Qui produiraient beaucoup en ne nous coûtant guères ;
Et votre rare esprit, etc.

v. 311. M. GARANT.

Eh ! mon Dieu ! c'est par-là qu'on réussit souvent ;
Cette monnaie est fausse, elle a du cours pourtant.
Que me sont, après tout, les enfants de Gourville ?
Rien que des étrangers à qui je fus utile.
Il faut l'être à nous seuls, etc.

ACTE TROISIÈME.

v. 24. Marguillier, receveur, ayant beaucoup d'argent.

v. 106. GOURVILLE L'AÎNÉ.

Voulant rester chez moi, monsieur Garant me donne
Chez la discrète Aubert rendez-vous à dîner.
Avec lui, me dit-il, il y doit amener
Bientôt quelques docteurs, tous savants personnages,
Parfaits chez les parfaits, etc.

v. 137. Vous avez oublié votre philosophie.

v. 140. Que je n'ai jamais lus dans tous nos vieux auteurs.

v. 141. Je l'écoutais parler, je la voyais sourire
Avec un agrément que l'on ne peut décrire.
Le poison le plus doux dans mes veines glissait;
J'étais hors de moi-même; elle s'attendrissait...
Nous nous attendrissions... Monsieur Aubert arrive;
Madame Aubert s'enfuit, a l'air d'être craintive...,
Comme une femme, enfin, prise avec un amant.
Moi, neuf en pareil cas, que faire en ce moment?
Aubert est un brutal, et, craignant quelque esclandre,
J'ai pris, sans dire un mot, le parti de descendre;
Je sors en maudissant les Auberts, les Garants,
Et donnant de bon cœur au diable les savants.
Ah, Lisette! ah, Picard! le sage est peu de chose! etc.

v. 176. LE JEUNE GOURVILLE.
Mon frère, pardonnez ce petit tour joyeux.
(bas à Lisette.)
Lisette, écoute-moi; la petite Sophie
Vient de fuir chez madame, et je te la confie;
Sous sa protection elle vient se placer
Pour éviter l'hymen où l'on veut la forcer.
Mais sur-tout prends bien garde au moins qu'on ne la voie.

v. 246. Et chez madame Aubert vos secrètes visites,
Cet excès dont par-tout vous êtes accusé...

GOURVILLE L'AÎNÉ.
Moi?

L'AVOCAT PLACET.
Vous. Tout le quartier en est scandalisé;
On connaît les dangers de votre caractère.

GOURVILLE L'AÎNÉ.
Juste ciel! etc.

v 257. L'AVOCAT PLACET.
Au choix de ma personne
Justement résolue, à sa fille elle ordonne
De rompre tout commerce avec vous, et demain

D'être prête à l'autel pour recevoir ma main.
Cet ordre positif l'a soudain décidée.
Du logis maternel elle s'est évadée;
On dit qu'elle est chez vous, etc.

v. 289. J'ai fort bien réussi! Je crois que mes bêtises
Des plus grands libertins égalent les sottises;
Je suis, sans avoir tort, de tout point confondu;
C'est là payer l'amende ayant été battu.
Un bavard d'avocat, etc.

V. 324. Dans l'édition de 1772 l'acte finit par ce vers.

L'édition de Kehl porte:

ACTE CINQUIÈME.

v. 297. Adieu, vilain mâtin, qui m'en fis tant accroire.

FIN DES VARIANTES DU DÉPOSITAIRE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

NANINE, ou LE PRÉJUGÉ VAINCU, comédie en trois actes. 16 juin 1749. Pag. 1
Préface. 3
Extrait d'une lettre du roi de Prusse à Voltaire. 13
Notes de *Nanine*. 93

L'ÉCOSSAISE, comédie en cinq actes, par M. Hume, traduite en français par Jérôme Carré. 10 auguste 1760. 95
Épître dédicatoire du traducteur de l'*Écossaise* à M. le comte de Lauraguais. 97
A messieurs les Parisiens. Juillet 1760. 102
Avertissement. 107
Préface. 111
Variantes de *l'Écossaise*. 206

LE DROIT DU SEIGNEUR, comédie. 18 janvier 1762. 207
Variantes du *Droit du Seigneur*. 288
Notes du *Droit du Seigneur*. 323

CHARLOT, ou LA COMTESSE DE GIVRI, pièce dramatique en trois actes. 1767. 325
Préface imprimée dans l'édition de 1767. 327
Variantes de *Charlot*. 384
Note de *Charlot*. 390

LE DÉPOSITAIRE, comédie de société, en cinq actes. 1767. 391
Préface. 393
Variantes du *Dépositaire*. 503

FIN DE LA TABLE.